St. Albert College Library

STANISLAUS McDERMOTT, O. P.

EXPOSITION

DE LA

MORALE CATHOLIQUE

V

LE VICE ET LE PÉCHÉ

I

Les Caractères qui en font la malice
Et les Puissances qui les produisent.

DU MÊME AUTEUR

EXPOSITION DE LA MORALE CATHOLIQUE

MORALE GÉNÉRALE

I. — **La Béatitude.** Carême 1903.
II. — **La Liberté.** Carême 1904.
III. — **Les Passions.** Carême 1905.
IV. — **La Vertu.** Carême 1906.
V. — **Le Vice et le Péché.** *Causes.* Carême 1907.
VI. — **Le Vice et le Péché.** *Effets.* Carême 1908.
VII. — **La Loi.** Carême 1909.
VIII — **La Grâce.** Carême 1910.

MORALE SPÉCIALE

I. — **La Foi.** *Son objet et ses actes.* Carême 1911.
II. — **La Foi.** *De la vertu de foi et des vices qui lui sont opposés.* Carême 1912.
III. — **L'Espérance.** Carême 1913.
IV. — **La Charité.** *Sa nature et son objet.* Carême 1914.
V. — **La Charité.** *Ses effets.* Carême 1915.
VI. — **La Charité.** *Sentiments et actes contraires à cette vertu.* Carême 1916.
VII. — **La Prudence Chrétienne.** Carême 1917.
VIII. — **La Justice et le Droit.** Carême 1918.
IX. — **La Justice envers Dieu.** Carême 1919.
X. — **La Vertu de force.** Carême 1920.

L'auteur et l'éditeur réservent tous droits de reproduction et de traduction.
Cet ouvrage a été déposé conformément aux lois, en octobre 1910.

STANISLAUS McDERMOTT, O. P.

CONFÉRENCES DE N.-D. DE PARIS

EXPOSITION

DE LA

MORALE CATHOLIQUE

V

St. Albert's College Library

LE VICE ET LE PÉCHÉ

I

LES CARACTÈRES QUI EN FONT LA MALICE

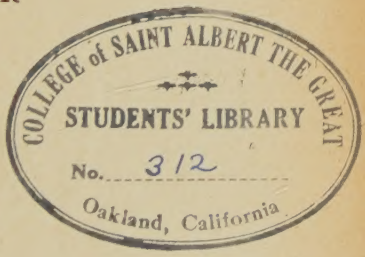
ET

LES PUISSANCES QUI LES PRODUISENT

CONFÉRENCES ET RETRAITE

CARÊME 1907

Par E. JANVIER



PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10

IMPRIMATUR

Paris, le 12 juillet 1907.

✝ François, card. RICHARD,
Archevêque de Paris.

L'auteur et l'éditeur réservent tous droits de reproduction et de traduction.

Cet ouvrage a été déposé conformément aux lois, en octobre 1907.

LETTRE

DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL MERRY DEL VAL, SECRÉTAIRE D'ÉTAT, A L'AUTEUR

Révérend Père,

Bien volontiers j'ai remis entre les mains du Saint-Père le volume des dernières Conférences faites par Votre Paternité dans l'église de Notre-Dame.

Cet hommage affectueux, témoignage bien évident de l'attachement dévoué qui vous unit à l'Auguste Personne du Vicaire de Jesus-Christ, et aussi de l'art singulier avec lequel Votre Paternité sait revêtir d'une forme brillante et efficace, la notion des vertus chrétiennes et la graver profondément dans l'esprit et dans le cœur du peuple, ne pouvait manquer d'être agréable à Sa Sainteté, qui trouve dans le ministère de la prédication que vous exercez, des mérites si grands et si précieux vis-à-vis de l'Église.

Aussi Sa Sainteté, en même temps qu'Elle vous remercie vivement, souhaite que votre livre produise dans les âmes des fruits abondants de bien, qu'il les fortifie et les élève à de plus hautes pensées, au milieu de la déplorable indifférence qui les environne.

Et afin qu'il ne vous manque pas dans vos fatigues apostoliques, le réconfort qui vous est dû, le Saint-Père

vous exprime ses sentiments de particulière bienveillance, et vous bénit avec effusion du fond du cœur.

En vous remerciant, moi aussi, de l'exemplaire que vous avez eu l'amabilité de m'offrir, je profite de l'occasion pour me déclarer, avec des sentiments de sincère estime

de Votre Paternité
le très affectionné en Notre-Seigneur,

R. cardinal MERRY DEL VAL.

Rome, 15 février 1907.

PRÉFACE

Cette cinquième année de nos Conférences et ce volume qui les contient, ont été consacrés à l'étude du vice et du péché. On sait la différence qui existe entre le vice et le péché : le vice est une habitude dépravée, une disposition difficilement déracinable à mal faire; le péché est l'acte répréhensible émané de cette habitude. De sorte que le vice est le principe, le péché est l'effet.

Par ailleurs, l'habitude se contractant par la répétition des actes, les péchés sont causes des vices, et les vices causes des péchés, les péchés qui précèdent l'habitude l'engendrent, les péchés qui la suivent sont engendrés par elle.

Le rapport du traité présent aux volumes précédents est facilement saisissable. La Béatitude étant le fondement suprême de la morale, puisqu'il faut savoir où l'on va, avant de choisir son chemin, les philosophes et les théologiens commencent par déterminer en quoi consistent la fin dernière et la félicité de l'homme. C'est pourquoi nous avons débuté dans notre *Exposition de la morale générale,* par l'étude de la *Béatitude.*

La Béatitude se conquiert au moyen de l'activité; d'où la nécessité pour nous de parler de l'activité humaine. Mais parmi les actes humains, les uns nous sont propres, car ils sont directement produits par des facultés qui n'appartiennent qu'à nous sur la terre, la raison et la volonté, les autres nous sont communs avec les animaux. Les premiers ont été l'objet de notre carême de 1903, la *Liberté;* les derniers la matière de notre station de 1904, les *Passions.*

Ces actes moraux par essence, ou moraux par participation, ont des causes en nous et des causes en dehors de nous. Les causes en nous sont les puissances de l'âme et les habitudes contractées; les causes en dehors de nous sont la loi et la grâce.

D'ordinaire, les moralistes laissent aux psychologues le soin de déterminer le rôle des facultés dans notre conduite, nous les avons imités, et nous nous sommes contenté de parler des habitudes qui orientent ces facultés dans un sens précis.

Si les habitudes nous inclinent vers des opérations conformes aux exigences de notre fin dernière, elles sont bonnes et on les nomme *Vertus;* si au contraire elles nous entraînent impérieusement à des actes qui nous éloignent de notre but suprême, elles sont mauvaises et on les appelle *Vices.* De là, pour nous la nécessité d'élucider ce double problème de la *Vertu* et *du Vice.* En 1906 nous nous sommes occupé du premier problème, il nous restait à expliquer le second. Nous l'avons entrepris pendant le carême de 1907; nous achèverons ce travail pendant le carême de 1908, si Dieu nous le permet.

Le vice et le péché, qui est l'explosion du vice, jouent un tel rôle dans notre histoire qu'il nous était impos-

sible d'embrasser en une seule année un si vaste sujet. C'est pourquoi nous avons résolu de nous en tenir cette année à l'essence du péché et à ses causes, réservant pour l'année prochaine la question de ses *Effets*.

La définition que saint Augustin donne du péché et qui a été adoptée par tous les Docteurs, comme résumant les oracles de la sagesse naturelle et de la sagesse chrétienne, a servi de thème à notre première Conférence.

Puis, nous avons abordé les puissances du mal qui sont ou extérieures ou intérieures. Un premier doute s'imposait à notre attention : Dieu, maître souverain des choses et des actions, n'est-il pas la cause suprême et absolue du péché? Nous avons répondu aussi clairement que nous l'avons pu, dans notre deuxième Conférence, sans vouloir nier le mystère devant lequel s'inclinaient les Prophètes et saint Paul. Toutes les créatures sont capables de contribuer à notre perversion, mais deux d'entre elles exercent sur nous un empire plus funeste : le démon par son génie, sa puissance et sa méchanceté. Adam par sa première prévarication. La troisième Conférence, la quatrième et la cinquième ont été destinées à fixer le rôle de Satan dans les vies coupables, à établir l'existence et les caractères de la faute originelle.

L'action démoralisante des autres hommes ou des autres créatures imite l'action du démon, et s'efforce par la suggestion de l'exemple, par l'autorité de la puissance ou du génie, de nous influencer. Nous n'avons pas cru pouvoir, sans nous répéter, nous arrêter à ces principes aussi multiples que les êtres de l'univers.

Ces diverses énergies du mal trouvent en nous des complices qui sont les sources intérieures du vice.

Le principe le plus prochain de l'acte coupable est

l'habitude contractée par la personne, le tempérament que nous avons hérité et qui est comme l'habitude de la race ou de la famille, dispose aux actes dont l'accumulation fonde l'habitude personnelle, la corruption originelle prépare toute l'espèce humaine aux fautes actuelles, la nature composée de deux éléments contraires, la matière et l'esprit, l'imperfection enfin inhérente à l'état de créature expliquent la chute d'Adam, le crime des anges et la naissance du mal. Ainsi les puissances intérieures conspirent ensemble et s'allient pour nous perdre aux puissances extérieures.

La faiblesse de la substance finie, les contradictions de l'animal raisonnable, la corruption originelle ont leur répercussion dans toutes les forces actives. Par suite, l'intelligence en proie à l'ignorance, la sensibilité livrée à la concupiscence, la volonté viciée par la malice deviennent des causes du mal. Enfin, le péché engendre le péché et ajoute sa tare aux autres infirmités. Nos quatre instructions de la *Retraite pascale,* ont passé en revue ces quatre principes de nos perversités.

Le sermon de la *Passion* montre le travail de toutes les puissances du péché dans le drame du Calvaire, et l'allocution de la Communion générale prouve quelle ressource nous trouvons dans le mystère de l'autel contre les énergies du mal.

Tel est l'ordre par lequel nos discours présents se rattachent aux discours passés, et se suivent entre eux.

Plusieurs nous ont témoigné le désir de nous voir expliquer cet enchaînement; nous espérons, dans ces courtes pages, leur donner satisfaction.

Daigne Dieu bénir ce cinquième volume, répandre la

doctrine qu'il renferme, et communiquer à notre parole la vertu surnaturelle qui illumine les intelligences et transfigure les cœurs.

Paris, 14 juin 1907.

En la fête de saint Basile, Docteur de l'Église.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

L'ANTAGONISME DU PÉCHÉ ET DE LA LOI ÉTERNELLE

SOMMAIRE

Erreur d'Héraclite niant l'existence du mal. — L'existence du mal s'impose à nous. — Difficulté de connaître le secret du mal et de sa nature. — Gravité du mal moral, plus à redouter que le mal physique. — Idées bien différentes du vulgaire et de l'Église. — Joinville, Saint Louis, Sainte Thérèse. — La faute nous enlève la possession du bien, la peine ne nous en enlève que la jouissance (p. 21-24).

Sujet de la Conférence (p. 24-25).

Hommage à Mgr Amette (p. 25-26).

I

Rôle de la raison divine vis-à-vis des êtres et des actes, type des êtres, règle ou loi éternelle des actes. — Audace de la doctrine catholique qui n'appelle péché que ce qui est contraire à la raison infaillible et souveraine (p. 26-28).

Conflit réel du péché et de la loi éternelle sur tous les terrains (p. 28-29).

1. Sur le terrain de la vie individuelle.

a) La loi éternelle a établi que les facultés devraient se mouvoir d'une manière conforme à leur capacité, sans excès, comme sans défaillance. Or le péché est toujours un excès ou une défaillance. Exemple dans les diverses espèces de péché (p. 29-31).

b) La seconde disposition de la loi éternelle subordonne l'exercice des facultés inférieures au jeu des facultés supérieures. — Renversement de cet ordre par le péché qui assujettit l'âme au corps, la raison à l'imagination et aux sens, la foi à la science (p. 31-32).

c) Le principal objet du gouvernement divin est de conduire l'homme à sa fin dernière. Le péché est la rupture avec Dieu. — Rupture insolente. — Rupture définitive, car à la Bonté infinie nous préférons les moindres objets et nous mettons notre éternité dans notre sentiment. — Textes de saint Augustin, de Bossuet, de saint Grégoire le Grand (p. 32-35).

2. Le péché contrarie l'exécution de la loi éternelle sur le terrain de la vie universelle.

a) Notre perversion entraîne en quelque sorte toute la nature hors de ses voies, parce que tout se tient dans l'univers, tout l'édifice souffre de la déviation d'un seul des éléments qui le composent (p. 35-36).

b) Le pécheur s'efforce de faire entrer dans ses desseins, ses semblables d'abord, les autres créatures ensuite (p. 36-39).

c) Comme la nature résiste à l'impulsion du coupable, celui-ci s'en prend à l'ordre et même à l'existence de l'univers (p. 39-40).

3. Le péché voudrait anéantir la loi dans son Auteur et sur le terrain de la vie divine.

a) Le péché en atteignant la loi qui est quelque chose du législateur, atteint le législateur même et sa personnalité (p. 40).

b) Le meilleur moyen d'anéantir la loi éternelle, c'est d'anéantir le législateur qui ne fait qu'un avec elle. — D'où il suit que vouloir la destruction de la loi éternelle, c'est vouloir l'anéantissement de Dieu même (p. 40-41).

c) Impuissance et perversité de cette volonté. — Réalité de la haine que le pécheur nourrit contre Dieu prouvée par l'attitude du monde en face de Jésus-Christ (p. 41-44).

II

Par le fait qu'il viole la loi éternelle, le péché est le plus grand des maux. Les décrets des hommes peuvent souvent être outragés sans dommage pour le bien. — La violation de la loi éternelle dans les substances comme dans les actes, entraîne l'échec du bien (p. 44-47).

1. *a*) Sur le terrain de la vie individuelle le péché est la rupture avec le bien qui vient de la mesure (p. 47-48).

b) Avec le mieux qui émane de l'ordre (p. 48-50).

c) Avec le bien suprême qu'on trouve dans la possession de la fin dernière (p. 50-52).

2. Le péché est le mal de l'univers. — Le pécheur entraîne dans sa voie et dans son malheur les êtres qu'il corrompt. Il les empêche *a*) de conquérir leur premier bien qui est de révéler leur Auteur (p. 52-53).

b) D'entrer en contact avec Dieu par l'obéissance, contact d'où le monde tire son éclat (p. 53).

c) D'exister, car il les pousse au néant, ce qui est le dernier degré du mal (p. 53-54).

3. Le péché tend à la destruction de tout bien en tendant à la destruction de Dieu (p. 55-56).

Lorsque nous combattons le péché et que nous prêchons le respect de la loi éternelle, nous défendons l'humanité contre elle-même, l'univers entier contre les coups mortels que lui porte l'iniquité (p. 56-57).

PREMIÈRE CONFÉRENCE

L'ANTAGONISME DU PÉCHÉ ET DE LA LOI ÉTERNELLE

MONSEIGNEUR [1],

MESSIEURS,

Bien qu'un des premiers parmi les Grecs, il ait eu la gloire de saluer partout la présence de la Divinité, Héraclite [2] s'est perdu dans une étrange nuit et a mérité le surnom de Ténébreux, quand il a osé nier la distinction du bien et du mal [3]. Le mal est une puissance qui s'impose à l'attention : en vain fermerions-nous les yeux pour ne point le voir, les oreilles pour ne point l'entendre, il se glisse avec une subtilité victorieuse dans le mécanisme de notre vie, dans les replis de nos pensées, dans l'intimité de nos affections; tour à tour il nous séduit ou il nous heurte, il nous enivre ou il nous torture, nous con-

1. Sa Grandeur Mgr Amette, Coadjuteur de Paris.
2. Append., N. 1, p. 359.
3. ARISTOTE, VIII. *Topiques*, v, 10 (Barthélemy Saint-Hilaire).

traignant à sentir son aiguillon et à fixer sur lui le regard de notre esprit.

Mais autant il nous est impossible d'échapper à sa constatation, autant il nous est difficile de surprendre le secret de sa nature : le bien absolu nous demeure un mystère parce qu'il prend sa plénitude dans la plénitude de l'être, le mal ne nous est pas moins inaccessible, car sa source se cache dans les inintelligibles profondeurs du néant ; pour comprendre tout le vide du néant, il faudrait connaître toute la réalité de l'être, et pour comprendre toute l'horreur du mal, connaître toute la sublimité du bien. Seul, le Très-Haut a été capable de sonder ce double abîme, et c'est pourquoi Satan, sollicitant le cœur de nos premiers parents, leur promettait à la fois la science du bien et du mal et la Divinité, affirmant ainsi que ces deux perfections étaient inséparables.

Pourtant, bien que notre sagesse soit très limitée, ses efforts ne sont point demeurés stériles : ce n'est pas en vain que les générations se sont appliquées à soulever un peu le voile qui nous cachait le problème du mal ; sans arriver à dissiper tous les nuages, elles ont réussi, après avoir interrogé les oracles des inspirés, les lumières de la raison, les données de l'expérience, à saisir sur le vif ses caractères, à déterminer ses causes, à énumérer les ruines qui s'accumulent sous ses coups, comme elles avaient réussi à pénétrer dans le sanctuaire de l'être et du bien.

Il importe de déclarer de quel mal nous entendons

parler, ce mot servant à désigner deux phénomènes distincts : le crime et la peine. Notre but est d'entreprendre l'étude du premier, car au crime, au vice, au péché, comme dit la langue chrétienne, convient avant tout ce nom de mal. Affolés par leur désir de bonheur, les hommes se sont souvent convaincus que la peine était le grand mal ou même le mal unique : le sire de Joinville avouait qu'il aimerait mieux faire trente péchés mortels que de prendre la lèpre; la masse trop fréquemment est prête à tout pour éviter la faim, la soif, la pauvreté, la dureté du travail, la maladie, la mort; les écoles de philosophie ou d'hérésie sont innombrables et s'enchaînent à travers les âges qui ne redoutent et ne dénoncent que l'adversité [1].

La Religion garde une autre attitude, elle proclame que le bien honnête vaut plus que le bien délectable, qu'en conséquence la perte du premier est infiniment plus grave; elle oblige ses fidèles à préférer la vertu que trempe le sacrifice, au vice qu'enivre la volupté; elle chante dans l'exaltation de la sainteté que si, par impossible, la joie était indissolublement fiancée au vice et l'immolation à jamais inséparable de la vertu, sans hésiter elle se jetterait dans les bras de la vertu, s'abandonnant aux tourments, plutôt que de se livrer à la félicité émanée du crime; elle applaudit aux paroles de saint

1. Append., N. 2, p. 360.

Louis qui répondait à Joinville : « Il n'est pire lèpre que le péché »; elle écoute les accents de sainte Thérèse qui, exhalant l'enthousiasme de sa charité, disait à Dieu : « Ce qui m'excite à t'aimer, ce n'est point le ciel; ce qui m'empêche de t'offenser, ce n'est point l'enfer ni son feu. »

A ses heures de plus claire vision, la sagesse profane ne s'exprime pas autrement : chacun se rappelle les portraits émouvants que Platon a tracés du juste aux prises avec l'adversité et du misérable comblé par la fortune, la préférence qu'il a donnée au premier sur le second. Pourvu qu'elle réfléchisse un instant, la conscience souscrit aux mêmes pensées, elle proclame impérieusement que pâtir est peu, que faillir est tout; quand elle se reste fidèle, elle n'hésite pas à nous livrer à l'angoisse de la mort plutôt que de nous laisser glisser dans la fange du vice. La faute, en effet, nous enlève la possession du bien, la peine ne nous en ravit que la jouissance; d'où il apparaît que la faute nous rend mauvais en nous séparant du bien, tandis que la peine ne nous rend que malheureux, en nous empêchant d'en profiter.

Cette année, notre réflexion s'arrêtera donc sur le phénomène qui mérite le nom de mal, le péché. Ce phénomène, hélas! joue un tel rôle que cette station ne suffira pas à en épuiser l'étude; aussi, en attendant les jours qui viennent, nous contenterons-nous d'en expliquer la nature et les causes. Cette première conférence sera consacrée à déterminer

les caractères du péché ; j'ose espérer que ces caractères vous apparaîtront dans une évidence suffisante, lorsque vous aurez constaté l'antagonisme irréductible de l'acte coupable et de la loi éternelle.

MONSEIGNEUR,

J'ose implorer votre bénédiction pour cette grande œuvre des *Conférences de Notre-Dame*, que vous présidez pour la première fois. Le culte d'enthousiasme et de vénération voué par Votre Grandeur à Lacordaire, l'inoubliable prophète qui, sous ces arceaux sacrés, a donné au Verbe de Dieu tant de vie et tant d'éclat, m'est un garant que vous daignerez accorder votre indulgence à celui qui est le plus humble de ses successeurs en même temps qu'un de ses fils.

De plus, je suis sûr d'être l'interprète de mon auditoire, en disant publiquement avec un sentiment que vous savez profond de respect et d'affection, l'espoir que fait naître en nos âmes votre arrivée parmi nous. Grâce à Votre Grandeur, nous verrons se prolonger les jours du Cardinal dont la sainteté est une égide pour le diocèse de Paris, pour la France et l'Église tout entière. La clarté de votre pensée, la distinction et la justesse de votre parole, les chaudes vibrations de votre cœur remueront vite aussi la conscience de ce peuple, demeuré si accessible aux inspirations généreuses. Dans le drame immense

dont les actes se précipitent, l'Épiscopat, par son unité, par son attachement au Pontife Romain, a donné un spectacle dont jamais le monde n'avait été le témoin. Je ne m'engage pas trop en affirmant que les fidèles suivront leurs pasteurs, et travailleront de toutes leurs forces à rétablir, après les convulsions dont nous souffrons, le règne de la justice et de la vérité qui conduisent à la paix et à la fraternité.

I

Dieu joue vis-à-vis du monde le rôle d'artiste universel et de maître souverain : sa raison sert de modèle aux substances et de règle aux activités. Comme elle est en dehors du temps, dans son premier emploi, on l'appelle exemplaire, type suprême des créatures : dans le second, loi éternelle. Ainsi, quand nous affirmons que le péché est contraire à la loi éternelle, nous entendons qu'il heurte la raison divine et première. Nous a-t-on assez répété qu'il fallait se conduire selon la raison, que nul n'échappait à la déchéance s'il se soustrayait à la raison? Le principe me plaît, pourvu qu'on ne s'arrête pas dans le chemin qu'il trace.

Qu'il me soit permis, avant d'aller plus loin, de vous signaler le contraste, trop peu remarqué, qui existe entre la morale païenne et la morale chrétienne. Faci-

lement on reproche à la morale païenne d'être téméraire, et moi, d'ordinaire, je lui en veux de sa timidité; on accuse la morale chrétienne d'être craintive, et moi, plus je l'étudie, plus je suis émerveillé de son audace. Pour les docteurs profanes, la religion de l'Humanité, comme ils disent dans leur emphase, c'est après un déluge de mots, un tumulte de cris, un flot de promesses, assurer aux multitudes une mince part de fortune terrestre; pour nous, c'est travailler sans relâche à rendre à la masse tous ses droits, vendre, quand on a compris les derniers accents de l'Évangile, ce que l'on possède et le distribuer aux petits; se mettre à leurs pieds, fût-on Louis de France ou Élisabeth de Hongrie, pour baiser leurs blessures, leur ouvrir la connaissance des plus hauts mystères de l'esprit; c'est, en un mot, à force de justice intégrale et d'amour vrai, améliorer leur existence actuelle; à force d'apostolat, de sueurs et de sang répandus, sauver leurs âmes.

Pour les docteurs profanes, le saint est l'homme des rêves, des pensées vagues, des mélancolies, des langueurs, des sentimentalités maladives, qui s'essaie aux miracles sans succès, vit sans rien faire, meurt sans laisser aucune œuvre après lui. Saint de roman, saint de théâtre, ombre de saint [1]! Pour nous, c'est la personnalité éclatante qui retourne le siècle, nourrit les peuples du verbe de sa bouche, domine la nature,

1. Append., N. 3, p. 360.

couvre la terre de ses entreprises, passe ses jours dans l'héroïsme, meurt dans l'apothéose du martyre et de la vertu; pour eux, le progrès, c'est le retour mal déguisé aux systèmes qui ont traîné sur les bancs des écoles disparues, aux feuilles fanées de Luther, de Calvin, de Jansénius; pour nous, c'est, par degré, l'ascension de l'intelligence vers la pure et réelle lumière, la prise de possession de la béatitude infinie; pour eux, pécher c'est contrarier le vent qui souffle, l'opinion qui change, la fantaisie du pouvoir qui abuse, le jeu d'un courant d'idées qui s'égare; pour nous, c'est attenter au Droit qui plane au-dessus des temps et des êtres, blesser la Raison montée à sa plus haute expression [1], mise par sa plénitude même à l'abri de la défaillance et de la corruption. *Cogitationes mortalium timidæ* [2]. »

Mais est-il vrai que le péché, cet acte fugitif, engendré d'une créature faible, éphémère, atteigne une Loi si sublime, froisse une Raison si lointaine? Oui, Messieurs, jusque dans nos crimes apparaissent les signes de notre grandeur, au point que notre liberté, quand elle succombe, tend à ruiner de fond en comble l'économie des vouloirs divins. Ah! c'est une lutte terrible, dans laquelle, dit le P. Lacor-

1. Append., N. 4, p. 361.
2. *Sagesse*, IX, 14.

daire [1], l'être fini et l'Être infini se prennent corps à corps, acharnés tous deux à imposer au monde leur plan délibéré. Si la victoire reste, en dernière analyse, au Tout-Puissant, plus d'une fois, dans les péripéties qui la précèdent, l'homme se vante de triompher et semble triompher en effet.

Le conflit éclate premièrement sur le terrain de la vie individuelle.

Dans cette sphère, Dieu a d'abord établi que les diverses facultés dont nous sommes doués, devraient se mouvoir d'une manière conforme à leur capacité, sans rester en deçà de ce qu'elles peuvent, sans essayer de monter au delà. Que ce soit là un article du Code suprême, personne ne saurait en douter, car si la Divinité réclamait moins qu'elle ne nous a donné, elle eût créé des énergies inutiles; si elle exigeait plus, elle tomberait dans l'injustice. Cette vérité est mise en un vif relief dans la parabole rapportée par saint Matthieu : le Sauveur loue et récompense les serviteurs qui ont fait fructifier, l'un, cinq talents, l'autre, deux : ses rigueurs frappent le dépositaire paresseux, qui a enfoui son talent dans le sol et l'a rendu stérile [2].

Que le péché déchire cette première page de la loi éternelle, rien de plus manifeste : la conscience

1. 68e conférence à Notre-Dame, 1851.
2. S. Matth., xxv, 15.

pervertie flotte sans cesse de la défaillance à l'excentricité : tantôt, le crime arrête par indolence ou par fanatisme le jeu des fonctions et de l'organisme; le coupable déclare impurs les aliments et les breuvages, se condamne à des privations, à des jeûnes, à des macérations ridicules et outrées; maudit la chair, le sang et le mariage; tantôt il ouvre la voie à des licences effrénées, les banquets deviennent des orgies, l'union de l'homme et de la femme une fureur, un transport éperdu. Dans le domaine des passions, ou bien le prévaricateur s'endort dans une sensibilité que rien ne réveille, le cerveau est glacé, l'âme de marbre; ou bien, l'homme se livre à la fièvre de ses émotions, vit dans un tumulte, dans une tempête, où les sentiments se heurtent en vibrant avec exaspération, l'océan des convoitises est sans cesse convulsionné sous l'empire d'un vent qui ne s'apaise que pour souffler avec une nouvelle véhémence.

Transportons-nous au sommet de la vie, là où naissent les pensées, où éclatent les vouloirs, quel est le spectacle? Le spectacle d'une créature qui néglige d'étudier, de scruter, de conquérir les idées à sa portée, dédaigne de connaître les principes indispensables à sa conduite, et, par contre, a la prétention de pénétrer les mystères inaccessibles, de déchirer les voiles, de s'élever aux cimes, de s'abreuver à la coupe de lumière réservée à la Divinité. Ignorance et pédantisme, qui contribuent également à rendre stérile l'exercice de l'esprit! De son côté, la

liberté rougit de s'assurer les succès dont elle est capable, mais elle brûle de se dépasser elle-même, l'ambition l'entraîne à viser des dignités, des situations sans proportion avec sa faiblesse.

Montons plus haut dans le royaume de la grâce et des facultés surnaturelles, le péché nous jette dans les mêmes défauts ou dans les mêmes excès : l'hésitation, le doute, le scepticisme paralysent l'élan de la foi; la manie de la superstition, la crédulité exagèrent son objet; l'âme déchirée par le désespoir pleure sur l'impuissance du secours divin, la présomption compte sur lui à tort et à travers, à temps et à contre-temps; le découragement et la tristesse font mourir la flamme de charité qui brûle dans le cœur, la confiance téméraire en ses propres forces en prépare la ruine par une extrémité contraire. Toute puissance livrée au péché voit disparaître ce poids, cette mesure, cet équilibre que le Créateur a établis dans les choses et que le Législateur a imposés aux activités.

La seconde disposition de la loi éternelle subordonne les forces les unes aux autres, de façon que les énergies inférieures oublient leurs propres conditions pour favoriser les mouvements d'en-haut, comme nous voyons la main se sacrifier au salut de la tête. Le péché bat encore en brèche cet ordre de Dieu.

Regardez le vice dans les bas-fonds de la nature humaine, c'est la prédominance et le triomphe

du corps; le ventre devient le maître, le dieu de la vie, non point en prenant l'âme d'assaut et par violence, mais en en faisant sa complice, en l'amenant à vouloir ce qu'il veut, à favoriser ses extravagances, ses caprices, à alimenter ses ardeurs brutales, à suivre aveuglément le courant que lui indique la fougue du sang. L'ange qui est en nous se retourne contre lui-même, imposant silence à ses propres aspirations, se livrant à la bête et se grisant du breuvage épais qui enivre la matière.

Là où les sens se rencontrent avec la raison, un spectacle analogue s'étale sous nos yeux; la raison abdique sa royauté, les sens prennent les rênes et conduisent à leur gré le mouvement de l'existence. L'imagination se joue de notre sagesse et notre sagesse se prête à ce jeu, la volonté devient esclave des appétits, et, sous leur pression, déploie sa puissance à satisfaire leurs exigences.

Dans la raison même, l'anarchie se continue : les idées et les sentiments qui naissent de nous, se révoltent contre les idées et les sentiments qui viennent du ciel; l'hostilité éclate entre la science et la foi, la foi succombe sous les coups du doute et du sophisme; les affections naturelles s'élèvent au-dessus de la charité, et la charité, fruit béni du cœur de Dieu, meurt, laissant le sceptre aux amours infirmes engendrés du cœur de l'homme.

Le principal objet du gouvernement divin, par

rapport à l'homme, est de lui assurer la possession de sa fin dernière : c'est pour cela, uniquement pour cela, que nous avons reçu nos multiples facultés et nos multiples activités. La Providence aurait pu nous créer achevés, elle a voulu nous obliger à travailler à notre perfection personnelle, à devenir les artisans de notre fortune, les arbitres de notre sort, les fils de nos œuvres.

Or, le but de la vie humaine, nous le savons, c'est Dieu vu face à face, aimé éternellement; à cette vision, à cette étreinte doit aboutir tout l'effort humain. Le Très-Haut, par un mystère ineffable, s'est épris éperdument de nous, il entend entrer avec nous en des relations d'intimité : ses décrets, ses préceptes, ses conseils, tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a fait dans la nature ou dans la grâce, tend à réaliser ce dessein : s'il échoue, son plan à notre sujet est renversé, sa loi gît à terre mutilée, vaincue. Mais le péché est la rupture avec Dieu : il brise, comme dit Bossuet, « le nœud sacré de la société bienheureuse que Dieu avait voulu lier avec nous »[1]. Rupture insolente, car nous préférons à l'Être infini, quoi donc, Messieurs? la matière vile qui s'appelle l'or, le contact avec les objets finis qui transporte un instant notre cerveau et fait tressaillir pour un jour nos entrailles; l'applaudissement de voix éphémères, la joie insensée que nous éprouvons à nous contempler

1. Sermon sur la Pénitence.

et à nous adorer nous-mêmes. Nous nous arrêtons sur le chemin, pareils au voyageur qui s'endort dans l'ombre, oublie le terme de son pèlerinage, renonce à le toucher, se laisse surprendre par la nuit. Dieu veut être Dieu non seulement en lui, mais en nous, occuper la première place ou n'en occuper aucune.

Rupture définitive, car lorsque nous nous livrons à une créature, notre désir conscient ou inconscient est de contracter avec elle une union absolue, d'engager tout l'avenir, de verser dans notre sentiment notre éternité. « Je veux seulement que vous m'accordiez, s'écrie encore l'évêque de Meaux, que nul homme ne veut voir la fin de sa félicité, ni de son bonheur. Il ne faut point de raison; la nature parle, partout où l'homme établit sa félicité, qui ne sait qu'il voudrait y joindre l'éternité tout entière. Maintenant en quoi est-ce que le pécheur a mis sa félicité? Il l'a mise dans les biens sensibles : et c'est en cela, dit saint Augustin, que consiste son dérèglement, que lui, qui peut aspirer à la jouissance des biens éternels, abandonne lâchement son cœur à l'amour des biens périssables[1], que s'il y établit sa félicité, par les principes posés, il s'ensuit qu'il voudrait y avoir l'éternité attachée. Tous nos désirs déterminés enferment je ne sais quoi qui n'a point de bornes, et une secrète avidité d'une jouissance éternelle. Dans cette malheureuse attache, combien

1. *De Verâ Relig.*, XLV, 83.

de fois avez-vous dit que vous ne vouliez jamais rompre: dans la haine, je ne le veux jamais voir? Éloignement éternel des choses qui nous répugnent, éternelle possession de celles qui nous contentent, c'est le secret désir de notre cœur: et si l'effet ne s'ensuit pas, ce n'est pas notre volonté, mais notre mortalité qui s'y oppose.

« Et ne me dites pas, ô pécheurs! que vous prétendez vous corriger quelque jour. Car, au contraire, dit excellemment le grand pape saint Grégoire, « les pécheurs font voir assez clairement qu'ils voudraient pouvoir contenter sans fin leurs mauvais désirs, puisqu'ils ne cessent, en effet, de les contenter tant qu'ils en ont le pouvoir, et que ce n'est point leur choix, mais la mort qui termine leurs désordres et leurs poursuites. *Voluissent sine fine vivere, ut potuissent sine fine peccare*[1] ».

Après avoir paralysé l'autorité de la loi éternelle dans la vie humaine, le péché en contrarie l'exécution dans le monde et « met le désordre dans tout l'univers[2] ».

La création est une œuvre dans laquelle tout se tient. La philosophie moderne a exagéré ce principe, mais elle l'a reconnu. Il en résulte, dès lors, que par notre révolte toute la nature est en quelque manière entraînée hors de ses voies, comme un

1. Sermon pour la Circonc. de N.-S. Saint Grégoire, *Dialog.*, IV, c. 44.
2. Bossuet, *Sermon sur J.-C., objet de scandale.*

royaume est révolutionné par l'excès d'un seul citoyen, comme un édifice est défiguré par la déviation d'une seule colonne ou d'un seul arceau : le temple bien conçu ne souffre point qu'une pierre sorte des lignes, sans que l'idée de l'artiste qui sert de règle à l'œuvre ne soit outragée. Et jusqu'à quel degré l'harmonie générale ne sera-t-elle pas rompue, si le sanctuaire se déplace, si la voûte s'effondre, si le transept s'écroule, en un mot, si une pièce maîtresse s'écarte de la direction assignée à l'ensemble du monument, si, dans un tableau le personnage principal refuse de garder l'attitude qui lui avait été imposée, si la Vierge d'Angelico dans le *Couronnement* quitte le sommet de la fresque, si le Christ du *Jugement dernier* descend de son trône dans la mêlée des réprouvés? En vain s'extasiera-t-on devant les débris des statues de Phidias, quand la tête s'est séparée du corps, la conception est à jamais mutilée. Dans la création, l'homme est roi, quand il abandonne les chemins tracés par son Auteur, les autres êtres qui le suivaient sont déroutés, pareils à des brebis qui auraient perdu leur pasteur.

Fatalement, d'ailleurs, le pécheur s'efforce d'entraîner avec lui les réalités diverses dont il fait partie, de substituer la loi inventée par sa folie à la loi établie d'en haut, et par une imitation insensée de Dieu, d'imposer partout l'empire de sa volonté pervertie.

C'est d'abord parmi ses semblables qu'il cherche des complices nécessaires à la satisfaction com-

plète de ses désirs : ambitieux, il condamne à servir la vanité de sa gloire des esprits capables autant que lui de régner; luxurieux, il séduit l'innocence pour alimenter sa fureur, et sous son sceptre de honte les roses perdent leur parfum et les lis leur candeur; impie, il attire avec lui dans l'abîme du doute et de l'athéisme les intelligences vivant à son contact; père, on le voit gagner à ses déréglements ses fils et ses filles; roi, il détourne de ses sentiers une grande nation pour la jeter dans l'injustice ou dans l'apostasie, car il ne dépend pas de lui de retenir captive en son sein la force qui le domine; tout crime tend au scandale, c'est-à-dire à la dépravation des autres. Alors, Voltaire devient le souverain de sa génération, l'Ile des saints fait naufrage avec Henri VIII, la race allemande perd son équilibre avec Luther; en face de la cité de Dieu, régie par la sagesse infinie, se dresse la cité du vice régie par un code contraire; ces deux puissances se heurtent dans un perpétuel conflit et donnent le spectacle de la guerre la plus poignante et la plus tragique.

L'homme dévoyé est-il arrivé au terme de son infernal succès? Non, Messieurs. Dans sa marche échevelée le concours des créatures inférieures lui est indispensable, il les arrache au rôle qui leur avait été assigné, et il s'efforce de leur faire jouer un rôle ennemi. Elles avaient reçu l'ordre de nourrir, de soutenir, d'augmenter notre vie, de faciliter à notre race l'avenir et la fécondité, et voilà que sous notre

empire le pain, les fruits sont condamnés à multiplier l'infirmité de notre chair, à hâter sa dissolution et sa mort; voilà que le vin, par l'abus que nous en faisons, au lieu de la ranimer, éteint le flambeau de notre existence terrestre, voilà que la débauche, dont les aliments et les breuvages sont l'instrument, conduit l'espèce à la décadence et à la stérilité.

Ces arbres, ces océans, cette terre, ces astres, ces cieux devaient nous élever jusqu'à leur Auteur, comme des serviteurs qui se tiennent dans le vestibule du palais pour introduire auprès de leur maître. En vain nous ont-ils répété : *Ama Deum,* nous sommes demeurés sourds à leurs accents; en vain nous ont-ils redit : *Quære super nos*, cherche plus haut que nous, nous ne les avons point écoutés; en vain ont-ils publié : *Non sumus Deus tuus,* nous ne sommes point ton Dieu, nous sommes restés de marbre; en vain réunissant leur harmonie se sont-ils présentés aux portes de nos sens, pour chanter dans un immense concert : *Ipse fecit nos,* leur voix s'est perdue dans le vide de notre conscience et est demeurée sans écho. Que dis-je! leur beauté a été un obstacle à notre ascension, nous nous sommes arrêtés pour en contempler les traits, pour nous enivrer de leur lumière et de leur suavité, pour nous griser de leurs charmes et de leurs parfums, nous avons concentré sur eux toute notre puissance d'amour et d'adoration, ils nous ont fait oublier et mépriser Celui auquel leur mission était de nous mener,

manquant ainsi, par notre faute, leur sublime vocation.

Et parce que souvent la nature, fidèle aux ordres suprêmes, résistait à nos désirs et suivait son cours avec persévérance, nous nous sommes acharnés à l'entraîner à un froissement plus complet de la loi éternelle. Si notre puissance était proportionnée à notre volonté, les mondes auraient changé leur direction, le firmament serait descendu sur la terre, la terre serait montée au firmament, les étoiles et les soleils auraient précipité ou retardé leur marche, l'ordre des jours, des nuits, des saisons aurait été interverti, notre action sans discipline aurait ramené le chaos, qui serait, dans la création, le renversement du plan divin.

Bien plus! non seulement le mouvement des êtres dérange les desseins de notre perversité, mais leur existence même, plus d'une fois, nous irrite, et si nous le pouvions nous saperions par la base le fondement de la législation souveraine, en détruisant l'œuvre de Dieu. Pressée par nous, la nature rentrerait dans le néant, car le péché, sorti du néant, de toutes ses forces y ramène. Dites-moi, si vous avez péché, n'est-il pas des heures où vous auriez voulu éteindre le ciel, dissiper l'ombre des nuits, dépeupler un coin de l'espace, porter quelque part la dévastation, afin de pouvoir plus librement et plus impunément vous livrer à vos désordres? par le désir, sinon en fait, nous avons déchiré sur toute la surface du globe les articles du Code

St. Albert's College Library

primordial qui donne leur autorité à tous les autres[1].

Le pécheur est au terme de ses victoires, il n'est point au terme de ses efforts.

Après avoir lacéré, autant qu'il l'a pu, la loi éternelle telle qu'elle est en lui-même et telle qu'elle est dans l'univers, il voudrait l'atteindre et la détruire telle qu'elle est en Dieu. Combattre la loi est un excellent moyen de frapper le législateur, puisque la loi n'est que l'idée, la volonté du législateur et comme un rayonnement de son autorité; voilà pourquoi les créateurs de textes tiennent tant à les faire respecter, en défendent l'exécution avec tant d'acharnement, d'obstination, de violence même, le mépris de leur œuvre amenant souvent la banqueroute de leur personnalité.

Mais la meilleure manière d'en ruiner à fond l'empire, c'est de la détruire jusque dans la raison et dans l'âme de celui qui en est l'auteur, d'amener celui-ci de gré ou de force à la changer, à la renier, à la briser de ses propres mains. Et si elle ne fait qu'un avec le législateur, pour l'anéantir il faut anéantir le législateur. La loi éternelle, avons-nous dit, c'est la raison première, établissant en elle ses principes, avant d'imposer aux êtres l'obligation de les observer. Et qu'est-ce que la raison divine? C'est la substance de Dieu, c'est Dieu même, de sorte que nul n'arrachera la loi éternelle

1. Append., N. 5, p. 361.

du cœur de Dieu sans anéantir Dieu. En vouloir à la loi, c'est en vouloir à Dieu, attenter à la loi qui nous lie, nous accuse, nous condamne, c'est s'en prendre à Dieu. C'est ce qui nous explique que dans la haine que nous avons contre la loi est implicitement contenue la haine de Dieu, et que les rebelles, après avoir dit : « je ne veux pas de loi », disent : « je ne veux pas de Dieu ».

Ah ! Messieurs, le criminel a eu ses heures de triomphe, il a substitué dans son âme et dans le monde sa volonté à la loi d'en haut, les puissances de la chair et des sens qui devaient servir ont régné, les choses éphémères, qui devaient nous donner des ailes, nous ont retenus captifs, partout où les préceptes de Jéhovah ont paru, nous les avons bravés, brisés, rendus vains, et pour que le dernier mot lui reste, le Tout-Puissant sera obligé de refaire son premier plan, d'en appeler aux principes qu'il tenait en réserve, de prendre sa verge de fer et de nous ramener, par les vengeances de la justice, dans l'ordre violé par notre prévarication. La victoire du pécheur n'ira pas plus loin : ses traits désormais se perdront dans l'infini. Il aura beau dire : « la loi ne commande ni n'interdit pas ce qu'on prétend », pas un iota, pas un signe ne sera modifié dans le livre de vie. Il aura beau crier : « Dieu n'est pas ce qu'en racontent les religions et les philosophes, » Dieu restera ce que la raison, les Prophètes,

le Christ nous ont assuré. Il aura beau, prenant son rêve pour une réalité, répéter : « *Non est Deus*, Dieu n'est pas; » Dieu se rira de ses affirmations et continuera à défier les siècles.

Mais, objecterez-vous, puisque le péché n'atteint pas la Divinité, puisque le péché n'anéantit pas la loi, en quoi, de ce côté, l'accusez-vous de l'avoir violée? Ah! c'est que le coupable voudrait l'atteindre, et qu'on doit juger de lui par ce qu'il veut et non par ce qu'il fait. le désordre est dans le cœur comme dans sa source. Quand l'impiété dit : il n'y a pas de Dieu, elle n'exprime pas seulement une idée, elle exprime un désir; quand, sous la voûte resplendissante des cieux, elle se vante d'en avoir éteint les flambeaux, elle n'a rien éteint, mais elle voulait le faire : voilà son crime.

N'est-ce pas là le vœu secret de tout homme qui se livre au mal? Si au moins Dieu ne défendait pas cet acte, murmure-t-il, si au moins Dieu n'était pas; *cum esse volunt mali, nolunt esse veritatem quâ damnantur mali*[1]. Il a horreur de cette clarté qui le révèle, de cette loi qui le condamne, de cette puissance qui l'accable, et comme par nature la haine engendre dans l'âme le désir de la destruction, y entretient une intention meurtrière; — il brûle d'anéantir la loi en anéantissant le législateur. — Ah! si Dieu s'était livré à nous, qu'en aurions-

1. S. Aug., *In Joannem*, tract. XC.

nous fait? D'abord, peut-être, nous aurions essayé d'en faire un dieu à notre image, un dieu d'accord avec nos passions, nos caprices, et ces caprices changeant chaque jour, Dieu aurait dû changer avec eux. Et si le Très-Haut avait résisté, s'il avait dit : je suis ce que je suis, je veux ce que je veux et je ne change pas, alors nous nous en serions pris à sa substance, à sa vie, et nous l'aurions jeté dans la mort et dans le néant. Nous n'en sommes pas réduits à des hypothèses, il a revêtu notre nature pour publier sa loi, et, en le voyant, en entendant qu'il disait : *Verba mea non præteribunt*, qu'il refusait de modifier ses statuts, un cri infernal de haine et de mort a fait explosion sur nos lèvres : opprimons-le, brisons son cœur dans sa poitrine, crucifions-le, enlevons-le, tuons-le.

Les actes ont suivi les menaces, on l'a saisi par surprise, par ruse, par trahison, on l'a mis en lambeaux, on l'a jeté tout pantelant dans les bras du trépas. L'on veut si peu qu'il reparaisse, qu'il vive parmi nous, qu'on condamne tout ce qui pourrait rappeler son nom, sa pensée, sa physionomie, tout ce qui pourrait perpétuer son action : les livres de Bouddha, de Mahomet auront droit de cité, mais l'Évangile sera banni; aucun code n'empêchera les statues des scélérats de se dresser sur nos places publiques, ni les images immondes des courtisanes de s'afficher sur nos murs, mais il sera interdit d'exposer aux regards le portrait du Fils de Dieu : les apôtres

du vol et de l'assassinat auront toute liberté de jeter leurs idées aux quatre vents du ciel, mais le prophète de Dieu verra enchaîner son verbe. N'est-ce pas une preuve, Messieurs, qu'il y a une hostilité et un antagonisme irréductible entre la volonté corrompue et la loi éternelle, et que nous brûlons, à nos heures de perversité, d'anéantir le législateur afin d'anéantir à jamais la loi ?

II

Que par suite de la violation dont nous venons de parler, le péché soit le plus grand de tous les maux, c'est une vérité que maintenant vous accepterez facilement [1].

A braver certains décrets auxquels les hommes ont donné le titre de loi, on ne s'avilit pas nécessairement. Même parfois à se révolter contre une foule irritée qui prétend changer en droit ses caprices; à faire fi des idées d'un milieu, à renverser les barrières élevées par les préjugés de parti, de caste, de mode; à se dresser intransigeant et intraitable devant la volonté tyrannique du pouvoir ou de la force, la conscience s'exalte et la morale triomphe.

Un jour, il plut au roi de Babylone d'imposer à ses sujets l'adoration d'une statue d'or. A l'heure fixée, les trompettes sonnèrent, les harpes et les lyres se

1. Append., N. 6, p. 362.

mêlèrent aux voix des chanteurs, le héraut donna le signal et immédiatement les satrapes, les magistrats, les juges, les chefs des armées, les intendants de la fortune publique, les gouverneurs des provinces, accourus des extrémités de l'empire, le peuple, se prosternèrent devant l'idole sans âme et sans vie. Trois jeunes hommes refusèrent de courber le genou et d'offrir leur encens. Cet acte d'héroïque indépendance les éleva si haut au-dessus de la multitude avilie, les embauma tellement de justice et de charité, les revêtit de tant de prestige et de tant de majesté, que les flammes n'osèrent toucher leur chair transfigurée. L'héroïne antique s'illustra à jamais, quand elle méprisa les ordres de Créon, et, malgré lui, rendit à son frère les honneurs de la sépulture; Mirabeau faillit se réhabiliter lorsqu'il s'écria devant l'Assemblée Constituante : « Je jure, si la loi de l'émigration passe, je jure de lui désobéir », et M. Emery écrivit la plus immortelle page de sa gloire, lorsque, dans l'assemblée trop complaisante de Fontainebleau, il sut s'assurer par la résistance à Napoléon, l'admiration de Napoléon lui-même.

Ce qui légitime cette conduite, c'est qu'il est des lois, selon la vigoureuse parole de Tacite, qui sont des fléaux à l'égal des vices et auxquelles on est contraint de se soustraire, quand l'on ne veut pas être infâme[1]. Si les lois d'origine terrestre s'éga-

1. *Annales*, liv. III, 25.

rent à ce point, il faut s'en prendre à leurs auteurs, exposés par l'infériorité de leur intelligence, par la faiblesse de leur volonté, à l'erreur et à la corruption.

Bien différente est la loi éternelle, ce qu'elle ordonne est bon par le fait qu'elle l'ordonne, ce qu'elle défend est mauvais par le fait qu'elle le défend, de sorte qu'on ne l'outrage jamais sans devenir misérable. Convaincus de cette vérité, les hommes qui mettent au-dessus de tout l'intégrité de la conscience, se sont condamnés aux derniers sacrifices plutôt que de froisser cette loi qui, disait Sophocle, dans le bel idiome des Hellènes, « n'est ni d'aujourd'hui, ni d'hier, mais de tous les temps, dont personne ne pourrait raconter la naissance... qui n'est point écrite et qui pourtant ne saurait être effacée[1] ».

En se conformant à l'idée divine, les substances sont toujours parfaites; en s'en écartant, elles tombent dans la laideur, dans la monstruosité. Sans se tromper jamais, en effet, l'artiste premier prend les traits de son idée dans son essence même; à reproduire cette idée, on ne peut que reproduire ces traits, et à reproduire ces traits, les êtres ne peuvent que se revêtir de solide splendeur. C'est en lui-même aussi, dans l'impeccabilité de ses attributs et de son activité, que Dieu a cherché les principes de sa loi éternelle, et comme tout ici est encore rectitude, vertu,

1. Sophocle, *Antigone*.

sainteté, justice, les opérations qui s'harmonisent avec cette loi sont nécessairement bonnes, et les opérations qui la heurtent sont nécessairement mauvaises. Cette maxime s'éclairera davantage, par son application à la triple sphère dans laquelle nous avons étudié la violation par le péché de la loi éternelle[1].

Le bien, Messieurs, pour nous, c'est vivre; le mieux c'est nous élever à une vie supérieure; le parfait c'est boire à la coupe ardente de la vie absolue.

L'acte qui tranche le lien par lequel l'homme s'attache à ce triple degré de la vie est l'acte mauvais par-dessus tous les autres. Or, quiconque méprise les dispositions de la loi éternelle consomme cette rupture.

Le maintien de la vie, son développement, son épanouissement dépendent du respect de la mesure. Le péché de paresse et de défaillance, en nous livrant ou à l'inaction, ou à un exercice tiède, condamne à l'étiolement progressif les puissances qui nous avaient été données pour maintenir en nous la vie, pour accentuer son ascension, assurer sa fécondité; le péché par excès, en nous contraignant à un effort disproportionné, épuise en quelques jours les richesses de la jeunesse ou de la virilité, en fausse ou même en brise les ressorts, pousse avec une rapidité vertigineuse

1. Append., N. 7, p. 363.

les tempéraments les mieux trempés vers les infirmités incurables et vers le trépas prématuré.

De là vient que les fautes de la chair déchirent, corrompent, pourrissent, stérilisent, tuent la chair même; de là vient que les vices de la sensibilité l'émoussent et l'usent, la rendant inaccessible aux émotions, aux attendrissements, aux passions, aux élans qui sont une part si importante de notre existence et qui jouent un rôle si colossal dans le développement de l'être créé; de là vient que l'esprit perd sa faculté de vision en se cantonnant dans les ombres de l'ignorance, ou retombe sur lui-même de tout son poids en prétendant voler trop haut, que la volonté succombe également dans les rêves de la présomption et dans le naufrage du désespoir, que la nonchalance ou la témérité assurent avec un même succès la mort de la charité. Voilà déjà beaucoup de ruines, la vie et avec elle le bien sont déjà partout amoindris et mutilés.

En détruisant l'ordre, le péché empêche les éléments de la substance humaine d'arriver au mieux et au progrès, de s'élever jusqu'au champ de la vie supérieure. Le mieux pour la matière ce n'est pas d'être, c'est de vivre; le mieux pour la vie c'est non de se nourrir et de se reproduire, mais de sentir; le mieux pour la sensibilité c'est de communier en quelque manière à la perfection de la raison, et le mieux pour la raison créée, c'est de s'élever jusqu'à la perfection de la raison incréée.

Les partisans de l'évolutionnisme acceptent tellement ce principe, qu'ils enseignent que la créature abandonne sa propre espèce pour entrer dans l'espèce au-dessus d'elle, que son besoin passionné de sortir d'elle-même crée en elle les organes capables de l'en faire sortir en effet, que la devise de la nature d'une extrémité à l'autre de l'espace c'est : *excelsior*, toujours plus haut.

Ce système est loin de me satisfaire; jusqu'ici, il ne paraît pas que par lui-même aucun être ait pu réaliser ce désir de transformisme radical, nous sommes dans une hypothèse que de plus en plus l'expérience dément. Mais il y a quelque chose à retenir de cette idée, c'est que le monde d'en bas trouve son meilleur bien dans la part qu'il prend à la vie supérieure. Cette participation s'effectue par l'action des puissances plus élevées sur les puissances moins nobles; dans l'homme le corps et les sens se laissant gouverner par la raison, passent en quelque manière au rang des choses spirituelles; la personne tout entière régie par la Divinité monte dans la catégorie des choses divines. C'est là ce qui explique pourquoi, parfois, la chair et la sensibilité gagnent à renoncer aux perfections qui leur sont propres pour entrer dans une sphère plus noble.

D'abord le péché trouble cet ordre, le corps et les passions secouent le joug de la raison, la raison secoue le joug de la foi qui n'est qu'une raison plus infaillible; les affections de la nature se soustraient

aux influences de la grâce. Bien plus, l'ordre n'est pas seulement rompu par le péché, il est renversé : les esclaves commandent leurs maîtres, le corps et les sens tiennent sous leur sceptre l'âme et la raison, la raison soumet la foi à ses caprices et à ses fantaisies. Alors, au lieu que les puissances inférieures montent dans la transfiguration, les puissances supérieures descendent; au lieu que l'homme d'en bas s'exalte jusqu'à s'asseoir au banquet de la pensée et de la Divinité, c'est l'homme d'en haut qui s'avilit jusqu'à se contenter de mets grossiers et de breuvages mêlés, l'on voit les fils du roi s'enivrer du vin impur destiné aux mercenaires, et « ceux qui se nourrissaient du pain des anges faire leurs délices de la pâture des pourceaux[1] ». N'est-ce pas là du mal, de la bassesse, de la honte, de l'infamie?

Le péché ruine dans notre vie la principale disposition de la loi éternelle qui est de nous conduire à notre fin dernière : le péché est, en effet, la rupture insolente, éternelle avec cette fin. Mais la fin dernière est pour toute créature le bien suprême, c'est en ce bien que chaque être trouve la plénitude dont il est susceptible, c'est-à-dire l'achèvement complet de sa nature, l'épanouissement total de ses facultés, la transformation de son activité, l'apaisement de ses désirs et de ses aspirations, la félicité enfin, car la félicité n'est autre chose que l'état d'une substance

1. Imitation.

en possession de sa fin dernière. D'où il suit que manquer sa fin dernière, se priver du bien qu'elle nous réserve est pour toute créature le plus grand des maux... La gravité du mal, comme l'excellence de la perfection, se mesurent à la hauteur de la fin que l'on manque ou que l'on conquiert, et si le but à saisir est le bien universel, absolu, entrer en sa possession assure la plus sublime de toutes les fortunes, le meilleur des sorts possible, le manquer précipite dans la plus lamentable des misères.

Voilà le cas de l'homme : sa fin dernière, c'est Dieu, aussi longtemps que vous n'aurez pas goûté Dieu, vu Dieu, bu à longs traits à la coupe de sa vie même, vous resterez irrassasiés : mais Dieu c'est le souverain bien, c'est l'infini : il n'est point d'acte, par conséquent, comparable en perversité au péché qui nous fait rompre avec lui, qui nous le fait fuir, « d'une fuite éternelle », qui détruit en nous les énergies capables de nous emporter facilement et rapidement jusqu'à lui : la grâce, la vertu ; qui fausse et corrompt la raison et la volonté destinées à le connaître et à le saisir ; qui nous donne des ailes pour échapper à sa présence et à sa poursuite, car en se répétant le péché engendre le vice, et le vice n'est pas autre chose que la disposition tenace de l'âme à s'éloigner chaque jour et de plus en plus de Dieu. Il arrive que par le péché, c'est-à-dire par un acte volontaire, délibéré, l'homme devient si étranger à Dieu, qu'il ne le voit plus, qu'il ne sait plus les chemins à prendre pour le trouver.

Ah ! c'est ce jour-là que l'homme est devenu ennemi de lui-même et qu'il s'est abandonné au pire de ses maux.

Du moins, s'il se contentait de se perdre lui-même ; mais nous l'avons vu, il lui faut des complices, la force malfaisante, qui travaille en lui, travaille en dehors de lui, le criminel ne peut pas satisfaire ses désirs, sans associer les autres à sa rébellion et à sa déchéance. Sous son empire, des individus, des familles, des groupes, des multitudes se séparent de Dieu, le repoussent, le renient et descendent dans la misère ; tous ceux que le coupable amène à vouloir ce qu'il veut, à faire ce qu'il fait, tombent dans le même mal que lui.

Ce n'est pas assez de soulever sa race contre Dieu, il met la main dans l'univers, et il tente, en l'arrachant au gouvernement d'en haut, de le pervertir et de le perdre. Le bien pour la créature sans raison, c'est, ne pouvant connaître Dieu, de solliciter les intelligences à le connaître, d'exciter à le mieux voir, à l'admirer avec plus d'enthousiasme, à l'adorer avec plus de feu, à entrer ainsi en relations et en contact avec lui. C'est pourquoi la nature revêt de si brillantes formes, se couvre de couleurs si variées, multiplie ses voix, ses chants, ses harmonies. Mais devant le pécheur, elle échoue : impossible de réaliser sa sublime vocation ; sa beauté, qui devait conduire à la connaissance de Dieu, le fait oublier, ses char-

mes, qui devaient le faire aimer et adorer, le font mépriser et haïr, au lieu que le monde exalte l'homme jusqu'au bien infini et y monte avec lui, c'est l'homme qui s'appuie sur le monde pour s'éloigner du bien infini et s'efforce d'en éloigner l'univers en même temps que lui.

Les créatures conservent un lien avec leur Auteur, c'est-à-dire avec le bien et la vie, le lien de l'obéissance. Elles trouvent leur perfection à observer l'ordre établi par la Providence et, si elles le pouvaient, elles publieraient que, à se soumettre à une volonté si impeccable, elles gagnent, se béatifient. En essayant de troubler cet ordre et en le troublant autant qu'elle le peut, l'âme prévaricatrice prive ou du moins tend à priver la nature d'une communication avec le Très-Haut, communication d'où, au dire de Bossuet, la nature tire son éclat.

Que reste-t-il à la créature inférieure? Il lui reste l'être, suprême moyen de se rattacher à Dieu. « Être, dit saint Augustin, est naturellement si doux, qu'afin d'être seulement, les malheureux même se refusent à mourir, et, quoique pénétrés du sentiment de leur misère, c'est elle et non pas eux qu'ils voudraient anéantir;... assurez leur misère contre la mort, proposez-leur d'être à jamais misérables ou d'être à jamais rendus au néant, ils tressailliront de joie, ils choisiront d'être toujours ce qu'ils sont, plutôt que de n'être pas à toujours... Les animaux... à qui ces pensées sont inconnues, depuis les immenses

reptiles jusqu'aux imperceptibles vermisseaux, par tous les mouvements possibles ne témoignent-ils pas qu'ils veulent être et qu'ils fuient le néant? Voyez les arbres et les plantes : plus ils élèvent dans l'air avec confiance la cime de leur tige, plus ils enfoncent leurs racines dans la terre comme pour y puiser leur substance et y conserver leur être[1]. » Or, précisément, le pécheur menace le monde dans son existence, le pousse au néant, et dans sa volonté achève son œuvre de carnage. Aussi la nature a horreur du pécheur, c'est l'ennemi public qu'elle repousse, qu'elle bannit, qu'elle maudit, tellement que le malheureux a parfois le sentiment qu'il est seul ici-bas, que cette terre le renie, que ces cieux le regardent avec colère, que l'univers entier se soulève contre lui, a rompu avec lui. C'est ce qui explique l'effroi de Caïn, et plus près de nous le cri désespéré d'un grand génie tombé : « L'exilé partout est seul[2]. »

De fait, les créatures, d'après les saints Livres, supportent avec impatience le joug et la présence du pécheur; elles ont hâte que le prévaricateur soit ramené dans l'ordre par la justice; condamnées à être les esclaves de la vanité, elles attendent dans l'angoisse et supplient Dieu, par leurs gémissements, de les arracher à leurs maux et à leur honte, de séparer les réprouvés des élus, afin qu'elles puissent servir les uns et frapper les autres de leurs traits vengeurs.

1. *Cité de Dieu*, XI, 27.
2. Lamennais, *Paroles d'un croyant.*

Est-ce tout, Messieurs? Non. Autant qu'il l'a pu, le pécheur s'est ravi à lui-même et a ravi au monde la possession du bien infini, mais sa malice va jusqu'à vouloir frapper Dieu en plein cœur, afin d'anéantir la loi en anéantissant le législateur. Ah! il y a ici un abîme de malice dont je ne puis sonder la profondeur.

Se prendre de haine, non pas pour la communication que Dieu fait de lui-même à la terre ou au ciel, mais pour Dieu même, désirer voir se tarir la source de toute perfection, l'océan de toute lumière, lever vers le firmament un bras menaçant, dire à la bonté sans borne qui répand sans se lasser les flots de l'être, de la vie, du bonheur : je voudrais que tu ne fusses pas; si j'étais le maître, bientôt tu aurais cessé d'être : il y a là un mystère qui cache de l'infini et que ma pensée ne saurait percer jusqu'au bout. Cette intensité de corruption nous explique l'indignation de Dieu contre les pécheurs, les réparations qu'il exige quand ils veulent se rétracter, les supplices effroyables qu'il leur inflige quand ils persévèrent dans leur crime. Si la puissance du coupable allait aussi loin que sa volonté, l'ordre, l'action, la vie, l'être, le monde, Dieu disparaîtraient, le péché porte en ses entrailles une force qui tend à ramener au néant le Créateur et les créatures, il n'est pas possible de trouver un mal plus insondable, ni plus audacieux. Le péché est donc un attentat de l'homme contre lui-même, contre le monde, contre Dieu; le vent de ré-

volte qui souffle de l'âme coupable sur l'univers est un vent de tempête, de désordre, de mort qui ne laisse, sur son passage, que des ruines, qui tend à faire disparaître tout bien de la terre et du ciel, à ramener au chaos l'œuvre de cet Esprit qui planait jadis sur la fournaise des éléments mêlés, à remplacer le règne du Très-Haut, par le règne du néant et du silence.

Comprenez-vous maintenant pourquoi nous défendons avec tant d'intransigeance les droits de la loi que la nature et la raison, les prophètes et le Christ ont promulguée de concert; pourquoi, avec une persévérance qui ne désarmera jamais, nous déclarons la guerre à tout acte, à toute entreprise, à toute idée sociale, à tout système politique, à toute menée internationale qui menacent l'intégrité du Code suprême; pourquoi nous nous exposons à tous les coups, à toutes les blessures, à tous les supplices plutôt que de céder; pourquoi le Verbe s'est incarné, a prié, travaillé, parlé, souffert, pourquoi il est mort enfin, s'efforçant d'arracher notre race à l'empire du péché et de l'amener à se soumettre au royaume des cieux; pourquoi nous avons créé cette organisation formidable d'exercices destinés à tenir en haleine la conscience publique ou individuelle?

Ah! l'on ose affirmer que nous sommes inspirés par des ambitions misérables, par la passion de nous assurer le pouvoir, la terre, l'argent, la gloire;

c'est une calomnie, et le vieux mensonge d'une iniquité qui lutte pour son propre compte; je le jure, nous sommes poussés par la volonté de sauver la vie de l'humanité qui succomberait dès qu'elle cesserait d'entretenir avec Dieu un commerce d'amour et d'obéissance, par le désir d'amener les peuples à respecter la législation souveraine qui, promotrice de tous les progrès, ennemie de toutes les oppressions et de toutes les injustices, conduit à travers le flot de ses bienfaits à la transfiguration définitive. Si, par un miracle de la Providence, l'Évangile, expression fidèle et parfaite de la Sagesse incréée, réussissait à s'imposer à chaque personne et à chaque tribu; si dans ses entrailles pures les maîtres des peuples prenaient les principes de leurs gouvernements et les sujets les principes de leur conduite, l'on verrait ressusciter l'âge d'or et refleurir le paradis.

Vous comprenez cela, fils de la Rédemption, vous le comprenez peut-être même, vous, Messieurs, qui, sans partager notre foi, avez suivi l'histoire des siècles et de la morale; si vous le comprenez, travaillez à bannir de vos âmes, autant que vous le pourrez, le vice et le crime, à empêcher de toutes vos forces les paroles, les actes, les sentiments des créatures d'outrager la loi de Dieu.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

LES PUISSANCES EXTÉRIEURES DU PÉCHÉ

I. DE L'IMPOSSIBILITÉ POUR DIEU DE COOPÉRER A LA MALICE DU PÉCHÉ

SOMMAIRE

Diversité des causes qui concourent à l'apparition du péché. — Difficulté de démêler leur enchevêtrement. — Premier doute qui surgit dans l'esprit au sujet de la part que Dieu prend au mal. — Angoisse de saint Augustin que partagent les plus modestes intelligences. — Nécessité d'en aborder l'étude avec courage, avec franchise, avec humilité (p. 63-64). — Éloge du P. Monsabré (p. 65).

I

1. *a* Erreur des Manichéens établissant deux principes : Rôle du dieu bon, rôle du dieu mauvais. — Lutte entre leurs œuvres et leurs essences. — Réfutation. — Impossibilité de concilier l'idée d'être avec l'idée de mal absolu; impossibilité de concilier l'idée de premier principe avec l'idée de simple mal (p. 66-67).

b Parenté du dualisme avec le paganisme, avec le Protestantisme, le Jansénisme, qui s'accordent à faire de Dieu l'auteur du mal. — Différence : le premier met dans deux substances la contradiction que les autres mettent en une seule (p. 67). *c)* Les dieux selon le paganisme, leur perversité, leur zèle à promouvoir le mal. — Le Dieu de la réprobation selon le Protestantisme et le Jansénisme, pousse fatalement à la dépravation (p. 67-69). Raison de ces divers systèmes : désir de l'homme de se décharger sur Dieu du péché. — Si Dieu nous meut au péché, nous cessons d'être coupables, et Dieu le devient. — Tout péché, en effet, est fils de la liberté. Impossible d'accorder la responsabilité avec la liberté de nécessité (p. 69-71).

2. Si l'action de Dieu nous laisse la liberté : deux hypothèses : *a)* le crime cesse d'être crime, puisqu'il n'est plus en opposition avec la loi éternelle. — Comment cette théorie est favorable à la licence. — *b)* Ou bien Dieu cesse d'être Dieu, car la Divinité suppose la plénitude de l'être et la plénitude de l'être, la plénitude de la bonté qui exclut le mal. — Condamnation de ce blasphème par le Concile de Trente, par la philosophie, par Platon (p. 71-75).

3. *a*) Objection : Dieu est cause de tout être qui naît, de tout phénomène qui éclate. — Réponse : Distinction entre la substance de l'acte et sa malice. — Dieu, auteur de l'acte et du bien ; l'homme, auteur de la malice. Légitimité de cette distinction appliquée à la nature, à l'ordre intellectuel, à l'art, à la morale (p. 75-77).

b) Instance : Dieu a fait l'instrument, la liberté faillible, etc. — Réponse : Dieu a tiré notre être du néant, grâce à ce qu'elle possède, la liberté peut ne pas pécher, de quoi nous plaignons-nous ? — Fille du néant, la liberté peut pécher. — Accusons le néant. — Réponse de Cajetan (p. 77-79).

II

1. Les Protestants et les Jansénistes en appellent contre la raison à la Révélation qui nous montre Dieu poussant au mal, aveuglant l'esprit, endurcissant le cœur, etc. (p. 79-82). — Réponse. *a*) Si ces textes doivent être interprétés dans le sens puritain, quelques mots et quelques images détruisent des passages sans nombre où la Bible affirme une doctrine contraire (p. 82).

b) Faut-il déclarer ces textes apocryphes ? Non, mais il faut les interpréter par la pensée générale du Livre, dire que Dieu ne veut pas le mal, mais le permet (p. 82-83).

2. Pourquoi le permet-il ? *a*) parce qu'il n'est pas tenu de l'empêcher (p. 83-86) ; — *b*) parce qu'il tire du mal, le bien. — Champ qu'il laisse à la malice. — Bornes qu'il lui impose. — Nous ne sommes point livrés aux méchants (p. 86-90). — Du mal, il tire le bien particulier, le bien général, car les méchants concourent à la réalisation de ses desseins. — Les persécutions, les Barbares, Napoléon, la chute du pouvoir temporel, les événements actuels (p. 90-93).

3. Pourquoi Dieu n'établit-il pas du premier coup la suprématie du bien ? — Réponse de saint Augustin. — Meilleure réponse de saint Paul. — Mystère de Dieu. — Nécessité d'accepter, avec la gloire de la liberté, le poids de la responsabilité (p. 93-94).

Obligation que nous impose l'Évangile de confesser notre faute. — Devoir de demander à Dieu qu'il empêche dans notre vie l'explosion du mal, qu'il arrête les forces malfaisantes que nous avons déchaînées dans le monde, qu'il nous fasse chanter sa miséricorde par notre béatitude, et non sa justice vengeresse par notre opprobre et notre supplice (p. 94-96).

DEUXIÈME CONFÉRENCE

LES PUISSANCES EXTÉRIEURES DU PÉCHÉ

I. DE L'IMPOSSIBILITÉ POUR DIEU DE COOPÉRER A LA MALICE DU PÉCHÉ

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Le péché ayant un retentissement si funeste, il est difficile d'expliquer son apparition, non moins que l'incroyable légèreté avec laquelle l'homme ne cesse de s'y livrer. Parmi les causes qui travaillent à l'éclosion du mal, les unes pèsent sur nous du dehors, d'autres nous inspirent et nous meuvent du dedans. Ces différentes énergies se combinent, se soutiennent dans un tel enchevêtrement, qu'on démêle avec peine la part de chacune dans le résultat produit. Il est pourtant de toute nécessité que nous tentions ce labeur, que nous cherchions les origines d'un phénomène qui est le fléau de la vie et, qu'en combattant les puissances d'où il émane, nous en empêchions l'explosion en notre âme et autour de notre âme.

Immédiatement, un doute surgit devant l'esprit : la Divinité n'est-elle pas le principe premier et suffisant de l'iniquité? Même après avoir adhéré aux dogmes du Christianisme, saint Augustin fut longtemps troublé à ce sujet. Comme perdu dans le dédale de ses pensées et dans la vanité de ses efforts, quand il croyait avoir remonté l'abîme, il se voyait soudain replongé jusqu'au fond. Pendant des jours, ce cuisant souci fut un supplice pour son cœur, et sa méditation se débattit dans une impuissance qui ressemblait à du désespoir[1].

La même inquiétude hante les cerveaux les plus modestes; il ne nous est point permis d'éluder le problème qu'elle éveille. Nous en aborderons donc l'étude avec courage, appliquant notre raison à suivre jusqu'au bout la voie des lumières et des certitudes; avec franchise, sans hésiter à confesser le mystère, lorsque nous nous heurterons à ses ombres; avec humilité enfin, sans nous étonner que le secret éternel demeure inaccessible à la dernière des intelligences. Dans notre route nous seront prodiguées toutes les clartés nécessaires à l'organisation de notre conduite : ainsi nous sera enlevé le droit d'accuser la Providence de sa réserve; la science parfaite nous sera refusée : ainsi nous sera fermée la spéculation stérile qui flatterait notre orgueil sans servir notre sanctification.

1. VII *Confes.*, 5.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Le Père Monsabré est mort au Havre, vendredi, à deux heures de la nuit. L'Institut de Saint-Dominique perd en sa personne son plus illustre fils, l'Église un grand et fidèle serviteur. Pendant vingt ans, il prêcha dans cette chaire le Verbe de Dieu, avec une sûreté de pensée, une hauteur de langage, une clarté qui ne connurent point de défaillance; il est de ceux dont les anges de cette basilique nationale ne peuvent oublier le passage. Chassé de son monastère, il s'est éteint dans la solitude comme un proscrit, sans entendre les hymnes suaves qui, dans son Ordre, avivent les espérances célestes et bercent l'agonie. Sa plume s'est brisée à l'heure où elle commentait la plus sublime supplication qui ait agité les lèvres de l'homme : le *Pater*, comme s'était brisée la plume de saint Thomas, son maître, en interprétant le poème le plus brûlant qu'ait célébré notre cœur : le *Cantique des Cantiques*. Aujourd'hui son âme pieuse est devant Dieu, contemplant, j'en suis convaincu, dans la pure lumière, la vérité des mystères dont il vous a appris la certitude éternelle. Vous garderez, Messieurs, le souvenir de ce vrai prêtre, de ce vrai moine, de cet apôtre vaillant : vous verserez sur sa cendre sacrée, les prières auxquelles lui donne droit le bien que, d'ici, il a fait au monde entier.

I

Le manichéisme, dont les origines se perdent dans les légendes séculaires de l'Orient, a établi au sommet des choses deux principes suprêmes, sources de tous les êtres, de tous les phénomènes physiques, intellectuels, moraux; deux puissances ennemies dont les œuvres s'opposent à travers le temps et l'espace, comme leurs essences se combattent dans l'éternité. Le dieu bon met sa magnificence à répandre de ses mains la vie, la lumière, les anges, l'esprit, les grandes pensées, les ardentes et virginales affections; mais à peine a-t-il versé ses trésors dans l'univers, que le dieu mauvais se hâte de créer la mort, les ténèbres, la matière, les démons, le mensonge, le crime : du cœur sublime ou infâme de ces deux personnalités souveraines, découlent la sainteté et la perversité avec la guerre implacable qui les arme l'une contre l'autre [1].

Je ne m'arrêterai point à discuter en détail un système que la moindre réflexion, partie du sens commun, suffit à confondre. Son originalité consiste à soutenir en face de la Bonté infinie la réalité du Mal absolu; or, il n'y a point de mal qui ne s'attache à un bien, pas plus qu'il n'y a de lèpre sans lépreux. Partout où il y a de l'être, il reste du bien; le premier effet du mal absolu serait de détruire la substance dans laquelle il se serait incarné, et, en la dé-

1. Append., N. 1, p. 363.

truisant, de se détruire lui-même, comme la lèpre succomberait dès qu'elle aurait dévoré le lépreux.

A plus forte raison, l'incompatibilité s'affirme-t-elle radicale entre le concept de premier principe et le concept, je ne dis pas de mal absolu, je dis de simple mal. L'idée de premier principe, en effet, entraîne la plénitude de l'être, de la vie, de la pensée, de l'amour, de la bonté, et par suite l'absence rigoureuse d'une infirmité, d'une imperfection, d'une ombre de mal. Voilà pourtant l'arbre qui a étendu ses racines aux profondeurs de l'âme humaine, essayé de ravir nos consciences à la vision de leurs propres hontes!

De l'idée dualiste à la théologie païenne, de la théologie païenne à la doctrine protestante ou janséniste, la distance est facile à franchir. Si l'école du parsisme sépare en deux substances ce que les Gentils, les partisans de Calvin ou de l'évêque d'Ypres mêlent en une seule personnalité, les uns et les autres s'accordent à faire de la Divinité le véritable auteur de l'iniquité, leurs erreurs s'enchaînent par le lien de la logique autant que par le lien de l'histoire.

D'après les païens, les habitants de l'Olympe étaient adonnés à tous les vices, l'ignominie de leur corruption se répandait dans toute la nature; le ciel était à la fois le palais du crime et l'école de l'infamie. La fraude, l'avarice, la luxure sous ses formes les plus diverses et les plus raffinées étaient en honneur dans la société des Immortels, leur légende était un tissu de scélératesses.

Non contents de se prostituer pour leur propre compte, Jupiter, Minerve, Vénus poussaient à l'outrage impudent des vérités et des vertus, inspirant les mensonges et les trahisons, attisant les colères, entretenant les haines et les inimitiés, enchantant perfidement les âmes pour mieux les perdre, ou les frappant sans pitié en vue de les forcer à se déshonorer. Le culte d'Eleusis, les mystères de la Grande Déesse, les solennités de Liber, les Saturnales, les Bacchanales étaient les fêtes de la débauche et obligeaient les fidèles à des orgies dont la pudeur chrétienne a désappris les noms. Le Psalmiste n'a prononcé qu'un juste anathème contre les Nations, quand il leur a jeté à la face cette parole flétrissante : « *Dii gentium dæmonia :* Vos dieux ne sont que des démons[1] ! »

Le paradis de Luther n'est point le théâtre des scandales racontés par la mythologie, mais l'Éternel engage les anges et les hommes dans le sentier de la dépravation. En vertu d'une prédestination nécessitante, les élus sont emportés irrésistiblement vers la sainteté et la transfiguration ; sous les coups d'une réprobation non moins rigoureuse, les damnés glissent fatalement dans le crime. S'il est vrai, d'un côté, que l'on est noble ou misérable d'abord par ce que l'on veut, et non par ce que l'on fait ; s'il est incontestable, d'un autre côté, que pour la Divinité, vouloir

1. Ps. xcv, 5.

c'est faire, le Tout-Puissant reste chargé de toutes les abominations dont il est le promoteur : le fratricide de Caïn, la honte de Cham, l'adultère de David, la trahison de Judas, les monstruosités de Sodome, sont son œuvre, selon que l'ont d'ailleurs positivement affirmé les fondateurs du protestantisme, autant que le retour de Madeleine; la conversion de Saul ou les enthousiasmes sacrés de Jérusalem. Dès lors, je n'ai jamais pu voir comment, dans la pensée de la Réforme, le Dieu des chrétiens était moins indigne que les dieux païens.

Il faut, Messieurs, que le péché soit bien lourd à porter, pour que la conscience humaine s'acharne à en rejeter toujours le fardeau sur les autres, à en faire remonter, par un blasphème intolérable, la responsabilité jusqu'au ciel! Car, dès que le mal éclate en nous par l'initiative du Très-Haut, dès que c'est sous l'action de Dieu que la fièvre des passions répréhensibles se déchaîne, que la flamme s'en exaspère, que la boue endormie au fond des volontés se réveille et déborde, nous cessons d'être des coupables pour devenir des victimes, les crimes, dont nous sommes le théâtre, ne nous sont plus imputables. Si, un jour, nous voyions se lever sur nous la main du Juge suprême, nous aurions le droit de lui répondre, avec un geste de défi : « Comment auras-tu l'audace de nous frapper, de venger sur nous des désordres qu'il n'a pas été en notre pouvoir d'éviter et qui, en

vérité, ont jailli de ton propre sein? Je n'ai été que l'instrument infortuné de ta victorieuse méchanceté, c'est toi qui dois des réparations tirées de toi-même à la justice irritée; en m'accusant, tu t'accuses; en me jugeant, tu te juges; en me condamnant, tu te condamnes. »

Ou bien, en effet, le péché est libre, ou il n'est pas. S'il émerge d'une puissance qui n'est pas en nous, il nous est imposé par une force extérieure, c'est cette force extérieure qui le produit, c'est elle qui doit en porter le poids. « Le péché, dit saint Augustin, est un mal, dans la mesure où il est volontaire, il n'existe que là où il y a de la volonté. Ce principe est si manifeste, qu'à son sujet, il n'y a pas plus de dissentiment dans l'élite des savants que dans la masse des ignorants. Il faut donc nier que le péché se commet, ou avouer qu'il se commet par la volonté [1]. »

Je sais bien que la Réforme a prétendu qu'un acte était suffisamment volontaire et nous était imputable par le fait qu'il était libre non de toute nécessité, mais de toute violence : « *Homo peccat, etiam damnabiliter in eo quod necessario facit* [2]. » Nous nous élevons, Messieurs, avec indignation, contre un pareil système; la liberté qui n'exclut pas la nécessité, n'est plus une liberté, et l'acte qui n'est pas un fruit de la liberté, n'est plus un acte moral. « *Ubi*

1. *De vera Religione*, 14.
2. 67e proposition condamnée par saint Pie V.

necessitas, nec corona est[1] : Pour qui est régi par la nécessité, il n'y a point de couronne[2]. »

Mais à supposer que cette action triomphante du ciel sur nous sauvegardât notre liberté, je dirais encore qu'aussitôt que Dieu l'a voulu, ou bien le mal cesse d'être mal, ou bien Dieu cesse d'être Dieu.

Nous avons expliqué dimanche que ce qui constitue le désordre du péché, c'est son opposition à la loi éternelle, c'est-à-dire à la raison, à la volonté de Dieu : qu'un acte est bon par sa conformité à cette loi, à cette raison, à cette volonté. Que cette hostilité tombe, le mal disparaît, nos fautes se changent en justice et nos dépravations en sainteté. C'est ce qui se passe dans les théories païennes ou manichéennes, protestantes ou jansénistes, le pécheur ne veut que ce que Dieu veut, il est poussé par le Tout-Puissant à faire ce qu'il fait, avant qu'il ne s'y excite lui-même ; le conflit entre le Créateur et la créature le cède à une concorde parfaite et l'essence du péché s'évanouit. Ah ! le voilà le but inconsciemment peut-être, mais follement poursuivi : ériger en qualités nos défauts, nos vices en vertus ; porter l'audace jusqu'à transformer en sentiments célestes nos haines, notre orgueil, nos jalousies, nos rancunes, nos mensonges, nos impudicités, jusqu'à prétendre que nos actes, quels qu'ils soient, ne sont que des phéno-

1. Saint Jérome, *Contra Jovinian.*, II.
2. Append., N. 2, p. 365.

mènes de même nature, fruits légitimes de la Cause primordiale que les uns nomment la Divinité, les autres le Destin. Parvenu à ce degré d'aberration, l'homme gardera le droit au péché en en répudiant la honte, boira sans crainte à une coupe qu'il peut épuiser sans remords; Clytemnestre, esclave de sa passion, se soumettra aux oracles en tuant Agamemnon; Oreste, s'enivrant de vengeance et tuant sa mère, rendra un culte aux Immortels; les bourreaux défendront la Religion en torturant les martyrs; les Juifs honoreront Jéhovah en crucifiant Jésus-Christ, nos maîtres modernes en pervertissant l'enfance, en livrant le mariage à la prostitution, en dépouillant leurs adversaires, en exploitant la masse, en semant dans les entrailles du monde et des sociétés les colères, les envies, les inimitiés, l'anarchie, serviront le progrès, la science, la civilisation, la vie, l'idéal; Marat, Robespierre, Danton deviendront des héros, en vertu même du principe qui légitime et consacre tout ce qui est indiqué, voulu, accompli par cette énergie supérieure qui cache sous des noms divers la Divinité.

Et si, reculant devant ces conséquences monstrueuses; si, émus par la vérité qui proteste en termes courroucés, vous maintenez contre vous-mêmes la distinction du bien et du mal; si, refusant de mettre sur le même pied l'adoration et le blasphème, la honte et l'honneur, la miséricorde et la cruauté, la

pudeur et la débauche, la prudence et la perfidie, vous persistez à flétrir un acte qui vient d'en haut, c'est Dieu qui succombe, et l'argument invoqué, au début de ce discours, contre les manichéens garde son irréfutable autorité; car ce mot de Divinité ne désigne rien, ou il désigne la plénitude absolue de l'être et de la vie.

Quand l'Infini s'est appelé lui-même *Celui qui est,* il a donné de sa perfection l'idée la plus exacte et la plus accessible à nos intelligences créées. Mais la plénitude de l'être entraîne la plénitude de la bonté, l'on est bon dans la mesure où l'on est, le mal n'apparaît dans l'ordre physique, intellectuel, moral, qu'à l'heure de l'envahissement de l'être par le néant. Si donc, pris de je ne sais quel incompréhensible vertige, Dieu pouvait vouloir le mal ou le faire, non seulement on verrait les éléments les plus contradictoires s'agiter dans son sein, non seulement le chaos dans la nue succéderait à l'ordre et à l'harmonie, mais le néant saisirait victorieusement la substance éternelle, la plénitude de l'être s'évanouirait, ce Dieu mutilé serait mort à jamais et cesserait d'être Dieu.

Aussi, Messieurs, le Saint-Esprit a-t-il dénoncé d'avance l'impudente affirmation de Manès et de Luther, comme un déchaînement de Satan[1], comme l'explosion sur la terre du suprême mensonge prévu

1. *Apocalypse*, xx, 2, 3-7.

par les Prophètes[1]. Sous son infallible motion, le Concile de Trente a fulminé l'anathème contre quiconque oserait soutenir que le mal est, comme le bien, l'œuvre de Dieu[2].

Les hérauts de la sagesse philosophique ne sont pas moins impérieux dans leur réprobation. Homère avait représenté les Immortels dans les hauteurs de l'Olympe, luttant entre eux et combattant pour des causes contraires, raconté qu'à l'instigation de Jupiter et de Minerve, Pandare avait violé ses serments et déloyalement rompu une trêve; Eschyle avait soutenu que le ciel, voulant détruire une famille, fait naître l'occasion de la punir; d'autres que les dieux enchantent les hommes pour les corrompre; Platon réclame avec véhémence que, sans avoir égard ni à la gloire des poètes, ni au charme des mots, on efface des tragédies et des épopées ces pensées impies. « Quand quelqu'un, s'écrie-t-il, parlera ainsi, nous le repousserons avec indignation; nous ne souffrirons pas davantage de semblables discours dans la bouche des docteurs chargés de l'éducation d'une jeunesse que nous voulons pénétrer de respect pour les dieux et même, autant que la faiblesse humaine le permet, rendre semblables aux dieux... Ainsi notre première loi touchant à cette question obligera les citoyens à reconnaître, dans leurs paroles comme dans leurs écrits, que Dieu n'est

1. II *Thessal.*, II, 7.
2. Sess. 6, can. 6.

pas l'auteur de toutes choses, mais seulement des bonnes[1]. » Le plus brillant des maîtres païens préparait les voies aux oracles du Verbe éternel[2].

Je vous entends, Messieurs, m'opposer qu'aucun être n'apparaît sans que Dieu n'en soit le premier auteur, qu'aucun mouvement ne se produit sans que Dieu n'en soit le principe, et puisque le péché est un acte de la volonté, nul péché n'éclate sans que Dieu n'y prenne part. Remarquez que cette difficulté qui a fait écrire tant de livres, travailler tant d'esprits, entretenir tant de polémiques, entrave tous les systèmes à l'aide desquels la science a tenté d'expliquer l'intervention du Très-Haut dans les œuvres des créatures. Si l'objection porte, le concours prévenant contraint le Tout-Puissant à être le promoteur du mal, le concours simultané l'oblige à en devenir le complice, dans les deux hypothèses l'Infini mérite d'être appelé criminel[3].

Heureusement, une distinction, dont le public use dans des circonstances sans cesse renouvelées de la vie, nous autorise à dégager Dieu d'un si grave compromis. Le péché contient deux éléments : la substance de l'acte et sa malice. Comme je vous l'ai déjà expliqué, l'infirmité ne va point sans l'être qu'elle blesse, le mal sans le bien qu'il corrompt. Par suite, dans le

1. *République*, liv. II.
2. Append., N. 3, p. 365.
3. *Ibid.*, N. 4, p. 366.

phénomène moral qui nous occupe, il y a de l'être, de la vie, de la fécondité ; du mouvement, de l'activité, c'est-à-dire une surabondance d'être, de vie, de fécondité ; de la force, de l'intensité, de la joie, c'est-à-dire un débordement de mouvement et d'activité ; tout cela est excellent, nous fait ressembler à Dieu et vient de lui[1] ; vous y trouvez, en outre, du néant, de l'inertie, de la stérilité, c'est-à-dire une absence d'être, de vie, de bien. Dieu n'est point l'auteur de ce qui n'est pas, et, par conséquent, n'est pas l'auteur du mal. « *Mali auctor non est, qui omnium quæ sunt auctor est ; quia in quantum sunt, in tantum bona sunt* [2]. Celui-là n'est pas l'auteur du mal, qui est l'auteur, dit saint Augustin, de toutes les choses qui sont, car dans la mesure où elles sont, les choses sont bonnes. » « La nature, même vicieuse, enseigne encore ce Père, est bonne en tant que nature, et mauvaise en tant que vicieuse ; *Natura, etiamsi vitiosa, in quantum natura est, bona est ; in quantum vitiosa est, mala est*[3]. »

Les créatures, elles, sont et ne sont pas : par ce qu'elles possèdent d'être, elles sont susceptibles de bien ; par ce qui leur manque, elles sont bornées et capables de défection, sources par conséquent du mal qui les dévore et auquel le Créateur reste étranger.

Cette distinction est loin d'être arbitraire, Messieurs,

1. S. Th.-II Sent., Dist. 37, 1, 2, 2.
2. S. Augist., *De diversis quæst.*, 83, n° 21.
3. *Enchiridion*, XIII.

nous en usons tous quotidiennement dans l'appréciation des événements [1]. Lorsque deux causes, l'une parfaite, l'autre infirme, concourent à produire un effet, on attribue à la première les qualités du résultat obtenu, et les lacunes à la seconde.

Cela est vrai dans l'ordre physique, quand un être se meut de travers, vous n'accuserez pas la force vitale en vertu de laquelle il se meut, mais la jambe boiteuse qui entrave et pervertit la rectitude de l'action. Cela est vrai dans les sphères intellectuelles : le maître livre à son disciple une doctrine irréprochable, exprimée en une langue juste, avec netteté, avec éclat ; l'élève ne comprend qu'à moitié, traduit gauchement, défigure la pensée, nul ne s'en prendra au maître. Cela est vrai dans l'art : un peintre a l'inspiration et l'idée, sa main est exercée, mais le pinceau est faussé, les couleurs de qualité détestable, l'œuvre ne répond ni à l'inspiration, ni à l'idée, ni à la manière de l'agent, vous rejetez la responsabilité non sur le peintre, mais sur son instrument. Cela est vrai dans la morale : l'impulsion venant d'en haut est excellente, l'opération produite est répréhensible; vous devez en attribuer le caractère vicieux à la faiblesse de l'homme, non à la puissance de Dieu, obligés que vous êtes de rester fidèles à un principe qui s'applique d'une extrémité à l'autre de l'univers.

Dans son souci de s'excuser, de se décharger du

1. Append., N. 5, p. 369.

poids qui l'accable, la conscience insiste et maintient ses griefs contre le moteur souverain : c'est lui, s'écrie-t-elle, qui a fait l'infirmité d'où jaillit le crime, lui qui a mis entre nos mains d'enfants cette intelligence à courte vue, cette volonté qui glisse, cette sensibilité qui est en nous une perpétuelle tentation pour nous, cette arme redoutable, dangereuse autant que brillante, de la liberté, ce goût enfin du néant et de la mort [1].

Messieurs, j'en appelle à cette conscience contre elle-même, je veux qu'elle se réfute, que, regardant dans son propre sein et touchant les énergies dont elle dispose, elle rende un témoignage loyal et dise hautement s'il est une heure, où elle ne se soit sentie maîtresse d'elle-même, capable de dominer les forces ameutées contre elle, de se maintenir sur le terrain du bien, de répondre, par une résistance indomptable, aux flots de l'iniquité. Cette certitude est vivante en quiconque s'examine, scrute sa pensée, son histoire ; alors, pourquoi en vouloir à Dieu d'une déchéance venue de nous et émanée de notre choix? Il est vrai que nous ne sommes pas nés impeccables, mais le Tout-Puissant, dès lors qu'il se décidait à donner la vie au monde, était contraint de le tirer du néant ; il n'avait pas la faculté de faire que la créature fût par soi, ni qu'elle devînt égale à son Créateur, infaillible comme lui. C'est pourquoi nous sommes essentiellement fragiles, et, puisque au milieu de notre misère nous gardons

1. Append., N. 6, p. 371

la possibilité de ne pas tomber, nous n'avons pas le droit de nous plaindre.

Le plus grand des interprètes de saint Thomas, Cajetan, cardinal de Saint-Sixte, dont Clément VII devait dire aux émissaires du duc de Bourbon, en 1527 : « *Cavete ne lumen Ecclesiæ exstinguatis* [1], Gardez-vous d'éteindre la lumière de l'Église », traitait un jour de l'origine du mal devant Alexandre VI. Arrivé à l'objection que nous venons d'exposer, l'orateur répondit : « Les êtres sont enclins au mal, car ils viennent du néant, et parce qu'il n'est pas au pouvoir de Dieu qu'il y ait des créatures et qu'elles ne tirent pas leur origine de cette source, il est inévitable que le mal soit, bien qu'il ne soit pas indispensable que le monde existe. Entre le mal de la nature et le mal moral, il y a pourtant une différence capitale, il est nécessaire que le premier soit possible et soit; il est nécessaire que le second soit possible, mais il dépend de la liberté qu'il soit [2]. »

II

L'hérésie et le fatalisme, loin de désarmer, s'obstinent à imputer à Dieu et l'acte et la malice du péché; car sous les cris théâtrales qu'ils nous ont peintes de leur conscience, Calvin, Luther, Mélanchton veulent garder la faculté de dire que, s'ils ont livré leurs lèvres à l'ordure et au mensonge, leurs mains au meurtre,

1. Goschler, *Cajetan.*
2. Cajetan, Oratio IV. *De Causa Mali.*

leur chair à la profanation et à la luxure, leur esprit à l'erreur, à l'orgueil, à l'apostasie, leur volonté à l'injustice et à la haine, ils n'ont fait que suivre, sans pouvoir s'y soustraire, l'impulsion de la Force infinie.

Que nous importe, s'écrient-ils, les constructions fragiles de la raison humaine, ouvrons les pages sacrées où la Sagesse infaillible a écrit ses pensées et révélé le secret de ses desseins; interrogeons les Patriarches, les Prophètes, les Apôtres, confidents du ciel, Jésus-Christ, qui n'ignore rien de ce qui se passe dans le sein du Père. A la lueur sinistre de la réprobation, nous verrons l'Éternel livrant à l'aurore, et avant l'aurore du monde, les hommes et les peuples aux sens, aux démons, aux vices; les jouant délibérément et avec préméditation afin d'assurer leur chute, les enivrant pour les faire chanceler, changeant leurs cœurs de chair en des cœurs si durs que rien ne pourra les émouvoir, si lourds que rien ne pourra les soulever, les frappant d'aveuglement ou de surdité, les pressant quand ils se ralentissent, les aiguillonnant quand ils s'arrêtent, les plongeant dans le gouffre quand ils hésitent sur le bord, les enchaînant dans l'enfer terrestre dont les murailles infranchissables ôtent tout espoir de retour. Évoquez les spectres qui courent haletants à leur misérable destinée, depuis Caïn, Cham, Ésaü, Pharaon, Saül, jusqu'à Judas auquel le Christ, si doux, donnait le coup suprême, quand il lui disait : « Hâte-toi de faire et de faire plus vite ce

que tu fais, *quod facis, fac citius*[1] »; partout apparaît la sombre vision d'une Divinité qui endurcit, ressuscite ou tue, aussi bien dans l'ordre moral que dans l'ordre physique, qui il lui plaît, et nous voue, à son gré, à l'ignominie.

Il est entendu que cette conception exaspère la raison, que nous ne comprenons ni ne pouvons comprendre un être qui veut ce qui lui répugne, qui punit ce qu'il veut, car si le Très-Haut veut le mal, c'est qu'il l'aime, s'il l'aime pourquoi le punit-il, s'il le hait pourquoi le veut-il?

Sommes-nous donc en présence d'un de ces prétendus dogmes qui défient toute sagesse et renversent tout principe? Sommes-nous obligés de répudier et de fouler aux pieds les plus pures lumières de la pensée humaine pour obéir aux impérieuses exigences d'une foi absurde?

Non, Messieurs, au contraire, au nom de la Révélation, plus encore qu'au nom de la raison, nous renions ce Maître d'iniquité, cet Esprit de haine qui joue, dans l'épopée d'une réprobation inacceptable, le rôle d'un personnage sinistre et odieux, et vit dans un implacable conflit avec le Dieu d'Adam, d'Abraham, de Moyse, de David, d'Isaïe, comme avec le Père de Jésus. Alors comment expliquer ces versets terrifiants des livres saints, ces maximes tranchantes de l'Apôtre, comment interpréter ces traits

1. S. Jean, xiii, 27.

de l'histoire sacrée, qui semblent nous dévoiler une Providence promotrice acharnée du crime et servent de point d'appui à la barbarie d'une doctrine infernale, propre à jeter les âmes dans le désespoir ou dans la corruption effrénée, mais incapable d'en moraliser aucune [1]?

D'abord, Messieurs, si ces textes devaient être élucidés dans le sens rigoureux et impitoyable des Puritains et des Jansénistes, je constate que quelques lignes des auteurs inspirés réduiraient à néant des passages sans nombre dans lesquels notre croyance autorise une idée toute contraire. Ce qui frappe, en effet, le lecteur impartial des Prophètes, de l'Évangile, c'est le perpétuel souci qu'ont Jéhovah et Jésus d'arracher à la dépravation je ne dis pas leurs amis, mais leurs ennemis, je ne dis pas Abel, Jacob ou Jean, je dis Caïn, Ésaü ou Judas. Écoutez le Verbe Incarné : ne répète-t-il pas qu'il est venu pour sauver les pécheurs? Suivez-le, n'est-il pas sur tous les chemins occupé à relever les misérables? Regardez-le là, sur ce gibet, n'emploie-t-il pas son dernier instant, sa dernière force à réhabiliter les malfaiteurs? Si tel mot nous représente Dieu comme promoteur du vice, non seulement la Bible heurte notre raison, mais elle se contredit elle-même et perd du coup son caractère de vérité. Faut-il alors déclarer apocryphes et étrangers à la Révélation ces phrases et ces récits qui nous embarrassent? Ah, Messieurs,

1. Append. N. 7, p. 372.

c'est un procédé trop facile, l'intelligence moderne l'a souvent adopté. l'Église a toujours refusé de s'en servir, elle ne craint pas de confronter les oracles divers des Livres saints, de prouver que, sous des désaccords apparents, se cache l'unité la plus inébranlable; que, sans compromettre en quoi que ce soit les principes certains de l'esprit créé, ni la sainteté de l'Infini, on peut sauver l'intégrité de la parole infaillible.

Qu'il s'agisse des ouvrages de l'homme ou des écrits de Dieu, une règle est de rigueur, pour quiconque entend saisir le sens d'un écrit : il est nécessaire d'interpréter à la lumière de l'idée générale les passages obscurs, d'achever les expressions incomplètes, d'atténuer les formules excessives, de faire de l'historien ou du philosophe son propre critique et son propre commentateur, sinon, avec une ligne détachée, on perdra un auteur et l'on faussera le Verbe du ciel.

C'est le travail auquel se sont livrés les docteurs avec autant de puissance que de loyauté, ils sont unanimes à déclarer que ni les Prophètes, ni les Apôtres, ni Jésus-Christ n'attribuent à Dieu la paternité du mal, que l'on doit entendre d'une simple permission les pages où les inspirés semblent, par des phrases ou des images plus hardies, lui imputer une part positive et pressante dans l'œuvre du péché. Quand, après avoir tenté de sauver le malheureux de sa propre corruption, après l'avoir averti directe-

ment, tantôt par la douceur, tantôt par la menace, tantôt par l'épreuve, après l'avoir interpellé, après avoir réitéré ses préceptes, ses invitations, ses conseils, le Seigneur constate que l'homme a dédaigné les prières, l'amour, le sang, les larmes, il abandonne la créature à ses instincts, il se retire.

Immédiatement, laissé à sa faiblesse, l'être fini tombe dans les ténèbres, dans l'endurcissement : l'obstacle sacré qui l'arrêtait sur le penchant de son infamie ayant disparu, la volonté se précipite dans l'abîme, et les crimes se succèdent avec rapidité. Il est évident qu'alors nous sommes emportés, non par la force divine, mais par notre poids. C'est en ce sens que saint Paul et saint Augustin ont affirmé que le Tout-Puissant aveuglait l'esprit et faisait d'un cœur sensible un cœur de pierre, en ce sens que Jésus a intimé à son traître disciple de se hâter dans la réalisation de son odieux dessein. C'est ainsi que les pères les plus aimants en usent avec leurs fils révoltés, la tendresse mille fois rebutée, poussée à bout, s'irrite, se décourage, s'enfuit en jetant à l'ingrat l'expression de sa douleur : « Va-t'en. » Le maudit part, bientôt il a atteint les régions lointaines, où l'on est condamné, pour ne pas mourir de misère, à cueillir dans la fange une immonde pâture ; accuserez-vous de votre infortune le père que vous avez outragé et qui pleure votre absence à son foyer en deuil? Non, Messieurs, si vous êtes justes, comme l'enfant perdu de l'Évangile, vous prendrez

sur vous-mêmes le fardeau de votre faute, vous déchirerez votre cœur, vous crierez à la terre et au ciel : « *Peccavi,* j'ai péché. »

Vous me répondrez, car jamais la raison n'est au bout de ses excuses, qu'il dépendait de Dieu de ne point vous abandonner, de ne point vous octroyer cette permission fatale de mal faire.

Oui, sans doute, mais avez-vous la prétention d'imposer au Tout-Puissant vos lois et vos caprices, de l'asservir aux fantaisies de vos volontés, de l'obliger, pour vous plaire et pour vous sauver, à renoncer aux desseins de son choix? Dieu n'est point tenu de vous barrer éternellement le chemin qui mène à la perdition, il a droit de poursuivre son plan, de n'en point changer à chaque instant les dispositions, c'est à vous de vous soumettre à sa sagesse et non à lui de prendre vos conseils. Parce que, moi, ministre du salut, je ne puis paraître dans la rue sans déchaîner les fureurs des athées et des impies, sans faire monter à la surface, sur leurs lèvres et dans leurs gestes, la haine qui fermente en leurs âmes, faudra-t-il que je m'enterre et que je me condamne à ne plus voir le jour? Parce que le signe de la Rédemption ne se dresse pas sur nos édifices, sur nos maisons, sans exciter les blasphèmes des adorateurs de Satan, serons-nous obligés de bannir de la terre ce signe vénéré de notre espérance? Parce que je ne publie pas une seule vérité que je ne soulève les protestations menaçantes des hérésies, des sectes, des docteurs de mensonge,

me condamnerez-vous à enchaîner mes lèvres, à me taire éternellement?

Non, Messieurs, car ce n'est pas moi, ni le drapeau béni que je porte, ni l'Évangile que je prêche qui créent l'explosion de la colère, du blasphème, de l'erreur, la méchanceté jaillit de l'âme, où elle vivait, des ennemis du bien, il ne dépendait que d'eux d'en entraver le débordement. Les principes qui justifient notre conduite, expliquent la conduite de Dieu vis-à-vis des contempteurs de sa loi et de sa Personne [1].

Il est à l'attitude de Dieu une seconde raison : « Sa bonté, dit saint Augustin, est d'une telle puissance qu'elle arrive à tirer le bien du mal, soit en pardonnant, soit en guérissant, soit en adaptant et en tournant à l'utilité des saints, les crimes des coupables, soit même en faisant éclater la grandeur de sa justice vengeresse [2]. »

Il sauve son plan, en mettant des bornes au triomphe des méchants, les volontés dépravées demeurent sous le joug de son autorité inaliénable. Certes, le domaine sera immense, parfois, dans lequel la perversité se donnera libre carrière, la Providence semblera abandonner le monde à la manie ordurière ou sanguinaire de ses ennemis; l'impie apparaîtra avec la force du lion, les ailes de l'aigle, les cornes du taureau, la souplesse du léopard, la dent de fer du tigre,

1. Append., N. 8, p. 372.
2. *De Continentia*, 15.

le cœur de l'homme, le pouvoir des rois, il passera sur la terre comme un fléau; par lui des légions d'âmes seront outragées, des peuples traînés en captivité, ses chevaux entreront dans les temples du Très-Haut, ses hordes renverseront les autels, tueront les prêtres et les prophètes. A sa venue, l'Orient et l'Occident se prendront à trembler sur leurs bases, l'Auster et l'Aquilon reculeront devant lui, les bêtes et les hommes fuiront éperdus d'épouvante et de douleur; Balthazar boira dans les vases sacrés, Néron immolera sa mère, son frère, les meilleurs citoyens, brûlera Rome, fera des chrétiens, enduits de résine et de cire, des torches vivantes pour ses jardins et pour ses orgies; Napoléon ravira les couronnes, liera le Vicaire du Christ, enfermera dans ses prisons, en les dispersant, les princes de l'Église: le juste, devant tant d'abominations, voyant que le ciel se tait et s'abstient, lève ses bras et dit : *Usquequo visio*[1]? Jusqu'à quand durera cette effroyable vision? »

Et nous, en présence de l'iniquité dont l'audace monte, nous regardons avec inquiétude du côté des astres et nous murmurons : « *Usquequo Domine... exaltabitur inimicus meus*[2]? Jusques à quand, Seigneur, nos ennemis seront-ils vainqueurs? *Usquequo peccatores gloriabuntur*[3]? Jusques à quand les pécheurs seront-ils glorifiés? » Nous avons le sentiment

1. Daniel, viii.
2. Ps. xii, 1-3.
3. Ps. xciii, 3.

que nous sommes livrés sans merci aux pires des misérables, ils sont parmi nous comme des maîtres incontestés et comme le dieu malfaisant de Manès. C'est une preuve que le Très-Haut permet beaucoup aux adversaires de sa loi et de son règne, mais n'allez pas croire que nous leur soyons abandonnés, l'heure vient, elle est tout près, où il arrêtera leur fureur et les brisera comme des roseaux.

Pendant que le roi de Babylone s'enivre aux calices du temple, la main invisible écrit sur la muraille la sentence implacable; pendant qu'un César met tout à feu et à sang, une force mystérieuse prépare sa déchéance et sa mort; pendant que Pie VII enchaîné endure la plus douloureuse agonie, la fortune, mue par un secret ressort, fait volte-face, demain le Pape, porté par l'enthousiasme des peuples délivrés, rentrera dans la Ville Éternelle, demain l'Aigle à jamais blessé poussera de vains cris de désespoir qui se perdront dans la vaste solitude des eaux et dans l'indifférence des hommes.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre.
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux;
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus,
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus[1] :
Transivi, ecce jam non erat[2].

1. Racine, *Esther*.
2. Ps. xxxv, 136.

« *Nolite timere, pusillus grex*[1], Ne tremblez donc pas, chétif troupeau », le mal triomphe assez pour montrer qu'il est en notre pouvoir de le faire, mais ses échecs sont assez nombreux pour prouver que ses succès restent soumis aux ordres du Tout-Puissant.

Loin de souffrir que toutes les portes soient ouvertes aux volontés criminelles, Dieu limite le champ de leurs fautes, leur enfer, comme les cercles imaginés par Dante a des bornes qu'il ne saurait franchir, les âmes dépravées sont tellement tenues en bride « qu'elles ne peuvent ni avancer, ni reculer qu'autant que Dieu veut lâcher ou serrer la main[2] ». Il n'est point d'être plus doué pour l'iniquité que Satan, plus enclin à s'y livrer, pourtant il est des frontières, comme nous l'apprend le livre de Job, qu'il ne lui est point donné d'outrepasser. « Mets la main sur ses biens, dit Jéhovah à l'ange tombé, mais ne touche pas à sa personne, frappe sa personne, mais respecte sa vie[3]. »

Le Seigneur change la direction de la conscience endurcie, en lui barrant la voie d'un côté et en la laissant libre de l'autre, la soutenant à droite contre elle-même, l'abandonnant à gauche à son propre poids, ne supportant pas qu'elle fléchisse autant qu'elle voudrait, ni dans le sens désiré par son penchant[4], l'ar-

1. S. Luc, XII, 13.

2. Bossuet, *Défense de la tradition catholique et des saints Peres*, liv. XI, ch. X.

3. Job, I, 12; II, 6.

4. S. Augustin, *De Gratia et lib. Arbit.*, XX-XXI.

rachant à l'orgueil, mais permettant qu'elle tombe dans la luxure; la délivrant du scepticisme, mais se résignant à ce qu'elle pèche par superstition.

Enfin, Messieurs, Dieu, par une sagesse qui excède toute intelligence, « se mêle », selon l'expression de Bossuet, à la vie des méchants d'une manière si admirable que leurs pires excès aboutissent à un bien inespéré et que leurs œuvres préparent et assurent, par le parti qu'il en tire, l'échec de leurs desseins.

L'histoire des individus et des peuples est féconde en traits qui prouvent la vérité de ce que j'avance. Souvent, c'est pour être descendues dans les profondeurs du vice que les âmes rebondissent aux cimes de la vertu; c'est parce qu'il avait été victime de sa confiance téméraire que saint Pierre apprit l'art d'une tendresse dont l'ardeur n'avait rien perdu, mais à laquelle l'humilité avait ajouté une nouvelle force; c'est parce qu'il avait été la proie des affections louches, des littératures malsaines, des exégèses fausses, des philosophies erronées, des sectes infâmes, que saint Augustin sut exprimer avec un génie si pénétrant, les supériorités de l'amour divin, les clartés de la Bible, les beautés de la théologie, la splendeur immaculée de l'Église, et à chaque fois que saint Paul se souvenait de ses égarements, son cœur, brûlant de réparer le passé, trouvait des accents de feu qui ne cessent pas d'embraser la foi des générations.

Chose plus merveilleuse! les entreprises criminelles amènent le naufrage des causes qu'elles prétendaient servir et la victoire des œuvres qu'elles étaient appelées à ruiner. Les persécutions des empereurs devaient anéantir dans le sang la religion naissante du Christ; grâce aux décrets de Claude, de Néron, de Domitien, de Trajan, l'Évangile fut contraint de montrer sa vigueur et son caractère surhumain; les bourreaux en multipliant les tortures voulaient conduire à l'apostasie, et ils amenaient à une confession si héroïque de la croyance que la magnanimité des martyrs et leur mort devenaient un des arguments les plus émouvants de sa Divinité; les hérésies visaient la mutilation de la foi et elles accentuaient son indestructible unité.

Les barbares, quand ils brûlaient Rome, quand ils renversaient les arcs de triomphe, les temples du Forum et du Capitole, ne se doutaient guère que leurs violences et leurs brutalités préparaient un champ à une civilisation nouvelle, à l'empire de l'Esprit meilleur que l'empire de la force.

Quittons le passé, regardons le présent, admirons la sève immortelle de la doctrine catholique et la réalisation, près de nous, de ses oracles. Avez-vous lu l'histoire que M. Taine a écrite sur *les Origines de la France contemporaine?* Ces pages émanées d'une âme noble et loyale, mais qui ne connaissait pas Dieu, qui sortit du monde sans l'adorer, contient une apologie sublime de la vérité que je prêche.

Dans son dernier volume, en un tableau où les faits se pressent et où l'évidence s'impose, l'écrivain nous prouve que, à son insu, le premier Consul édifie ce qu'il voulait détruire, et détruit ce qu'il voulait édifier. Bonaparte, en effet, avait repris le rêve et les prétentions de Louis XIV : assurer la suprématie de la société civile sur la société religieuse, ramener les jours et les principes de 1682, en obtenant la désignation aux évêchés et aux principales dignités ecclésiastiques. Or, voilà que sous son régime, les événements prennent des directions contraires à ses ambitions; de plus en plus, le clergé se libère, la lèpre qui viciait le catholicisme en France, le gallicanisme, disparaît chaque jour, et, au bout d'un siècle, le lien qui rattache l'Épiscopat à la chaire de Pierre est si solide que jamais on n'avait vu une pareille unité, ni un pareil prestige de la Papauté.

Soixante ans plus tard, un roi, captif de sectes odieuses, mettait la main sur le patrimoine sacré du Vicaire de Jésus-Christ; le but avoué était d'avilir cette personnalité auguste en lui enlevant l'auréole de son autorité temporelle. Vaine illusion! Pie IX, dans ce palais isolé du Vatican, s'élève à une telle hauteur, que son ascendant moral fait pâlir la majesté des empereurs les plus puissants et les plus victorieux; quand Léon XIII meurt comblé d'années et de gloire, les nations haletantes suivent avec angoisse les battements de plus en plus entrecoupés de son grand cœur; quand Pie X parle, l'univers l'écoute comme il n'a jamais écouté.

Aujourd'hui, les énergies du mal ont conspiré contre nous et célébré d'avance notre fin et notre anéantissement, mais leur violence a soulevé les âmes d'une extrémité à l'autre des continents, fait chanter à la religion l'hymne magnifique et universel que l'on n'avait point encore entendu, je suis prophète en vous annonçant qu'après avoir semé dans la sueur et dans les larmes, nous moissonnerons des gerbes d'or et que l'Église, se dégageant chaque jour de mille entraves, est sur les chemins de la liberté, non point par la volonté de nos ennemis, mais par la Providence de Dieu qui les oblige à concourir par leur perversité même à la préparation de notre avenir et à la royauté de nos idées. C'est ainsi qu'il lui plaît de faire sortir du mensonge le triomphe du vrai, de bâtir, sur les ruines accumulées par le crime, des monuments que chaque tempête rend plus inébranlables.

Si vous poussez plus loin vos inquiétudes et si vous me demandez pourquoi l'Infini n'a pas banni, dès le premier jour, la catastrophe du mal et imposé le triomple absolu du bien, je vous réponds, avec saint Augustin, qu'il a voulu d'abord que nous eussions le mérite de ne point pécher, afin de nous récompenser en nous accordant la grâce de ne plus pouvoir pécher, *ut prius illi esset bonum meritum non peccare, et postea justum præmium non posse peccare* [1]. Je vous

1. *De Continentia*, 16.

réponds surtout avec saint Paul : Nous sommes au seuil des mystères éternels et des vouloirs divins, ô homme! qui es-tu pour contester avec le Très-Haut? Est-ce que le vase d'argile demande à son auteur : pourquoi m'as-tu fait ainsi [1] ? O profondeur de la sagesse et de la science de Dieu, vos jugements sont impénétrables et vos voies incompréhensibles [2] ! Moi, qui ne puis me sonder moi-même, ni surprendre le secret suprême d'un brin d'herbe ou d'un grain de sable, j'adore dans le silence votre volonté et vos desseins, reconnaissant des lumières que vous m'avez prodiguées, attendant, avec confiance, la révélation des ineffables visions que vous avez promise à quiconque se soumettrait à vos ordres et travaillerait dans l'ombre à l'avènement de votre règne [3].

Messieurs, la question est résolue, Dieu n'est point l'auteur de nos fautes; sa sainteté demeure étrangère à nos crimes, son honneur à l'abri de nos hontes. S'il nous a donné la gloire de la liberté, il nous a du même coup imposé la charge de la responsabilité. Nous tenons assez à l'honneur de la première, nous sommes même parfois trop fiers des actes qui en émanent, des œuvres qu'elle enfante, nous nous vantons trop haut des succès qu'elle nous vaut, du mérite qu'elle nous assure; vouloir fuir quand la seconde

1. *Romains*, IX, 20.
2. *Ibid.*, IX, 33.
3. Append., N. 9, p. 374.

nous accable sous son poids, nous soustraire aux protestations et aux vengeances de la justice, ce n'est pas seulement une contradiction, c'est une bassesse et une lâcheté; prétendre trouver la source de nos misères dans le vaste océan du Bien et dans le sein de Dieu n'est pas seulement une nouvelle iniquité, c'est un blasphème. L'Évangile nous oblige à une autre attitude ; mus par le souffle de ses pages sacrées, nous avons le noble orgueil de prendre sur nous l'odieux de nos pensées, de nos intentions, de nos sentiments, de nos entreprises, et lorsque la morale et la conscience nous avertissent que nous avons erré, que nous avons failli, un mot de douleur, mais de loyauté, retentit sur nos lèvres, le mot le plus sublime que puisse prononcer une créature coupable : « c'est ma faute, c'est ma très grande faute ». Parler ainsi, c'est s'accuser, mais c'est aussi se réhabiliter; c'est renier son infamie, mais c'est aussi l'effacer; c'est avouer, mais c'est aussi retourner au bien et contracter avec lui une autre alliance, qu'il dépend de nous de rendre plus durable.

Si Dieu ne fait pas le mal, si jamais il ne consent à devenir le complice d'une perversité qui entrave son règne, il permet que nous succombions; ah ! supplions-le qu'il nous garde de nous-mêmes, qu'il épuise en notre âme, par l'énergie triomphante de sa grâce, la source de nos péchés. Aux heures où la lumière brille plus efficacement devant nos esprits, élevons vers son infinie sainteté nos mains et nos

prières, afin qu'il empêche en notre vie l'explosion de nos iniques désirs, qu'il nous arrête et au besoin qu'il nous terrasse sur les chemins qui conduisent à l'aveuglement de la raison et à la dureté du cœur.

Surtout, ô Dieu de miséricorde et de bonté, ô Sagesse réparatrice des faiblesses humaines, ô Providence qui tirez l'être du néant, le triomphe de la vertu des excès du vice, ne laissez pas suivre leur cours les forces de corruption que, dans des jours de folie, j'ai déchaînées dans la circulation universelle, opposez à leur impétuosité funeste l'obstacle infranchissable de votre volonté. Une parole dans les livres de vos saints a fait plus d'une fois frissonner ma pensée : les galères, disent-ils, les bagnes et les échafauds servent encore à prouver l'ordre des sociétés terrestres; l'enfer, son feu et ses tortures publient encore, en leur effroyable éloquence, la perfection des jugements éternels. Mon Dieu, il se fait tard, nous sommes tout près de paraître devant votre infaillible tribunal, que tous nous soyons appelés à en glorifier la miséricorde par notre félicité; que pas un n'ait le malheur, par son opprobre et son inconsolable désespoir d'être à jamais le témoin de la justice vengeresse qui a sa part dans le gouvernement de votre royaume.

TROISIÈME CONFÉRENCE

LES PUISSANCES EXTÉRIEURES DU PÉCHÉ

II. LE DÉMON

Sommaire

Empire mutuel que les créatures exercent les unes sur les autres, autant pour le mal que pour le bien. — Rôle malfaisant du démon. — Nécessité de réveiller la foi, à ce sujet, d'en préciser les données, de consolider les convictions (p. 101-102).

I

Existence du démon.

a) Sens de l'affirmation catholique : les démons sont des êtres réels et vivants, sortis des ordres angéliques dont la Bible ne cesse de nous parler (p. 103-104).

b) Les traditions humaines, les religions, les mythologies, sont unanimes à confesser la réalité des purs esprits (p. 104).

c) La raison est pleinement satisfaite d'une idée qui achève la nature par les sommets, se mêlant des infiniment petits aux personnalités grandioses qui chantent aux pieds de l'Éternel, fait de l'homme, corps et esprit, le centre du monde, et nous aide à comprendre l'Incarnation (p. 104-106).

d) Parmi les anges, les uns ont succombé. — L'existence des démons nous est enseignée par les Conciles, la Bible, l'Évangile; devant certains phénomènes d'une méchanceté plus raffinée, nous sommes contraints de conclure à l'inspiration d'un être plus astucieux (p. 106-107).

II

La puissance malfaisante du démon vient de la supériorité de sa nature, de l'étendue de sa puissance, de la profondeur de sa malice.

1. Le génie perverti est une force de dévastation inouïe : Luther, Voltaire. Le démon a gardé la supériorité de son génie. Perspicacité de son regard, infaillibilité de son esprit dans l'ordre naturel, rapidité de sa pensée, fidélité de sa mémoire, science des circonstances ; habileté à conjecturer l'avenir (p. 108-109).

2. *a*) Prestige de l'autorité qui lui vient de sa majesté, de sa force, de sa richesse (p. 110-113).

b) Le démon est roi ici-bas, par droit de nature et par droit de conquête. J.-C. l'appelle « Prince de ce monde », et saint Paul « dieu de ce siècle ». Sa puissance directe sur la matière, sur la sensibilité, l'imagination, les passions; indirecte sur l'âme, sur les pensées (p. 113-116).

c) Majesté du démon. — Son éclat, ses pompes (p. 116-117).

d) Force du démon : ses légions d'anges mauvais : ses suppôts parmi les hommes : ses faveurs et ses vengeances (p. 117-118).

3. Méchanceté du démon.

a) Plus un être est de nature supérieure, plus sa perversité est grave. Le démon veut du mal au monde, toute espèce de mal, avec obstination (p. 118-119).

b) Pourquoi? 1° par envie ; 2° par besoin naturel de communiquer ses sentiments ; 3° par horreur de la solitude, et par désir de se créer des compagnons (p. 119-122).

III

Limites du pouvoir de Satan.

1. Dieu est le maître du démon et, à son gré, il arrête son action.

Défaites de Satan (p. 122-124).

2. Nous-mêmes, sommes capables d'opposer à ses ruses et à son autorité une résistance invincible. — Il peut, malgré nous, agir sur notre corps et sur notre sensibilité; il ne peut rien, malgré nous, sur notre âme (p. 124-128).

3. Notre force contre lui nous vient de notre caractère de chrétien. *a*) Dans notre conscience nous avons l'Esprit de Dieu, plus puissant que lui et qui s'empare de notre âme (p. 128-129).

b) La religion régénère notre chair même et notre sensibilité et les dispute au démon (p. 129).

Trois leçons : 1° croire à la réalité du démon ; 2° prendre conscience de sa puissance de perversion dans le monde ; 3° nous convaincre que nous sommes armés contre lui (p. 130-131).

TROISIÈME CONFÉRENCE

LES PUISSANCES EXTÉRIEURES DU PÉCHÉ

II. LE DÉMON

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Les créatures ne vivent point dans la solitude : d'une extrémité à l'autre de l'univers, elles entretiennent un commerce incessant qui tantôt leur profite et tantôt leur nuit. Cette disposition, manifeste dans le monde physique, n'est ni moins réelle, ni moins apparente dans l'ordre moral, où les êtres pèsent les uns sur les autres dans le sens du bien ou dans le sens du mal, s'élevant par l'appui qu'ils se prêtent mutuellement aux derniers degrés de la sainteté, s'entraînant par leur action réciproque aux compromissions de la conscience et au vice. Le saint, dans ses inlassables efforts, refoule le torrent de la barbarie et de la décadence, fait couler un fleuve de clarté dans les entrailles de la société, ouvre jusqu'au

fond l'âme de ses contemporains, en arrache les germes de mort et de honte pour y semer le grain d'or, principe de vertu et de transfiguration. L'homme mauvais, à son tour, travaille son siècle, et, souvent, aidé par son génie ou son autorité, devient le promoteur écouté de l'erreur et de l'injustice.

Parmi les puissances qui exercent un empire plus démoralisant, le démon occupe la première place : son action est immense, ses victoires sans nombre. Il ne faut pas craindre d'aborder de front les dogmes de la foi, qui sourient le moins aux pensées superficielles de notre temps, un évangile mutilé est nécessairement stérile, le règne du bien suit la vision intégrale du vrai, la chaleur de l'âme perd à la diminution de la lumière. La croyance au démon est devenue vague, hésitante : dans beaucoup d'intelligences il est fort utile de la ranimer, d'en préciser le sens, d'en justifier les données, de dissiper les doutes, d'éclairer l'ignorance, de consolider les convictions. C'est à quoi je voudrais m'essayer avec vous en établissant qu'il existe, en déterminant les raisons de son influence malfaisante, et enfin les limites du royaume qui lui a été concédé.

I

Quantité d'esprits s'imaginent que le démon n'est qu'un symbole, une figure littéraire, ne répondant à rien dans la création, une poétique fiction, un mot servant à désigner le mal et les passions : c'est une erreur. Le démon est, dans la doctrine catholique, un être réel, une personnalité distincte du reste de la nature, ayant sa vie propre, son domaine, son action. Entre Dieu et nous, infiniment au-dessous de Dieu qui les a faits de rien, très élevés au-dessus de nous par la pureté d'une essence dégagée de la matière, brillent des esprits que nous appelons anges, nom tiré de l'office qu'ils remplissent. On les voit paraître, infatigables ambassadeurs, s'acquittant des messages les plus divers, descendant du ciel en terre, montant de la terre au ciel, publiant, expliquant, exécutant les ordres du Très-Haut parmi nous.

Les uns sont chargés de veiller sur les peuples : Daniel évoque l'Ange des Juifs, des Grecs, des Perses[1] ; d'autres, de prendre soin des individus et des personnes : Tobie, Agar, Élie sont secourus par leur ministère, les petits enfants protégés par eux contre le scandale[2] ; ceux-ci gouvernent les éléments : les eaux, la terre, le feu, les astres[3] ; ceux-là président

1. Daniel, x, 13-21 ; xii, 10.
2. S. Matthieu, xviii, 10.
3. *Apocalypse*, xiv, 18 ; xvi, 5.

aux divers événements de l'existence, se tenant auprès des berceaux, assistant les malades et les agonies; il en est qui offrent sur l'autel d'or le parfum des adorations et le céleste encens des prières[1]: et il en est qui distribuent la miséricorde et le pardon; ils ont entre leurs mains la direction de la guerre, l'olivier de la paix, le glaive flamboyant de la justice, les palmes de la victoire; les Séraphins portent le flambeau de la vérité, les Chérubins versent la flamme de l'amour : chacun de leurs ordres a son rôle ; chacune de leurs espèces son labeur et son emploi ; leurs hiérarchies se partagent l'empire des choses inférieures, sous la souveraine impulsion de la volonté suprême[2].

Les traditions humaines sont d'accord avec nous pour confesser des êtres intermédiaires supérieurs à l'homme et distincts de Dieu. Même, les religions païennes, les mythologies, les légendes, les superstitions, qui ne sont que des vérités dont on a abusé et que les passions ont défigurées, ont incarné dans chaque réalité des esprits qui l'habitent et la meuvent, invoqué le génie de la pierre et le génie des forêts, le génie des astres et le génie des fleuves, des fontaines, des océans.

La raison, loin de se révolter contre cette doctrine, est pleinement satisfaite d'une idée qui achève la nature et montre une parfaite logique dans l'œuvre du Créateur ; rien ne lui sourit plus que cette échelle des

1. *Apocal.*, VIII, 3.
2. Append., N. 1, p. 374.

choses dont le dernier degré touche au néant, dont le premier s'approche de l'Infini : « Seigneur, dit saint Augustin, vous avez fait la terre et le ciel... l'un tout près de vous, l'autre tout près du néant [1]. »

Au-dessous de nous s'agite une série d'êtres innombrables « qui s'étend jusqu'à l'imperceptible [2] », comment croire que le mouvement de l'univers, dans son ascension, s'arrête à nous, qu'entre notre raison infirme et Dieu il n'y ait que le vide, et que le champ immense qui sépare la misère de notre esprit de la splendeur de l'Esprit suprême ne soit point habité? Comment imaginer que, tout à coup, la richesse de la vie s'épuise, que le monde d'en haut soit moins peuplé que le monde d'en bas, que la sublimité des sommets ne réponde pas à la profondeur des abîmes? Si, au contraire, l'univers des intelligences se continue au-dessus de nos têtes, l'édifice monte et se couronne avec les pures hiérarchies, l'ordre s'élève à travers les substances dégagées de notre limon, la pensée se meut des infiniment petits qui ne sont presque rien aux personnalités grandioses qui chantent aux pieds de l'Éternel; on comprend mieux que l'homme, centre des créatures et destiné à servir de lien aux deux éléments qui le constituent, soit l'objet de tant de sollicitude de la part de son Auteur; on s'explique plus facilement que le Christ, voulant faire rayonner la gloire de son action de la terre au ciel, ait pris notre

1. XII *Confess.*, 7.
2. LACORDAIRE, *Conf. de N.-D.*, 1848, p. 345.

nature, transfiguré par le contact de son corps le royaume de la matière, transporté par l'expansion de son âme l'empire des intelligences. La sagesse loyale applaudit donc les conclusions de la métaphysique chrétienne, et pressent une vérité que la foi impose.

Dieu avait établi les anges dans la bonté, tous ne persévérèrent pas; les uns restèrent fidèles à leur Seigneur, les autres, épris de leur propre beauté, altérés d'indépendance, tentèrent de monter au delà des nuées, secouèrent le joug sacré du Très-Haut, ambitieux de devenir pareils à lui. « *Diabolus et Dæmones alii a Deo quidem creati sunt boni, sed ipsi per se facti sunt mali* [1]. » A ces êtres tombés nous avons donné le nom de démons. Leur existence et leur méchanceté nous sont attestées par les auteurs inspirés et en même temps par des œuvres. Les mêmes révélations qui nous racontent les visites des bons anges à Abraham, à Jacob, à Loth, à Sodome, à Gomorrhe, nous apprennent l'intervention de Satan et de ses légions. Lucifer, Asmodée, Beelzébub, parcourent le monde, tendant des pièges, multipliant leurs travaux, s'environnant de pompes, se revêtant de couleurs séduisantes, brûlant d'entraîner les générations dans leur infernale apostasie [2].

A peine Jéhovah a-t-il créé nos premiers parents dans l'innocence heureuse de la grâce, que le séduc-

1. IV Conc. de Latran.
2. Append., N. 2, p. 378.

teur apparaît pour essayer de les perdre; à peine le Seigneur a-t-il animé de son souffle l'être libre, que l'on entend le sifflement du serpent; à peine le Verbe a-t-il entretenu les jeunes habitants du Paradis, que la voix du Maudit se fait enchanteresse pour les tromper; quand Dieu leur montre l'arbre de vie, Satan leur offre le fruit de mort; quand Dieu leur confie la souveraineté sur la terre, Satan leur promet la royauté dans le ciel; dans leurs âmes trempées de foi, d'espoir, d'amour, Satan éveille le doute, l'orgueil qui mènent à la damnation.

Ses desseins se poursuivent à travers le temps et l'espace, pas un fils d'Adam ne naît, ne grandit, ne souffre, n'agonise sans que l'Adversaire de notre race ne veille et n'essaie de le surprendre; son audace va jusqu'à solliciter au mal le Christ Jésus, Fils substantiel du Père.

La perversité du démon revêt un tel caractère d'intensité, que la raison des moins crédules reconnaît à chaque instant les traces de son passage et les effets de son action; l'homme se livre à des désordres si raffinés, que l'on est obligé de constater l'inspiration d'un être plus astucieux. Quelque large part que l'on fasse à la superstition, au rêve, à l'hallucination, à la légende, il est des faits dans l'histoire des saints, des phénomènes dans les temples de la magie et du spiritisme, qui obligent à confesser qu'une puissance ténébreuse se mêle à notre vie, pèse sur nos volontés et réussit souvent à les dépraver.

II

Donc, un esprit personnel, promoteur du crime, existe dans le monde : d'où vient le succès que la foi lui attribue sur la conduite des hommes? De trois sources : de la supériorité de sa nature, de l'étendue de sa puissance, de la profondeur de sa malice.

Le génie est un terrible don, principe d'un bien immense, si on le fait servir à la vertu; force de dévastation inouïe, quand on en abuse. C'est la vision, en effet, qui ouvre les voies à l'action; plus la pensée est habile, souple, féconde, plus le domaine de la volonté s'agrandit, plus ses moyens d'atteindre ses fins se multiplient. Les mouvements d'honnêteté, de progrès, de civilisation sont partis des conceptions du génie; mais cette énergie redoutable ne dévie pas sans accumuler les ruines et entraîner les consciences. Luther eût échoué, s'il n'avait reçu je ne sais quelle ardeur de pensée, je ne sais quelle richesse de poésie, d'imagination, je ne sais quelle faculté de dramatiser et de traduire les sentiments intérieurs de son âme, les événements extérieurs de son temps; Voltaire n'eût corrompu personne, s'il n'avait peint ses idées malfaisantes des couleurs de son esprit, dissimulé derrière le tour élégant et léger de sa phrase l'ironie glacée de son cynisme, l'impudence révoltante de son impiété, mesuré ses mots, son rire, ses sarcasmes d'a-

près la connaissance qu'il avait des hommes et des tendances qu'il avait découvertes en eux.

Le démon, en perdant la sainteté, n'a point perdu son génie, ni la supériorité de son intelligence. Son regard pénètre le tempérament de chacun, voit par quels côtés nous sommes forts et invincibles et par quels côtés nous sommes faibles et vulnérables : sa subtilité devine que certains caractères seraient écœurés de parfums grossiers, qu'il sera facile d'enivrer d'encens plus délicats, que certains autres, mal défendus contre leur sensibilité, glisseront d'eux-mêmes dans la volupté : qu'ici, les convictions chancellent, que là, les volontés fléchissent. Il sait que le danger pour l'un viendra de la santé, de la fortune, du succès, de la science, de la gloire : pour l'autre, de la maladie, de la pauvreté, de l'échec, de l'ignorance, de l'humiliation ; qu'Élie est accessible au découragement, Pierre à la présomption, Judas à l'avarice. Avec une finesse à laquelle rien n'échappe, il suit les progrès d'une passion, souvent au début inconsciente, les péripéties d'un événement ; avec une vigilance sans distraction, il saisit les nuances des joies, des déceptions ; à l'abri de la fatigue, il se livre à une activité qui ne s'endort jamais.

Sujet à l'erreur, quand il s'agit du monde surnaturel, il se meut avec une entière certitude dès qu'il reste dans l'ordre naturel [1]. Le vol de sa pensée est rapide ; la distance qui nous entrave n'arrête point

1. S Thom., 1ª P., LVIII, 5.

sa marche; son esprit qui n'est point attaché à un corps, se transporte comme l'étoile ardente d'une extrémité à l'autre de l'horizon; son regard embrasse son objet du premier coup, avec toutes ses conditions. Point n'est besoin pour lui de passer par le labyrinthe des raisonnements, le travail de l'étude, l'effort de la méditation, de la recherche; nul danger de se laisser prendre aux apparences: de confondre l'effet avec la cause, le réel avec l'illusoire; dès qu'il connaît un principe, la vision suit de tout ce que contient ce principe; dès qu'il est témoin d'un fait il se rend compte des événements que ce fait porte dans ses flancs. Cette vivacité d'intelligence lui permet de ne point manquer l'occasion favorable à son plan, de s'abattre comme le vautour sur sa proie, de bondir comme le tigre sur sa victime

Sa mémoire garde un souvenir précis du passé, lui rappelle l'histoire des peuples, des races, des milieux, des familles; sa perspicacité augure de l'avenir tout ce qu'en contient le présent, et si le secret de nos pensées intimes et de nos affections lui échappe, il en saisit le sens aussitôt que nous nous sommes trahis par un geste, par une émotion, par une image, par un signe.

A la supériorité de sa nature le démon ajoute l'ascendant de sa puissance sur nous[1]. Ce n'est point se tromper de dire que l'autorité dispose de tout pour mal faire, quand elle s'abaisse jusqu'à oublier sa

1. Append., N. 3, p. 380.

sublime mission. Par le prestige d'une majesté qu'il emprunte au ciel, le prince exerce sur ses sujets une telle fascination que, quand il veut le bien, par le fait qu'il le veut, le bien commence déjà à se réaliser; quand il fait le mal et qu'il le commande, on est tenté de croire que le mal a changé de nature, ce qui la veille était odieux paraît juste le lendemain. On est stupéfait de voir ce grand peuple romain suivre avec une servilité si humiliante les moindres caprices d'empereurs, qui souvent étaient les derniers des hommes, d'assister à l'abaissement des fils de Scipion, d'Auguste, de Pompée, que la manie d'histrions couronnés condamne aux plus louches besognes et aux plus infâmes trafics.

Ce pouvoir de favoriser l'iniquité s'augmente encore par la facilité qu'ont les maîtres des nations de couvrir de pompe et d'éclat leurs œuvres détestables : la masse, que le faste et l'opulence éblouissent toujours, se presse pour adorer des fanges et des immondices abritées sous les dômes dorés des panthéons, des tyrannies impitoyables dissimulées sous le mot divin de liberté, des privilèges scandaleux qu'on appelle égalité, des égoïsmes farouches, des exploitations indignes masqués sous des airs de fraternité.

Le pouvoir n'est pas seulement revêtu de majesté, il possède la force. Ses ramifications s'étendent d'un bout à l'autre du territoire. Ses représentants répandent ses idées, exaltent ses œuvres, préparent la

voie à ses desseins, exécutent ses désirs; assiègent les esprits, changent les opinions, emportent les volontés. En vertu de cette organisation stable, régulière, universelle, sur un signe qui se transmet, au même moment, le même mot est dit, la même mesure est prise de l'est à l'ouest, et du nord au midi.

Du trône « partent les ordres qui font aller de concert les magistrats et les capitaines, les citoyens et les soldats, les provinces et les armées par terre et par mer[1]. L'empereur ne fait qu'agiter les lèvres, dit saint Augustin, et tout l'empire se remue[2]. Il a des yeux et des mains partout[3] ».

Le pouvoir ne possède pas seulement la force, il est riche et il est armé : par sa richesse il séduit, par son glaive il terrorise. Entre ses mains s'accumulent les trésors d'une race et d'une nation ; trésors dont il est le dispensateur, qu'il accorde à qui il veut, qu'il refuse à qui lui semble bon, qu'il prodigue à telle famille ou à telle contrée, dont il prive telle autre famille et telle autre contrée. Il y a tant à gagner à suivre l'autorité même perverse, même criminelle, on goûte un charme si étrange à en approcher, qu'on en recherche la société avec passion; plutôt que de renoncer à cet avantageux voisinage, on est prêt à accepter un rôle d'esclave et une posture avilissante.

La crainte, d'ailleurs, vient accentuer les senti-

1. Bossuet, *Politique tirée de l'Écriture sainte*, XV, art. 4, Prop. I^e^.
2. *In Psalm.* CXLVIII, n. 2.
3. Bossuet, *Ibid.*

ments engendrés par l'espérance, le chef frappe quiconque lui résiste, entravant les carrières, ravissant les fortunes, perdant la réputation, mettant hors la loi, des rebelles faisant des étrangers, des proscrits, des parias. Il a mille moyens d'atteindre les personnes, de les blesser, de leur nuire.

Est-il étonnant que devant de pareilles énergies la conscience succombe, que la multitude suive l'impulsion qu'on lui donne, qu'elle se précipite, selon la direction reçue, dans la débauche, dans l'impiété, dans l'injustice? L'histoire de la décadence nous montre les races les plus vigoureuses s'inclinant sous les sceptres indignes, presque toutes les sociétés périssant par l'insuffisance ou la corruption des dépositaires de l'autorité.

Le démon, par droit de nature et par droit de conquête, est un roi ici-bas : par droit de nature, car la Providence a établi que les substances d'ordre supérieur régiraient les êtres de qualité subalterne; par droit de conquête, car le jour où nous avons été vaincus par lui, Satan a gagné en force ce que nous avons perdu, de sujets nous sommes devenus esclaves. Son empire va si loin que Notre-Seigneur l'appelle fréquemment prince de ce monde, et saint Paul n'a pas craint d'ajouter encore à l'énergie de cette expression, de conférer à l'esprit malin le titre de dieu de ce siècle : *deus hujus sæculi*[1].

1. II *Corinth.*, IV, 4.

Sa souveraineté s'étend sur la matière : s'il est vrai que l'homme ait reçu la domination vis-à-vis de l'air, de l'eau, du feu, de la terre, des plantes, des animaux et même du corps de ses semblables ; s'il lui est donné de troubler si profondément les éléments, de les transfigurer ou de les réduire en poussière, d'unir leurs vertus ou de les ameuter les unes contre les autres, d'en multiplier les fécondités ou de les rendre stériles ; de faire passer les nerfs, les muscles par les plus étranges secousses ; de précipiter le cours du sang ou de le ralentir, de griser la chair ou de la torturer, combien l'autorité du démon est plus vaste et plus absolue ! Les phénomènes prodigieux, inexplicables, que l'expérience constate, les cas de possession qu'on peut nier, mais qu'on ne peut pas empêcher d'exister, phénomènes dans lesquels la machine humaine se détraque, les membres se crispent, se tordent, les lèvres écument, la face se bouleverse sous la pression du spasme qui agite et affole les ressorts, tout cela, dis-je, n'est que l'explosion d'une puissance occulte qui se trahit.

Mais ce qui est infiniment plus redoutable, c'est l'action ordinaire, continue, exercée par Satan sur la création, son intervention réelle et cachée dans la marche des choses, dans le cours des saisons, dans la germination des plantes, dans le déchaînement des vents et des tempêtes. Les pratiques de l'Église qui bénit le lit nuptial, exorcise les êtres matériels, verse ses prières sur les champs et sur les semailles, sur les troupeaux

et sur les moissons; les traditions des peuples qui reprochent aux esprits malfaisants de se mêler sans cesse aux éléments, m'obligent à vous tenir ce langage. Vous m'accuserez peut-être de crédulité, de superstition : je sens que je heurte des préjugés très répandus; mais je prétends que c'est pour n'avoir pas assez réfléchi, ni assez médité que la raison contemporaine se révolte contre des idées commandées par notre foi à la réalité de Satan et la nécessité de lui assigner un rôle en rapport avec sa nature.

Du corps, par l'intermédiaire duquel elle trouble l'âme, la puissance du prince infernal s'étend à la sensibilité. Dans une grande mesure le champ des convoitises lui est ouvert, la sphère des passions lui est soumise : là il travaille, il se remue; il allume le foyer des appétits, il souffle sur la flamme louche des amours et des haines, il change en rage le mécontentement et la colère, pousse jusqu'à l'exaspération le désir des émotions et des jouissances, livre, en se servant des instincts, un assaut formidable à la volonté qui souvent surprise, désemparée, succombe et trahit la conscience.

Et, comme l'imagination est la pourvoyeuse des passions et leur fournit leurs objets, il se glisse dans cette faculté et s'efforce de l'émouvoir. Comment? En évoquant devant ses regards des apparitions si vives, des visions si prenantes, des fantômes si divers, si mêlés, que nous nous sentons obsédés, liés et

comme ensorcelés. Les choses perdent leurs dimensions, leur physionomie, leurs couleurs, pour revêtir des proportions, un éclat qui tour à tour nous effrayent ou nous fascinent, par suite les affections sensibles naissent et tentent, après avoir été séduites, de séduire la liberté.

Comme le roi, le démon a son appareil de fausse majesté; pour éblouir il affecte des airs sublimes, « tout ce qui corrompt la modestie, tout ce qui enchante les yeux, tout ce qui sert à l'ostentation et au triomphe de la vanité du monde, tout ce qui fait paraître grand ce qui ne l'est pas, et élève une autre grandeur que celle de Dieu », voilà ses pompes[1]. Environné de lumière, les mains pleines de promesses, feignant de disposer des royaumes comme s'ils lui appartenaient, il réussit à saisir par de tels charmes les âmes entrées dans l'intimité de son commerce, à les enchaîner par de tels attraits et par de tels liens de mauvais bonheur, qu'il est presque impossible de les arracher à son empire. Il va jusqu'à essayer de se faire prendre pour l'Éternel et de se faire adorer comme lui; il y parvient[2], on lui élève des temples, on lui dresse des autels, on lui offre de l'encens, des prières, des sacrifices. Nul ne saurait douter que le culte de Satan n'existe, mélange de drame et de ridicule, d'illusion et de réalité, imitation

1. Bossuet, *Sermon sur les fondements de la Justice divine.*
2. *Cité de Dieu*, II,24.

sacrilège et souvent immonde de la religion véritable.

Comme le roi, Satan a ses ministres : au moindre ordre qu'il donne, une armée se meut ; au moindre échec qu'il subit, ses milices accourent pour le soutenir, lançant leurs traits dans les ténèbres, faisant voler leurs flèches pendant le jour, se répandant comme la peste dans la nuit, comme la contagion en plein midi. Un jour, Jésus, ayant délivré un possédé qui vivait dans les tombeaux, errait sur les montagnes, criant et se meurtrissant avec des pierres, demanda à l'esprit qui le tenait : « Quel est ton nom? — Je m'appelle Légion, répondit l'Esprit, car nous sommes une multitude[1]. »

Ses soldats ne sont point seulement recrutés parmi ses semblables, il en choisit parmi nous. Dans le monde intellectuel, ces propagateurs conscients du mensonge, du doute, du scepticisme ; ces faux savants qui s'efforcent de renverser tout principe et toute croyance ; ces docteurs qui déguisent sous des apparences de piété, de mysticisme et d'austérité, l'orgueil et le vice de leurs idées ; dans le monde moral, ces corrupteurs de la femme, de la jeunesse, de la pudeur ; dans la politique, ces législateurs acharnés contre l'Évangile, contre la vérité, contre la justice ; dans le monde des sectes, enfin, ces hommes qui élaborent dans l'ombre, inspirés par je ne sais quelle haine, je ne sais quelle fureur, les projets de tyrannie,

1. S. Marc, v.

de spoliation, de persécution, sont ses auxiliaires.

Comme le roi, enfin, il a ses faveurs et ses vengeances. Ses secrètes menées conduisent ses créatures à la richesse, à l'honneur, au trône ; on voit des individus sortir du ruisseau, devenir millionnaires par enchantement, des misérables dignes des galères portés en triomphe, des esclaves régner sur les nations. Alors, si on lui résiste, il frappe, il blesse, il ruine. A Job le juste, il enlève ses biens, il ravit ses enfants, sa santé, il le jette sur un fumier, en proie à une douleur ineffable et au supplice d'une lèpre dévorante. Souvent, c'est pour éviter ses vengeances, plus encore que pour obtenir ses grâces, que l'humanité consent à fléchir devant lui le genou.

Sa méchanceté est la troisième cause de son succès. Plus un être est d'une nature supérieure, plus sa perversion est grave. Le démon veut du mal au monde, le crime est son aliment, l'infamie son breuvage, son ricanement éclate en face du vice triomphant. Il veut toute espèce de mal ; car s'il a des préférences pour ce qui outrage directement Dieu : l'infidélité, le désespoir, la haine, l'idolâtrie, le blasphème, il pousse à toute prévarication. Il a des propagateurs de la vaine gloire, de la colère, de la sensualité, de l'avarice, qui cherchent incessamment à nous faire tomber ; pendant que les uns essayent de nous perdre par l'esprit, les autres font mille efforts pour nous entraîner par la chair et par les sens. Satan nous veut du

mal avec obstination. Une fois entrée dans la voie de la dépravation, la pure intelligence y reste fixée à jamais, pour elle il n'est point de retour ni de repentir possibles. L'homme le plus endurci a des minutes d'attendrissement, l'homme le plus décidé a des hésitations, les plus vigoureux se lassent, le démon ne s'attendrit pas, n'hésite pas, ne se lasse pas; il poursuit son œuvre avec fureur : deux fois rebuté par Jésus-Christ, il revient une troisième fois et ose solliciter sous une nouvelle forme l'âme du Sauveur, — quand il s'éloigne de nous, ce n'est que pour un temps et pour reparaître bientôt[1].

Pourquoi, direz-vous, l'esprit malin nous veut-il tant de mal? Par envie d'abord. Il est une passion naturelle à toute créature qui, plongée dans la misère, aperçoit un être qui souvent lui est inférieur, dans la prospérité et le bonheur : c'est l'envie. Le malheureux qui travaille, qui peine, qui succombe sous sa douloureuse tâche, ne supporte pas sans souffrir le spectacle du luxe, de l'oisiveté qui s'étale, et pourvu que sa pensée s'aigrisse dans son cœur, il ne tarde pas à en vouloir à celui dont le faste semble insulter sa pauvreté. Les démons, créatures de splendeur tombées dans la honte et la torture, se sont irrités que des êtres comme nous fussent appelés à leur succéder dans la gloire, à occuper les places

1. Append., N. 5, p. 381.

laissées vides par leur révolte, et ils se sont juré de nous arrêter dans notre sublime vocation.

Une seconde tendance n'est pas moins universelle et explique la conduite des mauvais esprits : nous sommes poussés par un besoin irrésistible, à répandre autour de nous, à imposer le sentiment qui domine en notre âme, de façon que par son entremise nous régnions en nous et en dehors de nous.

Quel spectacle nous donnons aujourd'hui au monde ! Une lutte acharnée nous arme les uns contre les autres, la colère, l'injure, la calomnie, la violence éclatent, déchirant le sol et le ciel, le torrent des pensées et des affections passe en laves brûlantes emportant avec lui la paix, la richesse, la civilisation, le bonheur. D'où vient cette guerre, ce drame immense auquel assiste en retenant son souffle l'univers ému ? De deux passions contraires qui nous tiennent au cœur et aux entrailles : l'amour et la haine de Dieu. Nous, sachant que du règne de cet amour dépend toute la grandeur d'une âme, toute la puissance d'une nation, toute la morale privée et toute la morale publique, nous ne renoncerons jamais, je ne dis pas à la flamme sacrée qui nous consume, mais à la diffusion de cette flamme dans le monde. La haine farouche de nos ennemis a la même ambition, imposer par tous les moyens l'apostasie aux intelligences, et aux volontés l'horreur du Christ et de son Père ; ne nous y trompons pas, tous les actes de la tragédie ne sont que la rencontre de ces deux sentiments.

Sans doute, dans cette campagne, il est des soldats inconscients, mais plus on monte dans les sommets des deux cités qui se heurtent avec tant de fracas, plus cette vérité apparaît, car de la grandeur des êtres saints ou pervers dépend l'ardeur de l'apostolat : « Mon zèle me fait mourir, disait David. *Tabescere me fecit zelus meus*[1] ». « Le zèle de ta maison me dévore, *Zelus domus tuæ comedit me*[2] », ont chanté les vrais disciples de Jéhovah. Paul désire impétueusement voir les Romains, pour allumer en eux l'amour qui le transporte : il aiguillonne les Corinthiens pour en ranimer la ferveur, il répand l'amertume de sa tristesse et de ses larmes, parce qu'il ne peut vaincre la dureté de ses frères, les Israélites.

Une haine vaste comme sa personne, absolue comme son orgueil, obstinée comme sa volonté, brûle dans le cœur de Satan, c'est à la fois sa vie et son tourment. Rien ne saurait l'en distraire, rien ne saurait en apaiser l'impérieuse violence, il en porte en son sein les traits empoisonnés, et ces traits cruels ne lui laissent ni repos, ni trêve; on dirait qu'il n'a qu'un moyen de se soulager, c'est de répandre son mortel venin, son feu infernal, d'en remplir nos veines et nos os, notre chair et notre âme; son zèle ne s'endort jamais, car sa haine veille toujours et s'efforce d'embraser l'univers.

Enfin, Messieurs, le démon par son crime est con-

1. Ps. LXVIII, 10.
2. Saint Jean, II, 17.

damné à vivre loin de Dieu. Il se sent dans une effroyable solitude, dans un désert inhabitable. Pris en horreur par toute la création, comme banni de la nature qui le traite en ennemi, il rêve en son désespoir de se reconstituer une société, de combler en quelque manière le vide affreux dans lequel il est perdu, de fonder un royaume dans lequel il ne sera plus seul à haïr, seul à maudire, seul à souffrir. Il n'a qu'un moyen d'aboutir, c'est de s'assurer des complices de sa rébellion, d'engager dans sa voie des intelligences et des cœurs, de tromper son implacable remords par le spectacle d'une iniquité pareille à la sienne et d'un tourment pareil à son tourment. Misérable compensation! breuvage empoisonné d'amertume et de vengeance qui ne donne pas même une ombre de vraie joie, pas même l'illusion fugitive du bonheur, pas même un instant d'oubli de la torture éternelle!

III

Sommes-nous donc à la merci de cet être malfaisant? Non, Messieurs, et ma pensée ne serait point complète, si je ne vous parlais des limites imposées à la puissance du démon.

D'abord, ces limites lui sont tracées par Dieu qui rétrécit, comme il lui plaît, le champ de son action. Il faudrait répéter ici ce que dimanche dernier je disais des hommes injustes : pas plus qu'eux, Satan ne porte à son gré dans le monde la ruine, le vice, la dévasta-

tion. Quand cela lui plaît, et de la manière qui lui plaît, le Seigneur diminue, abaisse, confond l'éclat des pompes infernales, en laisse apparaître la vanité et la fausseté, oblige l'Ange déchu à se montrer tel qu'il est, à se trahir lui-même, à paraître sous des traits si repoussants que les âmes épouvantées, écœurées, s'éloignent et s'enfuient. Comme il l'entend, le Créateur l'arrête à la sensibilité, à l'imagination, après lui avoir permis de toucher à la matière et au corps; comme il l'entend, il brise ses ministres, il détruit ses œuvres, il disperse ses légions, renverse ses temples, ses autels, humilie ses adorateurs; à son gré, il le bannit d'un milieu, d'une famille, d'une cité, d'un royaume; il le relègue au désert, l'y tient exilé, l'y enchaîne, lui enlève toute faculté de nuire.

Aujourd'hui, Messieurs, nous disons trop que Dieu est vaincu, nous ne remarquons pas assez les confusions de Satan, et pourtant chaque jour elles se multiplient sous nos yeux. Est-ce que cette ignominieuse secte, qui est un de ses bras, ne boit pas au calice de l'humiliation? Elle se disait promotrice de la liberté, et on la surprend poussant partout à l'oppression et à la tyrannie; elle se proclamait fille du désintéressement, et elle apparaît trempant dans les affaires louches, dans les commerces véreux, dans la banqueroute et dans la fraude; elle réclamait avec indignation contre l'hypocrisie, et elle se dévoile trompant, calomniant, accumulant les mensonges et la perfidie; elle revendiquait le privilège du patrio-

tisme, et à chaque instant elle est contrainte d'avouer qu'elle a trahi le drapeau, la patrie, l'univers: elle se révoltait contre le culte extérieur, contre l'appareil qu'elle appelait superstitieux des dogmes et des religions, et la Providence permet que soit étalé à la vue du public le spectacle de ses rites infâmes, de sa hiérarchie grotesque, de ses sacrifices inhumains. Comptez-vous donc pour rien ces soufflets que dans sa personne reçoit le démon; ces affronts qu'il dévore, le mépris et l'exécration dont il est l'objet?

Secondement, nous-mêmes sommes toujours capables d'opposer à ses ruses, à ses manœuvres, à son autorité une résistance invincible. Il est, en effet, un sanctuaire fermé où il ne pénètre que grâce à nous et dont il dépend de nous de l'exclure à jamais : c'est notre âme. Ah! là, il n'y a que Dieu qui puisse apparaître en maître! nos pensées, notre volonté, notre liberté nous appartiennent, aucun pouvoir créé ne saurait nous forcer dans cette inviolable retraite, si nous ne lui en avons ouvert les portes. Debout au seuil du temple de l'esprit, notre conscience est sûre de la victoire quand nous voudrons cracher au visage du tentateur, et lui crier : « *Vade retro, satana.* Arrière, Satan. » Autant nous sommes faibles quand il s'agit de défendre contre ses audaces notre corps, notre sensibilité, notre imagination; autant nous sommes forts, dès qu'il essaie de pénétrer en nos pensées, d'arracher de notre cœur les sentiments

qui y règnent pour y imprimer ses propres sentiments. Il avait ravi à Job ses biens, ses troupeaux, ses enfants, couvert sa chair de plaies, cependant jamais il ne régna sur Job, qui sut le maintenir en respect, infiniment loin de son âme. Et n'est-ce pas saint Paul qui, se dressant devant toutes les énergies de la terre et de l'enfer, leur disait avec une assurance émouvante : « Qui d'entre vous me séparera de l'amour qui brûle mes entrailles? Déchaînez contre moi la persécution, prenez votre glaive, réduisez-moi à la faim, à la nudité; appelez à votre secours la profondeur de votre sagesse; amenez aux portes de mon cœur vos chefs et vos princes, essayez de me charmer par les délices du présent et de la vie, de m'épouvanter par les terreurs de la tribulation, de l'avenir, de la mort; je vous défie de me ravir à celui que j'aime et qui m'a aimé le premier... Moi qui ne suis rien, dans mon domaine et contre vous, je puis tout, je porte imprimés en moi la marque et les stigmates sacrés de mon maître, nul de vous n'est capable de les effacer [1]. »

Quel que soit le côté par lequel la malice infernale attaquera la citadelle de notre liberté; que ce soit sur le terrain de notre foi, de notre espérance, de notre charité; que ce soit sur celui de notre humilité, de notre désintéressement, de notre justice, de notre chasteté, de notre force et de notre prudence, de

1. *Romains*, VIII, 35. — *Galates*, VI, 17

nos idées ou de nos affections, nous restons à même de la dominer.

Jésus, notre modèle, nous a donné l'exemple : quand le Sauveur, épuisé de jeûne et de pénitence, fut tourmenté par la faim, Satan apparut dans le désert : était-il déguisé sous les traits d'un homme, transfiguré en ange de lumière, ou enveloppé de ténèbres, l'Évangile ne le révèle pas, mais il interpella le Maître et s'efforça de pénétrer une vie dont il ignorait encore le secret : « Si vous êtes le Fils de Dieu, dit-il, commandez à ces pierres de devenir du pain. » Jésus ne perdit point sa sérénité : « L'homme, répondit-il, ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. »

Le Tentateur, loin de se décourager, saisit le Christ et l'éleva sur le pinacle du temple, puis montrant la foule qui remplissait les parvis, *lui* suggéra de faire devant elle quelque action d'éclat : « Si vous êtes le Fils de Dieu, dit-il, jetez-vous en bas, car il est écrit qu'il a donné ordre à ses anges de vous garder, et ils vous porteront sur leurs mains, de peur que vos pieds ne se heurtent contre une pierre. » Vain artifice!... *Jésus* se contenta d'ajouter : « Il est écrit aussi : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. »

Alors le démon le transporta sur une haute montagne, d'où il lui découvrit en un moment tous les empires du monde et leur gloire : « Je vous donnerai

toute cette puissance, dit-il, et la gloire de ces royaumes ; car je les ai en mon pouvoir et je les distribue à qui il me plaît : toutes ces choses seront à vous, si, vous prosternant, vous m'adorez [1]. » Devant cet effort « de désespoir », devant « ce cri de rage et de délire », devant ce transport « de haine » et « ce blasphème en pleine lumière », Jésus eut un sentiment d'horreur et repoussa le Maudit : « Va-t'en, Satan, car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne serviras que lui [2]. » Le diable s'enfuit pour un temps, mais il s'enfuit.

Les disciples du Sauveur peuvent le suivre dans sa victoire, quelque vice que l'esprit déchu leur suggère : ils ont la faculté de lui tenir tête, quelque prestige qu'il essaie pour les séduire, quelque malheur qu'il leur cause pour les effrayer. Qu'il les flatte pour les gagner, qu'il essaie de les endormir dans les charmes du luxe, dans les délices de la volupté ; qu'il veuille les déconcerter en les jetant dans le tumulte des villes, dans l'abandon de la solitude et des prisons ; qu'il ameute contre eux la misère, la colère des fleuves, des océans, des abîmes ; qu'il les fasse battre de verges, fouetter, couvrir d'opprobres pour les lasser ; qu'il emploie à les décourager les Juifs ou les Gentils, les ennemis ou les faux frères, qu'il leur inflige pour les désespérer des soufflets d'ignominie, les fils du Christ ne se rendent pas [3].

1. Fouard, *Vie de Jésus-Christ*, ch. III.
2. S. Matth., IV. — S. Luc, IV. — S. Marc, I.
3. II *Corinth.*, XI.

Ah ! il n'est pas de plus beau spectacle que celui de l'âme humaine aux prises avec la puissance des ténèbres, se dressant en face du prince du monde, du dieu de ce siècle, tirant des énergies de sa volonté et de sa liberté une résistance opiniâtre, le tenant en échec, lui jetant ces mots de fierté : « Arrière, maudit, tu ne trouveras en moi rien qui t'appartienne ! » le replongeant enfin dans sa solitude et dans son supplice[1].

Notre force contre lui ne nous vient pas seulement de notre âme, elle nous vient encore de notre caractère de chrétien, de notre filiation divine. Non plus dans le voisinage de notre conscience, mais dans notre conscience même, il est un autre Esprit qui travaille avec nous et pour nous, qui est répandu dans notre cœur et dans les fibres suprêmes de notre vie, c'est l'Esprit du Très-Haut. Alors la lutte ne s'engage plus entre l'être fragile que nous sommes et l'Ange orgueilleux qu'est le démon, elle s'engage entre le ciel et l'enfer, entre le roi des damnés et le roi des élus ; quand le premier rôde aux abords de nos pensées et de nos sentiments, il se heurte à la citadelle inébranlable de la Bonté infinie qui a fait son séjour et son temple de notre intelligence et de notre volonté. Les sentinelles armées de l'Éternel veillent aux portes du sanctuaire ; quand le séraphin perverti monte à l'assaut avec ses légions, les traits des

1. Append., N. 6, p. 383.

Anges saints l'atteignent, la Divinité apparaît avec son glaive, Satan tombe comme un éclair, en hurlant de honte et de douleur.

Il n'est pas jusqu'à ce domaine de notre chair qui ne lui soit victorieusement disputé. Plongés dans les eaux du baptême, marqués des onctions surnaturelles, abreuvés de sang nouveau, rajeunis par les exercices de la pénitence, de la justice, de la religion, notre corps, nos sens, nos membres, nos veines ont été inondés de sève divine et tout notre être se dérobe aux incursions et aux envahissements de l'esprit du crime. C'est ce qui a permis à Bossuet de dire que « la marche hardie » des démons, « leur contenance fière et présomptueuse, leur force et leur puissance » cachent d'étranges faiblesses, qu' « avec leur mine superbe et leur appareil redoutable ils sont déjà rompus et défaits »; qu'ils sont domptés par la lyre de David, qu'ils tremblent et qu'ils demandent grâce quand nous les menaçons du fouet, qu'ils se retirent en un désordre précipité quand un mot chrétien a déjoué leur ruse et démasqué leur visage, que nous pouvons leur rire à la face, et, d'un geste, réduire à néant leurs pompes et leurs œuvres.

Il n'y a point de contradiction dans ce que je vous ai enseigné : la supériorité de Satan, son pouvoir, sa méchanceté sont réels; mais réelle aussi est l'énergie de notre âme et de notre volonté, réelle surtout et incomparable la force de Dieu que nous portons en nous.

J'ai à tirer plusieurs leçons, Messieurs, de la vérité que nous avons étudiée : la première concerne la foi simple et nette à l'égard des anges tombés. Le démon est une personnalité vivante dans le monde, distincte des autres créatures, nous sommes obligés de croire à son existence, de nous soustraire à l'empire de ce symbolisme insensé qui tend, inspiré par le philosophisme protestant, à faire de nos dogmes des formules vides et ne répondant à aucune réalité.

Une seconde leçon découle de la première : si l'Esprit malin est un être réel, il a sa nature ; parce qu'elle est dégagée des imperfections de la matière, cette nature est supérieure, capable par conséquent d'exercer en vertu de son génie et du pouvoir qui résulte de sa pure essence, une action intense dans le monde : parce que cette créature de choix est tombée, qu'elle est devenue l'esclave du mal, son effort consiste à vouloir répandre dans l'univers la pensée qui l'a séduite, les sentiments qui l'ont perdue, le désespoir qui la torture, à vouloir peupler son intolérable solitude, de réprouvés qui partageront son supplice après avoir partagé son crime. Ignorer cette volonté, ne point prendre garde à cette entreprise occulte qui se présente à nous sous les dehors d'une sagesse pompeuse, serait de notre part une incompréhensible folie.

Enfin, Messieurs, et c'est ma dernière leçon : nous sommes armés contre cette malice formidable. Pre-

nous conscience de notre force : nous portons en nous une âme, c'est-à-dire une énergie que Dieu seul peut maîtriser, qui a reçu la faculté d'opposer à toutes les puissances de la création une résistance invincible, de se renfermer en soi comme en un sanctuaire inviolable. Cette énergie s'est encore augmentée, a réparé ses brèches par les secours qui nous ont été prodigués d'en haut, surcroît de lumière et surcroît d'amour, surcroît de courage et surcroît de vie qui nous permet, dans l'évolution de notre existence morale, de nous défendre en employant les ressources de l'Infini. Puisons donc à pleines mains et à plein cœur dans l'arsenal du Tout-Puissant, entrons résolument dans la mêlée, préparons-nous par notre vaillance, une part de la récompense réservée aux soldats qui auront amené la victoire définitive des fils du ciel sur le roi des enfers.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

LES PUISSANCES EXTÉRIEURES DU PÉCHÉ

III. LA CHUTE PRIMITIVE

SOMMAIRE

Les hommes ont les uns sur les autres une influence analogue à l'influence du démon. — Fait qui domine notre histoire : le péché originel. — Vérité de la chute originelle ; sujet de la Conférence (p. 137-138).

I

1. *a* Tendance de l'esprit contemporain à affirmer que le premier homme a été un être sauvage. — Théorie de l'évolution que rien ne prouve. — Substitution de l'imagination à la science (p. 138-139).

b Impuissance de la science à résoudre le problème des origines. — Insuffisance des documents découverts par l'archéologie. — Aussi loin que l'on puisse remonter, l'homme apparaît avec la structure qu'il a aujourd'hui (p. 139-141).

2. Nous n'avons qu'un moyen de connaître l'histoire des premiers jours : la tradition et la foi. *a* Récit inspiré de Moïse qui nous raconte la félicité et la chute (p. 141-144).

b Enseignement de la Foi : le Concile de Trente ; l'existence du péché originel supposé par toute la religion, tout le culte, toutes les traditions (p. 144-145).

II

Caractères de la Chute. Récit de la Genèse, deux traits offusquent dans ce récit l'esprit contemporain : 1° l'apparition du serpent ; 2° le rôle du fruit défendu.

1. Apparition du serpent : Trois explications : par le symbolisme pur, par l'interprétation littérale, par un système intermédiaire. Le premier n'est pas du goût de l'Église, le second n'a rien qui froisse la raison, le troisième est plausible (p. 145-149).

2. Le Fruit. Réalité qui cache un symbole. — Explication tirée de la Bible même qui nous montre un fruit défendu. — Rôle des symboles dans la vie humaine. — L'arbre de la liberté, l'arbre du drapeau, l'arbre de la croix. Pour comprendre le récit de la Ge-

nèse, nous n'avons qu'à appliquer les principes qui nous font respecter les réalités qui cachent un symbole humain (p. 149-151).

3. Suite du Récit : Triple désordre dans l'âme d'Ève. *a*) Ève se laisse interroger par Satan, et elle doute; elle écoute la négation du Tentateur; elle se laisse fasciner par le désir de l'immortalité, de la liberté, de la science (p. 151-154).

b) Sa sensibilité s'émeut (p. 154-155).

c) La chair domine et Ève mange (p. 155-157).

4. Ève entraîne Adam. Raisons de cette chute (p. 157-160).

III

Gravité de la chute primitive.

1. La gravité de la faute originelle se prend de ce qu'Adam et Ève étaient gardés par la perfection de leur nature, par l'abondance de la grâce qui leur avait été donnée (p. 160-161).

2. L'intimité des relations qu'ils avaient avec Dieu, rend leur prévarication plus inexcusable. — Différence de leur situation et de la nôtre (p. 161-162).

3. Leur sort était heureux et leur bonheur les défendait. — Seconde différence entre eux et nous (p. 162-163).

4. L'étendue du crime ajoutait encore à leur responsabilité, car en péchant ils répandaient dans le genre humain la concupiscence qui produit tous les crimes (p. 163-164).

La face de la tentation n'a pas changé. — La même hésitation à croire les oracles d'en haut nous fait tomber dans les mêmes doutes. — Les mêmes attraits de la liberté, de l'immortalité, de la science, nous entraînent aux mêmes égarements. — Prière à Dieu pour demander plus de lumière et plus de force (p. 164-165).

QUATRIÈME CONFÉRENCE

LES PUISSANCES EXTÉRIEURES DU PÉCHÉ

III. LA CHUTE PRIMITIVE

Monseigneur,

Messieurs,

Le démon n'est point le seul être créé qui travaille à faire éclater le mal sur la terre ; nos semblables, dominés par lui, mais en même temps par leur propre dépravation, agissent sur notre âme et ne laissent pas que d'avoir souvent sur notre vie une influence pernicieuse. On pourrait répéter, proportion gardée, de leur empire, ce que nous avons enseigné, dimanche dernier, de l'empire des anges tombés : mais il est un fait dans l'histoire de l'humanité qui a joué dans le mouvement des siècles un rôle unique, c'est le péché originel. Par suite de la chute primitive, nous naissons criminels, portant dans notre conscience une

tare qui nous fait fils de colère et nous rend odieux à notre Créateur. En vertu même de l'acte qui nous donne la vie, une faute nous est transmise, dont nous sommes responsables devant l'éternel juge. Ce mystère a ses faces lumineuses et ses faces obscures, il est difficilement explicable et bien des phénomènes ne s'expliquent pas sans lui : l'étude s'en impose à nous. Aujourd'hui, nous nous contenterons d'établir la vérité de la chute primitive, d'en marquer les caractères, d'en déterminer la vérité : dans la Conférence suivante nous aborderons le problème de sa transmission à toute la race d'Adam.

I

L'esprit contemporain a une tendance à affirmer que le premier de nos pères fut un être sauvage, dont la pensée rudimentaire était commandée par la violence des instincts et par la fougue de la chair et du sang. Dans cette hypothèse le premier jour de notre race fut un jour de barbarie, s'il ne fut pas le règne de la pure animalité. La théorie de l'évolution, que tant soutiennent et que rien ne prouve, amène à croire que le passage de l'espèce inférieure à l'espèce supérieure fut comme imperceptible, et qu'il y eut un moment où l'on ne sut pas si notre ascendant était encore une bête ou si, enfin, il était devenu un homme. En tout cas, c'était un pauvre

homme, auprès duquel les derniers des nègres ou des Hottentots eussent été des génies. J'avoue que je ne suis guère ému des légendes inventées par le transformisme, et que bien des lustres passeront avant que je ne sois tenté d'accepter le récit qu'on prétend nous faire du matin de l'humanité; j'admire la dose infinie de crédulité qui permet à beaucoup d'âmes modernes d'adhérer à des dogmes auxquels, je le garantis, il est impossible de rien voir; le châtiment de ce siècle, qui a réclamé avec tant de hauteur contre les mystères de Dieu, sera d'avoir embrassé, avec une légèreté, peut-être sans exemple, les rêves les plus incohérents d'une imagination qui voudrait se confondre avec la science, et qui est justement le contraire de la science.

La vérité, c'est que laissée à elle-même la science est impuissante à résoudre le problème de nos origines; le passé si difficile à fixer, quand il s'agit des époques voisines de nous, nous échappe à peu près complètement dès que nous essayons de remonter aux commencements. Non seulement, selon que l'a avoué lui-même Darwin, « les archives naturelles de la géologie *sont* des mémoires tenus avec négligence pour servir à l'histoire du monde, et rédigés dans un idiome altéré et presque perdu, *mais* de cette histoire nous ne possédons que le dernier volume qui contient le récit des événements passés dans deux ou trois contrées. De ce volume lui-même, seulement ici et là, un court chapitre a été conservé,

et de chaque page quelques lignes restent lisibles[1] ».

Sans doute, on retrouve des documents, instruments de pêche, de chasse, de guerre, de labour qui supposent, sur certains points, un état d'enfance. Est-ce à dire qu'on ait le droit de conclure à la barbarie complète de l'homme primitif? Non, Messieurs, sans compter que la civilisation matérielle, la dernière des civilisations, est parfaitement compatible avec la barbarie morale, la plus grave des barbaries; sans compter que, par contre, l'élévation morale, le plus haut des progrès, peut subsister en même temps que l'inexpérience dans les arts et dans les métiers, qui osera soutenir que ces hommes dont on a retrouvé les vestiges et les squelettes aient été les types originaux de notre race? Qui osera leur assigner dans la suite des âges une place certaine? Qui osera affirmer que ces individus épars, qui ont lutté avec des armes infirmes contre les violences et les orages de la nature, représentaient toute l'humanité? Si, dans deux mille ans, on découvre les débris des sociétés qui peuplent aujourd'hui les parages de l'Afrique ou de l'Océanie, la logique permettra-t-elle de dire qu'au XIX^e^ ou au XX^e^ siècle on ne se servait pour se battre que de flèches grossières, ou qu'on n'adorait que d'informes fétiches?

Ce qui est certain, c'est qu'aussi loin qu'on puisse remonter, l'homme apparaît toujours, et avec la

1. Cité par M. DE QUATREFAGES, *Ch. Darwin et ses précurseurs Français*, p. 168.

structure physique qu'il a aujourd'hui, et avec les sentiments de morale, de justice, de religion qu'il professe encore sur toute la surface du globe[1]. La science, si fière, et à juste titre, de ses victoires sur tant de terrains, échoue quand elle veut percer le mystère de notre berceau et, si elle ne se tait, elle s'engage dans des aventures où nulle raison solide ne saurait la suivre. « L'inconnu! a dit un des maîtres les plus loyaux et les plus incontestés de notre temps, voilà, il faut bien le reconnaître, le désert sans lumière où s'égare la science quand elle entreprend de pousser jusqu'aux questions d'origine ses études sur les êtres vivants... nous les étudions tout faits : nous n'avons pu pénétrer encore dans l'atelier d'où ils sortent; nous ne pouvons donc rien dire sur les procédés de formation[2]. »

Nous reste-t-il un moyen d'apaiser en quelque manière notre curiosité anxieuse, de remonter le fleuve des années jusqu'au jour où il vit naître sur ses bords le père des générations? Oui, Messieurs. Éclairé par la Sagesse éternelle, Moïse aperçut se déroulant devant ses yeux le cours des siècles passés, il nous a raconté sa vision dans un infaillible langage qui lui était inspiré d'en haut. Pendant ce temps, les diverses tribus se transmettaient l'histoire qu'elles avaient apprise de leurs devanciers dans la

1. Voir la deuxième Conférence de 1903 sur la *Béatitude*.

2. M. de Quatrefages, *loc. cit.*, Conclusion générale. Append., N. I, p. 383.

vie, sur ces événements lointains. Plus on remonte dans le temps, plus les événements se ressemblent, et il se trouve que sous des contradictions de détails, sous des expressions diverses se cache un accord merveilleux entre les récits des créatures et les récits du ciel. Des personnages, substantiellement les mêmes, assistent aux débuts de notre existence, en contemplent le spectacle, interviennent dans les scènes variées qui les signaleront à l'attention de la postérité. Sorti directement des mains de la Divinité, l'homme est resplendissant de force, de beauté, d'intelligence; sa première heure est une heure de contemplation lumineuse, de grandeur morale, de haute vertu, de royauté, de pure béatitude. Il vit sous des astres radieux qui ne cessent de lui sourire, sur une terre qui se couvre sans effort de richesses, au contact d'une nature qui lui obéit comme à son souverain, dans la compagnie d'un Dieu qui se plaît, au moment de la brise du soir, à descendre dans cet univers enivré de jeunesse et à converser avec l'être raisonnable qui l'habite.

Réalités enchanteresses, périodes d'or dont le souvenir ne se perdra pas, dont les légendes et les livres sacrés parleront éternellement; en se retournant vers cette ère fortunée de l'innocence, la poésie dont l'âme a toujours été pleine montrera la montagne plus ensoleillée, l'oasis inoubliée où la voix et le cœur des ancêtres ont commencé à vibrer, les eaux plus saintes sur les rives desquelles la race a fait ses pre-

miers pas, la place de l'arbre merveilleux dont les fruits étaient un aliment d'immortalité.

Mais soudain, les lyres se brisent, l'air est déchiré par des disputes et par des cris, les horizons s'assombrissent, la création est effarée, le sol devient stérile, les lèvres du Tout-Puissant éclatent en malédictions, en sentences de mort; aux hymnes de bonheur succèdent de tragiques accents et les mêmes prophètes qui, tout à l'heure, célébraient la noblesse de l'homme, la joie de sa destinée, l'harmonie des substances, se jettent en des lamentations éperdues, cherchent en vain des mots assez navrés pour exprimer la profondeur de la déchéance, l'extrémité de la honte, de la misère dans lesquelles se débattent les consciences nouvellement écloses.

Que s'est-il passé? Le paradis de délices a été le théâtre d'un crime, l'homme a voulu se servir contre le Très-Haut de sa liberté, il a fait l'expérience amère du mal; immédiatement, le monde a changé de face et s'est, pour ainsi dire, écroulé; il y a, dans les choses, d'implacables colères et d'intarissables larmes; la Providence a retourné ses voies et ouvert d'âpres sentiers qui seront désormais les chemins de notre vie. « Pleure sans fin, homme misérable qui as perdu tous ces biens[1], traîne les fers de ton esclavage, sous la dérision de ton Dieu, et mange le dur pain de ta douleur. »

1. Bossuet, *Élévations*, 5e sem., IIIe Élévation.

Que cet événement se soit produit, que cette chute ait été réelle, rien de plus affirmé dans la Bible et dans la foi. « Si quelqu'un, dit le Concile de Trente, dans sa 25e session, refuse de confesser qu'Adam, le premier homme, ayant transgressé dans le paradis l'ordre de Dieu, a perdu la sainteté et la justice dans lesquelles il avait été créé..., qu'il soit anathème[1]. »

En parlant ainsi, on peut dire que l'Assemblée était l'écho de quarante siècles de révélations et, en même temps, de toutes les traditions humaines. Bien plus, le nouveau plan de Dieu part de la chute, et l'on ne se trompe pas en assurant que tous ses détails la supposent et en préparent la réparation, que les souffrances et la mort auxquelles nous sommes condamnés en sont le châtiment. Prêtres, sacrificateurs, juges, prophètes, rois ont un souci, rétablir avec le Très-Haut les communications interrompues, apaiser sa colère et sa justice, délivrer les siècles du poids d'infamie qui les écrase. Cette femme qui apparaît dans le lointain, à l'heure même de la malédiction, écrasant la tête du serpent et légitimant l'espérance des criminels, est l'ennemie victorieuse du mal qui vient d'éclater : cet être de choix que pendant des milliers d'années les générations attendent, de la physionomie duquel, successivement, chaque voyant nous révèle un trait, c'est le restaurateur de l'ordre violé, le Rédempteur de l'espèce humaine. Dans le passé, tout le flot de l'histoire se

1. Append., N. 2, p. 384.

hâte et s'oriente vers lui; dans le présent, bon gré, mal gré, tous les événements remontent à lui; mais sa vie, son agonie, sa mort ne sont rien, sinon et avant tout l'expiation de l'acte coupable dont nous portons la responsabilité; son œuvre n'a d'autre destination que d'effacer partout la marque d'ignominie imprimée dans l'âme. Quand Manès ose soutenir que l'homme est né mauvais, nous protestons contre un mensonge dont l'audace outrage le Créateur, mais quand Rousseau rêve publiquement que l'homme, fils d'un Être parfait, est né excellent et a gardé sa droiture, nous protestons également; entre ces deux extrêmes nous enseignons que, créé dans la bonté, notre chef a succombé et dépouillé la robe d'innocence dont il avait été revêtu par son Auteur[1].

II

En quoi, Messieurs, a consisté la première faute, quels en ont été historiquement les caractères? Écoutons le récit de la Genèse : « Le serpent, le plus rusé de tous les animaux... dit à la femme : — Pourquoi le Seigneur vous a-t-il défendu de manger de tous les arbres du paradis? — Nous mangeons de tous les fruits, répondit Ève, qui sont dans le paradis, mais, quant à l'arbre qui est au milieu, le Seigneur nous a défendu d'en manger, de le toucher, de peur, peut-être, que nous ne mourions. Le serpent dit à la

1. Append., N. 3, p. 386.

femme : —Vous ne mourrez pas du tout. Dieu sait que, du jour où vous mangerez de ce fruit, vos yeux seront ouverts et que vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. La femme vit que le fruit était bon à manger, agréable à voir, désirable pour *acquérir l'intelligence*, elle en prit et en mangea ; elle en donna à son mari qui en mangea aussi[1]. »

Deux traits dans cette page ont offusqué le monde intellectuel : l'apparition du serpent, le rôle capital du fruit défendu. La critique catholique n'a point à s'effrayer des rires et des sarcasmes qui ont accueilli ce récit. Certes, il convient d'entendre les objections de nos adversaires, d'entrer dans les horizons qu'ils nous ouvrent, dès que ces horizons sont lumineux, d'accepter la moindre parcelle de vérité, d'où qu'ils nous l'apportent ; mais quand ils tentent de prouver l'absurdité de nos dogmes, il faut regarder à la valeur de leurs arguments et non se laisser déconcerter par le tumulte de leurs disputes [2].

Point n'est besoin, pour montrer le caractère raisonnable du récit de la Genèse, d'invoquer le secours d'un symbolisme outré, qui a commencé par affirmer que tout était légende dans les premières feuilles de Moïse, et a fini par appliquer aux faits les plus incontestés et les plus historiques de la vie de Jésus-Christ ses principes d'interprétation. Ce système n'est point du goût de l'Église, comme en témoignent

1. *Genèse*, III.
2. Append., N. 4, p. 387.

les derniers enseignements des papes ; son emploi, qui relève de la philosophie et de la théologie, plus que de l'exégèse, vide peu à peu nos croyances de toute réalité, les âmes inquiètes, au milieu d'insaisissables nuages, s'égarent, se perdent, déroutées par une doctrine qui s'harmonise avec le subjectivisme de Luther, mais répugne à la sagesse positive du catholicisme. Sous prétexte de l'idéaliser, on enlève à la religion son corps, ses os, ses muscles, ses nerfs, sa vie, et nous n'avons qu'à regarder autour de nous, pour constater que cette religion agonise sur tous les chemins où a soufflé ce vent de protestantisme.

Il faut admettre dans la question que nous étudions la pression d'un esprit mauvais, conduisant la femme à une première faute. Cet empire a pu s'exercer par une suggestion extérieure, Satan se servant du serpent comme d'un organe, selon l'expression de saint Augustin, pour déchaîner la tentation. Cette explication, plus simple, plus littérale, plus conforme aux idées traditionnelles, n'a rien qui révolte la raison. Sans cesse, dans l'histoire, les anges, les démons, Dieu lui-même, apparaissent sous des formes sensibles : tantôt sous les traits d'adolescents, tantôt sous la figure d'une colombe, tantôt sous l'aspect d'animaux moins nobles ; la vie des saints est remplie de ces phénomènes que tous les peuples d'ailleurs ont constatés. Les esprits ont usé des êtres les plus divers pour nous parler et nous émouvoir, et, lorsque le Verbe a voulu impressionner plus profondément le monde, il s'est

fait chair, se proportionnant à notre faculté de connaître, dont les opérations commencent par les yeux, par les oreilles, et se consomment dans l'intelligence. La difficulté ne s'évanouit-elle pas quand on réfléchit, d'un côté, au parti que nous tirons d'éléments morts, comme le bois, le cuivre, l'électricité, pour communiquer notre pensée; de l'autre, à l'empire qu'ont sur la matière les anges, bons ou mauvais, à leur science de ses propriétés. Ces esprits, qui supplient Notre-Seigneur de les laisser passer dans les corps des pourceaux, ne peuvent-ils pas se cacher dans les entrailles d'un serpent, et, si « le Fils de Dieu venu pour nous sauver, a pris la forme humaine, *pourquoi* le fils du mal, venu pour nous perdre, *n'aurait-il* pu prendre la forme de la bête[1]? » En vérité je ne le vois pas.

Une autre interprétation veut que l'insinuation faite à Ève ait été purement intérieure, que ce nom de serpent désigne l'Esprit maudit qui tente de se glisser dans l'âme, comme le reptile essaie, en se cachant sous les fleurs, de mordre le passant. Cette exégèse d'un symbolisme modéré peut invoquer des textes en sa faveur, en particulier le chapitre de l'Apocalypse où saint Jean raconte la chute « du grand dragon, du serpent antique, nommé diable et Satan, qui séduit tout l'univers[2] ». Moïse aurait appelé l'ange

1. P. Lacordaire, 62e Conférence de Notre-Dame.
2. *Apocalypse*, xii, 9.

déchu, un serpent, comme nous disons d'un conquérant : le lion s'élance; comme Jésus disait en parlant d'Hérode : « Allez et dites à ce renard, voilà que je chasse les démons, que je rends la santé aujourd'hui et demain et j'aurai fini le troisième jour[1]. » Il y a cinquante-sept ans, le P. Lacordaire, ici même, donnait cette explication à son auditoire, déclarant d'ailleurs qu'il ne « redoutait » nullement celle que nous avons apportée plus haut. Je veux simplement vous faire remarquer qu'en soi il est plus difficile d'émouvoir l'imagination directement et par l'intérieur, que de la toucher indirectement par l'intermédiaire d'un objet et d'un sens extérieur, que le second genre de suggestion est plus naturel, bien que les deux d'ailleurs soient, comme nous l'avons enseigné dimanche, à la portée du démon[2]. Quoi qu'il en soit et quelque parti auquel vous vous arrêtiez, votre raison n'a rien à craindre des exigences de votre foi[3].

Le second trait qui inquiète les intelligences, c'est l'importance attribuée par la Bible au fruit défendu.

Messieurs, j'ai beau faire, je ne puis m'embarrasser de ce détail. Il est évident qu'ici nous avons affaire à une réalité derrière laquelle se cache un symbole, ou, si vous le voulez, une autre réalité plus sublime. La réalité apparente, c'est l'arbre et

1. S. Luc, XIII, 32.
2. Append., N. 5, p. 389.
3. *Ibid.*, N. 6, p. 390.

son fruit; la réalité supérieure, c'est le droit divin : toucher à la première était grave, car c'était toucher à la seconde, outrager cette loi éternelle dont la violation, nous l'avons dit, entraîne pour l'homme un crime et une déchéance. Que ce fruit pris en lui-même n'ait point de proportion avec ce qu'il représente, quoi d'extraordinaire[1]?

Il est trois grandes choses, ici-bas, que nul ne méprise sans s'avilir et sans attirer sur soi la colère des générations : la liberté, la patrie, la religion. Il y a cinquante ans, nos pères plantèrent un arbre dans toutes les communes de France, malheur à qui aurait déraciné cette plante, hélas! aussi jeune qu'éphémère, malheur à qui l'aurait dépouillée de ses feuilles, il aurait passé pour un ennemi du bien public, la foule l'aurait mis en pièces comme un insulteur et un adversaire de la liberté, dont cet arbre était le symbole. Et qu'est-ce que cette autre tige au sommet de laquelle flotte un lambeau de soie usée, fanée, noircie, tombant en poussière? C'est le drapeau. Quiconque brise cette branche desséchée, quiconque souille, déchire, traîne dans la boue le morceau d'étoffe vieillie qu'elle porte à son extrémité, outrage, déshonore, trahit la patrie, car dans ces plis rouges, bleus, blancs, qu'agite le génie de la race, frissonnent la gloire du passé, la vie du présent, l'espoir de l'avenir, tressaille la nation avec son histoire, sa fierté, ses lois, ses traditions, et il n'est point de

1. Append., N. 7, p. 391.

peuple, s'il n'est fou, qui ne regarde l'injure au drapeau comme un intolérable forfait.

Un troisième arbre est enfoncé au centre de la terre, à ses rameaux s'attache une image d'argile, c'est l'arbre de la religion, c'est la croix. Nous n'ignorons pas que ce bois mort, que cette argile sont de vil prix, et pourtant si quelqu'un se permet d'arracher la croix du sol, de mutiler la statue étendue sur son pied et sur ses bras, notre poitrine se remplit d'une inexprimable angoisse, nos anathèmes tombent sur les profanateurs, nous crions au sacrilège et nous accusons les impies d'avoir porté atteinte à l'Évangile, résumé en ce signe, d'avoir violé le mystère sacré de la Rédemption et de la restauration du monde.

Voilà, Messieurs, les principes que vous admettez tous, qui président à vos appréciations et à votre conduite; la Bible, dans le récit du premier péché, ne vous impose pas une autre maxime. Au milieu du Paradis se dressait l'arbre de la Divinité, il avait été établi que toucher à cet arbre, lui ravir ses fruits, c'était attenter aux droits du ciel, envahir un domaine que Jéhovah s'était réservé et consacré à lui-même; le précepte du Seigneur fut méprisé, le Seigneur s'irrita et se vengea, il fit ce que nous faisons tous les jours, qu'y a-t-il là de déconcertant pour notre sagesse?

Il est temps que nous avancions dans l'explication du texte inspiré, après avoir confondu une philosophie qui se contredit elle-même et a l'impudence

de se révolter quand on en appelle à ses propres procédés.

Dans la suite de la narration, trois désordres apparaissent : la folie de l'esprit, l'écart de la sensibilité, la corruption de la chair, et le mal se consomme en se propageant de l'âme de la femme à la conscience du chef de la race humaine.

Le premier mot de Satan à Ève, c'est : « Pourquoi le Seigneur vous a-t-il défendu de manger de tous les fruits du Paradis? » Nous n'avons pas le droit de réclamer de l'Infini les raisons de ses commandements, dès lors qu'il est Dieu, sa sagesse n'enseigne que le vrai, sa volonté n'ordonne que le bien. Interroger, c'est mettre en question, mettre en question l'autorité souveraine, l'infaillibilité absolue, l'Être à jamais à l'abri de l'erreur, c'est introduire dans le monde « un germe de révolution intellectuelle, morale, politique[1] », c'est ébranler sur ses bases l'édifice de l'univers, dont la solidité tient au caractère parfait de son principe. L'interrogation, en effet, procède d'une hésitation de la pensée et tend à engendrer le doute; or, douter, c'est déjà se détacher à moitié de l'objet dont on doute, l'âme reste encore en contact avec lui, elle ne lui est plus unie par l'infrangible ciment de la certitude, le premier vent qui passera renversera les pierres disjointes du sanctuaire intérieur. Quand Luther permit aux croyants d'examiner et de

1. P. Lacordaire, *loc. cit.*

juger leur foi, partout où il fut entendu la religion mourut; quand Descartes interpella les maximes premières d'où nous vient toute évidence, la philosophie s'écroula. Aussi à peine Ève eut elle écouté l'insinuation du serpent, qu'elle sentit chanceler ses idées et ses convictions, son langage perdit immédiatement son assurance et sa fermeté, la force du lien qui attachait son esprit à l'Esprit incréé se relâcha, une ombre se glissa dans les relations du Créateur et de sa créature, une ombre qui commençait la rupture. « Nous mangeons de tous les fruits du Paradis, répondit la mère des vivants; mais, pour l'arbre qui est au milieu, Dieu nous a défendu d'en manger le fruit, d'y toucher, de peur que, peut-être, nous ne mourions. »

Le tentateur se rendit compte de l'effet qu'il avait produit; sans perdre un instant, il frappa un coup plus audacieux, une négation tranchante suivit l'interrogation, accompagnée de promesses magnifiques : « Vous ne mourrez pas du tout, reprit-il sur-le-champ, et le Seigneur sait bien que si vous mangez de ce fruit, vous serez comme lui, sachant le bien et le mal. » Ève ne trouva point de réplique : une vision intérieure la fascinait : trois grandes choses lui apparaissaient avec les attraits qui leur permettent de séduire éternellement l'intelligence humaine : l'immortalité, la liberté, la science; vivre toujours mais vivre par soi, sans avoir besoin de compter sur per-

somme, ouvrir en soi une source inépuisable de jours; être libre, mais d'une liberté intégrale que rien ne vient limiter, qu'aucun précepte n'entrave, qu'aucune barrière n'arrête, la liberté des dieux; savoir, mais savoir dans la pleine clarté, refouler hors de sa connaissance le mystère, en dissiper les ombres, entrer à pleine voile dans le secret de l'être et du néant, du bien et du mal, mesurer tout d'un regard puissant comme le regard de Jéhovah, quel rêve!

N'est-ce pas à ce triple fantôme que les ministres de l'Enfer font appel pour transporter hors de ses voies l'humanité inquiète? — Prêtez l'oreille à leurs accents : « Mangez, s'écrient-ils, des fruits suspendus à tous les arbres de cet immense paradis qui s'appelle la terre, buvez aux fleuves de joie qui en débordent les rives. Vous vivrez, vous serez libres, vous verrez. A quoi bon vous soucier de l'énigme qui se dérobe dans la nue, c'est vous qui êtes les dieux. » La multitude se laisse enchanter, elle s'attache haletante aux pas de ses prophètes, grisée par la magie des mots. Ève se contemplait déjà dans son nouvel état de reine de l'univers, de déesse éternelle, une bouffée d'orgueil montait à son cerveau, l'impatience de pénétrer dans le Saint des Saints la pressait, l'esprit en elle avait succombé.

Sous l'empire de la volonté, la sensibilité entra en scène, ajoutant encore au poids qui entraînait déjà la première femme, le mal descendit des sommets

de la pensée aux régions inférieures de la passion. Les yeux s'arrêtèrent sur l'arbre sacré, il était beau, Ève en goûta les vives couleurs : il était bon, Ève s'éprit du désir d'en savourer la chair : il était plein d'une vertu mystérieuse au contact de laquelle la nature humaine serait transfigurée, le transport de la malheureuse augmenta : toutes les facultés de connaissance, tous les appétits étaient émus, le banquet se présentait destiné à satisfaire en même temps tous les besoins de l'âme et du corps, en un instant les portes de l'immortalité, de la liberté, de la science, de la Divinité allaient s'ouvrir : la compagne d'Adam ne se possédait plus, l'Ange, l'arbre la dominaient, ses bras se tendirent, ses mains touchèrent les rameaux, saisirent le fruit, toute la personnalité humaine laissa échapper Dieu, se détourna de Dieu, la pensée, l'affection, la passion, les mains, le corps entier s'inclinèrent du côté du bien créé, et Ève mangea.

« Voilà donc le terme, s'écrie le P. Lacordaire, la révolte commence par la déification de la raison, elle se termine par le règne du ventre... *Comedit :* c'est le mot par lequel l'Écriture achève le récit de la première révolution morale de l'humanité, mot fastique dans sa bassesse, et qui se retrouve au fond de tout ce qui finit. Balthazar mangeait quand tomba sous l'épée de Cyrus l'empire des Chaldéens[1] » ; Si-

1. *Conférences de Notre-Dame*, 1850, 63e conférence.

mon Macchabée était ivre quand Ptolémée entra pour le tuer; Hérode présidait un banquet, quand il se fit apporter la tête de Jean-Baptiste; le mauvais riche était à table quand se creusait sous son palais l'infernal abîme. « Ainsi finit Babylone dans un festin; ainsi Rome passa dans un autre festin; ainsi meurent tous les empires, la coupe à la main et le blasphème à la bouche[1]. »

Quand l'homme, en effet, a quitté Dieu, il ne lui reste plus que deux refuges, lui-même et le monde. Ce n'est pas en lui-même qu'il trouve la grandeur dont il est avide, sans cela son inquiétude tomberait, son désir serait satisfait dans la vision et dans l'amour de sa propre perfection. Alors, la réalité sensible se dresse devant lui, d'autant plus attrayante que rien ne vient lui disputer l'empire; la créature se jette éperdument sur les biens matériels, elle les saisit dans un mouvement fébrile, elle les dévore essayant d'en rassasier son corps et son âme, leur demandant avec fureur la plénitude qui lui a été promise, les frappant avec impatience pour en faire jaillir l'étincelle dont elle est avide, allant jusqu'au cœur pour y découvrir la vie, la science, la liberté, la gloire que la nature réclame avec des instances qui ne s'apaisent jamais.

Insensés, qui d'un regard ne voient pas que les fruits de la terre sont vides d'éternité! insensés, qui

1. LACORDAIRE, *Ibid.*

oublient que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de la moindre parole de Dieu! insensés, qui s'égarent jusqu'à ignorer que le plus léger contact avec le Très-Haut vivifie l'âme plus que la plus brûlante étreinte des créatures!

Ève avait glissé dans le mal, toute la nature humaine avait succombé, mais la race n'avait point prévariqué. Aussi longtemps que le père des générations demeurerait droit, la nature humaine resterait sauve et le Paradis ouvert à ses fils. Hélas! en s'attaquant au plus faible des habitants de l'Eden, le démon prévoyait bien la suite de sa victoire. Après avoir mangé du fruit de mort, Ève en donna à son mari qui en mangea à son tour. Adam, dit saint Paul, ne fut pas séduit par la couleur du fruit, ni par la parole du serpent, ni par le rêve de vaine science, de fausse liberté, de dérisoire immortalité qu'on lui promettait, il tomba avec la pleine conscience de ce qu'il faisait, en possession de tout son sang-froid, sa faute n'en était que plus grave. Et comment renonça-t-il à sa propre sagesse pour suivre la folie de sa compagne! « il subit la force de la nécessité sociale, répond saint Augustin, *sociali necessitudine paruisse*[1] ».

Vous comprendrez cette raison, Messieurs, car nous vivons dans un temps où, à chaque instant, nous trempons dans le crime, non par goût, non par ignorance, mais par défaut d'énergie, suivant machinalement un courant, obéissant non pas à l'inspiration

1. XIV *Cité de Dieu*, 11.

d'êtres supérieurs, mais subissant le joug de personnalités que nous savons bornées dans leurs pensées, méprisables dans leurs ambitions, tarées dans leurs mœurs. Qu'ils sont rares les caractères vigoureux, capables de résister à l'empire du milieu mondain, scientifique, moral, social, politique, religieux, qu'elles sont rares les âmes qui ne regardent pas pratiquement comme le meilleur ce qui est fait par les autres!

Aujourd'hui, on ne parle que de dignité individuelle, on ne cesse de revendiquer les droits de la personnalité; chacun, à l'entendre, a la prétention de vivre par soi, de penser par soi, d'agir par soi; hélas! quand on entre dans le secret des existences, dans toutes les sphères sans exception, on s'aperçoit que la multitude est esclave des préjugés d'une heure, des institutions d'un jour, que ses idées, ses sentiments lui viennent tout faits du dehors, qu'elle est sceptique, incrédule, impie, injuste, sur commande, parce que le scepticisme, l'incrédulité, l'impiété, l'injustice règnent à côté d'elle. La masse est un troupeau qui se défie du bon pasteur et se laisse conduire par des bergers indignes et osés. En élevant une idole, Aaron, cède non à sa propre pensée, il cède aux instances d'un peuple stupide; il n'est pas croyable que Salomon se soit trompé au point de rendre un culte aux faux dieux, c'est par complaisance pour ses femmes qu'il a courbé le genou devant des autels sacrilèges; la menace d'une servante

a suffi pour ébranler la constance de Simon Pierre et lui faire renier son maître. Soyons donc, Messieurs, des hommes de caractère, mettons notre fierté à suivre notre conscience, à dédaigner les forces inférieures qui tentent, par une usurpation intolérable, d'effacer notre personnalité et de nous attacher à leur misérable fortune.

Il est un domaine où l'influence sociale joue un rôle plus facile de perversion, c'est le domaine de la famille. Sans doute, parfois le plus fort, le plus saint, fait monter le plus faible et le moins vertueux, mais d'ordinaire c'est le désir du plus suspect qui décide pour tous de la vie et de l'allure du foyer. Une femme intrigante, par ses instances et par ses adulations, engage dans ses entreprises d'ambition, de vanité, de folie, l'homme le plus sage et le plus pondéré.

Adam était seul avec sa compagne, il tenait à elle par des liens de tendresse, la pensée qu'il allait la contrister, passer ses jours dans une « éternelle contradiction », avec la mère de ses enfants, triompha de sa conscience et de sa volonté, il préféra la complicité qui le solidarisait avec son épouse, à la fidélité à Dieu qui l'en eût séparé, il entra dans les projets d'orgueil, dans les espérances de grandeur qu'elle avait conçus, il mangea comme elle et il pécha. Lorsque le Seigneur l'interpella, notre premier père, à sa conduite, chercha l'excuse que tant d'autres devaient invoquer après lui. Ève répondit au réquisitoire de Jéhovah : « Le serpent m'a trompée »; Adam

ne rejeta point sa faute sur l'initiative du démon; il ne sut que dire : « La femme que tu m'as donnée pour compagne m'a présenté le fruit fatal et je l'ai mangé[1]. » A quoi Dieu répliqua : « Parce que tu as écouté la voix de ton épouse, mangé le fruit que je t'avais défendu de manger, la terre est maudite dans ton travail tous les jours de ta vie, c'est par un effort pénible que tu en tireras ta nourriture, elle te produira des ronces et des épines, et tu mangeras les plantes des champs. C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras ton pain, jusqu'à ce que tu rentres dans la terre dont tu es sorti; car tu es poussière et tu retourneras en poussière[2]. » Ainsi tomba le genre humain.

III

La gravité de la première faute nous apparaîtra quand nous aurons rapidement considéré les conditions dans lesquelles elle s'est commise.

Adam et Ève étaient d'abord gardés contre le mal par la perfection de leur nature. Sortis des mains de Dieu, rayonnants de force et de jeunesse, directement façonnés par sa puissance, leurs corps et leurs âmes étaient étrangers aux infirmités qui nous accablent et jouent dans la vie morale un rôle si capital, aux énervements qui nous irritent; les siècles avec les fatigues

1. Bossuet, *Élévations sur les Mystères*, 6 sem., VIIIe Élévation.
2. *Genèse*, III, 12-20.

qu'ils amènent ne pesaient pas sur eux, les hérédités fatales contre lesquelles nous nous débattons ne leur avaient point été transmises; les penchants violents qui nous entraînent leur étaient inconnus. Ils étaient en possession d'énergies vierges, douées de toute leur vivacité et de toute leur ampleur : ni l'intelligence, ni la volonté n'avaient été mutilées, ni les passions n'avaient été dévoyées par les habitudes vicieuses, ni la chair ne s'était abreuvée aux coupes empoisonnées où elle se corrompt. Un équilibre admirable réglait les rapports des diverses facultés entre elles : la raison avait reçu le sceptre, elle exerçait son empire sans violence, sur son chemin ne se dressait nul obstacle : point de ces conspirations ténébreuses contre l'esprit que nous sommes contraints de subir, point de ces sollicitations perfides que nous entendons au dedans de nous, point de ces tempêtes, de ces poussées de désirs qui nous bouleversent, point de ces révoltes toujours renaissantes qui ameutent la matière contre l'esprit et mettent sans cesse son autorité en danger.

Ajoutez qu'une sève céleste circulait dans tout leur être, que le flot d'une grâce surabondante inondait leur conscience, leur cœur, transfigurait leur sensibilité, leur chair, pénétrait jusqu'à la moelle de leurs os. Ah! qu'il leur était facile de dominer la tentation, de dédaigner les appels du mal!

Secondement, ils entretenaient avec le Créateur des relations intimes, tendres, continues. Nous, ô mon

Dieu, nous sommes obligés de vous servir sans vous avoir jamais aperçu, sans avoir jamais senti votre présence! Ah! si nous étions entrés en un contact saisissable avec votre Personne, ah! si nous avions entendu le son de votre voix, ah! si nous avions été embaumés du parfum de votre essence, baignés dans les eaux si pures de votre bonté, combien nous aurions plus de courage à suivre les âpres chemins que vous nous avez tracés! Eux vous voyaient leur apparaître quotidiennement, vous daigniez converser familièrement avec eux, des rayons de votre gloire remplissaient leurs yeux, les accents de vos lèvres retentissaient à leurs oreilles, votre inaccessible lumière étincelait en leurs esprits, l'amour brûlant de votre éternité imprimait à leurs cœurs d'ineffables et enivrantes vibrations! Et ils vous ont oublié pour contempler la robe du serpent, pour écouter son sifflement infernal, et ils vous ont abandonné pour se livrer à la bête immonde et manger le fruit de l'arbre maudit, quel mystère!

Si du moins le Seigneur avait mêlé quelque amertume à leur calice, mais il les avait établis dans une radieuse félicité. Certes, il est resté dans la pratique de la vertu d'incomparables joies, la paix de la conscience, cette sécurité absolue que l'on goûte à faire le bien sont plus précieuses aux âmes éclairées que toutes les satisfactions mauvaises offertes par le vice. Mais à quel prix faut-il acheter ce contentement mys-

térieux? Arroser sa couche et ses sentiers du torrent de ses larmes, déchirer sans cesse sa poitrine et son cœur, cueillir les roses au milieu des épines, mettre un frein à ses désirs, à ses colères, à ses haines, à ses amours, flageller sa chair, la condamner au jeûne, pour la réduire en servitude, vivre contre soi-même dans une lutte sans trêve et sans merci, voilà notre sort. Ils sont durs les chemins de la vertu, personne ne peut les suivre sans saigner, et c'est pourquoi, en partie, ils sont si souvent déserts, la voie qui conduit à la transfiguration est devenue si étroite et si escarpée!

Pour Adam et Ève, elle était fleurie et parfumée; le bonheur en bordait le cours, l'effort n'entraînait point de souffrance, la victoire se remportait sans combat. Il est vrai qu'un précepte les obligeait à renoncer à un des arbres de l'Eden, mais au milieu d'une telle profusion de biens ce joug était si doux, ce fardeau si léger, ce commandement si court à retenir, le respect si aisé à en garder! l'injustice qui le violait était d'autant plus coupable.

A ces raisons s'ajoutait « l'étendue d'un si grand crime qui comprend en soi tous les crimes, en répandant dans le genre humain la concupiscence qui les produit tous », en livrant au mal, à Satan, à la mort tous ses enfants, « non dans le berceau, mais dans le sein de leur mère, et même avant leur naissance... Oh! le plus grand de tous les pécheurs, s'écrie Bos-

suet, qui te donnera le moyen de te relever d'une si affreuse chute? quel asile trouveras-tu contre ton vainqueur? A quelle bonté auras-tu recours [1]? »

Messieurs, la face de la tentation n'a pas changé: si les fautes qu'elle entraîne n'ont pas les mêmes conséquences, elles sont occasionnées par les mêmes mots et les mêmes objets. Insensés, nous fermons les oreilles à la voix de Dieu, pleine d'infaillibilité, pour écouter les misérables oracles et les promesses du serpent; nous refusons d'adhérer aux mystères, qui nous sont imposés d'en haut et qui environnent les sommets, pour entrer dans d'autres mystères sans preuves, qui nous sont offerts d'en bas et remplissent les abîmes; nous nous soustrayons aux préceptes du Seigneur pour courber la tête sous le joug dur de Satan; nous brisons les liens de justice et d'amour qui nous attachent au ciel pour nous charger des lourdes chaînes que nous tend la main de l'enfer. Nous sommes toujours à la recherche de la science, de la liberté, de l'immortalité, mais au lieu de demander ce triple bien à l'Infini qui en possède la plénitude et peut nous en assurer la possession, nous nous adressons à la « nature qui n'est qu'un arbre portant des fruits », nous regardons, nous écoutons, nous mangeons, nous buvons, hélas! dans nos banquets, dans le commerce éperdu de notre chair et de

1. *Élévations*, *Ibid.*, VII[e] Élévation.

notre âme, avec un monde corruptible et fini, nous ne trouvons que l'ignorance, la servitude, la mort. Un jour luit où nous nous réveillons, honteux de notre nudité, rougissant de notre honte, accablés sous le poids de notre indigence et de notre infirmité, au bord d'un tombeau que l'espérance ne peut pas dorer de son lumineux rayon. Chose étrange, l'humanité errante et mille fois déçue reprend toujours les sentiers de la même fatale expérience, les leçons du passé ne convertissent pas son âme, les souffrances de son cœur ne l'arrachent pas à la tyrannie des causes qui les produisent. O Dieu, ajoutez encore aux forces que vous nous avez données, protégez-nous contre nous-mêmes et contre le monde, faites briller davantage en nous le feu de vos clartés, maintenez-nous par la violence aimante de votre grâce dans le paradis de votre Évangile, préparez la réalisation du désir que vous-même avez déposé en nous, le désir qui nous tourmente de voir, d'être libres et d'être immortels.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

LES PUISSANCES EXTÉRIEURES DU PÉCHÉ

IV. LA TRANSMISSION DE LA FAUTE ORIGINELLE

SOMMAIRE

La gravité du péché originel vient surtout de ce qu'il rend criminel tout le genre humain. — La persévérance de nos premiers parents eût rendu juste leur postérité, leur révolte entraine dans leur misère tous leurs enfants. — Mystère de la transmission de la première faute. — Paroles de Pascal. — « L'homme plus inconcevable sans ce mystère que ce mystère n'est inconcevable à l'homme. » — Division du discours (p. 171-173).

I

Sens du dogme catholique. — 1. *a*) Les Pélagiens nient la réalité du dogme catholique. — Rousseau n'est qu'un écho de ces sectes antiques (p. 173). — *b*) Au moment de sa conception, l'homme est saisi par le mal moral. — Ce mal n'est ni la faculté de mal faire, ni le penchant à mal faire, mais une faute réelle. — Distinction du mal et des mauvais penchants (p. 173-174).

2. *a*) Il s'agit d'un péché véritable. — Preuves (p. 174-175).

b) Ce n'est pas la transmission de l'acte d'Adam, mais la transmission de l'état coupable laissé dans la nature par cet acte (p. 175-176).

3. *a*) La communication se fait en vertu de la génération. — Connexion de la doctrine du péché originel avec l'unité de la race humaine (p. 176).

b) La foi et la science enseignent cette unité, d'où il suit que tous les hommes descendant d'Adam contractent par cette parenté la faute héréditaire (p. 176-177).

c) Privilège de la sainte Vierge (p. 177-178).

II

Deux faits expliquent la transmission : les peines que nous endurons, notre penchant à la dépravation.

1. *a*) Les châtiments qui ont frappé Adam et Ève nous frappent, exil du Paradis, révolte de la nature, stérilité de la terre, angoisse de l'enfantement, dérision de Dieu, la difficulté de trouver la vérité, le doute, les brisements et les deuils du cœur (p. 178-180). — *b*) Ce sont les justes qui sont ainsi frappés, les saints, plaintes

de Job. — *c*) Toute peine suppose une faute, le supplice dans la justice de Dieu ne va pas sans le crime (p. 180-183).

2. Les dispositions de l'âme au mal nous font toucher du doigt le péché originel. — *a*) Chacun découvre en soi un penchant violent à la perversité; les plus nobles constatent cette tendance; les philosophes, les moralistes, les éducateurs, les législateurs se basent sur ce fait pour établir leurs principes; les observateurs trouvent en nous « un fonds de brutalité » et même, comme MM. Taine et Brunetière, exagèrent la difficulté que nous avons de faire le bien (p. 183-185).

b) En réalité et historiquement le mal l'emporte sur le bien dans la vie individuelle, dans nos relations avec Dieu, au foyer, dans la société, dans les rapports internationaux (p. 185-190). — *c*) Cause de ce désordre, ce n'est ni Dieu comme l'ont voulu les manichéens, ni la société comme l'a prétendu Rousseau, aucune solution n'est aussi raisonnable que la solution catholique (p. 190-191).

III

Deux principes rendent acceptable le dogme de la transmission du vice originel.

1. L'hérédité. — *a*) La science a affirmé jusqu'à l'exagérer le principe de l'hérédité dans l'ordre physique, relations de l'ordre physique et de l'ordre moral; plus l'événement a de retentissement dans l'organisme, plus l'effet s'en fait sentir, exemple d'une lèpre hideuse qu'on ne peut pas nommer; plus une qualité vient des jours où les éléments agissaient avec une intensité ardente, plus elle se transmet avec ténacité. Textes de M. Taine (p. 191-193) — *b*) Ce système très rapproché de la doctrine catholique sur la transmission du péché originel qui a vicié la nature, dans ses dernières profondeurs, au commencement (p. 193-195). — *c*) deux objections (195).

2. La solidarité. — Volontés qui représentent une collectivité et l'engagent avec elles: le père, le roi, le pape. — Adam était constitué chef de l'humanité, nous étions tous en lui, et toutes nos volontés étaient dans la sienne et ont péché dans son péché (p. 196-197).

Promesse de la Rédemption. — Un nouvel Adam qui, lui aussi, sera chef de notre race : c'est Jésus-Christ. — Nous lui serons incorporés; par l'effet de sa puissante bonté, le rêve insensé d'Ève sera réalisé, nous serons mis en possession de la science, de la liberté, de l'immortalité, en sa Personne notre race sera divinisée. — Heureuse faute qui nous a assuré un tel Sauveur (p. 197-199).

CINQUIÈME CONFÉRENCE

LES PUISSANCES EXTÉRIEURES DU PÉCHÉ

IV. LA TRANSMISSION DE LA FAUTE ORIGINELLE

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

La gravité du péché originel lui vient non seulement des ruines qu'il accumule dans la vie de nos premiers parents, de la responsabilité qui compromet leurs personnes, ravit leur innocence, détruit leur bonheur, son énormité se prend surtout de ce qu'il engage la conscience de la race, de ce qu'il passe de leur âme dans la nôtre, de ce qu'il rend criminel tout le genre humain. Adam et Ève avaient été appelés, par la Providence, à communiquer à leur postérité la justice dont ils avaient été revêtus au moment de leur création; s'ils avaient persévéré dans le bien, quelles qu'eussent été, d'ailleurs, par la

suite, les prévarications individuelles de leurs descendants, nous fussions entrés dans la vie, avec une grâce abondante et une félicité ineffable au cœur. En revanche, leur révolte entraînait dans leur misère tous leurs enfants.

La transmission de la première faute est une vérité si spéciale, que bien des esprits en sont déconcertés ; son authenticité est si nécessaire, qu'il semble plus impossible encore de la nier que de l'affirmer; c'est ce qui a fait dire à Pascal : « Rien ne nous heurte plus que cette doctrine ; et cependant, sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme ; de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère que ce mystère n'est inconcevable à l'homme[1]. » L'auteur des *Pensées* a peut-être cédé une fois de plus à la manie janséniste qui l'inspire trop souvent et le porte à exagérer l'obscurité de la foi et les difficultés du bien ; il y a pourtant dans ses paroles une part d'exactitude que la suite de notre discours mettra en lumière. Jusqu'ici les puissances qui nous ont poussé au crime ne nous l'ont point imposé, l'acte d'Adam nous y condamne, en quel sens faut-il entendre cette assertion? Y a-t-il dans notre vie des phénomènes qui trahissent l'existence d'un mal moral, né avec nous et réel en chacun de

1. *Pensées*, XXIV, 97.

nous? Trouvons-nous des principes capables de justifier la thèse catholique? Tels sont les trois degrés de l'échelle que je vous invite à gravir en compagnie des docteurs que Dieu a espacés sur le chemin de l'histoire, pour illuminer et défendre victorieusement les oracles de sa Révélation.

I

Les Pélagiens furent les premiers hérétiques[1] qui nièrent la réalité du péché originel, et, par une réaction extrême contre les écoles manichéennes, soutinrent que l'homme naissait bon et que ses corruptions venaient de ses fautes personnelles. Lorsqu'il entonna son hymne à la nature, lorsqu'il chanta ses dithyrambes à l'excellence du cœur, à la droiture de la conscience, à l'instinct parfait qui s'éveille avec nous de l'ordre, de l'harmonie, de la vertu, Rousseau n'inventa rien, il fut l'écho des sectes antiques condamnées par l'Église, confondues par saint Augustin avec tant de profondeur et tant de perspicacité que saint Jérôme écrivit à l'évêque d'Hippone : « *qu'il ne pouvait passer une heure sans parler de lui, qu'on le considérait comme le nouveau fondateur de l'ancienne foi en ces jours, antiquæ rursus fidei conditorem*[2] ».

Notre croyance nous impose une autre idée, elle

1. Append., N. 1, p. 391.

2. Voir Bossuet, *Defense de la tradition et des saints Pères*, V, 10.

tient que chacun de nous, au jour même de sa conception, à l'heure où son corps et son âme s'embrassent pour la première fois, est saisi par le mal moral. Ce mot de mal moral, rempli d'un sens précis, ne désigne pas la faculté que nous avons d'imiter Adam et de faillir comme lui, cette faculté n'est qu'une possibilité de déchoir, entièrement distincte de la déchéance. Nous n'entendons pas davantage une disposition au crime, un penchant si impérieux soit-il, aux désirs coupables, aux affections louches, aux transports injustes, en un mot cette concupiscence qui entraîne aux plus fâcheux compromis, parce que, premièrement, cette tendance qui nous met si près de la faute n'est point une faute; parce que, secondement, cette tendance est dans la chair et dans la sensibilité, tandis que la faute est dans la volonté; parce qu'enfin ce goût de la prévarication, suite de la transgression originelle, principe de chutes futures, demeure, alors que la faute a disparu. Le baptême, en effet, enlève la tare morale, sans enlever l'infirmité qui nous expose à la violation des préceptes divins.

Il s'agit, dans la pensée orthodoxe, d'un véritable péché, d'un état coupable qui nous sépare du bien et de la Divinité, qui opère la rupture de notre âme avec sa fin dernière, qui nous rend passibles des peines temporelles et éternelles, réservées à quiconque aura outragé la loi. C'est pourquoi, aux fêtes

des naissances, dans le monde entier, se sont toujours mêlés des sacrifices, des rites expiatoires ayant pour but d'apaiser le ciel, d'effacer la tache héréditaire ; c'est pourquoi, sur la tête de l'enfant qui n'a pas pris conscience de lui-même, qui n'a encore ni pensé, ni voulu, ni ouvert les yeux à la lumière, nous répandons l'eau baptismale destinée à lui rendre l'innocence.

Vous me direz que le péché est un acte, qu'un acte est éminemment personnel et déjà incommunicable, qu'il est essentiellement fugitif et qu'il ne saurait ni se perpétuer, ni se transmettre, que, d'ailleurs, l'auteur de la première désobéissance, disparu depuis des siècles, ne peut rien imprimer en nous, puisqu'il n'est plus à même de nous toucher. Je vous réponds que le péché, qui se réalise par un acte, affecte la nature, laisse le criminel dans un état permanent, grave au fond de l'être des stigmates, altère les puissances de la vie : le désir, l'amour, la haine passent, la blessure reste, et le mal habite en nous d'une manière si réelle que nous rougissons de l'infamie dont il nous a marqués, que nous marchons accablés sous son poids. Nous n'enseignons donc pas, ni que l'acte d'Adam nous est transmis, ni que chacun de nous, d'une manière secrète, a renouvelé sa transgression ; nous enseignons que la nature qui nous est communiquée nous apporte l'indignité dont elle est pénétrée, qu'en nous devenant propre, elle fait rejaillir, jusqu'à notre personne, le vice qui la déprave.

Cette communication s'opère en vertu de la génération; la vie qui nous arrive est le véhicule du mal, le fleuve du sang qui coule à travers les âges ne passe jamais d'un homme à un autre homme sans lui porter la corruption dont ses flots sont remplis. Par conséquent, si quelqu'un voyait le jour par le fait d'une création, sans puiser son existence dans la race d'Adam, il naîtrait parfaitement pur; là où il n'y aurait plus de parenté avec le premier homme, il n'y aurait plus de faute, c'est le lien de la filiation qui établit la culpabilité. D'où il suit encore que le dogme dont il est ici question ne s'appliquerait pas à tous les individus, si tous ne descendaient d'une même et unique souche, que notre croyance, en cette matière, est solidaire d'une autre vérité : l'unité de l'espèce humaine. Vous devinez du coup que les théories transformistes, rigoureusement peut-être conciliables avec la foi aussi longtemps qu'elles sauvegardent cette unité, la contrarient formellement dès qu'elles rattachent les peuples à des troncs primitifs étrangers les uns aux autres.

Comme, d'après notre croyance, confirmée d'ailleurs par les études admirables de profondeur et de loyauté qui ont éclairé ce problème, toute l'humanité procède d'un seul couple, aucun homme ne naît qui ne soit coupable, nul n'échappe à une contagion qui a gagné la masse dans toute son étendue. Fût-on sorti d'un saint, ce saint ne transmet que sa substance, il ne nous infuse pas sa justice, car la justice

appartient à la personne, la faute appartient à la nature, et c'est la nature qui nous est communiquée : « Vous vous étonnez, dit saint Augustin à Julien, que de l'homme baptisé naisse un enfant pécheur, pourquoi ne vous étonnez-vous pas que de la semence d'olivier franc naisse un olivier sauvage, que d'un pur grain de froment naissent d'autres grains environnés de paille grossière[1] ? » Ainsi le juste livre la nature qu'il a reçue et non la perfection qu'il a conquise.

Il est vrai qu'une idéale créature s'est levée au ciel de l'histoire comme un astre nouveau, dans la splendeur immaculée de son innocence. En la voyant paraître dans le lointain, ravissant d'avance le monde par la limpide lumière de son regard, l'embaumant du parfum de son âme, du charme de sa personne, les lyres des bardes sacrés, les harpes des prophètes se sont émues et ont chanté, sur leurs cordes frémissantes, les hymnes de l'extase : « Quelle est celle qui monte du désert... exhalant la myrrhe et l'encens... pareille à l'aurore..., pure et ardente comme le soleil... *O céleste fille des hommes,* tu es toute belle, et il n'est point de tache en toi,... les vierges, séduites par ta grâce, t'ont vue et t'ont proclamée bienheureuse... les reines et les courtisanes t'ont vue et elles ont uni leurs voix pour te louer[2]. »

Mais si Marie a échappé à notre misère, c'est que, prématurément, elle a été rachetée ; par un privilège

1. *Sermons*, CCXCIV, 16.
2. *Cantique*, passim.

unique, contre la souillure qu'elle devait contracter, elle a été défendue par Dieu qui ne voulait pas que l'ombre du mal vînt effleurer la Mère de son Fils.

II

Deux faits incontestables appuient notre foi et confirment la présence réelle en nous du crime primitif : les peines que nous endurons et qui supposent une faute, les penchants à la dépravation, qui s'affirment en chacun de nous avec une violence désespérante, et qui obligent à reconnaître une rupture dans l'harmonie de notre être[1].

Dès qu'Adam et Ève eurent succombé, Dieu descendit, les appela et les frappa, en punition de leur révolte, de châtiments terribles. Or, nous sommes condamnés aux mêmes infortunes, nous gémissons sous le coup des mêmes vengeances. Comme eux, nous avons été bannis du jardin de délices, si loin des bords de ses fleuves enchantés que nous cherchons en vain le coin de terre où ont coulé leurs flots; comme eux, nous sommes persécutés par la nature qui, pareille à une marâtre, nous traite en ennemis : le sol maudit nous refuse notre pain si nous ne le baignons de nos sueurs; si nous ne le retournons nuit et jour, et dans toutes les saisons, il ne produit que de mauvaises herbes, des épines et des buissons; comme Ève, nos mères enfantent dans l'angoisse, la

1. Append., N. 2, p. 392.

fécondité qui est leur gloire met leurs jours en danger, et les hommes ne deviennent pères qu'en hasardant la plus chère moitié de leur cœur. Ces épreuves sont si intolérables qu'aujourd'hui la masse, ayant éteint le flambeau qui lui révélait la raison cachée de cet état de choses, se lève en hordes irritées, réclamant avec des menaces que ce travail épuisant soit adouci et en même temps rendu plus fécond; que les femmes, par un scandale qui indigne l'univers, se refusent à concevoir.

Comme nos premiers parents, nous marchons au milieu de nos larmes sous la dérision amère, insultante d'une Providence qu'on dirait cruelle et impitoyable; comme eux, nous sentons sans cesse sur nous la main de la mort et son souffle glacé; le cauchemar de son étreinte trouble nos plus légitimes sérénités, hante nos meilleures joies. Si, par la fortune, par la santé, nous évitons momentanément ces adversités, c'est pour retomber dans une inquiétude intérieure plus insupportable encore, portant sur les principes indispensables à l'organisation de nos sentiments, à l'orientation de nos intelligences et de nos volontés, car, que dire du malaise que nous éprouvons, au milieu des ténèbres à travers lesquelles nous avançons comme à l'aventure et à tâtons! Que dire de la torture du doute dans lequel tant de pensées se débattent, cherchant en vain un point ferme où elles puissent se réfugier et se reposer! Que dire des deuils, des brisements du cœur séparé de ce qu'il

aime, par la trahison, par l'ingratitude, par le trépas, déçu dans ses espérances, accablé sous le fardeau de la solitude, de la haine, de la calomnie, obligé de vivre dans un désert aride ou dans des sociétés odieuses! La poésie a trouvé pour nous peindre la tristesse de notre sort des inspirations qui ne s'épuisent pas, tellement le malheur revêt de formes diverses, tellement une puissance mystérieuse semble se plaire à renouveler pour chaque siècle l'intensité de notre souffrance, à ajouter, pour ainsi dire, d'intarissables flots à ses amertumes. O humanité qui te traînes vaincue, meurtrie, sanglante, agonisante, mourante sur de si lugubres chemins, qu'oses-tu encore parler de ta science, de ta vie, de ton bonheur, de ton immortalité, de ta divinité, c'est une pitié de t'entendre, comme c'est une pitié de voir le misérable se draper dans ses haillons et vanter son imaginaire opulence!

Ceux qui sont ainsi frappés ont-ils mérité ces châtiments par leurs fautes personnelles? Non, Messieurs, car nous sommes blessés par l'adversité avant qu'aucune prévarication nous ait désignés à la vengeance de Dieu. Les plus purs, les plus héroïques, les plus justes, les plus charitables gémissent sous le poids d'intolérables douleurs. Il en est, j'espère, parmi vous, qui se sont attachés à leurs devoirs, avec une inlassable constance, qui ont lutté contre eux-mêmes sans relâche, pour garder, dans leur cœur, la fleur de leur innocence, qui ont fait monter vers Dieu l'ardeur de leurs prières, l'encens parfumé de

leurs adorations, qui n'ont abusé ni de leur rang, ni de leur fortune, ni de leur pouvoir, qui ont servi les petits avec piété, versé dans toutes les infortunes et dans toutes les plaies le baume de leur bonté; en tout cas, nous avons connu à côté de nous de ces âmes d'élite, qui passent sur la terre comme des anges de lumière et de bienfaisance; en tout cas, l'Église signale à notre admiration des saints qui ont gardé la virginité de leur baptême, répandu dans le monde la clarté, la consolation; en tout cas, l'Écriture elle-même parle de créatures privilégiées que, durant leur carrière ici-bas, l'ombre de la honte morale n'a pas osé effleurer. Job ne craignait pas de se dresser en face du Tout-Puissant et de l'interpeller :

« Parle et je te répondrai,
Ou bien je parlerai d'abord, et tu me répondras.
Quel est le nombre de mes iniquités et de mes péchés?
Fais-moi connaître mes transgressions et mes offenses [1].
. . . . . .

... Il connaît les sentiers où je marche,
Qu'il m'éprouve, je sortirai pur comme l'or.
Mon pied a toujours suivi ses traces,
Je me suis tenu dans sa voie sans dévier.
Je ne me suis pas écarté des préceptes de ses lèvres,
J'ai plié mon cœur aux paroles de sa bouche [2].
. . . . . .

... Je sauvais le pauvre qui implorait du secours,
Et l'orphelin dénué de tout appui,

1. Job, XIII, 22-23.
2. *Ibid.*, XXII, 9-12.

L'homme près de périr me bénissait,
Je remplissais de joie le cœur de la veuve,
Je me revêtais de la justice comme d'un vêtement,
L'équité était mon manteau et mon diadème,
J'étais l'œil de l'aveugle
Et le pied du boiteux,
J'étais le père des pauvres,
J'examinais avec soin la cause de l'inconnu,
Je brisais les mâchoires de l'injuste,
Je lui arrachais sa proie d'entre les dents [1]. »

Ces natures d'élite ont-elles échappé à la souffrance? Oh! Messieurs, ces êtres de vertu ont été des êtres de douleur, leur vie n'a été souvent qu'un drame poignant, on les a vus accablés sous la maladie, sous la pauvreté, sous la calomnie, on les a entendus demander la mort à grands cris, répéter dans l'extrémité de leur désolation, dans les brisements de l'âme et du cœur :

« Périsse le jour où je suis né
Et la nuit qui a dit : un homme est conçu [2]. »

Que serait un Dieu qui aurait ainsi livré à l'angoisse ces créatures héroïques, si elles n'avaient pas quelque chose à expier? Il n'est point de peine sans faute; si nous étions innocents et que nous fussions exposés à ces rigueurs, les pierres du chemin voleraient pour protester contre l'injustice. Quoi! Messieurs, l'Infini frapperait le saint comme le scé-

1. Job, xxix, 12-18.
2. *Ibid.*, iii, 3.

lérat, ferait passer le supplice sans le crime? A cette pensée, tous nos instincts de droiture se cabrent, ce jour-là l'iniquité aurait envahi le ciel et Dieu ne serait plus Dieu.

La conclusion s'impose : nous sommes frappés, donc un péché nous vaut ce châtiment.

Si le spectacle de la souffrance imposée à l'humanité nous amène à conclure à l'existence en nous d'une faute, on pourrait dire que nous touchons le mal du doigt, dès que nous étudions les dispositions de l'âme[1].

Quiconque, en effet, scrute son cœur et sa conscience, découvre en lui-même une loi redoutable qui tend à régner sur lui, à le conduire à des actes aussi contraires à son honneur qu'à son véritable intérêt, des instincts dépravés qui le poussent avec violence à battre en brèche les principes dont nous reconnaissons la vérité absolue. Par suite, pour faire le bien dont nous confessons la nécessité, il faut se livrer à un effort pénible, souvent héroïque; se condamner à des exercices rudes, répétés; imposer silence à mille sollicitations qui viennent de la chair, du sang, de l'imagination et jusque de la volonté et de la raison, en quelque sorte égarées avant même d'avoir agi. Pour faire le mal, au contraire, nous

1. Append., N. 3, p. 392.

n'avons qu'à nous laisser aller sur notre pente, il pullule en nous, il se développe, il éclate avec une effroyable intensité, avec son cortège de bassesses et de hontes, sans que nous ayons besoin de le cultiver.

Ces penchants ne sont pas avoués uniquement par ceux qui, ayant succombé, ont intérêt pour s'excuser à grossir les difficultés de la vertu; les âmes les plus nobles s'en plaignent comme d'un pesant fardeau sous lequel, à chaque instant, elles sont tentées de fléchir. « Je ne fais pas le bien que je veux, disait un athlète de la sainteté, et je fais le mal que je hais [1]. »

Nos philosophes, nos moralistes, nos éducateurs, nos législateurs qui ont publié que l'homme était droit, qu'il n'avait qu'à suivre sa nature pour monter et se transfigurer, dès qu'ils sont entrés dans la vie réelle, accumulent les préceptes, les moyens de répression, les menaces capables de refréner des débordements qui mettent en danger l'ordre, la paix, la civilisation, les institutions indispensables. Les observateurs plus impartiaux et plus positifs ont été tellement impressionnés par les études qu'ils ont faites à la lumière de la physiologie, de la psychologie, de l'histoire, que, pour les uns, le rejeton d'Adam cache « un fonds persistant de brutalité, de férocité, d'instincts violents et destructeurs, auxquels s'ajoutent, s'il est français, la gaieté, le rire, et le plus étrange besoin de gambader, de polissonner au mi-

1. S. Paul, *Rom.*, vii, 15.

lieu des dégâts qu'il fait[1] » ; pour les autres, tout est si perverti en nous, que nul ne saurait être juste, chaste, prudent, fort, sans anéantir en lui les aspirations les plus radicales du tempérament et de l'espèce ; pour d'autres, enfin, le fils de notre sang, venu d'une bête, est totalement dominé par l'animalité, c'est « un fou » qu'un rien précipite en de frénétiques transports, chez lequel la raison n'est qu'une « acquisition tardive », une conquête mal assurée[2].

Nous n'acceptons point en leur exagération ces systèmes, nés dans les écoles manichéennes, protestantes, jansénistes, évolutionnistes, remises en honneur en ces derniers temps par MM. Taine et Brunetière, opposées en plusieurs points à la doctrine catholique ; nous n'avons une idée aussi humiliante ni de l'homme, ni de la nature, ni de la raison ; mais des expériences accumulées, il nous est permis de conclure que nous apportons en naissant deux tendances contraires : le goût du bien et le goût du mal, et que dans la vie la seconde éclate beaucoup plus impérieuse que la première.

En fait, le mal l'emporte, dans l'ensemble, sur le bien, comme l'a dit le P. Lacordaire, « ce qui est commun, c'est le vice, ce qui est rare, c'est la vertu[3] ».

1. M. Taine, *Origines de la France contemporaine : La Révolution*, I.
2. *Ibid.*
3. 61e Conférence de Notre-Dame.

Dans l'ordre individuel, le règne de la raison est pour ainsi dire accidentel : ce n'est pas la conscience, la vérité, la sagesse qui décident, mais la puissance physique, le besoin corporel, l'état du cerveau, des nerfs, du sang, de l'estomac. Les appétits, en vertu de leur propre poids, tirent de leur côté chacun pour soi, et comme notre organisme est composé de rouages sans nombre qui se précipitent à l'aveugle, une confusion ténébreuse, une mêlée incessante d'aspirations diverses et contradictoires amènent le triomphe de l'imagination sur la pensée, de la chair sur la liberté. Nous souffrons de cet état de choses, l'ange se révolte contre les victoires de la bête, après les batailles perdues nous versons des larmes amères, preuve que la sainteté garde en nous des défenseurs; hélas, le lendemain, malgré les résolutions et les remords de la veille, la tempête se levant à nouveau, nous sacrifions une fois de plus notre dignité à notre passion; ainsi se perpétue la prépondérance de la perversité sur la sainteté.

Dans nos relations avec Dieu, sommes-nous meilleurs? Non, car Dieu doit occuper la première place dans notre esprit et dans nos affections, l'occupe-t-il? Ah! Messieurs, j'en appelle à vous, qui tous peut-être, croyez en lui, à vous qui parfois venez dans ses temples, à vous qui écoutez sa parole et connaissez son Évangile. Vous arrêtez-vous pour le contempler, votre regard essaie-t-il de trouver son regard,

son image vous suit-elle comme une obsession sacrée, dans le sanctuaire intime de votre âme appelez-vous sa présence, vous répétez-vous à vous-mêmes avec attendrissement son grand nom? L'aimez-vous? Avez-vous le souci de lui plaire, de sacrifier quelque chose de votre luxe, de vos plaisirs, de votre vanité pour garder sa grâce: portez-vous dans vos poitrines l'aiguillon qui ne laisse pas de repos, le tourment qui ne s'endort pas, le feu qui ne s'attiédit pas de la céleste charité? A la Beauté première, à la Tendresse sans bornes, à l'Esprit suprême, ne préférez-vous pas l'or, la matière, la terre, le vent qui passe, la fleur qui s'ouvre, la feuille qui pâlit, l'aurore, le printemps, l'étoile, la montagne, la mer, tout ce qui est fini, tout ce qui vit, tout ce qui resplendit? Mais alors quel culte reçoit Dieu de la multitude perdue dans ses labeurs, dans ses distractions, dans ses inquiétudes? Et pourtant la pensée de Dieu, l'amour de Dieu, le commerce avec Dieu, voilà le bien; l'oubli de Dieu, l'indifférence vis-à-vis de Dieu, la rupture avec Dieu, voilà le mal.

Dans nos relations avec nos frères, est-ce la justice qui prévaut ou bien l'injustice? Est-ce la fraternité ou l'égoïsme? Poser la question, c'est la résoudre. D'un côté nous sommes faits pour la société, nous ne pouvons nous en passer, le développement de notre personnalité ne s'effectue point sans un

contact avec nos semblables; de l'autre, l'amour effréné de nous-mêmes nous rejette sans cesse mécontents, aigris, dans la solitude; la haine, quand elle ne porte pas sur le mal, est une torture pour le cœur, la jalousie met l'enfer au dedans de nous, et pourtant nous nous y livrons sans cesse, et sous leur inspiration nous diffamons, nous calomnions, nous frappons, nous blessons, nous tuons nos semblables, en mêlant à nos crimes des circonstances de perfidie, d'atrocité dont un instant s'épouvante l'univers et que demain l'univers verra se renouveler.

Dans la famille, là où le sang vient de couler de la même source, donnant des physionomies si pareilles les unes aux autres qu'on a peine à les distinguer, l'amour ne règne pas en maître. Sans parler des froideurs, des caprices, des disputes quotidiennes, des animosités ridicules, des vengeances mesquines qui font du foyer un séjour douloureux, il est des ruptures du père aux enfants, de l'époux à l'épouse, des frères aux frères, des inimitiés obstinées qu'une question d'intérêt, de vanité a réussi à faire naître, et que la mort avec son appareil d'émotions n'arrive pas toujours à effacer.

Entre les nations, la sympathie a-t-elle le dessus? Oh! Messieurs, quel est celui d'entre nous qui n'a pas été séduit par la perspective d'une pacification universelle? Quel spectacle, le jour où l'on verrait les races s'embrasser dans un sentiment de sincérité, les em-

pires se tendre la main, unir leurs efforts pour promouvoir, avec leurs énergies colossales, la science, la religion, la charité! Quel progrès, si, d'un commun accord, les maîtres des peuples, par un contrat indissoluble, abolissaient la guerre, cette affreuse chose, cette rencontre féroce de deux races qui usent leur génie à inventer de nouveaux et toujours plus terribles moyens de destruction! Quelle joie si l'on pouvait se promettre que jamais plus on ne verrait la mort se promener sur les champs de bataille, siffler avec les balles, éclater avec les obus, frapper les têtes fières, briser les poitrines vaillantes, le soir emporter sur son char ensanglanté tant de vies, tant de jeunesse, tant d'espérances!

Hélas! c'est un rêve, un rêve qu'on ne peut caresser sans en devenir la victime : il est au cœur des peuples comme au cœur des individus trop d'égoïsme, trop d'orgueil, trop d'âpreté, trop d'ambition, les alliances les plus solides chancellent pour un rien, le moindre incident change en hostilités les plus sincères ententes et les meilleures amitiés; le passé nous apprend ce que sera l'avenir, la guerre est un mal inévitable qui ne s'évanouira point avant que la dépravation qui la cause n'ait fui l'âme de l'homme, la seule façon de l'empêcher que nous enseigne la sagesse, c'est de la préparer. *Si vis pacem, para bellum*. Triste conclusion qui nous révèle à quel degré la famille d'Adam est pervertie!

Inutile d'insister davantage, Messieurs, où que nous

allions, quelque voix que nous écoutions, notre race nous apparaît, d'un pôle à l'autre pôle, livrée à l'injustice, à la superbe, à la débauche; sur toute la surface du monde le mal tient le sceptre et l'emporte sur le bien[1].

D'où vient un désordre si universel? De Dieu, ont répondu les manichéens; nous avons prouvé naguère que cette affirmation était un blasphème. De la diversité des éléments qui constituent la substance humaine, ont enseigné les philosophes. Non, car dans ces éléments il y a un ordre naturel, une hiérarchie qui, dans un être bien fait, doit au moins assurer la suprématie aux puissances supérieures, je veux dire, à la raison, à la volonté, à la liberté. De la société, des villes, a dit Rousseau, des lois qui régissent les villes, les sociétés et qui retiennent la conscience sur le penchant de son originelle bonté. Non, Messieurs, car d'abord d'où vient le vice de la société, son caractère néfaste, sinon des citoyens qui la composent et l'ont fondée; non, car l'enfant, avant tout contact avec ses semblables, est enclin à la barbarie, ce n'est que par une culture profonde, par la force d'un art où l'éducation sait mêler à une grande suavité une mâle énergie, qu'il peut espérer ne pas devenir un monstre!

En vérité, aucune solution ne vaut la solution catholique; troublée à son origine et dans sa source primitive, la nature humaine n'arrive à nous que

1. Append., N. 4, p. 394.

mutilée, faussée, pervertie; ses actes, les manifestations de sa vie sont proportionnés à sa faiblesse et à ses crimes, sa fureur de mal faire découle spontanément de sa dépravation séculaire.

III

Nous n'avons pas abordé le point le plus mystérieux du problème, la transmission du mal. Nous avons affaire à un fait unique dans l'ordre moral, car, d'ordinaire, il est de l'essence d'un état saint ou coupable de provenir de la personne même dont il est l'état, de sa raison, de sa volonté, de sa liberté; comment, dès lors, est-il possible que nous soyons condamnés à naître avec un crime dont nous ne sommes pas les auteurs[1]?

Deux lois nous permettent d'expliquer la doctrine catholique et de montrer qu'il n'y a rien en elle de contraire à la sagesse : la loi de l'hérédité, la loi de la solidarité.

La science a affirmé jusqu'à l'exagération le principe de l'hérédité : elle a répété que la santé physique, que la vigueur intellectuelle, que les dispositions morales nous venaient de nos ancêtres, que notre personnalité n'était que le produit des énergies du passé, que le résultat du travail opéré par le temps. C'est d'abord dans le corps et dans la constitution que l'on retrouve les traces d'actes qui

1. Append., N. 5, p. 395.

se sont évanouis, nul de vous n'ignore que les maladies entrées dans le sang se communiquent avec lui, qu'à notre premier jour la conformation normale ou vicieuse du cœur, des nerfs, du cerveau dépend, d'une manière souvent désespérante, des tempéraments sains ou détraqués des pères qui nous ont engendrés. Par suite du commerce intime du corps avec l'âme, les tares de la chair agissent presque fatalement sur l'esprit, de sorte que les fils des débauchés sont voluptueux, les fils des lâches sont lâches, les fils des tribus menteuses sont menteurs, les fils des braves sont braves et les fils des héros sont héroïques, encore qu'il convienne d'admettre des exceptions à cette règle et de sauvegarder l'autorité et les droits de la liberté.

Plus un événement aura eu de retentissement dans l'organisme, plus l'influence s'en fera sentir à travers les générations. D'après l'avis de médecins illustres, il est une lèpre hideuse, dont je ne puis dire le nom par pudeur et par respect du temple de Dieu, une lèpre dont le monde parle avec un cynisme scandaleux, qu'il contracte avec une légèreté inouïe, particulièrement dans ces communautés infâmes auxquelles on laisse une complète licence, une lèpre qui imprime à de telles profondeurs ses stigmates de honte, que rien n'en pourra effacer la marque, et que cent ans, peut-être, après, sous l'empire de cette ignominie, un malheureux enfant naîtra, maniaque, idiot, rachitique. C'est que l'ignominie, dont

il est la victime, s'est gravée jusqu'aux fibres les plus intimes de la nature.

Plus une qualité viendra des jours primitifs où les causes et les éléments agissaient avec une intensité ardente, comme dans une fournaise, plus elle met d'obstination à se propager; malgré les efforts des milieux « les grands traits de la forme originelle subsistent [1] »! M. Taine, dont vous ne récuserez pas la valeur, que j'aime à vous citer, car il ne travaillait pas pour des dogmes, a établi sur ce principe les deux tiers de ses théories de littérature, d'art, de philosophie, de politique, d'histoire. « Une race, dit-il, comme l'ancien peuple aryen, éparse depuis le Gange jusqu'aux Hébrides, établie sous tous les climats, échelonnée à tous les degrés de la civilisation, transformée par trente siècles de révolutions, manifeste pourtant dans ses langues, dans ses religions, dans ses littératures et dans ses philosophies la communauté de sang et d'esprit, qui relie encore aujourd'hui tous ses rejetons... Rien d'étonnant dans cette ténacité extraordinaire. Quoique l'immensité de la distance ne nous laisse entrevoir qu'à demi et sous un jour douteux l'origine des espèces, les événements de l'histoire éclairent assez les événements antérieurs à l'histoire, pour expliquer la solidité presque inébranlable des caractères primordiaux [2]. »

Y a-t-il donc si loin, Messieurs, de ce système qui

1. Taine, *Histoire de la Littérature anglaise*, Introduction.
2. *Ibid.*

est incontestable, au moins dans ses données générales, au dogme du péché originel? Nous venons tous d'une même source, cette source a été souillée, est-il étonnant qu'en passant par les veines de nos ancêtres elle nous apporte l'indignité en même temps que la vie? « Comment rendre pur, disait Job, un être conçu d'un sang impur[1] ? » Comment naître juste quand on est formé pour ainsi dire, d'éléments injustes et criminels? Et puisque ce n'est pas seulement la personne qui a été dépravée par la première faute, mais la nature, la race, l'espèce, n'est-il pas acceptable que quiconque recevra cette nature recevra en même temps la tare dont elle a été imprégnée jusqu'aux moelles?

Par ailleurs, ce que nous avons dit dans notre dernière conférence prouve que, par la rébellion d'Adam, la nature a été bouleversée dans ses dernières profondeurs, l'acte d'une volonté puissante, qui tenait toutes les pièces d'une machine si compliquée venant à se pervertir, le trouble a envahi jusqu'aux ressorts suprêmes de l'être humain.

Et s'il est vrai que plus on remonte dans la série des âges, plus les traits des originaux sont durables, il ne répugne pas qu'Adam, étant le premier de tous, nous ait communiqué avec une énergie supérieure aux énergies secondaires sa physionomie et, si je puis ainsi m'exprimer, les lignes de sa constitution

1. Job, XIV, 14.

morale. Par son péché, en effet, il a dégradé le type créé par Dieu, lui a substitué un autre type aussi coupable que le premier était juste.

Si vous me demandez pourquoi, dans la race, le type créé par Dieu n'a pas triomphé du type créé en quelque sorte par Adam, je vous réponds que le type créé par Dieu a survécu, qu'il est resté susceptible de se refaire par le secours d'une autorité céleste; que, mêlé à un sang sacré, notre sang retrouvera son antique générosité; mais, en attendant que cette nouvelle sève ait pénétré dans nos veines, nous recevrons de nos pères une nature dans laquelle l'œuvre du Très-Haut se composera avec la honte que le chef de la famille humaine y a gravée au début de notre histoire.

Si vous me dites que la loi d'hérédité n'est qu'une loi physique, je pourrai faire des réserves et insinuer qu'il y a bien quelque part morale dans les phénomènes de transmission dont nous avons parlé. En tout cas, je garderai le droit, cette loi ne fût-elle que physique, de vous faire expliquer pourquoi cette loi existe, pourquoi, à mille ans de distance, je porte encore en moi le poids d'un acte commis par un de mes ancêtres. Le mal physique est un vrai mal et s'il se propage, en dehors du concours actuel de celui qui est accablé sous sa tyrannie, je ne saisis pas pourquoi le mal moral n'aurait pas, au moins en certains cas, la possibilité de se répandre de la même façon[1].

1. Append., N. 6, p. 396.

Je vous entends m'objecter que le mal moral suppose la coopération volontaire de celui qui en est coupable. Oui, mais alors j'invoque une seconde loi qui nous conduira plus loin : la loi de la solidarité. Notre volonté a péché dans la volonté d'Adam, laquelle contenait en elle la volonté de toute l'espèce. L'humanité est un arbre, un corps dont Adam est le tronc, dont nous sommes les membres et les rameaux, il y a entre lui et nous solidarité. Tous les hommes sont en un seul homme et, de même qu'en s'engageant dans la justice, il nous eût engagés tous avec lui, de même en se plongeant dans l'iniquité, il y plonge sa postérité. Il y a des êtres qui, en agissant, n'agissent pas seulement pour leur propre compte, mais représentent une collectivité ; quand le père signe un contrat, la famille signe en sa personne, quand le Roi veut, toute la nation veut, quand le pape parle, la catholicité parle.

L'analogie est d'autant plus efficace que, souvent, bien des individus regimberaient s'ils étaient consultés ; pourtant l'autorité, qui est comme le résumé de toutes les libertés, s'étant prononcée, s'étant liée, s'étant avilie, toutes les libertés se seront prononcées, liées, avilies par sa bouche, on ne dira pas seulement que Charlemagne, que Louis XIV, que Napoléon ont déclaré la guerre ou fait la paix, on dira : la France a déclaré la guerre ou fait la paix. En invoquant ce principe, on comprend mieux la doctrine de l'Église sur le point qui nous occupe. Adam était cons-

titué par Dieu comme chef du genre humain, chargé de décider des relations à établir entre le Créateur et la créature, aussi longtemps qu'il chanta, qu'il adora, par ses lèvres toute la postérité adora et chanta, quand il rompit avec le ciel toute la postérité partagea sa rupture. C'est bien ainsi que la foi a toujours entendu le péché originel, nous n'avons fait qu'analyser le texte de saint Paul : « C'est par un seul homme que la mort est entrée dans le monde[1] », et répéter le mot de saint Augustin : « Vous cherchez par quelle fissure le mal a pénétré notre âme, pourquoi vous mettre en peine de découvrir une issue secrète, quand vous avez une porte ouverte? Par un seul homme, par le délit d'un seul, par la désobéissance d'un seul le crime a envahi la terre, que vous faut-il de plus? quoi de plus clair, quoi de plus inébranlable[2]? »

Dieu, Messieurs, aurait pu nous abandonner à notre sort, c'était son droit, nous laisser nous traîner dans notre fange, nous débattre dans notre misère, jusqu'au jour où il nous aurait chassés définitivement, non plus du paradis terrestre, mais du palais de sa gloire éternelle. Son cœur ne s'est point arrêté à ce dessein rigoureux : s'il a condamné Adam à souffrir et à mourir dans sa personne et dans toute sa postérité, au moment même où il prononçait sa juste sentence, il annonçait en des termes mystérieux qu'il

1. *Rom.*, v, 12.
2. III *Cont. Jul.*, 24.

allait réparer son plan ruiné par notre faute, que l'édifice de la Création, bâti avec des pierres, s'effacerait malgré sa beauté devant le temple de la Restauration construit avec de l'or et des diamants.

De cette femme, en effet, la première pécheresse, il suscitera un homme dont la grandeur fera oublier la dépravation du premier, qui, d'un geste magnifique, relèvera toute notre race et la transportera à des sommets jugés inaccessibles de vertu et de sainteté, un être, si en faveur auprès du Père, qu'il rétablira les relations entre le ciel et la terre, en y mettant une intimité et une tendresse que nous pensions à jamais irréalisables, une Personnalité si bonne, si compatissante, si maîtresse de la nature, des éléments, de la vie, de la mort, de la terre, de l'éternité que, touchant son corps, reposant notre tête et mettant notre main dans sa poitrine, nous serons contraints de dire qu'il est de notre chair et de notre sang et que pourtant il est au-dessus de nous, qu'en étant en toute vérité fils d'Adam, il reste avec non moins de vérité Fils de Dieu. Au moment même où nous sommes conçus, nous sommes incorporés à notre premier père, en recevant le trésor de son sang, nous contractons la tache de son âme; à peine serons-nous nés, jusque, parfois, dans le sein de nos mères, nous sera infusée une sève nouvelle qui nous assimilera au Christ, nous fera participer à sa vertu, nous rendra capables d'être associés à sa gloire. Par le crime d'un seul, l'iniquité et la mort, qui en est

la solde, ont pénétré tout le genre humain; par la vertu et par la sainteté d'un seul, l'innocence reconquerra tous les rejetons de la race perdue, car s'il n'est pas en notre pouvoir d'échapper à l'héritage funeste du péché antique, il dépend de nous de nous attacher au Sauveur et de le suivre partout où il va; en dégradant la nature, Adam pervertira toute l'espèce, en s'unissant à cette même nature, Jésus réhabilitera toutes les générations.

Nous demeurerons, pendant notre séjour ici-bas, assujettis à la souffrance, à la tentation, mais notre nouveau Chef nous prodiguera les forces qui sont nécessaires pour porter nos croix et déjouer les ruses du serpent. Satan promettait aux habitants du Paradis qu'ils deviendraient des dieux; en suivant son conseil, ils ressemblèrent bientôt aux bêtes, Jéhovah, en les voyant si bas et si nus, rit de leurs vaines ambitions et, en même temps, par l'effet de sa miséricordieuse puissance et sous l'empire d'un incompréhensible élan de bonté, il prépara la réalisation du rêve insensé qu'avait formé sa créature : un homme a été Dieu et a apporté à ses frères la facilité de conquérir, par son intermédiaire, la science, la liberté, l'immortalité dont le désir les avait perdus; de sorte que nous ne pouvons nous empêcher de crier : heureuse chute qui nous a valu une pareille gloire! heureuse faute qui nous a assuré un tel Rédempteur!

SIXIÈME CONFÉRENCE

LES PUISSANCES INTÉRIEURES DU PÉCHÉ

St. Albert's College Library

SOMMAIRE

La vraie source du mal est en nous. — Trois sources principales du péché en nous : l'habitude, le tempérament, la nature (p. 205-206).

I

1. Force de l'habitude sur la conduite, comment elle s'empare de tout l'être humain pour l'incliner dans un sens, comment elle crée en nous des besoins nouveaux et impérieux; comment elle finit par dompter toutes les résistances (p. 206-208).

2. Difficulté de remonter la pente, captivité dans laquelle nous enferme l'habitude. — Amour que nous avons de nos habitudes, déchirement que nous éprouvons si nous avons le courage de les déraciner (p. 208-211).

II

L'habitude a été contractée par des actes coupables et ces actes sont en partie explicables par le tempérament.

1. Action du tempérament sur la vie, races barbares difficiles à contenir, races décadentes difficiles à mouvoir. — Faculté que nous avons de regimber contre le tempérament — Le tempérament est une habitude de la famille ou de la race qui a commencé par des actes (p. 211-216

2. Nécessité de faire appel à une habitude plus invétérée, à un vice plus radical du tempérament, c'est la corruption originelle qui blesse la sensibilité, la raison, la volonté (p. 216-219).

III

Tout ce que nous avons dit n'explique pas le péché originel. Adam n'avait ni mauvaise habitude, ni mauvais tempérament, ni corruption. Perfection de sa force et de sa justice (p. 219-220).

1. Notre qualité d'homme nous mène plus loin. — Hostilité des éléments qui nous composent, le corps et l'esprit. — Le corps nous entraîne vers la matière, l'esprit vers l'idéal. — Mais la matière

est plus près de nous, c'est par elle que commencent toutes nos connaissances, elle nous est plus connue. — L'univers immatériel nous demeure longtemps étranger, nous ne le connaissons que peu et mal. — D'où l'empire formidable de la matière sur nous, et le penchant que nous avons à lui sacrifier le royaume de l'esprit (p. 220-223).

2. Les anges n'avaient point de corps, ils ont péché. Nous sommes des créatures, voilà le dernier mot de notre fragilité. — Toute créature est peccable, car venue du néant elle y retourne par elle-même et par son propre poids. — Or aller au néant, c'est aller au péché. — Aller au néant, c'est fuir Dieu, qui est l'Être, c'est se soumettre à l'imagination, aux instincts, au corps, c'est-à-dire quitter les régions de l'immortalité pour retourner vers les choses périssables, c'est aussi pécher (p. 223-227).

Résumé des causes du péché. — Puissance que nous avons de les vaincre. — Grandeur de ceux qui remportent cette victoire (p. 227-228).

SIXIÈME CONFÉRENCE

LES PUISSANCES INTÉRIEURES DU PÉCHÉ

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Jusqu'ici nous n'avons parlé que des causes extérieures du péché; si l'on excepte la transmission de la faute originelle, ces causes ne nous imposent point le mal, elles ne peuvent que nous exciter à le faire. De sorte que la vraie source des crimes personnels est en nous, que là est la puissance qui seule suffit à les enfanter; tout acte, nous l'avons souvent répété pendant ces cinq années, qui ne jaillit pas de notre fonds, qui se produit en nous, sans notre initiative et sans notre libre concours, n'est digne ni de louange, ni de blâme, ne saurait nous être imputé, car il échappe à la moralité, il est en dehors de ses cadres. Aussi longtemps, par conséquent, que l'âme n'a pas volontairement cédé aux suggestions de Satan, aux inspirations des sociétés ou des hommes pervers, aux sollicitations des mille créatures qui consciemment ou non s'efforcent de nous entraîner,

quoi qu'il en soit des troubles dont nous sommes le théâtre dans notre organisme ou dans notre sensibilité, nous sommes victimes et non coupables, la souffrance même occasionnée par cette invasion et cette violence brutales du dehors, offerte à Dieu avec humilité, ne laisse pas d'être méritoire devant ses jugements. Il faut donc trouver en nous d'autres puissances capables d'engendrer le péché; on peut ramener à trois les sources intérieures du péché : l'habitude, le tempérament, la nature: aujourd'hui, nous nous appliquerons à déterminer leur influence.

I

Si je demande à quelqu'un vivant dans le péché pourquoi il se livre à la débauche ou à l'orgueil, pourquoi il entre dans les spéculations du jeu, de la bourse, de l'industrie qui engagent dans des injustices patentes ou déguisées, pourquoi il se plonge chaque jour dans la légèreté et dans l'oisiveté de la vie mondaine si stérile en bien, si féconde en mal; pourquoi il abandonne son foyer pour prostituer son cœur, sa conscience, son honneur, sa santé dans des lieux infâmes; si je lui demande quels secrets ressorts le meuvent quand il se laisse aller aux gestes de la violence et de la colère, aux paroles de scepticisme, de mensonge, d'incrédulité, d'impiété, aux sentiments effrénés de haine, de jalousie, d'ambition, de cupidité, il me répondra souvent : c'est une habitude.

Il est, en effet, une habitude dont nous avons parlé l'année dernière, qui nous pousse vers la sainteté et qui s'appelle la vertu, et il est une autre habitude non moins forte qui nous incline vers le mal, et qui se nomme le vice [1]. Le vice pèse sur la liberté, arrache notre âme à l'indifférence qui la tenait en suspens entre le devoir et la prévarication; dominée par lui, la volonté oriente les énergies dont elle dispose vers l'iniquité, penche à gauche tout l'arbre humain, car progressivement nous sommes vaincus par sa tyrannie, l'esprit comme fasciné regarde dans une seule direction, l'imagination cherche les mêmes spectacles, les appétits s'inclinent dans le même sens fâcheux, il n'est pas jusqu'au sang, jusqu'à la matière dont nous sommes faits qui ne suivent la pente conduisant à l'abîme.

Le crime trouve par conséquent des sympathies, des complaisances, des complices non pas seulement dans nos pensées, dans nos désirs, dans la sensibilité, mais dans les moindres atomes de notre chair; c'est comme une nouvelle nature qui s'est incarnée en nous et qui de tout son poids nous emporte du côté de la perversité. Chaque jour, les besoins créés par cette nouvelle nature, qui s'est façonné un organisme en rapport avec elle-même, parlent sur un ton impérieux, réclament leur pâture et leur satisfaction. Peu à peu les résistances désarment, les obstacles qui barraient le chemin aux appétits dépravés s'aplanissent : l'homme, sollicité régulièrement aux mêmes com-

1. Append., N. 1, p. 397.

promis, devient pareil à une machine dont les mouvements sont réglés d'avance; sans lutte, sans hésitation, sans réflexion, conduit par cette sorte de fatalité, il va s'agenouiller devant l'autel du veau d'or, sacrifier aux dieux de l'orgueil, de la volupté, de l'injustice; des hauteurs où le Créateur l'avait placée, la vie descend dans l'abîme, comme les torrents se précipitent de la montagne, ses ondes ne sont plus même tentées de sortir du lit profond qu'un travail continu a creusé et que chaque acte nouveau creuse davantage; semblable au flot, l'âme coule, en chantant, sans même s'apercevoir que sa voix détonne, que ses accents faussés troublent l'harmonie de l'univers, elle pèche comme on mange, comme on boit, comme on respire.

Parfois, le coupable rêve un instant de remonter la pente, mais il se sent captif, les entraves, qui lui paraissaient de soie, sont de fer quand il essaie de les briser, leur force le replonge jusqu'au fond. « Il arrive, dit saint Augustin, que je suis saisi d'un sentiment étrange, une douceur inconnue me pénètre, qui, devenue achevée, serait je ne sais quoi qui ne serait plus la vie. Mais je retombe sous le joug de mon accablante misère, je suis absorbé à nouveau par mes fatales et ordinaires passions, je suis lié, et je pleure beaucoup sans que l'abondance de mes larmes m'arrache à ma servitude, le seul fardeau de l'habitude me rejette dans le gouffre [1]. »

1. *Confess.*, X, 40.

Pour sortir de ce cachot il faudrait, dans un élan de courage, renverser tous les obstacles accumulés pendant des années, enfoncer les portes d'airain que nous avons volontairement fermées derrière nous comme pour nous empêcher tout retour, abattre les hautes murailles élevées jour par jour, ruiner, par un seul acte, l'édifice de corruption construit par des milliers d'actes.

Loin de consentir à cette exécution cruelle, nous redoutons tout ce qui nous en parle : la voix de la conscience qui nous met en face de notre honte, la vue du temple dont la seule atmosphère est pleine de reproches, la lecture de l'Évangile dont les moindres mots contiennent une réprobation, le prêtre dont la présence nous accuse, le tribunal sacré de la confession dont le souvenir nous condamne. Malheur à celui qui oserait mettre une main indiscrète sur notre cœur pour en extirper le mal qui nous ronge, nous lui en voudrions comme à un ennemi, comme à un meurtrier.

C'est que nous aimons follement notre esclavage, les détails les plus minimes de notre état nous sont chers, les tyrans sans nombre qui nous dominent ont sur nous un pouvoir absolu, dès qu'ils nous tirent par la robe de notre chair, par le manteau de notre sensibilité, nous nous hâtons d'obéir; dès que leurs accents se font entendre, nous commençons à tressaillir : pour nous empêcher de nous rendre à leurs invitations de sirènes, il faudrait nous attacher avec

des cordages, comme le héros des épopées antiques[1]. Notre corps se flétrit, notre santé s'altère, nos années s'abrègent, notre honneur succombe dans la boue, notre génie s'étiole, notre volonté meurt, le bonheur cesse d'éclairer notre foyer, le vide se fait autour de nous, nous acceptons tous les sacrifices. Si, mus par une grâce de choix et dans un geste d'héroïsme, nous déracinons de nos entrailles le vice qui les dévore, nous éprouvons une angoisse pareille aux transes de l'agonie et aux brisements du trépas, notre vie se déchire en des blessures saignantes dont, peut-être, nous porterons les cicatrices jusqu'au tombeau. Rares seront les âmes assez viriles capables de se résigner pour reconquérir la liberté du bien, à passer par cette sorte de martyre; sans nombre, les malheureux qui continueront à marcher dans leurs sentiers de misère, à servir l'iniquité.

Ah! Messieurs, s'il m'était donné d'arracher des poitrines coupables les habitudes qui les rongent, quelle victoire j'aurais remportée sur le mal, quel service j'aurais rendu au royaume de Dieu! Jeunes gens, que vous fléchissiez dans la lutte journalière, le Seigneur vous le pardonnera; mais si vous voulez ne pas perdre cette liberté dont vous êtes aussi fiers que jaloux, ne pas vivre dans l'infamie, ne pas finir dans l'impuissance et dans la pourriture, ne laissez pas s'incarner en vous le démon de l'habitude. Après

1. Append., N. 2, p. 398.

chaque faiblesse, effacez par la réaction le sceau que le crime a imprimée en votre âme, trempez votre volonté dans la grâce de la prière et des sacrements jusqu'à ce qu'elle ait recouvré sa souplesse, sa force, son indépendance.

II

L'habitude, si enracinée qu'elle soit, n'a point sur nous un pouvoir absolu : la liberté, si atténuée qu'elle paraisse, quelque empressement qu'elle ait mis à renouveler ses abdications, est capable de briser ses liens, de se reprendre elle-même. En outre, ce penchant à mal faire a été précisé, accentué en nous par des actes nombreux émanés de nous. Avant d'être l'effet du vice, le péché en a été la cause ; c'est nous-mêmes qui, peu à peu, avons de nos mains et de notre plein gré, forgé nos fers, édifié les forteresses derrière lesquelle nous sommes enfermés. Remontez le cours des jours et des années ; vieillards, reportez-vous au temps de votre âge mûr ; hommes faits, rappelez-vous votre jeunesse ; adolescents, revenez à l'époque de votre enfance ; il y eut une première honte qui ébaucha l'habitude. Jusque-là votre âme était vierge, votre conscience ignorante des défaillances ; vous vous souvenez de cette ère d'innocence où votre robe baptismale était immaculée, où tout en votre intérieur était clair, limpide, lumineux ? Puis vint une heure sur laquelle nous pleurons toujours, nous qui avons réussi pourtant à en effacer la tare, une heure

que nous maudissons, nous qui n'avons pas eu assez de vaillance pour sortir de la voie dans laquelle elle nous avait engagés, l'heure de la faute initiale. Cette faute qui ne jaillissait pas de l'habitude, d'où vint-elle? Quelle force mystérieuse l'enfanta au dedans de nous? Racontez-nous l'histoire de votre première chute, dites-nous le nom de la fatalité qui vous a poussés, qui vous a vaincus.

Il est en nous, Messieurs, une seconde cause du mal : c'est le tempérament. Nous naissons tantôt fils de la barbarie, tantôt fils de la décadence, rejetons de races trop jeunes ou de races trop vieillies. Chez les premières, toujours portées à l'excès, la sève surabondante déborde ses cadres, entraîne la vie. Les facultés supérieures ne se sont pas développées, l'esprit est sans culture, la volonté sans éducation, la conscience rudimentaire. Quelques principes généraux mal compris, appliqués avec peine, perdus dans des ténèbres que le temps et la civilisation ne dissiperont que difficilement et à la longue, voilà les seules armes dont la liberté dispose. Par contre, en bas règnent des appétits sauvages, nourris dans une constitution où il y a trop de sang, trop de muscles, trop de nerfs; à chaque instant, ces instincts, que jusqu'ici rien n'a domptés, éclatent en des tempêtes de colère, d'ambition, de sensualité, de cruauté, renversent les digues élevées par la justice, par la prudence, par la piété, par la pudeur.

Essayez donc d'enfermer dans les limites étroites de la morale ces vagues déchaînées, d'arrêter la fureur de ces premiers mouvements, de réduire ces explosions, de brider cette fougue, de la soumettre aux lois de l'ordre, de la mesure, d'apaiser les ardeurs de ce sang, de plier cet être aux circonstances de temps, de milieu, de personne, de société; de mettre de la sagesse dans le langage, de l'atténuation dans les sentiments, de la modération dans les actes, de maîtriser les poussées violentes des convoitises, en un mot de contenir dans les bornes cette nature qui échappe par tous les côtés.

En face de cette exubérance, voici le fils de la décadence, c'est-à-dire le produit d'une civilisation outrée. Tout le mécanisme a été détraqué par les épreuves sans nombre auxquelles il a été soumis. Le descendant de Cyrus, de Périclès, de Scipion, de Charlemagne, ne saurait porter les armures, sa substance est épuisée, ses poumons ne tolèrent plus l'air pur des hauteurs, ni les âpres parfums du large; son esprit tour à tour flotte sans pouvoir se fixer, ou bien se bute, s'obstine dans des subtilités imperceptibles, pour retomber de tout son poids sur lui-même et perdre pour ainsi dire jusqu'à la faculté de se mouvoir; sa volonté, tourmentée un instant par la fièvre, s'effondre l'instant d'après dans l'accablement et l'inertie. Point de ces enthousiasmes durables qui supposent de la flamme et de l'énergie, point de ces

élans soutenus qui exigent des ailes, point de ces efforts généreux, de ces activités ardentes qui viennent de la jeunesse. Le charme amollissant du rêve qui berce sans heurter, les promesses de l'illusion qui flatte sans condamner au travail, les plages alanguies où l'on s'étend sous la tiédeur d'un soleil demi-brillant et demi-voilé, des sociétés légères d'où tout sérieux, toute raison, toute élévation est bannie, des émotions variées, des jeux, des tripots, des situations où l'on gagne sans rien faire, des spectacles, des liaisons où les émotions sont faciles, des académies où le cliquetis des mots, la finesse des allusions, le sel des critiques, la grâce des tours remplacent l'éclat et la majesté de la vérité, telle est l'atmosphère où peut vivre cette créature dégénérée.

Comment voulez-vous qu'une pareille âme se fasse au rude climat de la vertu, qu'elle consente à se soumettre aux exercices pénibles sans lesquels on ne réalise pas plus le bien qu'on n'évite le mal? Qui de vous osera espérer que ce cerveau préparé pour la faiblesse, que ces cœurs, que ces fibres nés pour vibrer au gré des instincts, que ce sang habitué à couler au gré d'une imagination capricieuse, que cet être, enfin, conçu, pétri, formé dans le transport des hallucinations maladives, qui, avant de succomber pour son propre compte, a succombé mille fois dans la personne de ses aïeux, domineront les multiples et formidables penchants qui les inclinent aux diverses

formes du crime? Comment demanderez-vous à cette nature efféminée, épaissie, de se dresser en face du passé, de s'opposer à la pression des siècles, de lutter victorieusement contre la poussée des morts? N'est-elle pas destinée à se traîner de misère en misère, à devenir la proie de toutes les passions, jusqu'à ce qu'elle s'évanouisse dans une dernière et mortelle secousse?

Ce n'est pas moi, Messieurs, qui nierai la puissance effroyable de l'hérédité et du tempérament; ce n'est pas moi qui tenterai de diminuer la responsabilité de ces hommes qui, en se livrant avec fureur à tous les désordres et à tous les vices, n'ont eu nul souci des blessures gangrénées qu'ils transmettraient à leurs descendants; mais si je déplore les effets de l'hérédité, je ne cesserai de rappeler la liberté que nous laisse le passé, la faculté que nous gardons de regimber avec succès contre les inclinations qu'il nous impose. Que nous soyons fils des barbares ou fils de la décadence, que, par instinct, l'un de nous soit violemment porté à la colère ou à la débauche, que l'autre se sente à son entrée dans la vie le goût de la paresse ou de l'injustice, il est en notre pouvoir de refaire notre tempérament, de substituer aux habitudes dans lesquelles il a été trempé des habitudes saines, de rétablir par le développement de la vie morale qui nous reste l'équilibre en nous; par l'empire d'une idée souveraine, à force de volonté et d'énergie, de paralyser et d'arrêter l'influence pernicieuse des morts, de restaurer notre chair même, de devenir les fils de nos efforts

et, par la vigueur de notre conscience, la hauteur de notre caractère, de nous constituer les chefs et les pères de générations rajeunies.

J'ai encore une autre raison de ne point accepter que le tempérament, tout en nous penchant au péché, n'en explique pas complètement le phénomène : c'est la raison que j'invoquais tout à l'heure en parlant de l'habitude personnelle. Le tempérament n'est que l'habitude d'une race ou d'une famille, il a été créé par des actes successifs qui étaient déjà des crimes : il y eut donc un temps où les tendances vicieuses n'existaient pas, d'où sont émanés les actes qui leur ont donné naissance?

Une troisième cause du mal apparaît plus universelle, plus profonde, plus efficace, qui enfante la barbarie, la décadence et le vice : c'est l'infirmité naturelle à l'homme depuis la chute [1]. Les habitudes, les corruptions, ne font qu'aggraver cet état antique commun à tout le genre humain et qui en tout temps fait tourner toutes nos pensées vers l'iniquité et nos sentiments vers la honte. Le péché originel, en effet, nous a blessés au flanc : par la plaie béante nous avons perdu une partie de nos forces.

> Toute la tête *de l'homme*, dit Isaïe, est malade,
> Et tout le cœur est languissant,
> De la plante des pieds au sommet de la tête,
> Il n'y a en lui rien de sain;

1. Append., N. 3, p. 399.

Ce n'est que blessures, meurtrissures,
Plaies purulentes
Qui n'ont pas été nettoyées, ni bandées,
Ni adoucies avec de l'huile [1].

Nous avons été frappés dans notre cœur sensible et alors une fièvre de feu nous a saisis, qui pour un rien nous jette dans les crises et dans les transports de la concupiscence; dévorés par le supplice de la soif et de la faim, nous soupirons après les breuvages qui sont des poisons, après les aliments qui nous tuent. La tentation ne nous quitte presque pas de nous abreuver au torrent impur des choses qui passent, de nous rassasier au banquet de la création, et plus nous buvons, plus nous sommes altérés, plus nous mangeons, plus nous sommes affamés. Le prophète nous a comparés aux chiens errants qui rôdent le soir dans les carrefours des cités, en quête de leur misérable pâture : *famem patientur ut canes, qui circuibunt civitatem* [2]

Qui dira l'intensité de ce besoin maladif qui nous presse, la fureur avec laquelle nous sommes portés à nous jeter sur tous les spectacles que, victimes du mirage et de l'illusion, nous jugeons capables de remplir nos yeux, notre imagination, la curiosité avec laquelle nous cherchons les visions susceptibles de combler le vide de notre esprit, les harmonies à même de griser nos oreilles? Qui dira le

1. Isaïe, 1.
2. Ps. lviii, 7-15.

génie avec lequel nous nous efforçons de verser dans nos coupes et dans nos aliments les flammes et les délices, de trouver dans nos amours la vivacité des joies et l'extase des émotions, l'obstination qui nous pousse à courir après la fortune, à l'obliger, bon gré mal gré, à nous ouvrir ses portes, l'avidité qui nous tourmente d'être promus aux honneurs, aux dignités, au pouvoir! qui dira l'âpreté qui nous entraîne à renverser sans pitié les lois, les barrières qui s'opposent à la réalisation de nos vœux, la colère que nous éprouvons vis-à-vis de quiconque tente de nous arrêter dans notre délire! Voilà les sentiments qui sont en germe en chacun de nous et qui, sous mille formes diverses, éclatent à la première occasion, en outrageant la sagesse, la justice, la fraternité, la religion.

Que deviendrons-nous, si une puissance ferme ne vient nous retenir sur la pente de nos passions, si une clarté ne vient éclairer nos ténèbres, si une volonté ne vient mettre un frein à nos convoitises? Mais, hélas! notre raison, elle aussi, a été atteinte. Déjà, dans l'ordre spéculatif, elle hésite, elle chancelle et s'égare; dans l'ordre pratique, le moindre objet qui brille l'éblouit, la moindre tempête la déroute, la moindre imagination l'abuse. Elle change, elle se trompe, elle se contredit, et, au lieu de nous guider dans la droiture, elle se laisse séduire et met son ampleur au service du mal.

La volonté reste qui par essence est une faculté du

bien, la volonté dont l'objet est le bien universel et qui devrait, par son poids, maintenir l'équilibre et dominer le mouvement de la vie. Mais la volonté a été mutilée comme le reste, la fièvre qui règne dans les régions inférieures envahit son domaine, la complaisance pour l'iniquité la gagne, aiguillonnée par les appétits, elle contracte une alliance avec eux, devient leur complice; elle entre dans la barque du crime, elle souffle dans les voiles et, sous son impulsion, le misérable esquif conduit aux naufrages l'âme et la conscience.

III

Si loin que nous soyons parvenus, nous n'avons pas touché le terme du problème : deux causes nous ont apparu de nos déchéances, deux puissances intérieures qui nous orientent vers le mal et nous précipitent dans son courant : l'habitude, le tempérament avec la blessure ouverte en nous par le vice originel. Mais, comme nous l'avons expliqué, il y a quinze jours, Adam ne portait en lui aucune de ces forces funestes qui nous précipitent à la prévarication. La nature en lui n'avait pris aucun de ces plis créés par la répétition des actes, n'avait subi aucune de ces déformations qui faussent les ressorts de notre organisme physique, intellectuel, moral; il n'était ni entravé dans ses desseins, ni enchaîné par les habitudes contractées; d'autre part, les crimes des an-

cêtres ne pesaient pas sur lui, les morts ne ressuscitaient pas en lui avec leurs tares; enfin la concupiscence effrénée qui nous presse, la faiblesse qui épuise notre esprit, l'infirmité qui ronge notre volonté lui étaient inconnues. Sa tête, son cerveau, son cœur, tout son corps étaient sains; sa sensibilité et son imagination n'avaient rien perdu de leur droiture; son esprit était en possession de sa pleine vigueur, sa liberté jouissait de son autorité intégrale.

Bien plus, il avait été créé dans une justice qui avait pénétré de sève surnaturelle son corps, son intelligence, sa volonté, l'essence même de son âme et avait ajouté de mystérieuses énergies aux énergies de la nature; pourtant, il a succombé, personne d'entre nous ne peut affirmer qu'à sa place il eût autrement agi que lui; né dans les mêmes conditions que lui, chacun de ses descendants était exposé à des chutes analogues à la sienne. Il y a donc, sous les habitudes, sous les tempéraments, sous les blessures, une raison plus secrète de nos défaillances? Oui, Messieurs, et nous la trouvons dans notre qualité d'homme et dans notre qualité de créature.

Dieu a uni dans une seule substance deux éléments qui semblent s'exclure, tant leurs aspirations sont contraires : la chair et l'esprit; en vertu de ce dualisme étrange, nous tendons par tous les instincts inférieurs vers le monde sensible, et par tous les instincts de l'esprit vers le monde intellectuel. Mais

la réalité matérielle vis-à-vis de nous a plusieurs avantages sur la réalité idéale ; la première, en effet, est tout près de nous, c'est par elle que débutent notre pèlerinage et notre ascension vers la région du bien et du vrai, c'est en en gravissant l'échelle des êtres qui entrent dans sa hiérarchie que nous nous élevons peu à peu des choses visibles aux choses invisibles. Qu'il nous est facile, retenus, embarrassés, accablés que nous sommes par le poids de notre corps, de nous arrêter en chemin, de prendre notre repos dans les sphères inférieures, d'y établir notre vie, d'y chercher notre bonheur, car, dans tous les ordres, nombreux sont ceux qui se lancent dans les entreprises, rares les vaillants qui les mènent jusqu'au bout ; nombreux ceux qui mettent la main à l'œuvre, rares ceux qui ne jettent pas le manche après la cognée, nombreux ceux qui partent, rares ceux qui arrivent. « *Plures enim sunt, qui assequuntur principium rei, quam qui ad consummationem perveniunt*[1] . » Dans ce repos, dans ce bonheur, nous oublions le but, et nous concentrons toute notre attention et toute notre affection sur les substances tangibles qui sont à notre portée.

Secondement, l'univers matériel nous est plus familier, nous naissons dans son sein, il nous enveloppe de toutes parts, il remplit nos yeux, nos oreilles, il entre en contact perpétuel avec nous, il nous pé-

1. S. Thomas, I^a, II^æ, q. lxxi, art. 2, ad 3^um

nètre, nous sommes baignés dans ses ondes, dans le mouvement palpitant de sa vie. Il nous est plus connu : à peine nous sommes-nous éveillés au jour, que nous sommes contraints directement de le voir, de l'entendre, de le sentir de mille manières. Il nous est connu, non à la suite de dissertations spéculatives, de raisonnements compliqués, mais par l'expérience et par l'usage, nous l'avons bu, mangé, savouré, respiré, il a passé en nous, se changeant en notre sang; quand il nous apparaît, quand il s'offre à nous, nous savons ce qu'il nous apporte de force, d'émotion, de joie; quand il nous manque, nous avons appris dès longtemps ce que nous perdons, ce que nous souffrirons d'en être privés[1].

Au contraire, l'univers immatériel nous demeure longtemps étranger, ce n'est que tard et après de nombreuses leçons, de longues et patientes recherches que nous réussissons à deviner son existence, il faut passer par le dédale souvent obscur des raisonnements et des syllogismes pour arriver à en saisir quelque chose. Non seulement nous le connaissons tard, mais nous le connaissons peu et mal; c'est à peine si par ses effets nous découvrons quelques-uns de ses traits et de ses caractères, à peine si à travers le voile des créatures terrestres nous entrevoyons certains rayons diminués de sa beauté. En-

1. Append., N. 4, p. 399.

core suffit-il d'un nuage à l'horizon pour qu'il semble disparaître, encore est-ce assez d'une distraction pour qu'il nous échappe et pour que notre regard, en y revenant, soit comme perdu dans le vide et agité par le phénomène de l'hésitation, du doute. Et quand il faut se consacrer à ce monde lointain, comme inaccessible, si une énergie ne nous soulève, nous avons du mal à lui sacrifier les biens dont nous savons la fragilité, mais dont nous sommes expérimentalement sûrs : nous craignons de nous abandonner à lui, nous sommes saisis, pour ainsi dire, par le froid du tombeau, et spontanément nous nous rejetons vers les réalités palpables. Voilà ce qui explique en même temps l'empire formidable de l'univers matériel sur nous, et l'indifférence à laquelle nous sommes exposés vis-à-vis de l'Être éternel : voilà pourquoi le premier nous fait si vite oublier le second, pourquoi, aussi, Dieu, qui soudain avait condamné l'ange déchu, a usé de tant de miséricorde vis-à-vis de nous et s'est même surpris un jour à dire qu'il ne nous frapperait plus avec trop de rigueur, car l'homme est chair et porté par le poids de cette chair à préférer la terre au ciel.

Si impérieuses que soient toutes les puissances que nous venons d'énumérer, elles ne nous révèlent point le secret suprême de notre faiblesse; elles exercent, certes, une redoutable pression sur notre vie morale, elles préparent nos prévarications, elles n'en sont point la cause ultime. Dieu nous eût-il établis en

dehors de tout commerce avec la matière, dégagés de ses entraves, nous eussions encore gardé la faculté de faillir et de pécher. Nous en avons un exemple dans les anges, qui, étrangers à l'infériorité de notre nature, dépouillés de tout mélange avec la chair et la sensibilité, ont pourtant fléchi dans plusieurs de leurs espèces et sont tombés comme des éclairs des sommets du vrai, du bien et du ciel.

Nous sommes des créatures, voilà le dernier mot de notre fragilité, voilà l'explication dernière de nos fautes. Toute créature est essentiellement peccable.

> Dieu, dit l'ami de Job, ne se fie pas à ses serviteurs.
> Il découvre des taches dans ses anges.
> Combien plus ceux qui habitent des maisons de boue,
> Qui ont leurs fondements dans la poussière,
> Qui seront réduits en poudre comme par la teigne [1],

seront-ils exposés à mal faire? Pour que nous devenions impeccables, il faut que nous soyons envahis par l'Infini, que le vide de notre être soit rempli par son immensité, que notre âme soit rivée à lui par la force de liens indissolubles.

L'esprit, en effet, ne fût-il pas empêché et troublé dans ses opérations par la sensibilité, par l'imagination, resterait exposé à l'erreur, à l'hésitation, au doute, à la distraction; la volonté, n'eût-elle pas à subir l'assaut des passions, la pression du corps, la

1. Job, iv,

tyrannie des habitudes, garderait un penchant à s'égarer, parce que l'esprit et la volonté étant finis ne possèdent ni la plénitude du vrai, ni la plénitude du bien. Si cette plénitude manque aux puissances de notre âme, c'est que notre âme même est finie, qu'elle est à la fois fille de Dieu et fille du néant, qu'elle porte en elle des aspirations contraires, l'une qui la pousse vers l'absolu qui l'a créée, l'autre vers le néant dont elle est sortie.

Nous sommes et nous ne sommes pas[1], dit saint Augustin; par ce que nous sommes nous tendons à la vie, parce que nous ne sommes pas, nous nous en éloignons. Et comme la distance qui nous sépare de Dieu est beaucoup plus grande que la distance qui nous sépare du néant, il nous faut nous retenir pour ne point descendre, peiner et faire effort pour nous élever jusqu'au sommet de l'être; il suffit de nous laisser glisser pour retomber dans le néant. Aussi, la Providence, à laquelle rien n'échappe, avait-elle versé dans le cœur de l'ange et dans le cœur de l'homme, une participation de la nature qui lui est propre, en vue de faciliter notre ascension vers les régions qu'elle habite, en vue d'opposer un contrepoids à la faiblesse qui nous ramène vers la misère de notre origine. Mais notre penchant à nous abandonner sur la pente rapide qui conduit à l'abîme dont nous avons été tirés, survit à

1. *Enarrat. in Psalm.* CXXIV, 4.

la grâce et aux vertus que nous avons reçues d'en haut.

Or le mouvement de la volonté et de la liberté vers le néant, c'est précisément le péché, et tout ce qui donne naissance à ce mouvement donne naissance au péché. Courir au néant, en effet, c'est fuir Dieu qui est l'être et la vie, si bien que pour tomber tout à fait dans le néant il suffirait de briser tous les liens qui nous rattachent à lui.

C'est ce qui a fait dire à saint Paul : « Quand je perds la charité qui *m'unit à Dieu*, je ne suis plus rien; *si... charitatem non habuero, nihil sum*[1] » ; à saint Augustin : « L'homme est quelque chose, aussi longtemps qu'il se rive à Celui par lequel il a été fait ; s'il s'en éloigne, il s'évanouit dans le néant, *tamdiu est aliquid homo, quamdiu illi hæret a quo factus est homo; nam recedens ab illo, nihil est homo*[2] .» Courir au néant, c'est renoncer à la raison pour suivre les caprices de l'imagination, c'est condamner la volonté à se courber sous le joug des instincts, subordonner l'âme aux exigences du corps, c'est échanger les trésors de la vie intellectuelle, morale, libre contre les réalités corruptibles ; c'est se dégrader, c'est-à-dire descendre des hauteurs où la Providence nous avait établis, pour se traîner dans les bas-fonds de l'univers; c'est concentrer ses efforts et son attention sur la matière qui s'effrite, sur

1. I *Corinth.*, XIII, 2.
2. *Enarrat. in Psalm.* LXXV, 8.

la vanité qui nous échappe, sur le temps qui s'envole, et nous distraire de ce qui demeure[1]. Tout cela, c'est le retour au néant, tout cela aussi c'est le péché, dont toute la malice consiste dans la rupture insensée, délibérée de l'âme avec Dieu, dans l'asservissement de la raison à l'imagination, de la volonté aux appétits, de l'ange à la bête, de l'esprit à la matière, dans la préférence accordée à ce qui est éphémère sur ce qui est éternel, à ce qui n'est pas sur ce qui est. Nous sommes des créatures : voilà pourquoi, en vertu même de notre origine, nous sommes exposés à nous jeter dans le néant et dans le mal, à nous y jeter instinctivement, à nous y jeter volontairement, librement et follement[2].

Vous voyez bien, Messieurs, la marche de nos idées, en en remontant les diverses étapes. Nous ne sommes pas des dieux possédant par nous-mêmes la plénitude de la raison, de la volonté, de la liberté, de la vie, de l'être ; nous avons été faits par un autre et faits de rien, voilà pourquoi, d'abord, nous sommes faillibles et peccables.

Nous ne sommes point des intelligences pures, nous sommes un composé de matière et d'esprit. Plongés au milieu des réalités sensibles et palpables, nous voyons s'augmenter notre faiblesse, s'accentuer notre penchant à l'erreur et à la prévarication. Un

1. Append., N. 5, p. 400.
2. Append., N. 6, p. 401.

crime est venu ajouter son poids aux complaisances que nous éprouvions déjà pour le mal. Des héritages funestes, des habitudes contractées ont grossi en nous les énergies de l'iniquité. Le démon, les hommes, tout l'univers, nous ont sollicités en usant, pour nous perdre, de leur génie, de leur autorité, de leurs charmes.

Devant toutes ces puissances de dépravation, que nous sommes exposés, direz-vous, à tomber! Oui, Messieurs, mais que nous serons grands si, mettant à profit les ressources que nous trouvons en notre liberté, en notre baptême, en notre religion, nous condamnons à l'échec l'armée des ennemis intérieurs et extérieurs, si, nous redressant de toute notre hauteur, nous imposons notre volonté à la nature, au tempérament, aux habitudes, au monde, à la terre et aux enfers!

Quelle victoire, si nous réussissons à fuir les voies du néant, à avancer dans les chemins de la vie, à nous rapprocher chaque jour des cimes où l'on en trouve la plénitude, à nous établir sur le roc de vertus que ni les vents, ni les marées ne pourront ébranler! Cette grande guerre, cette guerre sacrée est dure, mais les sacrifices qu'elle impose sont peu de chose auprès de la gloire qu'elle nous assure. Soyez tous, Messieurs, de ceux qui l'entreprennent sans trembler, qui la poursuivent sans reculer, qui la terminent dans la victoire, soyez de ceux qui, fuyant le néant et la mort, montent hardiment vers le ciel, escortés par le cortège triomphant de la vie, de la religion et de la liberté.

RETRAITE PASCALE

PREMIÈRE INSTRUCTION

LUNDI SAINT

LES PUISSANCES INTÉRIEURES DU PÉCHÉ

I. — LA FAIBLESSE DE L'ESPRIT

SOMMAIRE

Toute prévarication de la liberté suppose une déchéance de la raison. — C'est la raison qui dirige et nourrit la volonté. — Les faiblesses de l'esprit se résument en un mot : l'ignorance (p. 233-234).

I

Deux conditions sont requises pour que l'ignorance soit cause du mal : que la vérité nous soit accessible, qu'elle soit nécessaire à l'organisation de notre conduite (p. 235).

1. *a)* Si nous sommes dans l'impossibilité de connaître une vérité, la faute qui en résulte ne nous est pas imputable. — Rigueur des parens, de Luther, de Jansénius (p. 235-236). *b)* Les cas sont nombreux où cette impossibilité existe : durant l'enfance, en certains tempéraments inférieurs, dans la masse grossière et trompée (p. 236-237).

2. Vérités qui ne sont pas nécessaires à la direction de la conduite (p. 237).

3. Somme de vérités dogmatiques et morales que nous sommes tenus de connaître. *a)* Indifférence coupable de certains hommes à étudier la vérité nécessaire (p. 237-238). *b)* Légèreté inexcusable des autres (p. 238-240). *c)* Parmi les chrétiens mutilation et mélange dans la foi provenant de l'ignorance (p. 240). *d)* Dans la morale générale, préjugés, erreurs que la science dissiperait (p. 241-242). *e)* Culpabilité de cette ignorance que le catéchisme, la prédication, l'école, les livres, l'étude éclaireraient (p. 242-244).

II

L'ignorance, cause du mal sur le terrain des états et des vocations.

1. Dans l'ordre intellectuel; docteurs improvisés, responsabilité qu'ils encourent en enseignant sans compétence, en semant dans le monde des germes de désordre (p. 244-246).

2. Dans les autres carrières : médecins, avocats, rendus incapables par défaut de science (p. 246).

3. *a*) Dans les sphères politiques. Insuffisance intellectuelle qu'on trouve dans les meilleurs de nos représentants (p.246-248). *b*) Puissance de la vérité, nécessité de la promulguer (p. 248-249)

Double résolution qui s'impose : 1° étudier les vérités nécessaires à tout homme ici-bas ; 2° étudier les vérités nécessaires à chaque vocation (p. 249-250).

RETRAITE PASCALE

PREMIÈRE INSTRUCTION

LUNDI SAINT

LES PUISSANCES INTÉRIEURES DU PÉCHÉ

I. — LA FAIBLESSE DE L'ESPRIT

« *Hi autem quæcumque quidem ignorant, blasphemant; quæcumque autem naturaliter tanquam animalia muta norunt, in his corrumpuntur.* »

« Ils blasphèment tout ce qu'ils ignorent, et quant à ce qu'ils connaissent naturellement, comme les bêtes sans raison, ils s'y corrompent. »

(S. Jude, 10.)

Messieurs,

Pendant cette station nous avons indiqué, d'une manière générale, les infirmités intérieures qui nous exposent et nous entraînent au mal, pendant la retraite nous préciserons cette doctrine et nous en tirerons les leçons pratiques qu'elle contient.

La faiblesse de l'esprit est en nous le premier principe de nos fautes : toute prévarication de la liberté suppose une déchéance de la raison. La philosophie a, dès longtemps, proclamé cet adage : « *Omnis pravus est ignorans :* tout homme dépravé, est victime de l'ignorance[1] », et, bien avant les sages, les auteurs inspirés avaient répété : « *Errant omnes qui operantur iniquitatem :* ceux qui se livrent à l'iniquité se trompent[2]. » « Il n'y a plus sur la terre, s'écriait à son tour le prophète Osée, ni vérité, ni connaissance de Dieu ; alors la malédiction, le parjure, le meurtre, le vol, l'adultère inondent le monde, et le sang versé touche le sang versé[3]. » C'est qu'en effet la volonté est une puissance aveugle dont l'intelligence est le guide, une puissance vide qui ne se nourrit, qui ne vit que des aliments que l'intelligence lui fournit : si les voies tracées par l'intelligence sont sans droiture, la volonté s'égare ; si les aliments offerts par l'intelligence sont empoisonnés, la volonté succombe ; rien ne manquerait à nos affections, si rien ne manquait à nos pensées.

L'infirmité de l'esprit porte un nom qui résume toutes ses misères : on l'appelle l'ignorance. Dans quelles conditions et dans quelle mesure l'ignorance est-elle la mère de l'iniquité? voilà pour aujourd'hui le sujet de notre entretien.

1. Arist., I *Ethic. Nicom.*, c. III.
2. *Prov.*, XIV.
3. Osée, IV, 1.

I

Deux conditions sont requises pour que l'ignorance soit cause du mal : il faut qu'elle porte sur une vérité accessible à notre connaissance et nécessaire à l'organisation de notre conduite.

D'abord, si haute et si capitale que soit une idée, si graves que soient en eux-mêmes les actes qui en sont la violation, nul n'a le droit de nous accuser, dès lors que nous nous sommes trouvés dans l'impossibilité de la saisir. La morale païenne, si relâchée d'habitude, en certains cas était impitoyable; elle ne craignait pas de frapper durement des êtres se livrant à des œuvres dont ils n'avaient aucun moyen de deviner la malice. Un des drames les plus émouvants de l'antiquité nous montre la divinité vengeresse poursuivant sans merci un roi tombé, malgré lui et à son insu, dans un parricide et dans un inceste dont il aurait eu horreur, s'il lui avait été donné, je ne dis pas, de posséder la vérité avec certitude, mais de la soupçonner[1]. Luther n'était pas plus juste, il s'élevait avec indignation contre la doctrine catholique, qui excuse de toute culpabilité, quiconque agit sous l'empire d'une ignorance invincible. « L'aveuglement, disait-il, est tel dans les écoles du Pape et dans les Églises, qu'on y déclare excusables

1. Sophocle, *Œdipe-Roi*.

ceux qui pèchent sous l'influence d'une erreur invincible [1]. » La même thèse aussi barbare que déraisonnable séduisait Jansénius, il osait nous charger du poids d'une responsabilité qui s'évanouit dès qu'elle ne procède pas de la science de ce qu'on fait. Nous protestons de toutes nos forces contre un pareil enseignement.

Tout acte, nous l'avons répété souvent, sort des cadres de la morale, par le fait qu'il n'émane pas de la volonté délibérée, c'est-à-dire de la volonté éclairée par la raison.

Or, les cas sont extrêmement nombreux où l'homme ne peut apprendre les principes, ni par lui-même, ni par les autres. Durant la période de l'enfance, l'intelligence est plongée dans une sorte de sommeil, dans des ténèbres que viennent à peine dissiper quelques lueurs vagues et insuffisantes. Pour certains individus cet état de torpeur se continue pendant toute la vie, ils naissent avec des cerveaux si rétrécis, si peu susceptibles de se développer, qu'ils seront condamnés à passer leurs années dans une obscurité presque absolue, malgré la droiture de leurs dispositions et de leurs désirs. Leur vision portera sur quelques maximes qu'ils auront comprises à grand'peine. Dans des sociétés comme les nôtres, l'ignorance invincible sera fréquente : nos grandes villes ne sont-elles pas remplies de masses difficilement aborda-

1. *In Genesim*, XII. Voir GONET, *Disp.*, VII, art. 1.

bles, absorbées par le souci du pain quotidien, mal formées dans des écoles où on les met en défiance contre tout ce qui est vrai, tout ce qui est saint; où l'on se plaît, par un crime intolérable, à accepter comme justes et légitimes l'athéisme, la haine de la propriété, de la patrie, de la religion. Les promoteurs d'une pareille éducation sont de grands malfaiteurs et les pires ennemis de leur temps et de leur génération : leurs victimes, égarées dès leur aurore, sont dignes de pitié plus que de blâme. Dieu trouvera pour les juger des trésors d'indulgence, il exigera d'elles, en tenant compte de toutes les circonstances, une perfection en rapport avec les lumières qu'elles auront reçues.

D'autres vérités à notre portée, ne sont nullement nécessaires à la direction de notre vie. Que nous ne connaissions pas la structure du monde, le secret des lois qui président aux évolutions des astres, à la germination des plantes, aux mœurs des animaux, personne ne peut nous le reprocher, car ces sciences n'ont que des rapports très lointains avec le gouvernement de nos âmes, l'ignorance ne sera ni coupable, ni source de culpabilité à moins que des conditions spéciales ne viennent nous imposer le devoir de les étudier.

Ces réserves faites, le domaine des choses que nous pouvons et que nous devons connaître est immense,

et, disons-le, l'ignorance à ce sujet est un des fléaux de l'heure actuelle.

Elle règne, non pas dans le peuple seulement, mais parmi ceux qui se prétendent l'élite de la société, parmi ceux qui se donnent comme les lumières de notre temps.

Il est une somme de vérités dogmatiques et morales dont tout homme, quand il le peut, est tenu de s'instruire, quels que soient son rang, son état, sa vocation; que nul n'a le droit d'ignorer, sans porter la responsabilité des actes dont cette ignorance sera la cause.

Or, dans l'ordre dogmatique, où en sommes-nous? D'abord, des hommes nient toute croyance, rient de toute religion. Certes, je suis le premier à le confesser, dans le nombre, plusieurs ont, avec une parfaite loyauté, cherché à s'éclairer, n'épargnant rien *pour sortir de leur doute* [1], et se heurtant à leurs propres raisonnements sans jamais aboutir à la certitude dont ils étaient altérés. Leur sort est digne de compassion et je ne puis m'empêcher de penser que Dieu, par de mystérieux moyens, finira par leur révéler la vérité après laquelle ils soupirent. Mais il en est d'autres qui « croient avoir fait de grands efforts pour s'instruire, lorsqu'ils ont employé quelques heures à la lecture de quelque livre de l'Écriture, et qu'ils ont interrogé quelque ecclésiastique

[1] Pascal, *Pensées*, art. IX, 1.

sur les vérités de la Foi. Après cela, ils se vantent d'avoir cherché sans succès dans les livres et parmi les hommes. Mais, en vérité, je leur dirais... que cette négligence n'est pas supportable. Il ne s'agit pas ici de l'intérêt léger de quelque personne étrangère, pour en user de cette façon; il s'agit de nous-même et de notre tout [1] ».

D'autres surtout ne font rien pour s'instruire, ou plutôt font tout pour se tromper eux-mêmes. On les entend, dans nos universités, dans nos académies, dans nos parlements, parler de Dieu, de Jésus-Christ, de la Bible, de l'Église, avec mépris et en ricanant. Ont-ils étudié quelque part le sens que nous attribuons à ce mot de Divinité? Oui, ils ont parcouru à la hâte, par distraction, par hasard, trois ou quatre pages écrites par des panthéistes ou des athées, pour se composer des phrases retentissantes et vides, et révéler solennellement au bord des tombeaux, « qu'une science *idéale*, sans le concours d'une volonté extérieure aux phénomènes naturels, éclaire de sa lumière le monde moral ». Ont-ils essayé de concevoir ce que nous disons quand nous parlons du mystère de la Trinité? Oui, dans quelques vagues ouvrages entrepris sur Bouddha ou sur Confucius. Ont-ils suivi la vie de Jésus? Oui, dans Strauss et dans Renan. Ont-ils appris la Bible? Oui, par les calembredaines de Voltaire. Ont-ils contemplé l'histoire de l'Église? Oui, à travers

1. Pascal, *Pensées*, art. IX, 1.

les improvisations épaisses d'Henri Martin, les fantaisies de Michelet, ou sous la direction de maîtres subalternes qui ne les valent pas encore. Pensez-vous que ces hommes ne seront pas responsables de leur ignorance et des fautes qui suivront fatalement leur état d'esprit? N'est-ce pas le moins « qu'ils apprennent, comme le disait Pascal, quelle est la religion qu'ils combattent, avant que de la combattre [1] »?

Parmi nous, chrétiens, combien est rare la foi intégrale et pure! et d'où vient la mutilation qui la blesse ou le mélange qui la corrompt, sinon de l'ignorance? Celui-ci, en effet, s'appuyant sur des imaginations, sur des sentimentalités, accepte le ciel, mais nie l'enfer; celui-là admet la Divinité de Jésus-Christ, mais refuse d'adhérer à ses miracles; l'un reconnaîtra le droit du pape à enseigner les âmes, mais lui contestera le droit de les gouverner; l'autre se ralliera à l'idée des sacrements, mais raillera la doctrine des indulgences. Et quelle inconscience quand il s'agira des pouvoirs de l'Église, de la mission qu'elle a reçue et à laquelle elle ne saurait se soustraire sans faillir, d'orienter les individus, les familles, les peuples, le monde à leur fin dernière! Quelles erreurs! Quels préjugés!

Puis, essayez, si vous le pouvez, de déterminer le mélange qui existe dans les esprits les meilleurs, la

1. Pascal, *Pensées*, art. IX, 1.

part de gallicanisme, de faux libéralisme, de protestantisme, de manichéisme, de jansénisme qui vient troubler la limpidité de la croyance : tantôt après avoir récité de tout son cœur le symbole des Apôtres, on professe une philosophie qui en entraîne la destruction ; tantôt après avoir lu avec piété l'Évangile, on se jette dans une exégèse qui en est la contradiction ; on prétend nous imposer comme neuves et originales les idées d'Hermès, de Gunther, de Kant, faire accepter par la foi des principes de rationalisme et de subjectivisme que la foi a réprouvés depuis plus de cent ans; de sorte que souvent, sans s'en rendre compte, on affirme et on nie, on adore et on blasphème, on bâtit et on ruine, on donne asile dans son âme aux idées les plus contradictoires.

Dans l'ordre moral, la lumière est-elle plus immaculée, la connaissance est-elle plus parfaite? Non, Messieurs. On compterait les chrétiens dont la logique va jusqu'au bout, dont la science est suffisante dans les questions de justice, de chasteté, de charité. Sans cesse, ceux qui sont en relation avec les consciences se heurtent à des partis pris, à des erreurs, à des doutes qu'il est extrêmement difficile de dissiper. Il en est qui s'imaginent que la justice est de rigueur de personne à personne, mais qui font fi de ses préceptes dans leurs relations avec les groupes et les masses anonymes; qui se croiraient sans probité, s'ils prenaient un louis à un particulier, et qui

s'estiment innocents quand ils ont puisé à pleines mains dans les caisses publiques, quand, par leurs entreprises financières ou industrielles, ils ont ruiné de petites bourses; qui jouissent, en sûreté de conscience, de millions qu'ils ont volés pendant que leurs victimes se débattent dans la gêne et peut-être dans le désespoir de la faim. Il en est aux yeux desquels les actions extérieures seules sont susceptibles de mérite ou de démérite : ils n'ont pas l'air de se douter que la vie morale est avant tout au dedans, que les œuvres au dehors sont saintes ou coupables par les idées et les sentiments qui les inspirent; que la charité consiste d'abord dans l'amour qu'on porte au prochain dans son cœur, dans le bien qu'on lui veut, puis dans le bien qu'on lui fait, qu'il n'y a point de vraie justice si, après avoir payé à ses frères les dettes matérielles qu'on leur doit, on les accuse, on les blesse, on les calomnie, on les juge avec témérité, on les méprise, on les hait au tribunal secret de son âme; si, après avoir évité avec soin de leur ravir un bœuf ou un âne, on n'a aucun scrupule de leur ravir par des pensées, par des paroles, l'honneur, la réputation, l'estime auxquels ils ont droit; qu'il n'y a point de chasteté, si, ayant fui la fornication et l'adultère, on s'abandonne aux rêves malsains, aux affections illégitimes, aux caprices des désirs, de l'imagination, de la sensualité.

Ils ne savent pas, dites-vous, mais ils devaient sa-

voir et ils pouvaient savoir. Où trouver les lumières nécessaires? Mais dans le catéchisme : il suffit de le lire, de l'étudier, de le méditer, de le comprendre; dans l'Evangile, où sont écrites les vérités qu'il faut croire et les vertus qu'il faut pratiquer; dans les livres sans nombre qui, d'une manière exacte et succincte, renferment la science indispensable à quiconque veut se conduire honnêtement et chrétiennement; dans les prônes, dans les sermons qui, chaque semaine, presque chaque jour, vous rappellent les articles du symbole et les préceptes de la loi.

Enfants, nous avons dédaigné dans nos écoles et dans nos pensionnats l'enseignement religieux, nous n'en avons appris que ce qu'on nous a forcés d'apprendre, nous en sommes sortis avec des connaissances flottantes, superficielles, qui bientôt se sont effacées de notre esprit; adolescents, nous avons concentré notre attention et nos efforts sur les sciences capables de servir notre établissement dans le monde, nous n'avons eu aucun souci de nous rappeler, de revoir, d'approfondir les idées nécessaires à la direction de notre âme; hommes faits, nous avons été absorbés dans la fièvre des intérêts et des affaires et si nous sommes parfois venus dans le temple écouter le verbe de Dieu, trop souvent nous y avons été conduits par une vaine curiosité, nous nous sommes éloignés admirant la phrase, la diction, l'éloquence, critiquant l'attitude ou le geste, gardant à peine un souvenir confus des maximes que

nous avons entendues. Alors la moindre objection, le moindre événement déconcertent notre foi, la moindre épreuve ébranle notre espérance, la religion languit dans nos âmes, la morale succombe ; où chercher des excuses, quel principe invoquer pour nous justifier et décliner le poids de la responsabilité ?

II

Sur le terrain des états et des vocations, l'ignorance est une cause de maux sans nombre. La sagesse, le simple bon sens, crient très haut qu'il est insensé de s'engager dans une carrière sans en connaître les obligations. Que se passe-t-il ?

Des hommes s'érigent en docteurs, ils se mettent à la tête d'un journal, d'une revue, ils entrent en possession d'une chaire, rien de mieux : la mission de répandre la lumière est une des plus belles que nous puissions remplir ici-bas. Mais il est évident que c'est la science qui fait le maître, et qu'au seul point de vue naturel, nul n'a le droit d'enseigner, s'il n'a approfondi ce qu'il enseigne; il est évident qu'il est extrêmement grave de jeter dans la circulation et de propager des idées qui touchent à des questions vitales. Certes, Messieurs, malgré ses efforts, on peut se tromper et, après avoir tout fait pour arriver au vrai, aboutir à des systèmes que l'on croit justes, les publier en toute loyauté : c'est ce qui nous oblige à respecter certains adversaires qui contredisent et

combattent nos maximes les plus claires et les plus certaines.

Mais vous êtes mathématicien, littérateur, et voilà que vous vous improvisez professeur de philosophie, de théologie, d'exégèse, que vous visez naïvement au rôle de Père de l'Église. Vous n'avez jamais mis le pied dans un atelier, vous n'avez jamais abordé la sphère infiniment complexe des problèmes sociaux, vous n'avez pas consulté un seul maître de ces sciences qui ne valent qu'autant qu'on tient compte des mille éléments qui se heurtent, et voilà qu'à tort et à travers vous parlez de patronats et de syndicats, de sociétés coopératives, de grève, de participation aux intérêts, de salaire, d'heures de travail. Ici, vous défendez des abus criants de la richesse, là des exigences iniques des ouvriers, vous éveillez des espoirs et des appétits qui seront toujours frustrés; votre théologie et votre philosophie, amas de raisonnements boiteux, de systèmes vieillis et cent fois confondus, troublent la foi, mènent celui-ci à un demi-protestantisme, celui-là au scepticisme; vous réussissez, à cause de votre dignité morale, à imposer vos doctrines dans le milieu que vous habitez; vous ameutez, par vos affirmations en matière économique, sociale, les classes les unes contre les autres; vous contribuez à ébranler encore les bases d'une société qui déjà chancelle; vous répandez partout le malaise, le mécontentement, la colère, la haine; vous nuisez autant à ceux que vous voulez servir qu'à ceux que

vous voulez combattre. Qui pourrait délivrer vos épaules du fardeau dont vous vous êtes chargé par ignorance et par légèreté?

Un spectacle analogue nous apparaîtrait, si nous passions en revue les diverses carrières auxquelles se consacrent les hommes : des médecins qui ont entre les mains notre santé, la vie de ceux qui nous sont chers et qui n'ont aucune idée des maladies qu'ils traitent, des caractères et des signes qui les révèlent, qui ne prennent même pas la peine d'examiner les sujets confiés à leurs soins, qui commandent des remèdes dangereux, qui se prononcent pour des opérations inutiles, peut-être mortelles; qui, par incompétence, par irréflexion, ruinent des tempéraments qu'ils devaient restaurer, conduisent au tombeau des clients qu'ils devaient sauver, est-ce rare?

Des avocats aussi peu au courant du droit que des causes qu'ils défendent, qui compromettront par leur incapacité la situation, l'honneur, la fortune d'une famille, qui ne sauront découvrir aucun des arguments susceptibles de faire gagner un juste procès; n'est-ce pas là les hommes auxquels souvent est livré notre sort?

Dans les sphères politiques, quel rôle ne joue pas l'ignorance? Des épaves du journalisme, de la magistrature, des carrières libérales qui n'ont pas su conduire leurs affaires et qui se sont mis en tête de conduire les affaires publiques : tel est le

milieu où se recrute en partie le personnel de nos législateurs. Et voilà les élus réglant les questions de finances, de guerre, de marine, d'agriculture, d'industrie, de religion, accusant, condamnant, codifiant, écrasant telle ou telle catégorie de citoyens, telle ou telle région du territoire sous un joug de fer; compromettant nos intérêts au dedans et au dehors, troublant le pays et changeant la vie nationale en un chaos.

Si parfois, pour les arrêter, au moins pour les contredire, les confondre et les stigmatiser, ils rencontrent quelque personnalité de choix dont les mots et les actes resteront gravés dans les monuments de l'histoire comme l'expression de la sagesse, de la justice, trop fréquemment ils ne se heurtent qu'à des adversaires aussi désarmés qu'eux, aussi remarquables peut-être par leur honnêteté que par leur incompétence, qui tremblent si on les interpelle, balbutient si on les interrompt, sont décontenancés si on discute, se laissent démonter par un coup de tonnerre méridional, par un sophisme habile, par une courtoisie perfide; n'étant ni éclairés, ni soutenus par le spectacle de la vérité, sachant à peine de quel côté elle est, en arrivant à douter de leur propre doctrine et de leur propre cause, à permettre qu'elles soient en eux encore plus humiliées que vaincues. On les surprend même à suspecter des lois excellentes, à admirer des lois détestables, à se plaindre de leurs amis pour lesquels ils n'ont

rien fait, à louer leurs ennemis dont ils suivent de loin le char triomphal.

Vous me direz qu'il est difficile de défendre la vérité dans certains mondes où on la hait. Je professe, pour mon compte, qu'exposée avec clarté, dans son ampleur et dans sa majesté, prouvée avec force par la rigueur d'une logique qui ne devrait pas être embarrassée pour trouver des arguments, soutenue par la noblesse des mœurs et par la loyauté incontestable du désintéressement, par la chaleur de la conviction et par l'enthousiasme du cœur et de la fierté, elle parlera haut et dominera les tempéraments les plus rebelles à sa voix. En tout cas, elle aura retenti dans son harmonie grandiose, ses échos se répercuteront dans l'univers, elle aura relevé la tête, et ses fidèles seront encouragés et consolés par le spectacle de sa splendeur, et par les accents de ses lèvres sacrées; si elle succombe pour un instant, elle succombe dans la gloire, c'est déjà un immense succès. Mais si vous n'en montrez que des lambeaux, en hésitant, comme si vous doutiez de sa solidité, en rougissant presque, comme si vous plaidiez une cause condamnée, est-il étonnant qu'elle perde son empire? Hélas! pour la montrer dans son intégrale beauté, il faut la connaître, et, pour la connaître, il faut longtemps et assidûment la regarder et la fréquenter.

Vous me direz qu'il est impossible de tout savoir. Sans doute; pourtant, quand on a en mains les intérêts d'un peuple, on est tenu de savoir quelque chose, on

est tenu de se concerter et de se partager la besogne, afin que sur tous les points où elle sera menacée, la justice trouve des défenseurs autorisés et armés contre leurs adversaires, par une science aussi sérieuse qu'approfondie.

Il est des circonstances atténuantes, il en est aussi d'aggravantes, et j'avoue que, par moment, je suis plus ému des unes que des autres; quand on est sans vigueur, on ne se lance pas dans les mêlées tumultueuses où les plus forts sont blessés, car loin d'être utile à la cause qu'on veut servir, on embarrasse et on gêne ses champions. Sur le théâtre des intérêts qui nous sont si chers, la bonne foi, les intentions pures ne suffisent pas, il faut avoir de la prudence et du courage, du savoir et de la compétence. Vous me pardonnerez de dire ce que tout le monde pense, sentant que je suis uniquement inspiré par l'amour ardent du bien, et le désir de voir régner parmi nous plus de justice et plus de fraternité.

Deux résolutions s'imposent à la suite des principes que nous venons d'expliquer. En vertu de la première, nous nous efforcerons d'apprendre les vérités dogmatiques et morales nécessaires à quiconque veut sanctifier sa vie et sauver son âme. Nous veillerons à ce que ceux qui dépendent de nous soient instruits des lumières indispensables à la direction de leur conscience; nous saurons donner à l'Évangile, à l'étude de la religion la place d'honneur qui leur

appartient dans l'éducation ; nous écouterons la voix du Pontife romain pressant les fidèles de revenir au catéchisme et d'en scruter les leçons; nous obligerons la génération des enfants et des jeunes gens à suivre avec régularité les enseignements qui se donnent dans nos églises, dans nos écoles, dans nos universités et qui s'y donneront, j'espère, de plus en plus clairs et de plus en plus forts.

En vertu de la seconde, nous saurons et nous ferons savoir autour de nous, que chacun est tenu de s'instruire des questions qui ont trait à sa vocation et à son état. C'est un grave devoir qui lie la conscience, auquel on ne peut se soustraire, sans porter la responsabilité des actes et des fautes nés de notre négligence. Plus la situation sera élevée, plus les intérêts en jeu seront considérables, plus notre esprit sera tenu de monter ou de s'étendre. Ces paroles s'adressent à vous, en particulier, jeunes gens. Quelle que soit votre carrière, que vous soyez médecin, avocat, littérateur, que vous vous engagiez dans les œuvres, dans l'apostolat, dans la politique, vous échouerez lamentablement si vous n'êtes compétents, et votre échec vous sera imputable. Il n'y a qu'un moyen de ne pas vous compromettre et de ne pas compromettre le bien auquel vous êtes dévoués, c'est de dissiper en vous les ténèbres de l'ignorance et de vous faire des intelligences cultivées, capables de penser avec vigueur, de raisonner avec justesse, de s'imposer à force de puissance et de vérité. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME INSTRUCTION

MARDI SAINT

LES PUISSANCES INTÉRIEURES DU PÉCHÉ

II. — LA CONCUPISCENCE

SOMMAIRE

L'ignorance est dans l'esprit, la concupiscence est dans la chair et dans la sensibilité. — La concupiscence « est la source de tous nos mouvements ». — « Les trois fleuves de feu. » Exhortation de saint Jean. — L'amour de soi principe des concupiscences; les concupiscences principe des iniquités (p. 255-256).

I

Impossibilité pour l'homme de ne pas s'aimer soi-même. — Sentiment inné. — Texte de Bossuet. — La qualité de l'amour-propre vient de la direction qu'il prend. — S'il prend la direction du ciel, il nous transfigure; s'il prend la direction de la terre, il tombe dans un égoïsme monstrueux, et tend à accaparer l'univers. — Ainsi dévoyé, il éveille un triple désir (p. 257-259).

1. Concupiscence de la chair qui a une double manifestation : les excès de la table, les excès de la débauche (p. 259-260).

2. Concupiscence des yeux qui produit :

a) La curiosité des sens, la curiosité de l'esprit de connaître le présent, le passé, l'avenir, le réel, le possible; *b*) la passion de posséder (p. 260-261).

3. L'orgueil de la vie qui nous pousse à vouloir dominer les autres hommes, à exiger qu'ils pensent, qu'ils travaillent, qu'ils meurent pour nous (p. 261-262).

II

Ce développement formidable de la personnalité entraîne aux formes les plus diverses du péché, car la triple concupiscence n'atteint pas son objet sans nous obliger à la violation des vertus les plus indispensables (p. 262-263).

1. Désordres occasionnés par la concupiscence de la chair : *a*) l'alcoolisme et ses suites dans le peuple (p. 263-264); *b*) la débauche dans la société : ses conséquences (p. 265-266).

2. Désordres causés par la concupiscence des yeux. *a*) Résultats fréquents de la curiosité excessive (p. 266-267).

b) Résultats de l'amour de l'or ; cercles, courses, bourses, jeux, injustices (p. 267-268).

3. Avilissements auxquels nous condamne l'ambition (p. 268-269).

Conclusions de saint Thomas, enseignement de saint Augustin, exhortation de saint Jean. Nécessité de réprimer l'égoïsme, la concupiscence charnelle, la curiosité vaine, l'amour de l'or, l'ambition (p. 269-271).

DEUXIÈME INSTRUCTION

MARDI SAINT

LES PUISSANCES INTÉRIEURES DU PÉCHÉ

II. — LA CONCUPISCENCE

« *Nolite diligere mundum... quoniam omne quod est in mundo concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ.* »

« N'aimez pas le monde,... car tout dans le monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, orgueil de la vie. »

(S. Jean, I^e^ *Epist.*, II, 15-16.)

Messieurs,

La seconde cause intérieure du péché est la concupiscence : l'ignorance vient de l'esprit, la concupiscence, de la chair et de la sensibilité. Il y a deux ans, nous avons étudié ensemble le rôle des passions dans la vie morale, la puissance de séduction qu'elles exercent sur notre âme en jetant le trouble dans l'organisme, en aveuglant la raison, en assiégeant la volonté. La concupiscence est le foyer où s'alimentent

les passions malsaines, c'est, dit Pascal, « la source de tous nos mouvements[1] », des profondeurs où elle naît coulent « trois fleuves de feu[2] » , qui réussissent à nous perdre dans leurs flammes impures; c'est dans leurs tempêtes que Babylone a fait naufrage, c'est dans leur courant que l'innocence périt : « Malheureuse la terre de malédiction que ces trois fleuves de feu embrasent plutôt qu'ils n'arrosent[3] ! » Aussi, saint Jean suppliait-il ses disciples, avec les plus pressants et les plus suaves de ses accents, de ne point s'abandonner aux caprices de ces eaux changeantes et perfides. « Mes petits enfants, je vous écris, afin que vous ne péchiez pas... je vous écris, fils bien-aimés,... je vous écris à vous qui êtes pères,... je vous écris, enfants,... je vous écris, adolescents,... je vous écris, jeunes gens qui êtes forts,... n'aimez ni le monde, ni les choses qui sont dans le monde, car tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, orgueil de la vie[4]. »

L'amour de soi, voilà la source des trois grandes concupiscences qui gouvernent le monde, les trois grandes concupiscences, voilà les redoutables forces qui conduisent à toute iniquité : telles sont les deux pensées que nous méditerons ensemble.

1. *Pensées*, VI, 53.
2. *Ibid.*, XXIV, 33.
3. *Ibid.*
4. *Loc. cit.*

I

Le premier malheur de l'homme, c'est de s'aimer soi-même, c'est de tomber sur soi-même, comme dit saint Augustin [1]. Mais est-ce donc un crime de penser à soi, d'arrêter sur soi le mouvement de son cœur? Non, Messieurs, nous avons parfaitement le droit de nous attacher à nous-mêmes. « Loin de nous l'insupportable folie de croire qu'on puisse ne se pas aimer.... on s'aime toujours, *cette tendance* est un poids invincible, une inclination nécessaire dont on ne doit jamais disconvenir [2]. » Il est inné à toute créature de s'aimer, ce sentiment est voulu par Dieu, et nous n'acceptons point la doctrine des quiétistes qui nous condamnaient à nous oublier jusqu'à ne plus désirer notre bonheur, « c'est une erreur que ni la nature, ni la grâce, ni la raison, ni la foi ne peuvent souffrir [3] ». Mais il faut savoir s'aimer : et s'aimer comme il faut, c'est se vouloir le bien qui convient.

Or, notre perfection, notre félicité viennent de notre consécration à Dieu, comme la gloire du vase se prend de l'usage qu'on en a fait à l'autel, comme le mérite du serviteur se mesure au dévouement

1. XII *De Trinit.*, XI, 16.
2. BOSSUET, *Avertissement sur les Écrits suivants*, IV.
3. PASCAL, Lettre sur la mort de M. Pascal, père.

qu'il a pour son maître. Donc, quiconque s'aime avec intelligence vivra pour le Très-Haut, dans le culte de la Bonté suprême, et trouvera dans ce commerce l'épanouissement de sa nature et de sa personne.

Mais, sous l'empire de ce que la langue chrétienne appelle l'amour de soi, l'homme se retire au dedans de lui-même, il redescend en lui-même et, renfermé dans cette région inférieure, il y cherche sa plénitude et sa satisfaction.

Il n'y demeure pas longtemps, il s'aperçoit vite que l'indigence le presse, que la misère le ronge. Alors deux voies s'ouvrent devant ses inquiétudes : la voie du ciel et la voie de la terre. S'il adopte la première, s'il tend les bras vers les rivages éternels, si, s'affranchissant des liens qui l'enchaînaient, il s'élance haletant vers les hauteurs, il sent bientôt arriver jusqu'à lui le souffle de la vie ; emporté sur les ailes de ses désirs, il approche de l'Infini, il s'y attache par la foi, par l'espérance, par l'amour ; en se renonçant, il se sauve, « *qui odit animam suam... custodit eam* [1] ». Si au contraire, captif de lui-même, il se trompe au point de négliger Dieu, de le dédaigner, de lui refuser toute part dans ses pensées, de fuir sa conversation, de le mépriser, son fatal amour-propre le jette dans une détresse, dont le spectacle a fait dire à Notre-Seigneur : « Celui qui

1. S. Jean, xii, 25.

aime son âme la perdra : *Qui amat animam suam, perdet eam*[1]. » En cette extrémité, il ne reste à celui qui s'adore qu'une ressource, se faire le centre du monde, s'assimiler toutes les substances, accaparer, si je puis ainsi m'exprimer, l'univers entier. L'amour de soi, sous l'influence de ce besoin, éveille en nous trois désirs que saint Jean appelle la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux, l'orgueil de la vie.

Par la première, nous cherchons à dilater notre corps, à perpétuer son existence, à le baigner dans l'abondance et dans la joie qui est comme l'ivresse de l'être et son exaltation. De là cette fureur de boire, de manger, c'est-à-dire de faire passer en soi ce qu'il y a de meilleur dans les fibres des plantes, de plus chaud dans le sang des animaux. Nous l'avons dit, le premier souci d'Ève quand elle eut abandonné son Créateur, fut de manger pour échapper aux menaces et au froid de la mort, pour réparer les brèches ouvertes dans sa vie, pour en élargir le rayon, pour en soutenir la flamme, s'assurer contre le temps et contre l'avenir par une provision de force et de joie. De là ce délire de conquérir des affections ardentes, de là ce feu qui nous consume et nous pousse à vouloir absorber et dévorer les objets sur lesquels

1. S. Jean, xii, 25.

se sont arrêtés les complaisances et les espoirs de notre cœur.

La seconde passion que nous inspire l'amour de nous-mêmes, c'est la concupiscence des yeux, qui désigne le désir de connaître et le désir de posséder. Par la connaissance sensible ou intellectuelle, nous nous assimilons les qualités et en quelque manière l'essence même des choses. Dans la création brillent des lumières, apparaissent des spectacles, nous en remplissons nos yeux, et avec quelle avidité nous regardons pour tout voir; des voix, des harmonies retentissent, nous les saisissons en les écoutant, en nous efforçant qu'aucun bruit, aucune note, aucune nuance ne nous échappent; des parfums s'exhalent, nous les respirons; des suavités s'offrent, nous les goûtons, nous les savourons, nous les retenons sur nos lèvres; des réalités s'étendent près de nous, nous les appréhendons, nous les étreignons, en vue de les ajouter à ce que nous avons déjà acquis. Les essences se dérobent aux efforts de nos sens, mais notre intelligence enfonce sa pointe jusqu'aux cœurs des êtres et essaie, pour ainsi dire, de leur ravir leurs plus secrets mystères. Et si, par nous-mêmes, nous sommes impuissants à pénétrer jusqu'aux profondeurs de la réalité, nous sollicitons le secours qui nous permettra de ne point être complètement frustrés dans notre ambition.

Non contents de nous incorporer le présent, nous rêvons par la science de l'histoire, de res-

susciter en nous le passé avec sa physionomie et ses couleurs. « On se transporte en esprit, dit Bossuet, dans les cours des anciens rois, dans les secrets des anciens peuples : on s'imagine entrer dans les délibérations du Sénat romain, dans les conseils ambitieux d'un Alexandre ou d'un César, dans les jalousies politiques et raffinées d'un Tibère[1]. »

Par la science de conjecture et de divination, nous tentons d'évoquer l'avenir, de jouer d'avance un rôle dans la société future, afin que tous les siècles, du matin au soir des âges, soient obligés de paraître, d'agir, de palpiter en nous. Non contents d'attirer à nous le monde qui a existé, existe ou existera, nous nous créons des fantômes dont la réalité purement imaginaire viendra grossir nos illusions, sinon notre fortune, nous leur donnons des proportions immenses pour tromper notre soif de grandeur, nous revivons les aventures des personnages chimériques des poésies, des romans, des tragédies. Puis nous sommes hantés par le besoin de posséder en propre l'espace, les territoires, de conquérir la richesse partout où elle se cache, d'accumuler les œuvres rares, les bijoux, les pierreries, les statues, les tableaux, de nous annexer de vastes domaines qui soient à nous, qui prolongent autant que possible notre personnalité.

Il ne reste que les volontés, que les âmes que nous n'ayons pu nous assujettir : l'orgueil et l'ambition

1. *Traité de la concupiscence*, ch. VIII.

se remuent pour mettre la main sur ces royaumes plus nobles, nous montons à l'assaut des dignités, des charges, du pouvoir. Le jour où nous aurons réussi, les libertés, les volontés, les âmes d'un groupe, d'un peuple seront dans notre âme, dans notre volonté; dans notre liberté. Nous serons, par l'autorité, maîtres des hommes comme par la propriété maîtres des choses, notre vie individuelle éclatera immense et redoutable. Impossible de nous mouvoir sans que toute une nation ne soit ébranlée; des multitudes seront contraintes de marcher dans notre sillon, de penser, d'agir, de travailler, de vouloir, de combattre, de souffrir, de mourir par nous et pour nous. Parfois, nous nous élèverons tellement au-dessus des autres, que l'humanité tout entière sera obligée de se mettre à notre remorque, tremblera en notre présence, chantera nos louanges, sur un mot, sur un geste venu de nous, se précipitera dans les aventures, s'établira dans la paix, se lancera dans la guerre, fera dépendre sa destinée de nos ordres. Nous serons devenus ce jour-là le centre de la création dont toutes les énergies ne seront qu'un instrument à notre disposition, l'amour de soi aura remporté sa plus grande victoire.

II

Cette vaine conquête du monde, ce développement formidable de la personnalité, cet égoïsme

exigeant ne se réalisent point sans entraîner aux formes les plus diverses du péché, c'est ce qui a fait dire à saint Paul, dans sa seconde épître à Timothée [1], qu'aux derniers jours prédits par les prophètes on verrait apparaître des hommes s'aimant eux-mêmes, dont la vie ne sera qu'un attentat contre le bien et contre tous les droits, qui sacrifieront à leur passion les intérêts les plus sacrés. La triple concupiscence, en effet, inspirée par l'amour de soi, n'atteindra point son objet, sans violer les vertus les plus indispensables à la sainteté de l'âme.

Pour arriver aux joies brutales du corps, pour manger un pain meilleur et plus abondant, pour boire un vin plus pur et plus enivrant, pour assurer le faste de nos festins et de nos demeures, le luxe de notre train et de nos maisons, à quels compromis ne nous condamnons-nous pas?

Puis regardez cet ouvrier, assis à une table abjecte et baignant ses lèvres à une coupe remplie d'une liqueur falsifiée, mais dévorante; il vide deux fois, dix fois, vingt fois le fatal calice, jusqu'à ce qu'il ait épuisé sa modeste bourse et, en un jour, dépensé tout ce qu'il a gagné en une semaine, en un mois de dur et peut-être ingrat travail. Bientôt, sa face se congestionne, ses yeux brillent d'un éclat sinistre et s'injectent de sang, il a bu, avec la liqueur brû-

1. II *Timoth.*, III, 1.

lante, la colère et la haine; sa physionomie devenue bestiale inspire l'horreur. Il se lève et se dirige chancelant vers sa demeure. Entrez avec lui : dans une pièce froide, nue, misérable l'attend une femme dont la figure décharnée et flétrie avant le temps, accuse une vie de sacrifices et de privations; des enfants en haillons pleurent et tremblent en demandant du pain : une voix ignoble leur répond par des blasphèmes, par des injures, par des menaces; puis les coups et les cris se mêlent dans la nuit, les derniers meubles sont brisés en même temps que s'envole le reste du bonheur et de l'espérance.

Lâchez dans la rue cet être avili, inconscient, au front duquel on ne voit plus briller aucune lueur de raison, au cœur duquel s'est éteint tout sentiment, un rien déchaîne la brutalité de ses instincts : soudain, une hallucination se produit dans son cerveau, de sombres éclairs se succèdent dans son imagination; sans qu'on sache pourquoi, un délire le saisit, il frappe, il tue, il met le feu, il a retrouvé une force mystérieuse et l'emploie contre l'ordre, contre la justice, contre la société, et, pourvu qu'il rencontre des complices qui le secondent, des chefs indignes qui l'excitent et le flattent, il accumule les ruines derrière lui; quand il a passé, on ne trouve plus que des cadavres, du sang, des décombres fumants. D'où sort ce monstre? De l'enfer régi par le démon de l'alcoolisme, qui n'est qu'une forme de la concupiscence.

Quittez ce spectacle écœurant, transportez-vous dans les palais tendus de soie et de pourpre, étincelants de lumière, embaumés de parfums, dans les demeures opulentes vers lesquelles le pauvre lève des regards d'envie, comme vers le paradis de la joie et des délices. Le deuil habite sous ces lambris dorés, la honte règne à ces foyers de princes et de rois, la folie gouverne telle ou telle des âmes qui l'habitent.

Tantôt c'est l'époux qui, trahissant des serments contractés en présence de Dieu et en présence des hommes, abandonne la compagne de sa vie, l'élue de son cœur, les fils de son sang pour aller au dehors dissiper sa fortune, offrir à une créature d'ignominie l'encens de son affection et l'hommage de son nom. L'amitié et la douleur essaient de le retenir, la religion fait retentir à ses oreilles ses oracles et ses prières, mais il est sourd et leurs voix se brisent devant l'insensibilité de son âme et devant la porte infranchissable de sa conscience. Tantôt, c'est l'épouse qui, fascinée par je ne sais quel mirage, oublie sa dignité, compromet sa réputation, désespère le compagnon de sa route, scandalise par ses audaces et par le cynisme de ses désordres le monde pourtant si sceptique. Tantôt, c'est le fils de la maison, qui, à l'aurore de ses années, s'engage dans des chemins d'infamie, déconcerte par ses impudences les sociétés les plus blasées et les milieux les plus corrompus. A sa fatale

passion il sacrifie les traditions des aïeux, l'honneur, l'espoir de sa carrière, de son avenir, sa santé, son bonheur, sa foi, sa vie. Le contre-coup de ces excès se fait sentir dans d'autres familles, le chagrin s'étend à d'autres demeures d'où la joie et la sérénité seront à jamais bannies. Quel souffle a passé, sinon le souffle impur de la sensualité et de la concupiscence charnelle qui suffit à flétrir les lys, à perdre l'innocence, à démoraliser à jamais la jeunesse?

La concupiscence des yeux n'est pas moins féconde en œuvres criminelles. L'âme ne court pas après la vision du monde sensible sans succomber à chaque instant au milieu des dangers, auxquels elle s'est exposée sans raison et de propos délibéré. S'il n'est point de lumière qui ne soit destinée dans la volonté de Dieu à nous manifester les clartés ineffables du ciel, s'il n'est point d'harmonie qui ne doive nous révéler les cantiques qui ravissent les collines éternelles, s'il n'est point de parfum qui ne soit appelé à nous faire goûter d'avance la suavité répandue dans les sphères de la pure et durable félicité, tous les charmes de la nature sont remplis de perfides douceurs qui enivrent et amollissent, et nul n'est en sécurité quand il s'abandonne à une vie qui, tout entière, n'est qu'une tentation. Et lorsque l'esprit de curiosité nous entraîne à ces spectacles, à ces concerts, dans ces théâtres où les vérités les

plus nécessaires sont tournées en ridicule, où les devoirs les plus sacrés sont méprisés, où l'adultère et la luxure, sous toutes ses formes, sont glorifiés; quand il nous jette dans cette littérature dont eût rougi Sodome et que Babylone eût bannie, la conscience se souille, les convictions s'ébranlent et le cœur ne se retire pas sans emporter en ses replis des complaisances dangereuses qui, à la moindre occasion, se traduiront par des fautes lamentables.

Et l'amour de l'or, qui se rattache à la seconde convoitise, n'est-il pas la source de désordres sans nombre? C'est l'amour de l'or qui rassemble sur nos champs de courses la multitude avide, c'est l'espoir de la richesse qui conduit le peuple à profiter pour se ruiner, de cette institution, une des créations les plus immorales de notre temps, l'institution du pari mutuel. C'est le désir de gagner, non par le travail, mais par un coup de cartes, qui réunit dans les cercles et dans les salles de jeux des pères de famille auxquels il est défendu d'exposer, de perdre en une nuit la fortune qu'ils ont reçue de leurs ancêtres et qu'ils doivent transmettre à leurs enfants. C'est la fureur du lucre qui prépare ces combinaisons louches, ces opérations de coulisses, ces surprises de bourse dont le public est victime. C'est la passion de posséder davantage qui conduit les esprits vils à exploiter les petits, à refuser aux ouvriers le juste salaire qui leur appartient, à économiser sur la

nourriture, sur le bien-être, sur la santé du personnel et des domestiques, comme c'est elle aussi qui inspire les prévarications de ces politiciens sans aveu et sans honnêteté qui puisent à pleines mains dans un trésor dont ils sont les dépositaires, dont ils ne sont pas les maîtres; comme c'est elle, enfin, qui donne naissance à la fraude, à la rapine, au vol, à toutes les injustices.

Faut-il vous ajouter un mot de l'orgueil de la vie, c'est-à-dire de cette soif de grandeur, de dignité, d'excellence, de pouvoir qui nous dévore? Que de bassesses pour arriver à une charge publique, que de démarches humiliantes pour nous promouvoir au premier rang? Trahir ses amitiés, renier son parti, ses traditions de famille, ses convictions politiques, les intérêts de son pays, l'honneur de son passé, l'unité de sa vie; apostasier sa foi, rougir de son Dieu, se courber sous le joug avilissant de loges que l'on méprise, s'avilir jusqu'à entrer dans leurs temples d'infamie; rire du Christ, blasphémer, devenir impie, athée, voilà les moyens honteux qu'il faut souvent employer pour s'assurer un lambeau de pouvoir. Flatter les plus vils appétits, s'agenouiller devant les personnages tarés, attendre à leur porte, traîner dans leur antichambre, se soumettre à leur consigne, embrasser leurs idées, leurs rancunes, leurs haines, servir leurs intérêts, applaudir leurs paroles voter leurs lois, marcher

sous leur direction au doigt et à l'œil, telle est la voie que, maintes fois, l'ambitieux doit prendre pour conquérir une écharpe de maire, un siège de député, de sénateur, de ministre. S'attribuer des qualités que l'on n'a pas, grossir celles que l'on a, revendiquer comme venant de soi ce qui vient des autres, étonner par l'étalage à l'extérieur d'un luxe qui cache de la gêne, de la misère, se mettre en avant, se faire valoir en toute occasion, se vanter, déguiser sous des dehors habilement composés son incapacité, tromper par l'affichage d'hypocrites vertus, tels sont les degrés par lesquels on s'élève au-dessus des autres.

Diminuer la valeur et le mérite du prochain, abuser de ses secrets, l'épier pour le prendre en défaut, défigurer ses actes, travestir sa conduite, répandre sur son compte les insinuations diffamantes, mentir en vue de le perdre, le calomnier, en faire l'objet des soupçons, de la défiance, du doute, tels sont les procédés courants parmi ceux qui veulent renverser les obstacles à leurs succès.

Avez-vous compris le développement monstrueux que prend l'amour de soi, avez-vous suivi le cours de ce triple fleuve qui porte le vice sur la terre de l'âme? Que de compromis, que d'indignités, que d'injustices, que d'impuretés! Ah! saint Thomas avait bien raison de dire que l'amour de soi est la

racine de toute iniquité : « *Amor sui est causa omnis peccati* [1] ! » Saint Augustin était pleinement dans le vrai, quand il enseignait que le culte de soi jusqu'au mépris de Dieu avait édifié Babylone, la cité de toutes les abominations, de tous les mensonges, de toutes les injustices, de toutes les impudicités [2]. Saint Paul était souverainement inspiré le jour où il écrivait à Timothée : « Sache que, dans les derniers jours, il y aura des temps difficiles, car on verra paraître des hommes s'aimant eux-mêmes, cupides, fanfarons, superbes, blasphémateurs, rebelles vis-à-vis de leurs parents, ingrats, impies, sans affection, sans loyauté, calomniateurs, intempérants, cruels, ennemis des gens de bien, traîtres, insolents, enflés d'orgueil, ayant le culte de la volupté, plus que de Dieu, ayant les dehors de la piété sans en avoir la réalité. Fuis-les [3]. » Saint Jean se montrait dévoué aux divers âges de ses fidèles, quand il leur répétait : « Mes fils bien-aimés, je vous écris, afin que vous ne pêchiez pas... Je vous écris à vous qui êtes pères,... je vous écris, enfants,... je vous écris, adolescents,... je vous écris, jeunes gens qui êtes forts,... n'aimez ni le monde, ni ce qui est dans le monde, car tout dans le monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, orgueil de la vie. »

1. I[a] II[æ], LXXVII, 4.
2. *Cité de Dieu.*
3. S. PAUL, II Timoth., III.

Messieurs, écoutez ces grandes voix, et portez vos désirs non point sur les choses qui passent, mais sur les choses qui demeurent, ne prêtez point l'oreille aux accents effrénés de la concupiscence, ne soyez point parmi ces âmes curieuses, avides de tout voir, apprenant tout sans jamais arriver à connaître l'art de bien vivre, s'attardant aux disputes de mots et ignorant la science de l'éternité; n'aimez ni l'or, ni le pouvoir, ni le premier rang; soyez sobres, soyez purs, soyez détachés, soyez modestes, vous deviendrez des saints, vous vous aimerez comme il faut et une grande joie, une vaste vision, un impérissable trésor, une inaltérable gloire vous seront réservés dans le royaume de Dieu. Ainsi soit-il.

TROISIÈME INSTRUCTION

MERCREDI SAINT

LES PUISSANCES INTÉRIEURES DU PÉCHÉ

III. — LA MALICE DE LA VOLONTÉ

SOMMAIRE

L'ignorance est dans l'esprit, la concupiscence dans la chair, la malice dans la volonté. — Comment dans les péchés d'ignorance et de concupiscence il y a de la malice, et dans les péchés de malice de l'ignorance et de la concupiscence. — Caractère du péché de malice, sa gravité, sévérité de Dieu vis-à-vis du péché de malice. — Influence de la malice dans le champ intérieur des pensées et des sentiments, dans le champ extérieur des paroles et des actions (277-279).

I.

a) Le premier désir de celui qui veut aimer le mal est de fuir tout commerce avec la vérité, avec les hommes ou les milieux qui nous la prêchent. — Raison de cette attitude (p. 279-280). *b)* Si la vérité s'impose à nous, nous la prenons en haine (p. 280-281). *c)* Impuissants à la détruire, nous tentons de la diminuer et de la mutiler, de la fausser, afin de transgresser avec plus de liberté et moins de remords les lois qu'elle nous impose (p. 281). *d)* Haine des personnes et des institutions qui assurent le règne de la vérité. Explication de l'hostilité des méchants vis-à-vis de Dieu, de Jésus-Christ, de l'Eglise, du prêtre, de leurs sympathies pour les entreprises du démon (p. 281-282).

II

1. La méchanceté monte aux lèvres qui font la guerre : *a)* à Dieu en le niant, en le blasphémant (p. 283). *b)* aux hommes qu'elles combattent par le mensonge de réticence, d'exagération, d'insinuation, etc. (p. 284). *c)* Aux idées. — Son attitude vis-à-vis du dogme, de la morale, de la Bible, de l'histoire (p. 284-285). *d)* Aux œuvres, en dénaturant les intentions qui les inspirent. Exemples (p. 285-286).

2. La méchanceté dans les actions. *a)* Elle ruine les lois qui établissent la paix, la sainteté, etc., et leur substitue des codes d'infamie (p. 286-287). *b)* Elle frappe les œuvres saines, elle persé-

St. Albert's College Library

cute les personnes dévouées au bien (p. 287-288). c) Elle favorise les entreprises de démoralisation, d'impiété, la mauvaise presse, etc. (p. 288-289).

Tous, nous portons en nous une part de malice. Moyens d'empêcher son triomphe (p. 289-290).

TROISIÈME INSTRUCTION

MERCREDI SAINT

LES PUISSANCES INTÉRIEURES DU PÉCHÉ

III. — LA MALICE DE LA VOLONTÉ

« *Excæcavit enim illos malitia eorum.* »
« Leur malice les a aveuglés. »
(*Sagesse*, II, 21.)

MESSIEURS,

L'ignorance est dans l'esprit, la concupiscence est dans la chair, la malice est à la source suprême de la vie morale, dans le cœur et dans la volonté. Ce n'est pas qu'il n'y ait de la malice dans les fautes d'ignorance et de concupiscence, mais elle n'éclate que sous l'influence de cette double infirmité; ce n'est pas que, dans le péché de malice, il n'y ait de l'ignorance et de la passion, mais c'est la volonté pervertie qui égare les pensées et excite les convoitises. Les crimes enfantés par la malice sont plus graves que les autres, car un acte est bon ou coupable dans la mesure où il est volontaire, et quand

il émane directement de la puissance souveraine qui régit la vie, sans avoir été inspiré d'en bas, il se produit dans la plénitude de la liberté et se revêt de tous les caractères qui le désignent à l'admiration ou à la réprobation de la justice.

Le démon, le plus maudit de tous les êtres, a été si durement traité par Dieu, parce qu'il s'est perdu dans une malice dont les appétits inférieurs n'ont point amené l'explosion. C'est pourquoi le Seigneur tire de certains hommes de si cruelles vengeances, c'est qu'ils n'ont point l'excuse de l'ignorance, ils ne peuvent point invoquer l'emportement de la passion, ils se livrent au mal à froid, de propos délibéré, en parfaite connaissance de cause. Saint Augustin raconte qu'étant enfant, il tomba dans un larcin. « J'ai voulu voler, s'écria-t-il, et j'ai volé sans nécessité, sans besoin, par dégoût de la justice, par plénitude d'iniquité... Ce n'est pas de l'objet convoité par mon larcin, mais du même larcin et du péché que je voulais jouir... du plaisir de faire ce qui était défendu... n'ayant dans la honte d'autre appétit que la honte[1]. »

Le péché originel n'a pas seulement révolté la sensibilité contre la raison, il a ameuté la volonté contre Dieu. La volonté blessée dans ses plus intimes énergies, par elle-même, en vertu de sa propre initiative a déchaîné dans le monde le torrent de sa

1. *Confess.*, II, 4.

perversité. L'Écriture Sainte nous apprend que la malice exerce un empire dans le champ intérieur des pensées et des sentiments, dans le champ extérieur des paroles et des actions; ce soir nous la suivrons dans cette double sphère.

I

C'est d'abord à l'intérieur que la malice se répand, elle commence par impressionner le monde de nos pensées et de nos affections. Le premier désir de celui qui veut aimer le mal et le faire, est de refuser tout commerce avec la vérité qui lui montre les chemins du devoir, lui dévoile l'indignité de sa conduite, accuse sa conscience, juge son attitude, condamne sa vie. Dans le sanctuaire mystérieux où germent les idées, nous détournons notre regard et notre attention de l'évidence, nous fermons nos oreilles aux accents de la sagesse; délibérément nous nous plongeons dans les ténèbres et dans la nuit avec le dessein de nous livrer plus éperdument à l'iniquité, de sorte que notre ignorance est l'effet de notre méchanceté, nous bannissons de l'âme la science à notre portée qui nous obligerait à bien faire. Nous fuyons, mûs par le même sentiment, toute conversation, toute école, tout docteur, dont nous avons à redouter la supériorité, nous nous gardons avec obstination de fréquenter les milieux capables de nous arracher au royaume des ombres,

d'ouvrir les livres, d'entrer dans les temples où la lumière brille d'un éclat plus victorieux. « L'injuste, s'écrie David, a dit en lui-même qu'il voulait pécher. La crainte de Dieu n'est point devant ses yeux... il n'a point voulu s'instruire pour faire le bien. Il a médité dans son lit l'iniquité qu'il commettrait *durant le jour*[1]. »

Mais parfois, comme le soleil, la vérité pénètre en nous, malgré nous, envahit nos pensées et imprime sa certitude dans notre esprit. Alors nous la prenons en haine et nous lui déclarons la guerre; par des raisonnements sans fin, en faisant appel à ses ennemis les plus acharnés, nous nous efforçons d'obscurcir dans notre sein ses plus vives splendeurs, de confondre ses oracles, d'arrêter son rayonnement. De là cette hostilité secrète contre toutes ses révélations, de là cet effort obstiné pour nous la rendre suspecte à nous-mêmes et couvrir par le bruit intérieur de nos doutes, de nos disputes, de nos contradictions, les réclamations de sa voix et les décisions de son autorité. Tantôt cette aversion prend sa source dans nos passions, tantôt aussi elle naît de la malice de notre volonté, brûlant d'anéantir ce qui contrarie son penchant, « *dum esse volunt mali, nolunt esse veritatem quâ damnantur mali,* dit saint Augustin, comme ils veulent être mauvais, ils vou-

1. Ps. xxxv.

draient que la vérité ne fut pas qui condamne leur injustice [1] ».

Dans notre impuissance à la détruire, nous essayons au moins de la mutiler, de la fausser, de la diminuer afin de réduire sa force et de transgresser avec plus de liberté et moins de remords les lois qu'elle nous impose : c'est ce qui explique cette critique amère que nous apportons à faire ressortir ses côtés moins lumineux, c'est ce qui entretient en nous cette déloyauté intellectuelle hostile à la réalisation de tout bien, fait de l'existence la religion du mal, crée au dedans de nous un conflit aigu, et nous conduit à adorer ce que nous savons faux, et à blasphémer ce que nous savons vrai. En face de cette mauvaise foi, latente peut-être, mais réelle, Dieu s'irrite et livre à la honte de leurs désirs des créatures qui, reconnaissant leur Créateur, ont refusé de l'honorer comme tel.

Cet état d'esprit, par une conséquence logique, amène la haine des personnes qui affirment et défendent la vérité et les institutions qui assurent son règne. On est parfois stupéfait de l'opposition que Dieu, que Jésus-Christ, que l'Église, que l'Évangile, que le prêtre, que l'apôtre rencontrent en certaines consciences, c'est que Dieu est l'incarnation vivante de la vérité qui ne change pas, qui ne cède pas, qui ne s'efface jamais; c'est que de la Personne

1. *In Joan.*, tract. XC.

auguste de Jésus-Christ la vérité déborde sur le monde ; « vous cherchez à me tuer, disait le Maître, parce que je vous ai enseigné la vérité, *quæritis me interficere hominem, qui veritatem vobis locutus sum* [1] » : c'est que l'Église est la chaire d'où la vérité retentit impérieuse, menaçant de ses vengeances quiconque osera l'outrager ; c'est que dans l'Évangile coulent des fleuves de lumière ; c'est que la mission du prêtre, de l'apôtre est d'être, d'un bout à l'autre de l'univers, la lèvre et l'écho de la vérité.

Voilà pourquoi, aussi, la complaisance et la sympathie de la malice vont, d'instinct, aux œuvres du démon dont le propre, selon l'expression de saint Jean, est d'être menteur et père du mensonge [2] ; voilà pourquoi ses vœux s'orientent spontanément vers les entreprises qui, dans l'enseignement, dans l'ordre social, dans la politique, n'ont d'autre but que d'anéantir partout le règne de la vérité. Saint Paul, dans la majesté d'un langage ému, nous apprend que de pareilles âmes sont mûres pour l'iniquité, qu'elles tomberont aux derniers jours aux mains de l'Antéchrist qui, par toutes sortes de faux prodiges, jettera dans de puissantes illusions, perdra et fera croire au mensonge ceux qui n'ont pas ouvert leur cœur à l'amour de la vérité qui les eût sauvés [3]

1. S. JEAN, VIII, 40.
2. *Ibid.*, 44.
3. *Thessaloniciens*, II.

II

Du dedans la malice monte aux lèvres, car la bouche parle de l'abondance du cœur. L'homme méchant est comme un sépulcre ouvert d'où s'échappe la corruption. Dans ses discours, il fait la guerre à Dieu, par le doute qu'il jette au milieu du monde, par l'appareil scientifique qu'il s'efforce de donner à ses affirmations les plus téméraires, par les citations qu'il emprunte à des personnages compétents sur certains points des connaissances humaines, sans autorité dans les questions religieuses.

Il nie avec insolence et avec audace, accumulant sans se lasser les sophismes, qui, dans sa pensée, doivent convaincre le monde ; il use de l'ironie pour triompher de Dieu, il se moque des œuvres, de la puissance, de la bonté qu'on attribue au Très-Haut ; il blasphème, jetant au ciel les injures et les malédictions, il défie le Créateur de paraître, de se venger, de le frapper, de l'anéantir ; puis, parfois, sa face se congestionne, ses yeux prennent une expression infernale de rage et de dépit, et, livré à je ne sais quelle convulsion, il vomit des mots d'une impiété si intense que la terre tremble, et se demande avec inquiétude si la Divinité ne va pas dans sa colère et dans sa justice détruire l'univers. « Écrasons l'infâme », dit le misérable. On croirait que l'iniquité s'est incarnée en lui, tant sa physionomie exprime de dépravation froide et réfléchie.

Vis-à-vis des hommes, le méchant est perfide, il cache ses desseins sous les dehors de l'amabilité, de la courtoisie, de la flatterie; on le voit couvrir de louanges ceux qu'il médite de perdre. Fondre sur ses adversaires en les apostrophant avec violence, c'est le fait d'une âme que la passion exalte, mais les épier avec persévérance, les attirer dans ses pièges, les approcher en rampant comme les serpents, puis au moment où ils y pensent le moins, les mordre avec cynisme, c'est le propre de la méchanceté. Mentir par réticence, en réduisant à rien des événements considérables; mentir par exagération en se servant des expressions les plus fortes pour désigner les plus petites choses, en changeant en une montagne le moindre grain de sable, en remuant le monde, en révolutionnant les esprits à l'occasion d'un incident sans importance; mentir par insinuation en répandant des bruits vagues, des soupçons à peine formulés; puis, peu à peu, préciser les accusations, les jeter dans le public sachant qu'elles sont fausses, leur donner un retentissement universel en criant tout haut ce que d'abord l'on avait murmuré tout bas : tels sont les procédés de la méchanceté.

Vis-à-vis des idées, le méchant ne dit qu'une partie de ce qui est : ainsi mutilées et tronquées, elles paraissent inacceptables, et il est facile d'amonceler contre elles les arguments et les objections. S'il s'agit de dogme, il en défigure le sens, il présente aux âmes une doctrine imaginée qu'il affirme être d'origine chrétienne

et dont il démontre avec succès et à grand renfort d'éloquence le caractère absurde ; s'il s'agit de morale, il explique qu'il est des préceptes ridicules : on le voit triompher dès qu'il aborde les questions du jeûne, de l'abstinence ; s'il s'agit de la Bible, il prend un texte obscur qu'il déclare authentique et inintelligible, il passe sous silence ou il tient pour apocryphe un autre verset qui éclaircrait le premier ; il réunit des faits et des pensées épars dans les nombreuses pages du livre sacré, il met en relief leurs physionomies étranges en taisant à dessein le mot, le trait qui en illuminerait le sens ; il se garde d'exposer les maximes de justice, de bonté, de miséricorde qui séduiraient les âmes, il fait de l'exégèse comme Voltaire, en altérant de toutes façons le verbe de Dieu. S'il s'agit d'histoire, il accumule en une harangue tous les crimes dont les générations dans le passé ont pu se rendre coupables, il en accuse l'Église, et il en raconte les détails en les groupant en un récit et en les rattachant les uns aux autres comme s'ils n'avaient pas été séparés par l'espace et par le temps. On l'entend s'indigner contre le souvenir éternel de Galilée, de l'Inquisition, de la Saint-Barthélemy, lui qui est fils des septembriseurs, ami des communards, lui qui fut hier banni comme incendiaire ou comme assassin et qui se vante d'avoir édifié sa fortune par le fer, par le feu et par le sang.

En face des œuvres du bien, le méchant dénature

les intentions qui les inspirent. Voilà des femmes qui dans les hôpitaux soignent la lèpre, le cancer, le typhus, le choléra ; elles étaient jeunes, elles étaient riches, tout leur souriait sur la terre et dans le monde, elles passent leur vie dans l'atmosphère empestée des malades, des plaies, des épidémies; elles n'ont pour compagnie que des pauvres, peut-être, et des fous. Vous pensiez que ces âmes héroïques étaient mues par un sentiment supérieur de bonté, de charité, de religion? Pas du tout, publie l'homme pervers, le but qu'elles poursuivent, c'est l'exploitation du peuple et une victoire politique. Voilà des hommes qui se condamnent à consumer leurs jours sous des cieux lointains, au milieu de tribus barbares, au bord de fleuves malsains, s'exposant à la misère, aux privations de toutes sortes, à la mort, vous expliquiez cet enthousiasme étrange par le zèle évangélique, par un amour brûlant de Dieu, vous vous trompiez. C'est une idée de commerce qui emporte nos apôtres et leur fait entreprendre de si longs voyages, affronter de si multiples dangers, courir à de si violents trépas. Ainsi, les fondations les plus pures sont dénoncées, décriées, calomniées par la malice qui connaît parfaitement la vérité sur nos idées, sur nos intentions, sur nos sentiments, mais qui n'en est que plus acharnée à les combattre.

Des paroles la malice s'étend aux actions, son but conscient est de détruire la cité de Dieu, et d'édifier

le royaume du péché. Aussi voyez quel zèle infernal elle apporte à ruiner les lois, les institutions qui favorisaient la vérité, la paix, la sainteté, à leur substituer tout un code et toute une série de créations dont la fin est d'assurer la propagation du mensonge et la diffusion du mal, avec quelle brutalité implacable elle limite, elle réduit, elle supprime la liberté individuelle sur tous les terrains, pendant qu'au contraire elle ouvre toutes les portes à la licence et à la corruption.

Après avoir calomnié les œuvres et préparé l'opinion à les voir disparaître, on les frappe d'abord avec une certaine réserve et en affirmant qu'on s'en tiendra à quelques exécutions, nécessaires, dit-on, si l'on veut échapper à de plus grandes rigueurs. Lorsque l'impression produite par les premières violences est effacée, on les renouvelle; puis on avance plus loin, les ruines s'accumulent, les édifices tombent successivement les uns sur les autres, les mains les plus vaillantes sont contraintes de rester dans l'oisiveté, les voix les plus éloquentes de garder le silence, les volontés les meilleures de s'abstenir.

Des institutions à ceux qui les ont fondées et qui peut-être sont capables de les restaurer, il n'y a pas loin. Aussi les attentats contre les personnes succèdent vite aux attentats contre les œuvres. Espionner ses ennemis, les faire suivre le jour et la nuit, réussir à mettre à leur porte, dans leur maison, des créatures

payées et prêtes à trahir, pénétrer dans l'intimité de leur vie, dans le secret de leurs desseins, abuser d'une confidence, surprendre une note, une lettre, puis les jeter en pâture à une multitude inconsciente, grossière, curieuse de scandale en violant les principes les plus sacrés de la liberté privée, telles sont les inspirations auxquelles obéit, d'une manière délibérée, la volonté que possède le démon de la malice.

Puis, c'est tout un système de tracasseries mesquines, de persécutions hypocrites auxquelles on les soumet; puis des mesures d'exception sont prises qui jettent hors la loi, hors le territoire peut-être, des citoyens excellents, des serviteurs dévoués de tous les intérêts légitimes. Alors, on voit des existences profondément troublées par les coups de la haine, on voit des yeux les plus purs tomber des larmes amères, les cœurs les plus saints se déchirer dans d'inconsolables douleurs, les vocations les plus sublimes entravées dans leur cours et arrêtées dans l'élan de leur générosité, car la méchanceté est cruelle, elle ne se contente pas de paralyser, par tous les moyens, l'action de ceux qu'elle a pris en exécration, elle se plaît à leur lancer ses traits les plus acérés, à les blesser aux endroits les plus sensibles de leur âme, à les faire souffrir, à les obliger à pousser un cri de détresse.

En face des œuvres de sanctification et de progrès s'élèvent les œuvres de perversité, à côté des amis du

bien vivent les amis du mal; toutes les faveurs du méchant vont de ce côté. S'il est riche, il prodigue ses trésors en vue d'assurer la diffusion par l'enseignement, par le livre, par le journal, des doctrines de désordre, d'aider des personnages plus osés à faire leur besogne de démoralisation, d'impiété, de division; s'il est puissant, il use de son autorité pour promouvoir des principes détestables, pour propager l'irréligion et l'athéisme; s'il est savant, il met sa plume, son génie, à la disposition de l'erreur et du vice; s'il est influent dans le monde, il profite de ses relations pour étendre le règne de l'iniquité. Alors des feuilles immondes qui chaque jour inventent et diffament, dont les colonnes sont remplies de chantage, de cynisme, d'ordures, seront couvertes d'or, de protection; alors des feuilles sectaires qui vomissent la haine à flots seront soutenues, encouragées, approuvées; alors les individus louches, les aventuriers, les adversaires de tout ordre, de toute pacification, de tout patriotisme seront les maîtres des personnes et des choses.

La malice seule nous explique comment tant de dureté, tant d'acharnement peut se rencontrer dans le cœur de l'homme, comment sa parole peut devenir un instrument si redoutable, comment ses actions peuvent aboutir à de si déplorables effets; la malice seule nous explique comment des âmes sont si inaccessibles à la pitié, à la justice, à la vérité, à la reli-

gion. Le principe intérieur d'où jaillit toute bonté est dépravé, la volonté qui régit en souveraine les facultés, imprime à tous les mouvements de la vie un caractère d'immoralité. C'est par la volonté que nous sommes vraiment mauvais : lorsque la plaie qu'elle apporte en naissant s'est gangrenée, la corruption se répand dans l'être tout entier et envahit le monde; du trésor de sa perversité, l'homme ne saurait tirer que des maux : *malus homo de malo thesauro profert mala* [1].

A notre apparition sur la terre, nous cachons en notre sein un germe de malice, mais dans le baptême nous recevons un germe de bonté. Ne laissons point, Messieurs, cette malice prendre les rênes de notre âme, efforçons-nous d'en réduire l'autorité, d'en empêcher le triomphe. Le meilleur moyen d'obtenir qu'elle ne s'impose pas à nous, qu'elle ne monte pas à nos lèvres, qu'elle n'éclate pas à l'extérieur et dans nos actes, c'est chaque jour de la maîtriser, d'étouffer ses élans dans notre cœur, de l'asservir progressivement au principe déposé en nous par l'Esprit-Saint et destiné à nous attacher aux vertus et à Dieu. Ainsi soit-il.

1. S. Matth., xii, 3

QUATRIÈME INSTRUCTION

JEUDI SAINT

LES PUISSANCES INTÉRIEURES DU PÉCHÉ

IV. — LE PÉCHÉ CAUSE DU PÉCHÉ

SOMMAIRE

Logique du mal. — Connexion des vertus et connexion des vices. — Tout péché est cause de péché.

Les péchés capitaux sources plus fécondes d'iniquité (p. 295-296).

I

1. *a*) Deux principes du bien : la grâce, la volonté. Le péché mortel détruit sont la grâce, blessent la volonté, renverse la barrière qui nous sépare du mal (p. 296-297).

b) Tout péché veniel diminuant la force de la grâce et la force de la volonté nous prépare aux chutes (p. 297).

2. *a*) La multiplication du péché pousse à une habitude de même nature (p. 297).

b) Le péché dans un genre, renversant l'autorité de la loi, dispose à d'autres espèces de péché. Exèmples (p. 297-298).

3. Le péché est cause du péché en offrant une matière et un champ d'action aux mauvaises inclinations. — Relations entre la licence du regard, de la lecture, des spectacles, et la licence de l'imagination, entre la licence de la pensée et la licence des appétits et de la volonté, etc., etc. (p. 298-299).

II

Pourquoi les péchés capitaux sont ainsi nommés.

a) Le péché capital n'atteint pas son objet sans nous faire passer par une multitude d'iniquités. — Exemples de la vaine gloire et de la jalousie (p. 299-301).

b) Dans leur explosion les péchés capitaux sont accompagnés d'un cortège de maux. Exemple de la colère (p. 301-302).

c) Le péché capital est suivi de fautes que les anciens appellent ses filles. — Exemples de l'envie et de l'avarice (p. 302).

2. La gravité du péché qui est l'effet du péché capital dépend de la gravité du péché capital lui-même. Exemples (p. 303).

Récapitulation des causes intérieures du péché. La contemplation de la Croix, remède aux péchés capitaux (p. 303-304).

QUATRIÈME INSTRUCTION

JEUDI SAINT

LES PUISSANCES INTÉRIEURES DU PÉCHÉ

IV. — LE PÉCHÉ CAUSE DU PÉCHÉ

« *Qui facit peccatum servus est peccati.*
« Quiconque fait le péché est esclave du péché. »

(S. Jean, VIII, 34.)

Messieurs,

Il y a une logique dans le bien, il y en a une aussi dans le mal, les puissances de la dépravation comme les énergies de la sainteté se soutiennent et se donnent la main. Nous avons enseigné l'année dernière la connexion des vertus et répété que nul n'a le droit de se dire juste s'il n'est tempérant, et fort, s'il n'est doux et prudent; une solidarité analogue rattache les vices les uns aux autres; en s'engageant dans l'iniquité, on entre dans un réseau où la liberté s'embarrasse, ce qui fait dire à Notre-Seigneur que quiconque fait le péché, est esclave du péché, à saint

Jacques que la violation d'un article de la loi prépare la violation de tous les autres. Comment toute faute prépare-t-elle à d'autres fautes ; comment les vices, que le catéchisme appelle capitaux, sont-ils plus féconds en œuvres de perversité ? Tels sont les deux problèmes que nous essaierons de résoudre ce soir.

I

Le bien se réalise et le mal est vaincu par l'énergie de la grâce divine et de la volonté humaine, par l'intimité de leur union ; c'est par le développement de cette double faculté que l'on devient chaque jour plus saint, c'est par l'indissolubilité de leur alliance que l'on devient impeccable. Tout phénomène qui porte atteinte à ces deux principes renverse la barrière qui nous sépare du péché. Or, toute faute mortelle est à la fois un attentat contre la grâce et un attentat contre les forces de la nature et de la liberté. La faute mortelle, en effet, anéantit en nous la grâce, creuse un abîme entre notre âme et Dieu, nous laisse seuls dans la lutte morale, exposés aux coups d'adversaires qui sont dans l'air, sur la terre et jusqu'au fond de notre cœur. De plus, la faute mortelle blesse la volonté ; au contact du mal et sous son étreinte notre vigueur succombe, les ténèbres s'épaississent dans l'esprit, la concupiscence de la chair monte, le goût du désordre gagne en intensité, la plaie de la

conscience s'étend et devient de plus en plus incurable.

Toute faute vénielle refroidit nos rapports avec le Très-Haut, ébranle la solidité du lien qui nous rattachait à Lui, en prépare la rupture ; les vertus s'étiolent, les sentiments tombent dans la langueur, dans cet état de marasme qui nous rend progressivement incapables de résister victorieusement à la tentation.

Secondement, lorsque l'iniquité a engendré l'iniquité, quand les actes criminels se sont multipliés, des inclinations s'ébauchent, des dispositions s'affirment, des habitudes se forment. Alors périodiquement et régulièrement les appétits réclament la même pâture, l'esprit d'orgueil exige le même encens, l'esprit de volupté la même indigne joie, l'esprit de cupidité le même bénéfice.

Le péché, qui pousse à un acte de même nature que lui, excite aussi à d'autres actes de caractères différents, mais peut-être plus graves. Quiconque, en effet, a violé la loi, a renversé l'autorité du fondement sur lequel elle repose, et par conséquent la transgression d'un article prépare la transgression de tous les autres. Si vous voyez un homme faire fi de la prière, rester debout à l'aurore et au crépuscule, sans faire monter vers Dieu ni une adoration, ni une action de grâces, ni une demande, si vous voyez un

homme ne plus sentir le besoin d'appeler sur lui-même, sur sa demeure, sur la tête de ses enfants, la protection du ciel, bientôt pour lui le jour du Seigneur sera comme les autres jours, bientôt toute manifestation de piété disparaîtra de sa vie, toute religion périra dans son cœur. Une fois qu'on est sur la pente, on descend naturellement jusqu'au fond : c'est ce qui explique pourquoi, dans les plaisirs, les plus innocents sont si près des plus dangereux et les plus légers si près des plus coupables. Il n'y a que le premier pas qui coûte, le chemin du vice est glissant : chargés de la multitude de nos fautes passées, nous montons difficilement vers les hautes régions, et nous nous effondrons dans les abîmes.

Troisièmement, le péché est cause du péché en offrant une matière et un champ d'action aux mauvais appétits. La licence du regard, de la lecture, des spectacles présente un objet à la licence du rêve, de l'imagination, de la pensée. L'imagination nourrit les appétits dépravés, la pensée alimente les désirs désordonnés de la volonté. Les sentiments du cœur débordent jusqu'aux lèvres et les mettent en mouvement, et ainsi les péchés intérieurs s'engendrent les uns les autres et inspirent les péchés extérieurs. L'avarice prépare les voies aux procès, aux discussions, aux inimitiés ; les excès dans le boire et dans le manger, l'amour du bien-être et du confortable excitent les tentations de la chair et exposent à la dé-

bauche ; la haine de Dieu et l'infidélité amènent au blasphème et à la malédiction. Ainsi nos pensées et nos sentiments, les actes du dedans et les actes du dehors sont solidaires, si bien qu'il est rare qu'un péché aille seul : d'ordinaire un cortège le suit, qui lui doit l'existence et la vie.

II

Parmi les péchés, les plus féconds sont les péchés capitaux, ainsi nommés, parce que dans l'armée des vices ils sont comme des chefs qui traînent, après eux, des légions maudites. Quand le péché capital éclate, il est précédé, accompagné, suivi d'une série de désordres dont il est la source.

D'abord il n'atteint point son objet sans passer par une multitude d'iniquités : il faut répéter à son sujet ce que l'autre jour nous disions des concupiscences.

Prenez la vaine gloire : c'est la volonté d'attirer les regards, de dominer sur tous les terrains. Sur le terrain de la liberté, l'homme vain entend dépendre uniquement de soi, se conduire par soi, agir par soi : de là vient qu'il se révolte contre toute autorité qui s'avise de s'opposer à lui, de contrarier ses desseins, d'entraver son action. Sur le terrain de la fortune, par la magnificence de sa table, par le bruit des fêtes qu'il donne, des chasses qu'il organise, du personnel qu'il entretient : par le spectacle des lumières, des

fleurs répandues à profusion aux baptêmes, aux mariages, aux obsèques des siens, il a la prétention d'effacer la splendeur des plus opulentes maisons ; mais il ruine ses enfants, il refuse aux pauvres la part de biens à laquelle ils ont droit de par la charité, il ne verse pas une prière, il ne fait pas célébrer une messe sur les cendres des morts qu'il a ensevelis dans la pourpre et dans la soie. Sur le terrain de la vertu, en vue de paraître le premier, il se vante de ses œuvres, jette ses aumônes avec ostentation, publie à son de trompe les dons qu'il a faits, le nom des indigents qu'il a secourus ; il simule des qualités qu'il n'a pas, déguise sous l'éclat des couleurs les misères de son âme et la stérilité de sa vie. Sur le terrain de la science et des idées, il défend sa doctrine avec violence, car il veut vaincre bruyamment, et le tapage autour de lui-même le préoccupe bien plus que ne l'intéresse la vérité ; avec obstination, car, pour rien au monde, il ne consentira à ce qu'on dise qu'il s'est trompé, et il remuera ciel et terre afin de prouver qu'il avait raison ; avec humeur, en se jetant dans la contradiction de peur qu'il ne paraisse subir, dans sa carrière intellectuelle, l'influence des autres ; avec témérité, car il est à l'affût d'originalités suspectes, de nouveautés qui déconcertent la raison, compromettent la foi, mais font croire aux naïfs qu'il a dit ce que jamais nul n'avait dit avant lui, qu'il est un inventeur, un génie, une personnalité de premier ordre.

Prenez la jalousie, cette tristesse amère qui nous désole quand nous voyons le prochain heureux, honoré, savant, vertueux, triomphant. Dans la jalousie, il y a de la haine, la haine du bien que nous constatons en autrui : c'est ce qui permet à saint Augustin de la définir : l'horreur de la félicité de nos frères. Mais la haine n'est pas une puissance créatrice, c'est une puissance de destruction, et par conséquent l'envie ne sera point satisfaite aussi longtemps qu'elle n'aura pas anéanti la fortune, la réputation, l'autorité de ceux qui offusquent son regard. Elle s'y applique par des moyens déguisés : elle chuchote, elle murmure, elle insinue et elle s'efforce, grâce à ces suggestions perfides, d'arracher aux personnes qu'elle vise, leurs amis, leurs serviteurs, leurs admirateurs. Elle poursuit son but par des procédés extérieurs : la médisance, la calomnie, la diffamation sont des armes qu'elle emploie pour ruiner un crédit qui lui est insupportable; si elle échoue dans ses tentatives, il n'est pas rare qu'elle s'exaspère, que son sentiment devienne un délire, que, poussant jusqu'au bout son aversion, elle frappe au cœur celui dont la supériorité l'irritait et l'obsédait.

Les péchés capitaux sont accompagnés dans leur explosion d'un autre cortège de vices. La colère, c'est-à-dire l'amour de la vengeance, n'embrase point l'âme sans faire apparaître une multitude de mauvais appétits et de mauvais desseins, de mau-

vaises actions qui en sont, pour ainsi dire, l'expression intégrale. A l'intérieur, c'est une hostilité qui dégénère en disputes, en querelles, en luttes cruelles; c'est dans le cœur une rancune âpre et tenace, qui survit au temps et à la mort; c'est la volonté de couvrir d'injures, de honte, de reproches la personne qui nous a offensés, c'est l'indignation qui se traduit par des cris que l'on voudrait faire arriver jusqu'aux extrémités du monde pour humilier et confondre davantage celui auquel nous en voulons; c'est enfin le blasphème contre Dieu et contre les saints auxquels nous nous en prenons de la douleur que l'injure nous a causée.

Les péchés capitaux sont suivis de fautes qui sont leurs filles, comme le disaient les anciens. Si l'envie dont nous venons de parler échoue dans ses efforts, elle éveille en nous une tristesse qui se mesure à la joie du prochain : si elle réussit, une joie qui se mesure à sa tristesse. Non seulement l'avarice, pour se satisfaire, consent à tromper, à exploiter, à voler, mais le commerce incessant avec une matière brutale rend le cœur durcomme elle, inaccessible à la miséricorde, à la pitié, à la bonté, indifférent à tout ce qui ne se compte pas, ne se palpe pas, ne s'évalue pas à prix d'or. Aussi l'âme de l'avare s'attache-t-elle à la terre avec fureur, craignant par-dessus tout de la perdre et n'ayant à peu près aucun souci du ciel.

De la gravité du péché capital, de son attache dans l'âme dépend l'intensité du péché dont il est la cause, comme de l'abondance de la source dépend l'ampleur du fleuve. Plus un homme est orgueilleux, plus il est capable de bassesses pour s'élever au-dessus des autres; plus il est avare et plus son cœur se dessèche et s'endurcit, plus il tombera facilement dans la fraude et dans l'injustice; plus la jalousie ronge la conscience, plus on se réjouit de voir les autres dans l'adversité, plus on s'attriste de les voir dans la prospérité; plus la colère est obstinée, plus elle est impitoyable dans ses vengeances. Ainsi, le vice capital engendre les autres vices et, par ses caractères, décide de leur degré de culpabilité.

Vous voyez, Messieurs, l'enchaînement des causes qui, de l'intérieur, enfantent la dépravation en nous. La faiblesse de l'intelligence, l'infirmité de la chair, la malice de la volonté, donnent naissance à l'amour effréné de soi; l'amour de soi est la racine de l'arbre maudit, la concupiscence en est le tronc, les vices capitaux en sont les rameaux, les autres crimes en deviennent les feuilles et les fruits.

Lorsque vous voudrez tarir en vous la source du mal qui se nomme le péché capital, levez les yeux vers cette croix qui nous apparaît ces jours-ci en un plus frappant relief; lisez les pages d'un évangile qui parle avec des accents plus émus. Vous verrez et vous entendrez les dures angoisses par lesquelles passe le

Fils de Dieu pour nous arracher à l'iniquité. En face des fronts qui s'élèvent et tentent de dominer, Jésus dans les langueurs de l'agonie et de la mort, incline la tête pour nous apprendre à ne point nous exalter dans les transports de l'orgueil et de la vaine gloire; il prie pour ses ennemis en vue d'apaiser en nous la colère et l'appétit de la vengeance; il porte sa croix, et ce spectacle est de nature à nous réconforter quand nous sommes découragés, quand, accablés et succombant sous le poids de la vie, nous sommes tentés, par notre tristesse, de tout abandonner; son côté, qui s'ouvre aux hommes et répand sur eux de l'amour et du sang, confond nos jalousies pleines d'une haine qui ferme à notre prochain les portes de la charité; en livrant son âme à son Père, son corps à la croix, sa mère à son disciple, ses vêtements à ses bourreaux, il condamne notre avarice; en subissant les coups de la flagellation sans se plaindre, il nous enseigne le mépris de la volupté : il nous excite à dédaigner les grossières ivresses et les banquets opulents en trempant ses lèvres sacrées au calice écœurant de l'amertume.

Revenez souvent par la méditation, par la pensée, par le souvenir, à ce spectacle de la Passion et du crucifiement de Jésus; les leçons que vous y trouverez porteront leurs fruits : vous deviendrez humbles et doux, aimants et purs, sobres, vaillants et désintéressés. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME INSTRUCTION

VENDREDI SAINT

LE ROLE DES PUISSANCES DU PÉCHÉ
DANS LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

SOMMAIRE

Caractères odieux du crime accompli dans la Passion. — Toutes les puissances du mal ont concouru à son triomphe : Dieu l'a permis, le Démon l'a conçu et préparé, les hommes l'ont exécuté (p. 309-310).

I

1. Le Père a en quelque sorte livré son Fils aux artisans de la perversité. — Il a permis la trahison de Judas, le reniement de Pierre, les procédés de Caïphe, la lâcheté de Pilate. — Témoignages de Jésus (p. 310-311).

2. Le Christ-Dieu s'est abandonné lui-même sous l'inspiration de son Père. — Le Maître l'affirme au jardin des Oliviers, devant le zèle de Pierre, au moment d'expirer (p. 311-312).

Raisons de cette conduite : Dieu voulait gagner le cœur de l'homme. Il le gagna en descendant parmi nous, en souffrant et en mourant pour nous. — C'est devant la Croix que l'Humanité a été séduite et vaincue (p. 312-314).

II

Le Démon inspire le crime. — 1. Le Maître nous l'apprend, c'est l'Esprit mauvais qui domine les sectes juives, conseille Judas, tente saint Pierre (p. 315-316).

2. On reconnaît dans les œuvres de la Passion, les œuvres du Démon. *a*) Le mensonge du Démon dans le baiser de Judas, dans le reniement de saint Pierre, dans les accusations des faux témoins, dans les affirmations des Pharisiens (p. 316-317).

b) La cruauté du Démon apparaît dans la brutalité des valets, dans la flagellation, dans la multitude, dans les soldats romains, dans tout le peuple (p. 317).

c) La dérision est le troisième caractère des œuvres du démon. — La dérision dans le vestibule du Grand-Prêtre, à la cour d'Hérode, à la porte du Prétoire, quand Jésus est sur la croix, la raillerie souligne le dernier soupir du supplicié par un mot d'une ironie atroce (p. 317-319).

III

Les hommes furent les exécuteurs du forfait.

1. *a*) Rôle de l'ignorance dans l'attitude des chefs. — Culpabilité de cette ignorance, que la vie, la dignité morale, la parole, les miracles du Christ devaient éclairer. — Raisons de cette ignorance répréhensible (p. 319-322).

b) Ignorance du peuple. — Excuses à cette ignorance, motifs de sa culpabilité (p. 322-323).

2. Rôle de la concupiscence. — Toutes les passions apparaissent dans ce drame. *a*) Prédominance de la cupidité en Judas (p. 324-325). *b*) Influence de la peur sur la conduite du peuple, des apôtres, de saint Pierre, de Pilate. — Revirement dans le Préteur menacé (p. 325-326).

3. Rôle de la malice. — Haine des sectes contre la vérité qui condamnait l'étroitesse des Pharisiens, le pédantisme des Scribes, la décadence des Sadducéens. — Exaspération de cette haine; son impatience, sa violence, son acharnement (p. 327-329).

Par sa mort, Jésus-Christ triomphe des puissances du mal. — Gagné par sa prière, le Père réduit le domaine du crime, jette dehors le Prince de ce monde, envoie son Esprit qui dissipe l'ignorance, apaise la concupiscence, dompte la malice (p. 329-330).

Remerciements et exhortations à l'auditoire (p. 329-331).

CINQUIÈME INSTRUCTION

VENDREDI SAINT

LE ROLE DES PUISSANCES DU PÉCHÉ
DANS LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

« *Hæc est hora vestra et potestas tenebrarum.* »
« Voici votre heure, et voici la Puissance des ténèbres. »

(S. Luc, xxii, 53.)

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Jamais le crime n'a revêtu de caractères plus odieux que dans la Passion de Jésus-Christ : on l'y voit apparaître, si je puis ainsi m'exprimer, dans sa plénitude de méchanceté, d'impudence, d'injustice, d'orgueil, de cruauté, de mensonge ; on dirait que la perversité a versé tout son fiel dans l'organisation du procès du Christ, dans la conduite de son jugement, dans le choix et le détail de son supplice. Pour que l'humanité ait été capable de s'acharner avec une haine aussi raffinée contre un être aussi beau, aussi pur,

aussi innocent, il faut qu'elle ait été mue par toutes les puissances conjurées du mal : que Dieu ait lâché la bride aux pires instincts, que l'enfer ait soufflé la perfidie de ses conseils, que nous, enfin, nous ayons fait appel au trésor de dépravation contenu en notre cœur.

Si vous y consentez, Messieurs, nous suivrons une fois de plus les fils d'Adam sur les chemins de leur péché, et le fils du Très-Haut à travers les étapes de sa vertu et de sa douleur. Nous verrons dans le drame commencé au jardin de Gethsémani et consommé au Calvaire, le rôle de Dieu qui le permet, l'action de Satan qui le conçoit et le prépare, l'égarement des hommes qui l'exécutent.

I

Si le Père n'avait en quelque sorte livré son propre Fils, aucune créature n'aurait pu attenter à son bonheur, ni à ses jours. Il dépendait du Très-Haut de refréner les jalousies du démon, d'arrêter dans leur délire les colères des accusateurs, des juges, des bourreaux. Sans doute, ce n'est pas Lui qui remit aux mains des Juifs l'innocente victime, qui la poursuivit des plus blessantes injures, qui l'accabla sous la honte des soufflets, sous les coups de la flagellation, ce n'est pas Lui qui la suspendit au gibet, mais Il laissa faire. Le Sauveur, d'un bout à l'autre de son martyre, rappela cette volonté du Tout-Puissant de l'abandonner à la fureur de ses ennemis. Lorsque Judas fut

démasqué, Jésus enseigna que dans le livre éternel il était écrit que rien n'empêcherait le disciple infidèle de trahir son Maître[1]; quand il annonça le reniement de Pierre et la fuite de ses apôtres, Jésus cita les paroles du Prophète, prédisant que la Providence n'interviendrait pas pour défendre le Pasteur, ni pour retenir les brebis prêtes à se disperser[2]; au moment de l'arrestation, d'un mot, Jésus souligna les décrets de son Père en affirmant que, maître de l'heure, il la cédait à ses contradicteurs et à la Puissance des ténèbres[3]; devant le tribunal de Caïphe, deux fois, Jésus insinua qu'il suffirait d'un geste de la Divinité pour confondre et abattre à ses pieds ses adversaires[4]; en présence de Pilate se vantant de l'avoir à sa merci, Jésus répéta que le préteur n'aurait aucun pouvoir, s'il ne lui était laissé d'en-haut[5]; sur la croix, enfin, le supplicié se plaignit dans un cri déchirant que son Père l'eût délaissé[6].

Le Maître s'était d'ailleurs délaissé lui-même, car non seulement le Père permit le triomphe de l'iniquité, mais il inspira à la volonté divine et à la volonté humaine de son Fils de se soumettre de son plein gré à son supplice, de tendre ses mains aux chaînes, sa face aux crachats et aux soufflets, sa tête

1. S. Matth., xxvi, 24-31. — Zach., xiii, 7.
2. S. Matth., xxvi, 31. — S. Marc, xvii, 27.
3. S. Luc, xxii, 53.
4. S. Matth., xxvi, 52.
5. S. Jean, xix, 11.
6. S. Matth., xxvii, 40.

aux épines, de livrer son cœur à l'ennui, au dégoût, à la tristesse, son corps enfin à la flagellation et à la croix [1]. A diverses reprises, le Sauveur indiqua qu'il s'abandonnait aux trahisons de ses disciples, aux vengeances des sectes juives, sous la motion du Père et pour lui obéir. Au Jardin des Oliviers, on l'entendit murmurer douloureusement pendant des heures : « Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi ; pourtant que votre volonté soit faite et non la mienne [2]. » Devant le zèle de Pierre armé pour le défendre, il protesta : « Ne dois-je donc pas boire le calice qui m'a été préparé [3]? » Enfin, au moment d'expirer, il répéta qu'il s'en remettait au ciel, qu'il entendait jusqu'au bout exécuter ses ordres [4]. Donc, le Dieu qui règne dans l'éternité et s'incarne dans le temps a laissé à l'iniquité racontée par l'Évangile la liberté d'éclater. Pourquoi?

Dieu permet le mal, avons-nous dit, pour en tirer le bien, il permet les plus grands crimes pour en tirer le plus grand bien. Dans la Passion de Jésus-Christ, la perversité fit son suprême effort et trouva sa consommation; le Très-Haut, à son tour, sut user de cet événement tragique pour sa propre gloire et pour le salut du genre humain. Il aimait cette créature qu'il avait faite de rien et dont Il était le Père, Il la cher-

1. S. Jean, x, 18.
2. S. Luc, xxii, 42.
3. S. Jean, xxviii, 11.
4. S. Luc, xxiii, 46. — S. Jean, xix, 30.

chait sur les chemins de sa misère, Il avait hâte de combler l'abîme qui le séparait de cette race si coupable et pourtant si chère. Habitués à entendre la voix du Très-Haut dans les éclairs et dans la foudre, nous avions tellement peur de sa justice que nous pensions ne pouvoir, sans mourir, prononcer son nom, mais nous avions du mal à croire à sa tendresse. Il fallait donc prouver à la postérité d'Adam qu'elle était infiniment aimée, du même coup gagner son cœur et ainsi la réconcilier à jamais avec Celui qui l'avait créée.

Tant que l'Éternel demeura enfermé dans son inaccessible grandeur, nos âmes restèrent de glace; mais lorsque nous vîmes son Fils unique, incarné dans notre nature, devenu le compagnon de notre route, traversant nos lacs, gravissant nos montagnes, conversant familièrement avec nous, versant des larmes dans lesquelles il y avait plus d'amertume que dans les nôtres, touchant avec une délicatesse inconnue les vives plaies de notre âme et de notre corps; se condamnant à devenir le jouet de nos caprices cruels, s'abandonnant sans se plaindre aux fouets, aux calomnies, aux jugements impitoyables, — succombant sans se venger sous le fardeau que nos fantaisies imposaient à ses épaules, — insulté dans son agonie sans nous maudire, ne laissant tomber du haut de son gibet que des regards de miséricorde, que des mots de pardon sur nous, prêtres, soldats, juges, magistrats, ne faisant monter vers son Père que des

prières capables de l'apaiser: devant cette patience, dis-je, ce silence, cette suavité des lèvres et du cœur, les justes comprirent qu'un sentiment dont personne ne saurait mesurer la largeur, ni la longueur, ni la hauteur, ni la profondeur, veille sur eux, une émotion intense s'empara du centurion, la foule ne résista point à la démonstration d'une pareille bonté, sa poitrine se déchira et elle descendit du Calvaire en adorant et en pleurant [1].

Le cœur éveille le cœur; en nous voyant si incontestablement et si éperdument aimés, nous aimons à notre tour. Ce n'est pas devant les magnificences de la Création, ni devant les miracles de la Toute-Puissance; ce n'est même pas devant le tombeau d'où le Christ sort ressuscité, ni au sommet de la colline d'où il s'élance au ciel, que nos entrailles commencent à tressaillir; c'est au pied de la Croix où il souffre et où il meurt; c'est là que les saints entrent dans les transports de la charité, là que Constantin et Clovis demandent le baptême, là que les Barbares fondent en larmes, que la créature réconciliée avec son Créateur apprend à vivre, à pâtir, à se laisser fouetter et égorger pour lui, que des relations ardentes et continues se renouent entre la terre et le ciel, que le Temps rejoint l'Éternité, que l'Éternité s'ouvre au Temps, que l'homme et Dieu s'étreignent dans la suavité de la paix et dans le feu de l'amour.

1. S. Luc, XXIII, 47-48.

II

Le démon inspire le crime que Dieu permet; la révélation positive de Notre-Seigneur nous l'apprend. L'ange déchu prépare le drame du Calvaire, sa malice en suggère la pensée, en compose les phases, en dirige le cours, en précipite le dénouement[1]. Le Maître ne cesse pas de faire allusion à la présence de Satan, il nous montre partout sa main dans l'œuvre de l'arrestation, du jugement, du supplice. « C'est l'heure, dit-il, où la Puissance des ténèbres[2] » va régner sur la volonté des hommes et la conduire à son gré; l'heure où « le Prince de ce monde va venir, bien qu'il n'ait aucun droit sur moi[3] ».

Les acteurs qui jouent les premiers rôles en ces scènes de violence et d'injustice sont sous l'empire constant du chef des damnés. Les sectes juives, qui apparaissent d'abord comme l'âme de la conspiration, sont, en réalité, dès le premier jour, sous la domination d'une autorité occulte; le Christ, en dévoilant leurs desseins, dénonce en même temps le Roi de la nuit dont ils suivent l'impulsion : « Maintenant, s'écrie-t-il, vous cherchez à me tuer..., vous faites les œuvres de votre père, vous répondez à ses

1. S. Jean, VIII, 40.
2. S. Luc, XXII, 53.
3. S. Jean, XIV, 31.

désirs... et le père dont vous êtes issus, c'est le diable[1]. » Judas est l'instrument des sectes, mais son conseiller, c'est le démon; saint Jean nous répète que le mauvais esprit insinue au malheureux apôtre de vendre son Maître, entre dans son âme, y commande souverainement[2], et le Sauveur prévient Pierre que Satan le réclame en vue d'ébranler sa fermeté et de déconcerter sa fidélité[3].

Quand même les Livres saints ne parleraient pas formellement de l'intervention des anges impurs dans la Passion, on reconnaîtrait leurs traces dans les œuvres qui s'y produisent.

Avant tout, Satan est un être de mensonge; là où le mensonge s'affirme avec plus d'impudence et de perfidie, on peut dire que Satan est le maître. Or, d'un bout à l'autre du procès de Notre-Seigneur, le mensonge s'étale effrontément. N'est-ce pas par un mensonge que Judas livre le Prophète? dans le baiser qui sert de signal à l'arrestation, n'y a-t-il pas une intolérable fausseté? Saint Pierre renie le Sauveur par un triple parjure; au tribunal du Sanhédrin, les témoins mentent avec tant d'insolence que leurs accusations se contredisent; devant Pilate, les mensonges s'accumulent, et c'est en représentant Jésus comme un séducteur du peuple, comme un conspirateur,

1. S. Jean, VIII, 41-45.
2. S. Jean, XIII, 2-27.
3. S. Luc, XXII, 31.

comme un rival de César que les Pharisiens triomphent des hésitations et des scrupules du magistrat [1].

La cruauté est le second caractère des œuvres du démon. Le prince du mal est envieux, or le regard de l'envieux se repaît du spectacle de l'adversité, son cœur aime la vision de la douleur, du sang, de la mort. Le propre de l'envie inspirée par Satan sera donc de pousser la cruauté à ses derniers excès. Que pourrait-on ajouter aux souffrances de Jésus? Ici, c'est la brutalité des valets qui se donne libre carrière et inflige à l'auguste Patient des coups et des soufflets; là, c'est Pilate qui le condamne à la torture de la flagellation; plus loin, c'est la multitude qui demande pour le condamné le plus inhumain des supplices; plus tard, ce sont les soldats romains qui couvrent sa tête d'une couronne d'épines et le frappent sans pitié; enfin, c'est tout un peuple qui assiste aux transes de son agonie et jouit des angoisses de son trépas.

La dérision est le troisième caractère des œuvres du démon. Le rire suggéré par l'enfer n'est pas cet épanouissement de l'âme qui rayonne sur le front, mais la grimace dure qui crispe la face, est faite de méchanceté, d'infamie, et souvent de secret désespoir. La dérision est le triomphe de l'orgueil, et comme l'orgueil

1. S. Marc, 53-64. — S. Jean, xviii, 29-38.

est le sentiment le plus enraciné dans le cœur de l'ange tombé, la dérision joue un rôle immense dans sa misérable existence. C'est pourquoi, sous son autorité, les hommes soumettent Jésus à des humiliations, à des outrages dont les Évangélistes ont relevé l'indignité. Dans le vestibule du grand prêtre, on lui bande les yeux, on lui crache au visage, on se joue de son épuisement, on le frappe en l'interpellant : « Prophétise, Christ, dis-nous qui t'a frappé [1]. » Hérode convoque sa cour pour assister à la comédie de l'interrogatoire auquel il soumet le Galiléen; Jésus refusant de répondre, le roi de Judée lui fait donner la livrée des fous, le renvoie avec dédain en l'accablant de ses sarcasmes [2]. A la porte du prétoire, les soldats romains couvrent ses épaules d'un manteau de vieille pourpre, lui mettent un roseau à la main, fléchissent devant lui le genou et le saluent avec ironie, accompagnant leurs gestes de basses plaisanteries [3].

Quand il est étendu sur la croix, les défis, les blasphèmes, les lazzis se croisent en tous sens [4] : « Allons, toi qui détruis le temple de Dieu et le réédifies en trois jours, sauve-toi toi-même et descends de la

1. S. Luc, 63-65.
2. S. Luc, xxiii, 6-12.
3. S. Matth., xxvii, 27-30.
4. S. Matth., xxvii, 39-44. — S. Marc, xv, 29-32. — S. Luc. xxiii, 39-43.

croix. » « Si tu es le roi d'Israël, montre ta puissance. » « Puisque tu es le Fils de Dieu, que Dieu vienne donc te délivrer et nous croirons en toi. » Il n'était pas jusqu'aux scélérats pendus à ses côtés qui ne vinssent ajouter leurs insultes aux opprobres dont sa nation abreuvait le martyr. Le sang coulait, le souffle devenait plus rare, la poitrine se soulevait avec effort, une fièvre ardente mettait en feu les lèvres du supplicié : les rires continuaient. Soudain, le Fils de Dieu se redressa, il essaya de lever vers le ciel un suprême regard ; un cri s'échappa de son cœur, un cri si déchirant que la terre ne l'oubliera jamais, un cri si douloureux que je serais tenté de l'appeler un cri de désespoir, si la foi ne m'interdisait d'attribuer à Jésus un tel sentiment : « Mon Dieu, disait le Crucifié pourquoi m'avez-vous abandonné? » A ces accents de détresse, une voix railleuse répondit dans la foule [1] : « Attendez, voyons si Élie viendra le secourir et l'arracher au gibet. » Il n'y a que Satan qui puisse mettre dans l'âme de l'homme une ironie d'une pareille atrocité.

III

Les hommes furent les exécuteurs des désirs de Satan et le prince des ténèbres mit en jeu pour faire aboutir son plan tous les ressorts des faiblesses de notre nature : l'ignorance qui aveugle l'esprit, la passion

1. S. Matth., xxviii, 46-50.

qui fausse la sensibilité, la malice qui pervertit la volonté.

Les docteurs d'Israël furent, dans le drame du Golgotha, les promoteurs de l'injustice dont le spectacle a ému toutes les générations. C'est par leur initiative que Jésus fut arrêté, accusé, jugé, condamné, crucifié. Mais comment ces chefs d'un peuple purent-ils vouloir cette iniquité? Comment ce peuple approuva-t-il un pareil procès, une pareille sentence, un pareil supplice? D'abord, Messieurs, si les Princes des Prêtres, si les Anciens de la nation se lancèrent dans cette affaire, c'est qu'ils ignorèrent la qualité de Celui dont ils exigèrent la mort. « Jamais, dit saint Paul, s'ils l'avaient connu, ils n'eussent crucifié le Seigneur de la gloire : *si enim cognovissent, nunquam Dominum gloriæ crucifixissent* »[1].

Mais s'ils se trompèrent sur la Personne de Jésus, sur son caractère, sur sa mission, ce fut par leur faute[2], car le Fils de l'homme ne ménagea rien pour éclairer leur esprit. Il parut, et sa vie fut si pure que les âmes les plus misérables s'émurent en sa présence, se jetèrent à ses pieds et réclamèrent, avec des supplications et des larmes, son assistance et son pardon; sa dignité morale dépassa tellement les proportions ordinaires de la vertu que les femmes du peuple disaient en le voyant : « Bienheureuses les entrailles

1. I *Corinth.*, II, 8.
2. S. JEAN, IX, 41.

qui t'ont porté et les mamelles qui t'ont allaité », que lui-même put défier la malice de ses adversaires par des mots comme celui-ci : « Qui de vous me convaincra de péché? » Il parla, et son verbe monta à de telles hauteurs, que la foule haletante le suivait des cités dans le désert, de la plaine à la montagne, des champs sur les lacs, du Temple à la Synagogue, que les Scribes envoyés pour l'interrompre, le contredire et le confondre, furent obligés de lui rendre témoignage et de s'écrier : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme[1]. »

Il agit et sa puissance était si absolue sur la nature qu'il gouvernait à son gré les flots des mers, guérissait, comme il le voulait, la fièvre et la lèpre, chassait les démons et arrachait à la mort ses victimes et aux tombeaux leur proie[2]. On eût cherché en vain une ombre dans cette existence, une faiblesse dans cette volonté, une contradiction dans cette logique[3]. Quelle victoire, quand cet être pouvait dire aux disciples de Jean : « Allez et annoncez à votre maître que les sourds entendent, que les aveugles voient, que les paralytiques marchent, que les lépreux sont purifiés, les morts ressuscités, les pauvres évangélisés[4]. »

Ah! si Tyr et Sidon, si Sodome et Gomorrhe avaient pu jouir d'un pareil spectacle, quel enthousiasme les

1. S. Jean, vii, 31, 41, 46.
2. S. Jean, ix, 32-33.
3. S. Jean, viii, 46.
4. S. Matt., xi, 5.

eût saisis! Comment donc Corozaïn et Bethsaïde ont-elles pu méconnaître le Prophète qui leur avait été envoyé? Comment Jérusalem est-elle demeurée sourde aux accents de tendresse qui, descendant des collines, disaient : « Jérusalem, Jérusalem, que de fois j'ai tenté de réunir tes habitants autour de moi, comme une poule qui rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu [1]! » C'est que, Messieurs, il y avait à Jérusalem des castes qui avaient horreur de la lumière et délibérément se dérobaient à ses rayons; c'est que les Pharisiens, les Sadducéens, les maîtres du peuple, les magistrats du Temple, les docteurs de la Loi, décidés à mal faire, repoussaient la vérité qui accusait leur conscience et stigmatisait leur conduite. N'avons-nous pas toujours le même spectacle sous les yeux d'hommes qui, en face des prodiges de la charité, de l'apostolat, de l'héroïsme, détournent leurs regards, restent perdus dans leurs ténèbres et dans leurs préjugés, et déclarent la guerre aux personnalités les plus hautes et aux œuvres les plus immaculées? « La lumière est venue dans le monde et les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs actions étaient mauvaises [2]. »

Et le peuple, me direz-vous, quel esprit d'erreur tout à coup le sépara du Prophète qui, dans le désert,

1. S. Matth., xxiii, 37
2. S. Jean, iii, 19

l'avait nourri de pain miraculeux, dans ses villages avait consolé ses douleurs, guéri ses malades et ressuscité ses morts? Ah! Messieurs, je vous ai dit que la multitude est facile à tromper, que le moindre argument la déroute, que le moindre éclat l'éblouit. Devant la campagne faite par les sectes de Jérusalem, la foule se déconcerta; les mêmes qui avaient crié : « Gloire au Fils de David! » se trouvèrent aux portes du prétoire, réclamant avec fureur le crucifiement de Jésus. Le revirement fut si étrange que les Princes les Prêtres et les Scribes n'avaient pas osé le prévoir[1].

Certes, il serait injuste de faire tomber sur le peuple la même réprobation que sur les castes éclairées; je comprends l'immense différence que les Docteurs ont faite entre la multitude et ses chefs, mais j'ai du mal à excuser jusqu'au bout dans la Passion les classes inférieures qui ont aussi leurs vices, leurs instincts vils et qui se laissent aveugler par ces vices et ces instincts. Si je ne pense pas que la masse puisse devenir un corps savant, je tiens qu'elle doit être un corps conscient. Le peuple a des yeux, qu'il regarde! des oreilles, qu'il écoute! une intelligence, qu'il réfléchisse! il a une responsabilité, qu'il la prenne! Qu'il se rende compte de ses énergies et de ses devoirs et il arrivera à distinguer ses amis de ses ennemis, ses avocats de ses courtisans, ses bienfaiteurs de ses exploiteurs, les honnêtes gens des misérables.

1. S. Matth., xxvi, 3 et 4.

Quoi qu'il en soit, l'ignorance n'est point une explication suffisante de ce crime. Il faut remonter plus haut, chercher dans les concupiscences du cœur la cause de la grande iniquité qui se consomma il y a deux mille ans bientôt à Jérusalem.

Je les trouve, en effet, à la base de la conduite de tous ceux qui prirent une part active à l'exécution du plan conçu par l'ennemi de Dieu et de l'Humanité. Il m'est impossible de passer en revue toutes les passions qui apparurent, durant ces heures criminelles, acharnées contre le Juste, je n'en signalerai que deux à votre attention : la cupidité et la peur.

Judas était en proie aux inquiétudes et aux tourments de la cupidité. Tout ce qui pouvait s'échanger, se palper, se compter, exerçait sur lui une sorte de fascination. Lorsque Marie répandait sur les pieds du Sauveur un parfum très pur et très précieux, le disciple laissait échapper des cris de colère : « Pourquoi cette perte, disait-il sur un ton mécontent? On aurait pu vendre ce parfum très cher..., en retirer jusqu'à trois cents derniers et les donner aux pauvres [1]. » Il parlait ainsi, selon les auteurs sacrés, non point par amour des pauvres, mais parce que la passion de l'or avait déjà fait de lui un voleur, et qu'il avait pris l'habitude de garder pour lui, ce qu'on versait dans la modeste bourse du collège apostolique. La pensée qu'il pouvait retirer quelque profit de sa trahison

1. S. Jean, xii, 4, 5, 6.

hantait son esprit, il entra en relation avec les ennemis de son Maître, et il suffit qu'on lui proposât une somme dérisoire pour que sa conscience succombât. On s'étonne que pour si peu Judas ait consenti à se jeter dans une si lâche intrigue; mais pour l'avare il n'est point de petit bénéfice, et plusieurs ont rappelé que, durant la Révolution, on vit des misérables dénoncer pour quelques écus leurs meilleurs amis.

La plus vile de toutes les passions, la peur, joua aussi un rôle immense. C'est la peur qui amena le revirement du peuple. Trompée par les Pharisiens et les Scribes, la multitude crut, si l'on renvoyait Jésus, que la sécurité publique serait compromise, que tous les intérêts succomberaient, que les Romains viendraient détruire la nation et la sainte cité de Jérusalem [1]. Elle condamna Celui qu'elle avait adoré.

C'est la peur qui triompha de la conscience des apôtres. Au moment de l'arrestation, devant quelques armes et quelques gardes du Temple, ils se prirent à trembler pour leur liberté, pour leur vie, et se dispersèrent comme des agneaux [2].

C'est la peur qui perdit saint Pierre : la voix d'une servante, les soupçons de quelques valets suffirent à décontenancer son âme et son courage, à lui faire oublier ses protestations enflammées; on l'entendit

1. S. Jean, xi, 47, 48.
2. S. Matth., xxvi, 56. — S. Marc, xiv, 50.

affirmer et jurer qu'il ne connaissait pas cet homme[1].

Pilate résiste plus longtemps : ni les cris de la foule ne l'impressionnent, ni la hauteur des Pharisiens ne l'intimide, il ne croit pas aux accusations portées contre Jésus ; il sait que le Prophète n'a point répandu de doctrine dangereuse, n'a point refusé le tribut, n'a ni conspiré contre l'empire, ni excité le peuple à la révolte ; il est sûr que l'arrestation a été inique, que dans le procès conduit avec une précipitation scandaleuse les lois ont été méprisées, les procédés inqualifiables, que l'accusé est un juste. Aussi son honnêteté se refuse longtemps à abandonner un innocent à la vengeance des sectes conjurées. Mais, soudain, du groupe des princes une voix s'élève : un nom a été prononcé, une insinuation perfide a été lancée : « Si tu délivres Jésus, tu n'es pas l'ami de César, car quiconque veut devenir roi se met en contradiction avec César[2]. » Immédiatement une volte-face se produit, le magistrat se tait et pâlit, une apparition le terrifie : il se voit en face de Tibère, dénoncé, destitué de sa charge, dépossédé de ses biens, jeté dans l'exil ou dans les fers, la peur le saisit, il oublie que le soldat doit mourir pour son drapeau, le prêtre pour son autel, le juge pour la justice, il trempe dans le crime et rien devant la postérité n'effacera la souillure de ses mains.

1. S. Matth., xxvi. — S. Marc, xiv, etc.
2. S. Jean, xix, 12-13.

Ainsi, dans ce mystère d'iniquité, toutes les puissances intérieures du mal viennent donner leur coup : l'ignorance, l'orgueil et l'ambition, la peur et la cupidité, mais un sentiment conduit ce cortège et domine cette histoire : c'est la malice, la haine de la vérité.

Les sectes, vous ai-je dit, sont l'âme de ce tragique événement. Dès le début de son ministère Jésus vit se dresser contre lui une opposition formidable, et, sans hésiter, il expliqua cette hostilité contre sa personne par la haine qu'inspirait la vérité qu'il prêchait. « Ceux qui font du mal, disait-il, haïssent la Lumière qui les reprend et les confond[1]. » Or, la doctrine de Jésus condamnait par sa largeur l'étroitesse des interprétations pharisaïques, l'orgueil des Scribes attachés à des disputes de mots et à l'exégèse subtile des textes, la décadence d'une religion qui, morte dans le cœur, ne se souciait plus que des ablutions, des rites matériels et des apparences; sa pureté stigmatisait les mœurs sensuelles des Sadducéens, leur scepticisme caché, leur amour effréné des biens temporels; sa justice dénonçait l'oppression que les princes de la nation faisaient peser sur les veuves et les orphelins; sa sagesse prédisait le naufrage de leur fortune et la chute d'une société ébranlée par tous les excès. Devant la liberté et la souveraineté de ce Verbe qui dévoilait la corruption de leur cœur et menaçait

1. Jean, III, 19-20.

leur situation, les sectes s'émurent et vouèrent au nouvel Évangile une haine implacable.

Elles commencèrent par espionner le Maître qui le proclamait avec tant de sûreté et avec une si pénétrante connaissance de leur état, elles surveillèrent ses discours et ses disciples, puis bien vite leur sentiment s'exaspéra et elles décidèrent la mort de celui qui les flétrissait. Ni la puissance de ses miracles, ni la supériorité de sa vie ne les éclaira : elles n'eurent qu'un souci, rendre à jamais muette cette voix importune, enchaîner dans le tombeau ces lèvres d'où jaillissait la lumière. « Vous voulez me tuer, leur déclara Jésus, parce que je vous ai parlé le langage de la vérité[1] ». Comme la haine est impatiente, les chefs inquiets hâtent les événements. « Que faisons-nous? disaient-ils. Cet homme multiplie les miracles, si nous le laissons échapper, tous croiront en lui[2]. » En un jour, ils arrêtent, accusent, jugent, condamnent Jésus. Comme la haine est violente et irritable, dès que Jésus dit un mot, ils s'emportent, crient au scandale et au blasphème, bondissent de leur siège, déchirent leur vêtement; comme la haine redoute de laisser échapper sa proie, les Pharisiens surveillent Hérode, poursuivent Pilate et le contraignent à se prononcer en leur faveur; comme la haine est meurtrière, ils ne se contentent ni des chaînes, ni de la torture, ils veulent la mort. Comme la haine est acharnée, ils veulent la

1. S. Jean, VIII, 40.
2. S. Jean, XI, 48.

mort la plus cruelle, la mort de la croix; comme la haine est impitoyable, la vue du sang de la flagellation ne les apaise pas, le spectacle du martyr épuisé sous sa croix ne les attendrit pas, la suavité des paroles et des promesses qui tombent sur la terre, la miséricorde des prières qui montent vers le ciel, les adieux touchants de Jésus à son disciple et à sa mère ne trouvent point d'écho dans leur cœur, ils ne désarment point avant que le supplicié n'ait remis son âme à son Père, incliné la tête et rendu le dernier soupir.

Les puissances du mal ont remporté dans la Passion leur plus grande victoire, car elles ont réussi à offrir le Fils de Dieu en pâture à la mort. Mais en se baignant dans le sang du Christ, elles ont perdu leur souveraineté. Vaincu par les supplications de Jésus, le Père réduira le royaume du crime, dilatera la cité du bien; frappé d'invisibles flèches, le Prince de ce monde sera jeté dehors[1]; un autre Esprit s'emparera de la terre et allumera dans ses entrailles une flamme pure; la croix rayonnera sur les âmes, les ténèbres de l'ignorance seront dissipées et les plus humbles esprits marcheront à la clarté des plus éblouissantes lumières; des appétits sacrés transformeront les instincts du vieil homme, le désintéressement remplacera l'ambition, le culte de la pauvreté bannira du

1. S. Jean, xii, 31.

cœur la folie de la richesse, la force succédera à la peur, à la haine de la vérité l'envie brûlante de la posséder et de la servir; le Christ, en remontant au palais de son Père, traînera, attachés à son char glorieux, le péché et la mort[1]: le fleuve de la vie dilatera son lit, et ses eaux limpides iront se jeter dans l'océan de la félicité; l'amour émané du Calvaire régénérera l'humanité et lui ouvrira les portes du ciel. Il dépend de nous de rester attachés à cette croix, de l'étreindre avec transport, de puiser à son intarissable sève, de ruiner en nous l'autorité du mal, d'entrer par l'intermédiaire du Christ dans la puissance de la vie, et du plus grand de tous les crimes de tirer pour nous le plus grand bien.

Messieurs, votre présence ici est un spectacle réconfortant, je ne puis m'empêcher de vous exprimer, au nom de l'Église, ma reconnaissance et de vous dire la joie de mon cœur apostolique. Sous ces voûtes nationales qui ont vu passer les générations de nos pères, comment se défendre d'une émotion grandiose? Comment douter de l'avenir? En vous voyant par milliers et par milliers si humblement et si fièrement prosternés devant le Rédempteur, silencieux, les yeux mouillés de larmes et l'âme étreinte par la puissance de la religion, je sens monter en moi une immense espérance et il me semble apercevoir, à

1. S. Paul, *aux Eph.*, vi, 8.

l'horizon de nos douleurs et de nos divisions, l'aurore de la pacification et de la fraternité. Vous hâterez, par la logique pratique de votre piété, par la vaillance de vos actes, l'avènement de ces meilleurs jours. Tout à l'heure la Couronne d'épines qui a ensanglanté la tête de Jésus passera au milieu de vous, vous a lorerez Celui qui l'a portée, vous resterez attachés à Lui demain et toujours, et quand, à votre tour, vous ferez votre ascension vers le Père, le péché et la mort humiliés et vaincus marcheront dans le cortège de votre gloire. Ainsi soit-il.

ALLOCUTION

A LA COMMUNION GÉNÉRALE DES HOMMES

LA VICTOIRE SUR LES PUISSANCES DU PÉCHÉ

L'EUCHARISTIE

SOMMAIRE

Par sa mort, Jésus-Christ a vaincu le péché. Par les sacrements nous est communiquée la vertu de cette mort : Rôle du baptême, de la confirmation, etc. — Rôle de l'Eucharistie (p. 337-338).

I

La sainte communion met Dieu en nous, nous imprègne de ses qualités, nous éloigne en conséquence du mal. — L'union indissoluble avec Dieu rend impeccable. — Intimité de l'union avec Dieu créée par l'Eucharistie (p. 338-340).

II

La sainte communion nous défend contre l'influence du démon. — Par la sainte communion Jésus-Christ est en nous, mais en présence de Jésus-Christ, le démon s'enfuit. — Le Saint-Esprit est répandu en notre âme, mais l'Esprit-Saint par son génie, sa puissance, sa bonté, tient en échec le génie, la puissance, la méchanceté du démon (p. 340-341).

III

a) La sainte communion triomphe des puissances inférieures du péché. — Jésus-Christ présent en nous est un Verbe de lumière qui dissipe les ténèbres de l'ignorance (p. 341-343).

b) Sa chair et son sang apaisent les feux dangereux de la concupiscence (p. 343).

c) Sa bonté, son amour nous guérissent de notre malice (p. 343-344).

Exhortation et invocation (p. 344-345).

ALLOCUTION

A LA COMMUNION GÉNERALE DES HOMMES

LA VICTOIRE SUR LES PUISSANCES DU PÉCHÉ

L'EUCHARISTIE

« *Hic est panis de cælo descendens, ut si quis ex ipso manducaverit, non moriatur.* »

« Voici le pain descendu du Ciel : si quelqu'un en mange, il ne mourra pas. »

(S. Jean, VI, 50.)

Messieurs,

Nous disions vendredi que Jésus-Christ, par sa mort, avait vaincu les puissances du péché. C'est par les sacrements que nous est communiquée la vertu de la Passion et que chacun dans sa vie et pour son compte résiste aux énergies du mal : le Baptême introduit dans notre sang une sève divine qui nous rend capables de lutter contre les poussés fatales du passé; la Confirmation crée en nous un tempérament nouveau et la virilité de la force inci-

viduelle, qui nous préparent à souffrir sans défaillance pour l'exaltation du bien; la Pénitence guérit des plaies contagieuses ouvertes en notre conscience par les fautes commises; l'Extrême-Onction nous permet de nous défendre contre les coups suprêmes de la tentation qui assiège l'agonie; le Mariage nous protège contre les influences pernicieuses qui menacent l'honneur, la fidélité du foyer; le Sacerdoce répand dans le monde les idées et les grâces qui gardent la société de l'injustice et des dissensions intellectuelles ou morales qui en sont la suite.

Mais parmi les sacrements il en est un plus riche qui entretient, augmente, dilate la vigueur des autres, en répare les brèches, et fait couler en nous une surabondance de vie, qui assure de plus en plus notre âme contre les audaces de la mort et de l'iniquité, c'est l'Eucharistie. C'est par le contact quotidien avec l'Eucharistie, c'est en se nourrissant et en s'abreuvant sans cesse du pain et du vin des autels que le chrétien, que l'époux, que le père, que l'enfant, que le mourant, que le pécheur, que la famille et la société restent dans l'intimité de Dieu maître du mal, se rient du démon, s'arrachent à la tyrannie de la nature déchue.

I

La sainte communion fait de notre âme le séjour et le temple de la Divinité : *Qui manducat meam*

carnem in me manet et ego in eo[1], disait Notre-Seigneur à Capharnaüm : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. » La gloire du Très-Haut et sa sainteté rayonnent en nous, pénètrent les replis de notre âme, mais là où règne Dieu le mal n'a point d'empire. Nous ne pouvons fréquenter un être sans nous imprégner de ses qualités; c'est pourquoi le moindre commerce avec notre Créateur nous met en communication avec sa nature, laquelle, étant l'essence même du bien, ne souffre aucun mélange de vice ou de faiblesse.

Quand Dieu passa sur la terre, caché sous le vêtement de notre chair, tous à son approche sentaient se briser les chaînes de leur esclavage : les fils de la débauche et de la volupté sous son regard, sous sa parole, en touchant seulement la frange de son manteau, éprouvaient je ne sais quel dégoût de leurs désordres et souvent rompaient avec leurs habitudes coupables. Plus on entrait dans ses secrets, plus on était à l'abri du péché; ainsi, peu à peu, les apôtres, si fragiles, se dégagèrent de leurs infirmités. Lorsque l'homme s'attache à Dieu par des liens indissolubles, il devient impeccable; le ciel d'où toute perversité est bannie n'est pas autre chose que l'éternelle alliance de l'âme et de son Auteur. Or, par la sainte communion, le Christ, Fils du Père, n'est pas seulement sur nos lèvres, il est dans nos entrailles et il ne passe

1. S. Jean, VI, 57.

point au dedans de nous sans river notre cœur au sien par le plus résistant de tous les sentiments : l'amour. De là, cette horreur que nous éprouvons pour l'iniquité lorsque nous avons pris notre part du sacrifice de l'autel.

II

La sainte communion nous défend contre l'influence du démon. En présence de Jésus-Christ, Satan se trouble, se déconcerte, s'enfuit; dès que le Maître s'approchait des possédés, d'un mot, d'un geste il chassait des corps les anges impurs; fussent-ils légion, ils n'essayaient point de lutter, leurs ténébreuses phalanges se dispersaient demandant grâce et hurlant de désespoir. Aussi, quand au seuil de notre conscience, le roi de l'enfer aperçoit Jésus, il s'éloigne pour revenir bientôt, mais il s'éloigne honteux et irrité.

De plus, par la sainte communion, nous restons en possession de la grâce qui se répand dans l'intérieur de notre âme, et par la grâce le Saint-Esprit habite en nous. Mais l'Esprit Saint tient en échec le prince de ce monde. L'Esprit Saint, en effet, est le génie de Dieu, et si supérieure que soit l'intelligence du serpent, si variées que soient ses ruses, si profondément méditées que soient ses plans, comment oserait-il se mesurer avec la sagesse du Très-Haut qui, en un clin d'œil et par un rayon de sa lumière, démasque la

Puissance des ténèbres, montre à tous sa face hideuse, confond la perfidie de ses desseins. Sans doute le démon, en vertu de sa supériorité, a un empire sur notre chair et sur notre sensibilité, il réussit parfois à nous troubler, à nous torturer comme il faisait de Job, mais l'Esprit Saint est maître de nos pensées et de nos volontés, il réside et il s'établit aux profondeurs de notre nature, il en scrute les misères avec une science infaillible, il aperçoit le point où nous faiblissons : sans hésitation, il s'y porte et nous protège : ses ailes planent sur la confusion du chaos créé par le chef des damnés et y rétablissent l'ordre et l'harmonie. Sans doute la méchanceté du démon est redoutable et obstinée, elle a pourtant des limites; Satan n'est ni la méchanceté absolue, ni l'essence de la méchanceté, tandis que l'Esprit Saint est le cœur de Dieu, la Bonté par essence, contre l'éternité et la force infinie de laquelle viendront se briser les assauts de l'enfer.

III

Enfin, Messieurs, la sainte communion triomphe des puissances intérieures du péché. C'est le pain de l'intelligence, et, en cette qualité, elle nourrit l'esprit et l'illumine. Jésus-Christ est essentiellement un Verbe; partout où il est, il parle, et partout où il parle, il dissipe les ténèbres de l'ignorance, fait retentir les accents de la vérité, exprime les clartés de la vie di-

vine. Il ne parle pas seulement au dehors, il est surtout le docteur du dedans ; lorsque, par le banquet sacré, il a pénétré en nous, il nous enseigne : sa première œuvre, c'est de nous évangéliser, c'est-à-dire de nous apprendre le sens de sa révélation, de nous faire sentir la splendeur de ses oracles, la sagesse de ses préceptes, la sublimité de ses conseils, la solidité de ses promesses.

N'entendez-vous pas en ce moment sa voix au dedans de vous-mêmes? N'avez-vous pas conscience de la certitude de tous les grands mystères qu'il nous a annoncés? Ne comprenez-vous pas que nous sommes dans la vérité, dans une vérité surhumaine, en nous tenant aux pieds de la croix, en demeurant dans l'Église catholique, en gardant nos espérances éternelles, en subordonnant les intérêts d'une vie qui passe aux intérêts d'un impérissable avenir, en nous attachant de tout notre cœur et de toutes nos forces au Dieu qui est notre Père et notre meilleur ami, que tout ce qui contredit notre foi est erreur, que tout ce qui s'en écarte dans nos actes est folie?

Qui donc nous donne la si vive intelligence des principes sur lesquels repose notre croyance, la vision si claire des préjugés et des sophismes dont nous sommes les victimes quand nous nous égarons jusqu'à préférer au bien suprême les misérables joies du péché, sinon Celui qui, résidant en nous, nous interpelle et nous instruit avec tant de force et tant de suavité? N'est-ce pas lui qui, tout à l'heure, vous

inspirait, sous ces voûtes joyeuses, de chanter sur un ton si grave, avec tant de fierté : « Je crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre, des choses visibles et invisibles... Je crois en un seul Seigneur, en un seul Christ... Je crois en une seule Église:... je crois à un seul baptême, à la rémission des péchés, et j'attends la résurrection des morts et la vie du siècle à venir. »

La sainte Eucharistie affaiblit dans notre sensibilité l'ardeur des concupiscences, domine la fougue du tempérament, brise les chaînes de l'habitude. Au contact mystérieux d'un sang et d'une chair si purs, qui ne se sont émus que sous l'empire des plus nobles passions, notre cerveau, nos nerfs, notre cœur entrent dans des vibrations pleines de saint enthousiasme, les appétits dont nous rougissons se taisent, les transports des mauvais instincts cessent de nous agiter, je ne sais quel charme nous attire vers les régions sereines où la raison commande à la volonté, où la sagesse règne sur les impressions, où la Divinité régit souverainement et dans l'harmonie tous les mouvements de l'organisme moral. Nous ne sommes pas, à l'heure où vous m'écoutez, tourmentés par le tyran de l'habitude : au dedans de nous, nous avons retrouvé l'usage et la plénitude de notre liberté.

Puis la bonté envahit nos desseins; point de ces hostilités violentes en face de la vérité qui accuse et condamne notre passé, point de ces sympathies criminelles qui parfois nous attirent aux œuvres de men-

songe, point de ces colères qui nous poussent à aimer la violation insolente de la loi; de nouveaux penchants nous excitent à nous vouer au culte de la sagesse, à nous sacrifier aux autres, à nous donner sans réticence à l'exemple de Celui qui vit en nous, après s'être anéanti sur le Calvaire et dans le sacrement.

Ainsi, pour un jour au moins, les puissances extérieures et intérieures du mal sont tenues en échec par la vertu de l'Eucharistie.

Messieurs, restez unis au Dieu dont la présence exclut le vice, ne contristez pas l'Esprit qui confond le génie de Satan, paralyse son autorité, défie sa méchanceté, le chasse de notre vie; écoutez longtemps, écoutez toujours le Verbe qui vous parle au dedans et vous éclaire; mangez la chair sacrée, buvez le sang immaculé qui régénèrent notre chair maudite et notre sang révolté, ne laissez point se perdre le fleuve de bonté qui coule sur la terre de votre âme et la rend féconde en saints désirs et en actions chrétiennes. N'abandonnez jamais le Christ auquel vous voilà si suavement et si chaudement fiancés, et vous chanterez jusqu'à la mort vos victoires sur les puissances du péché.

O Christ, bénissez ces fils de France, laissez couler votre sang sur leur cœur et sur leurs blessures, sur leurs espoirs et sur leurs foyers; accordez-leur le don de persévérer dans le vrai et dans le bien, obtenez par votre puissance qu'ils puissent contempler un

jour, dans la pleine clarté, le mystère qu'ils adorent aujourd'hui sous les voiles et dans la foi.

Jesu, quem velatum nunc aspicio,
Oro, fiat illud quod tam sitio,
Ut te, revelatâ cernens facie,
Visu sim beatus tuæ gloriæ.

Amen.

APPENDICES

I

PRINCIPAUX AUTEURS CONSULTÉS

Aristote. — VIII *Topiques*, v. — VIII *Phys.*, iv.

Platon. — *République*, II.

Homère. — *Iliade*, chants XX-XXI.

Sophocle. — *Antigone.*

Saint Augustin. — *De Vera Relig.*, xlv, 83. — *Soliloques*, xxxi. — *Contra Faustum*, xxii, 27. — *Cité de Dieu*, xi. 27: xii, 3. — *In Joannem*, Tract. XC. — XIII *Confess.*, ix.

Saint Jérôme. — *Contra Jovin.*, ii.

Saint Thomas. — I^{a} II^{æ}, q. xxi, 1; — lxxi; — lxxiv; — xciii: xciv: cxiii. 6: II^{a} II^{æ}, cxxxiii, 1; — *De Malo*, xxi. 1: — *In Roman.*, viii. 22. etc., etc.

Albert le Grand. — II *Physicor.*, Tract. III, 3.

Cajetan. — I^{a} II^{æ}, q. lxxi, 1, 6.

Capponi. — *Ibid.*

Salmanticenses. — Tract. XIII, 1, 2, 7.

Contenson. — Lib. X. Appendix. Diss. I, cap. i.

Gonet. — Tract. V, art. iv, v.

Pascal. — Extraits de lettres à M^{lle} de Roannez, 5.

Bossuet. — *Sermons* pour le 3^{e} dim. de l'Avent: pour la Circoncision: sur J.-C. comme objet de scandale; Lettres diverses, 146 et 293.

Lacordaire. — 68^{e} Conférence de Notre-Dame.

PLATON. — III *République*.

HOMÈRE. — *Iliade*, liv. I et *passim*.

SAINT AUGUSTIN. — *De Duabus Animabus; Contra Adimantum, Contra Epistolam Manichæi, Contra Adamantinum; Contra Faustum; Contra Secundinum; passim*; — VII *Confes.*, 1-8; — IV, VII *Cité de Dieu; Enchiridion*, XIII; — Q. 21, *inter quæst.* 82; — etc., etc.

SAINT THOMAS. — I[a] p., V-VI; XLIX, 2; — CIV; CV; — CXVI; — I[a] II[æ], q. IX-X; — LXXIX; — *De Potentia*, III-6; — II *Distinct.*, XXXVII, 1, 2, 2; — II *De Malo*, 1, 2; *Ad Romanos*, XI. Lect. IV-V; — III *Contra Gentes*, CLX.

CAJETAN. — *Comm. in Summam*, loc. cit.; — *Oratio de Causa Mali*.

GONET. — I[a] II[æ], *De Peccatis*, Disp. VI.

GOTTI. — Tract. IV, *De Act. Humanis*.

BOSSUET. — *Traité du Libre Arbitre*; — *Défense de la Tradition et des Pères*, XI; — XI *Histoire des Variations*, CCI-CCVI, etc., etc.

LACORDAIRE. — 68[e] Conf. de N.-D. — Conférences de Nancy, 11[e] Conférence.

BOURDALOUE. — *Sermon sur l'état du péché*.

Saint Augustin. — *De Divinatione Dæmonum.* — *Civ. de Deu,* II: VIII: IX: — XII *Confessions,* VII: — *Enarrat. in Psalm.* CXLVIII. 2: — *De diversis Quæst. Ad Simplicianum,* II. 2: — *De octo Dulcitii quæst.,* 4, etc., etc.

Saint Thomas. — I^a p., L: LVIII: LXIII: LXIV: CVI-CXIV: — I^a II^æ, LXXX: — III^a p., XLI: — *De Malo,* III, 4-5. — III *Contra Gentes,* CV.

Bossuet. — *Élévations,* 4^e semaine, 1, 2, 3. — 23^e sem., 4. 5. 6. 7: *Sermons sur les Démons,* 1 et 3 édit. Lebarq., etc., etc.

Wagoner. — *Le Ministère des Anges.*

Lacordaire. — 12^e Conf. de Nancy. — 48^e et 62^e Conf. de N.-D.

Fouard. — *Vie de J.-C.,* ch. III.

Abbé Loisy. — *Revue de littérature et d'histoire.* Sept., oct. 1904. *Beelzeboul.*

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Saint Augustin. — *De Peccatorum meritis et remissione et de Baptismo parvulorum. — De Gratia Christi et peccato originali. — De Nuptiis et Concupiscentia. — Contra Julianum Pelagianum. — Opus imperfect. Contra Julianum. — De Genesi ad Litteram,* XI, etc., etc.

Saint Thomas. — I^a p., XC-CII : — I^a II^æ, LXXXI-LXXXIII ; — *De Veritate,* XVIII. — *De Malo,* IV. — *Expositio in Genesim,* C. III. — IV *Contra Gentes,* L-LV.

Contenson. — X. *Appendix,* ch. II.

Salmanticenses. — Tract. XIII, disp. XVI.

Bossuet. — *Élévations sur les Mystères.* 6^e^ semaine. — *Défense de la Tradition et des SS. Pères,* V-IX.

Brunetière. — *Questions actuelles. — La Moralité de la Doctrine évolutive.*

Faguet. — *Revue Latine,* 25 janvier 1907. *Le dernier livre de M. Brunetière.*

Lacordaire. — 61^e^, 62^e^, 63^e^ Conf. de N.-D. — 12^e^ Conf. de Nancy.

Liard. — *La Science positive et la Métaphysique.*

Quatrefages. — *L'espèce humaine. — Introduction à l'étude des races humaines. — Darwin et ses précurseurs français.*

P. Lagrange, O. P. — *Etudes sur les Religions sémitiques.*

P. Lacome, O. P. — *Questions de principes concernant l'exégèse catholique.*

Abbé Loisy. — *Études Bibliques. Les onze premiers chapitres de la Genèse*, 3e édition. — *Revue de littérature et d'histoire.* Nov., Déc. 1906; Mars-Avril 1907.

Abbé Turmel. — *Le dogme du péché originel* (Revue de littérature et d'histoire, 1901-1904).

Lange. — *Histoire du Matérialisme*, tome II.

Guizot. — *Méditations sur l'essence de la Religion chrétienne. Le Péché originel.*

Saint Augustin. — *Loc. cit.*

Saint Thomas. — I^a II^æ, lxxxi; — *De Malo*, iv: III^a p., q. xxvii. — *Exposit. in Genesim*, loc. cit., *Ad Rom.*, v, 12.

Cajetan. — *Comment. in Summam*, loc. cit.

Contenson. — Lib. X. Appendix, cap. ii.

Gonet. — II^a pars. — Disp. vii.

Salmanticenses. — Tract. XIII, Disp. xiv-xv.

Bossuet. — *Élévations*, 7^e semaine. — *Défense de la tradition et des SS. Pères*, livres V, VI, VIII, IX.

Lacordaire. — 65^e Conf. de Notre-Dame.

Brunetière. — *Loc. cit.*

Faguet. — *Loc. cit.*

Taine. — *Origines de la France contemporaine.* — *L'Ancien Régime*, liv. III, ch. iii.

Liard, *Quatrefages*, *Turmel*, *Lange*, *Guizot*, locis suprà cit.

Saint Augustin. — X *Confess.*, 40. — *Enarrat. in Ps.* cxxiv, 4 ; lxxv, 8.

Saint Thomas. — I[a] II[æ], vi, 5, 6, 7, 8 : lxxv-lxxviii ; *De Malo*, iii, 6-13.

Cajetan. — *Comment.* in loc. cit. — *Oratio de Causa mali.*

Salmanticenses. — Tract. XIII, Disput. xii-xiii.

Contenson. — Lib. X. Appendix. Dissert. ii.

Gonet. — *Loc. cit.* Disput. vi. — Disp. vii, 1.

Bossuet. — *Traité de la Concupiscence.* — *Avertissement sur les écrits suivants*, iv.

Pascal. — *Pensées*, art. ix. 1 : vi, 53 ; xxiv, 33 ; — *Lettre sur la mort de M. Pascal, père.*

Aristote. — I *Morale à Nicomaque*, iii. — II *Morale à Eudème*, 9.

II

NOTES EXPLICATIVES

SUR

LES CONFÉRENCES

PREMIÈRE CONFÉRENCE

NOTE 1, p. 21.

Héraclite fut surnommé *le Ténébreux*, parce qu'il ponctuait ses phrases de telle façon, qu'elles étaient susceptibles des plus diverses interprétations. (Aristote, *Métaphys.*, III-V).

Ce philosophe mérite une grande reconnaissance à cause de sa belle parole sur l'omniprésence de la Divinité. Des étrangers étant venus le visiter, le trouvèrent se chauffant au feu de la cuisine : « Entrez sans crainte, leur dit-il, les Dieux sont ici comme partout ». (Aristote, I, *Parties des Animaux*, v.)

Mais à cette sage idée, Héraclite mêla les théories les plus inacceptables. On peut dire qu'il soutint dans son principe radical tout le système actuel du transformisme. Pour lui, les choses étaient dans un flux si rapide et si perpétuel, qu'on ne pouvait pas plus les saisir qu'on ne peut se baigner deux fois dans la même eau du fleuve, qu'on ne peut retenir les oiseaux qui s'envolent. D'où il s'ensuivait qu'il n'y avait rien de déterminé et que la science comme l'être était dans un perpétuel devenir. On trouve là en germe toute la théorie de la relativité de la science et de la connaissance. Que ceux qui s'imaginent avoir *en philosophie* découvert quelque chose à ce sujet, lisent le Philosophe, et ils apprendront que leur progrès consiste à revenir aux vieilles écoles de la Grèce. Ils verront « que ceux qui prétendent que tout est en repos ne sont pas plus dans le vrai que ceux qui prétendent que tout est en mouvement ». (Arist., IV, *Métaphys.*, VIII; *Parties des Animaux*. Barthél. S.-Hilaire, Préface, CLVII).

« Est-ce bien la peine, écrit M. B. S.-Hilaire (loc. cit.), que le Darwinisme recueille tant de faits, tant d'observations, tant de renseignements précieux et savants, pour en étayer une conception que les plus ignorants des hommes avaient

trouvée cinq ou six siècles avant notre ère, et sur laquelle ils ont bâti leurs doctrines abstruses et extravagantes? Le transformisme s'enorgueillit d'être un immense progrès. N'est-il pas, tout au contraire, un déplorable recul vers des insanités qui pouvaient sembler à jamais mortes ou réprouvées? » (p. CLXVIII-XIX).

Quoi qu'il en soit, de ces principes, Héraclite en arrivait à croire que les contradictoires étaient également vraies, que le vrai et le faux, le bien et le mal avaient la même valeur. Aristote, en particulier au liv. IV des *Métaphysiques*, ch. VII, réfute cette assertion. (Voir aussi S. Th., IV. *Métaphys.*, leç. IV.)

NOTE 2, p. 23.

La faute mérite plus que la peine le nom de mal pour trois motifs : 1° la faute nous rend mauvais et non point la peine. « Le châtiment n'est point un mal, dit S. Denys, mais ce qui nous rend digne du châtiment. » *Puniri non est malum, sed fieri pœnâ dignum.* 2° Plus on s'éloigne de Dieu qui est le Souverain Bien, plus on est dans le mal. Mais Dieu est auteur de la peine et non point de la faute. Donc la faute et non la peine éloigne de lui. La faute est en effet dans la volonté dont l'objet est le bien universel, la faute s'oppose au bien incréé, tandis que la peine ne s'oppose qu'au bien créé ou à la jouissance créée du bien incréé. Sur cette affirmation de S. Thomas : *Malum culpæ opponitur ipsi bono increato,* le cardinal Cajetan explique que celui qui pèche veut, autant qu'il est en lui, que Dieu ne soit pas sa fin dernière. « *Vult enim explicite vel interpretative quilibet peccans, quantum in se est, Deum non esse ultimum finem* » (Iª p., XLVIII, 3). 3° La sagesse nous oblige à subir la peine pour éviter la faute, c'est une preuve que la peine est un moindre mal que la faute. (S. Th., Iª p., q. XLVIII. *De Malo,* q. I, art. 5.)

NOTE 3, p 27.

Nous avons fait dans ce passage une allusion au livre de Fogazzaro, *Il Santo.* Il est vraiment humiliant que tant d'esprits qui ont la prétention de savoir et de penser se

soient épris de ce pauvre *Santo*, dont les prétentions sont si vastes, les idées et les paroles si nuageuses, la vie si maladive, l'action si nulle. Que l'on compare à ce personnage infirme, élevé dans les écoles protestantes, nos vrais saints, et l'on verra de quel côté est la puissance et la fécondité. Si nous n'adoptons point ce rêveur, ce n'est pas que chez lui la raison ait une trop grande envergure, c'est au contraire parce qu'elle se perd dans le vague et dans le vide.

NOTE 4, p. 28.

Le P. Lacordaire, qui a souvent réussi à exprimer dans une langue aussi claire que brillante les notions les plus profondes de la métaphysique chrétienne, a traduit très heureusement cette idée que Dieu est l'exemplaire des êtres et la règle des actions. « Écoutez, dit-il, la réponse de la théologie catholique, et écoutez-la par la bouche de ce grand docteur, S. Thomas d'Aquin : *De même que la raison divine, en tant que tout est créé par elle, prend le nom d'art, d'exemplaire, ou d'idée, de même prend-elle le nom de loi en tant qu'elle dirige toutes choses à leur fin*[1]. Ainsi c'est la raison divine qui présente à Dieu le modèle de la création, et c'est elle qui, l'univers une fois créé, lui trace la règle de son gouvernement. Dieu regarde sa raison pour produire un être ou un monde; il la consulte pour les gouverner. Dans le premier cas, sa raison est l'exemplaire original des choses; dans le second, elle est leur loi primordiale et éternelle et en même temps, celle de Dieu. » (68e Conf. de N.-D., Des lois fondamentales du gouvernement divin.)

NOTE 5, p. 40.

Par le fait que le péché tend à enlever à Dieu sa qualité de fin dernière de la Création, la Création à laquelle le coupable essaie de ravir son bien suprême se révolte. De là cette plainte de la nature dont parle S. Paul, obligée de servir les pécheurs (Rom., VIII, 22).

L'idée que les actes moraux ont un retentissement dans le

1. Ia IIæ, q. XCIII, art. 1.

ciel et dans tout l'univers n'est pas propre à la sagesse chrétienne, les païens la connaissaient. Il faut compter parmi les plus belles pages d'Homère les chants XX et XXI^e^ de l'*Iliade*.

Dans le premier : le *Combat des Dieux*, on voit l'Olympe révolutionné par les desseins d'Achille. Dans le second : le *Combat près du fleuve Xanthe*, les éléments se soulèvent, les uns en faveur du fils de Pélée, les autres contre lui. L'eau, représentée par le Xanthe, poursuit le héros, et le feu déchaîné par Vulcain vient à son secours.

NOTE 6, p. 44.

Nous répétons que tout acte volontaire est mauvais dès qu'il est opposé à la loi éternelle. A propos de ce principe les théologiens se sont livrés à de longues discussions pour savoir si les actes étaient mauvais parce qu'ils étaient défendus, ou s'ils étaient défendus parce qu'ils étaient mauvais. *Mala quia prohibita, aut prohibita quia mala.* Il y a probablement beaucoup de malentendus dans ces controverses. Saint Thomas (I^a^ II^æ^, q. LXXI, art. 6, ad 4^um^) résout ainsi le problème : « *Cum dicitur quod non omne peccatum ideo est malum quia est prohibitum, intelligitur de prohibitione facta per jus positivum : si autem referatur ad jus naturale quod continetur primo quidem in lege æterna, secundario vero in naturali judicatorio rationis humanæ, tunc omne peccatum est malum quia prohibitum : ex hoc enim ipso quod est inordinatum, juri naturali repugnat.* »

Cette différence vient de ce que la loi positive tire son autorité du bien qu'elle promet, tandis que le bien est nécessairement établi par la loi éternelle. La raison humaine, en effet, ne crée pas le bien, elle le constate, et c'est dans la mesure où elle le constate qu'elle devient une loi. — Au contraire, la raison divine crée le bien, du même coup est la règle du bien. De sorte que l'on n'est pas sûr de mal faire en contrariant la loi humaine qui n'a d'autorité que dans la mesure où elle est réglée par le bien. Or, comme elle n'est point infaillible dans ses jugements, si elle se trompe par ignorance ou par méchanceté, ce qu'elle commande n'est plus bon, ce qu'elle défend n'est plus mauvais, et il peut arriver qu'il n'y ait qu'un moyen de bien faire, c'est de lui désobéir.

La raison divine au contraire étant la règle du bien, tout être est mauvais dans sa substance ou dans son action dès qu'il la contredit.

Cependant, on peut objecter que de même que la loi humaine trouve son autorité dans le bien auquel le péché est opposé avant d'être opposé à la loi, de même la loi éternelle prend sa racine dans un bien éternel, invariable, auquel le péché est contraire avant d'être contraire à la loi éternelle même.

On peut concéder cela et dire que tout acte désordonné est hostile à un attribut divin, par exemple, qu'avant toute loi, la haine de Dieu est opposée à la bonté souveraine, le mensonge à la vérité première, le vol à l'infaillible justice, ou bien encore que la loi éternelle ne fait qu'un avec la bonté, la vérité, la justice substantielles du Très-Haut, de sorte que la loi éternelle n'est rien sinon la perfection divine en tant qu'elle sert de règle première à notre perfection. Voyez Salmanticenses, *De Vitiis et Peccatis*, Tract. XIII, Disput. VII, 10-11.

NOTE 7, p. 47.

Saint Augustin a employé trois mots : *dictum, factum, concupitum* pour définir le péché, alors que, semble-t-il, un seul aurait suffi. Il l'a fait pour répondre d'un côté à ceux qui pensaient, de son temps, que les seuls actes intérieurs étaient mauvais, de l'autre à ceux qui soutenaient que les seuls actes extérieurs étaient susceptibles de culpabilité. C'est encore un préjugé assez populaire que les sentiments ne sont point répréhensibles s'ils ne se traduisent au dehors dans des faits ou dans des paroles. Le saint Docteur en trois mots a réfuté ces erreurs et enseigné que le mal pouvait se produire dans des pensées ou dans des désirs intérieurs, dans des paroles ou dans des œuvres.

SECONDE CONFÉRENCE

NOTE 1, p 66.

Plusieurs de nos auditeurs s'étonnent que nous nous occupions de systèmes anciens qu'ils estiment morts et complè-

tement étrangers à notre temps. Ils ignorent que si les sciences expérimentales sont chaque jour fécondes en riches découvertes, les sciences philosophiques et théologiques ne font guère que se répéter, qu'elles soient dans le vrai ou qu'elles se trompent. Ils ignorent que quelques conceptions dont l'esprit humain ne sort point, dominent et conduisent l'histoire de la pensée métaphysique. Ces systèmes ont pris toute leur ampleur et se sont développés dans toute leur logique avec quelques hommes qui leur ont donné leur nom. Si l'on atteint ces doctrines dans leur source et dans leurs plus puissants promoteurs, on ruine du même coup l'autorité des doctrines qui ne sont que dérivées et des maîtres qui ne sont que des disciples. Les partisans de l'évolutionnisme à outrance seraient surpris si on leur disait qu'Aristote les a réfutés et M. Le Roy prendrait pour un naïf quiconque oserait affirmer que son subjectivisme a été accepté depuis des siècles dans ce qu'il a de juste et confondu dans ce qu'il a de faux, lors des querelles du nominalisme. M. Poincarré, qui est de sa maison scientifique, le lui a pourtant insinué, en tombant d'ailleurs dans les mêmes erreurs.

Le Manichéisme et le Pélagianisme, par des excès contraires, se sont écartés du vrai, l'un en traitant l'homme comme un esclave de la fatalité, l'autre comme un être pouvant tout par lui-même et indépendamment de Dieu.

Une multitude de docteurs n'ont été que les héritiers de ce double système.

Bossuet montre d'une manière victorieuse comment les Vaudois et les Albigeois sont sortis des Manichéens et comment Luther et Calvin sont sortis des Albigeois et des Vaudois. Il met en lumière, d'un côté les divergences qui séparent les Bulgares, les frères de Bohême, les Pauliciens, les Wiclefites, les Hussites, etc., etc., du Manichéisme et du Protestantisme, et d'autre part, les principes qui les rapprochent.

Il enseigne qu'il y a du manichéisme au fond de toutes ces hérésies et que S. Paul en dénonçant uniquement le manichéisme aux générations a voulu les garder contre la secte qui « a le plus longtemps et le plus dangereusement infecté le Christianisme » (XI *Histoire des Variations*, CCIII).

Voici le passage de S. Paul où d'après « tous les Saints Pères... il s'agit de la secte impie des marcionites et des manichéens » : « L'Esprit dit expressément que dans les

derniers temps, quelques-uns abandonneront la foi en suivant des esprits d'erreur et des doctrines de démons, qui enseigneront le mensonge avec hypocrisie, et dont la conscience sera flétrie d'un cautère : qui défendront de se marier, et obligeront de s'abstenir des viandes que Dieu a créées pour être reçues avec actions de grâces par les fidèles et par ceux qui connaissent la vérité, parce que tout ce que Dieu a créé est bon : et on ne doit rien rejeter de ce qui se mange avec action de grâces, puisqu'il est sanctifié par la parole de Dieu et par la prière » (Bossuet, *Ibid.*, CCI). Voir Fouard, *S. Paul*, II, ch. XI. I Timoth., IV. Consulter aussi nos Conférences sur la *Liberté*, 1re Conf., note 1.

NOTE 2, p. 71.

On sait la distinction, d'ailleurs légitime, établie par les Protestants entre l'acte libre de toute violence et l'acte libre de toute nécessité. L'acte imposé par la violence a sa véritable cause au dehors, et se produit dans l'agent, malgré l'agent, *renitente passo*. L'acte imposé par la nécessité peut avoir sa cause au dedans, mais une cause qui échappe à l'empire de la liberté. Par exemple nous aimons nécessairement le bien en général par un mouvement *naturel* à notre volonté, nous ne sommes pas libres de ne pas l'aimer. De même, certains emportements de la passion augmentent l'inclination *naturelle* de la volonté et diminuent ou suppriment la liberté de ce mouvement. De même, J.-C. au jardin des Oliviers, repousse la souffrance par une répugnance *instinctive* de la volonté, et il l'appelle par le libre choix de cette volonté. Les damnés vont vers leur fin par la volonté *naturelle* et s'en éloignent par leur volonté *libre*. Donc nous acceptons la distinction faite par les Protestants, mais pour la constitution de l'acte moral, nous exigeons que l'homme soit libre non seulement de toute violence, mais encore de toute nécessité.

Lorsque dans le langage courant on dit que le péché nous est imputable dans la mesure où il est volontaire, nous entendons ce mot de volontaire dans le sens de *libre* de toute violence et de toute nécessité.

NOTE 3, p. 75.

Platon a longuement condamné et réfuté l'erreur qui fait de Dieu l'auteur du mal : « Dieu, dit-il, n'est-il pas essentiellement bon, et doit-on jamais en parler d'autre sorte? — Qui en doute? — Rien de ce qui est bon, n'est porté à nuire? — Non. — Ce qui n'est pas porté à nuire, ne saurait nuire en effet? — Jamais. — Ni faire du mal? — Non. — Ni être la cause d'aucun mal? — Non. — Ce qui est bon n'est-il pas bienfaisant? — Oui. — Il est donc cause de ce qui se fait de bien? — Oui. — Ce qui est bon n'est donc pas cause de toutes choses : Il est cause du bien, mais il n'est pas cause du mal. — Cela est certain. — Ainsi, Dieu étant essentiellement bon, n'est pas cause de toutes choses, comme on le dit communément. Et si les biens et les maux sont tellement partagés entre les hommes, que le mal y domine, Dieu n'est cause que d'une petite partie de ce qui arrive aux hommes, et il ne l'est point de tout le reste. On doit n'attribuer les biens qu'à lui; quant aux maux, il en faut chercher une autre cause que Dieu. — Rien de plus vrai que ce que tu dis.

Il ne faut donc pas ajouter foi à Homère, ni à aucun autre poète assez insensé pour blasphémer contre les dieux et pour dire que

Sur le seuil du palais de Jupiter
il y a deux tonneaux pleins, l'un de destinées heureuses, l'autre de destinées malheureuses[1];

. . . . . .

Ainsi notre première loi et notre première règle touchant les dieux sera d'obliger nos citoyens à reconnaître, soit de vive voix, soit dans leurs écrits, que Dieu n'est pas l'auteur de toutes choses, mais seulement des bonnes. Cela suffit.

Que dis-tu de cette seconde loi? Doit-on regarder Dieu comme un enchanteur qui se plaît à prendre mille formes différentes, et qui tantôt paraît sous une figure étrangère, tantôt nous fait illusion en affectant nos sens, comme s'il était réellement présent?

. . . . . .

1. *Iliade*, XXIV, v. 527.

Essentiellement droit et vrai dans ses paroles et dans ses actions, Dieu ne change point de forme : il ne peut tromper les autres ni par des fantômes, ni par des discours, ni en leur envoyant des signes, soit pendant le jour et la veille, soit pendant la nuit et en songe. » (II *Républ.*, traduct. Saisset, p. 132-140.)

NOTE 4, p. 75.

On sait les différents systèmes dont se sont servis les philosophes et les théologiens pour expliquer l'action de Dieu sur les causes secondes et sur la volonté.

1° « Quelques-uns, dit Bossuet, croient que pour accorder notre liberté avec ces décrets éternels, il n'y a point d'autre expédient, que de mettre dans le volontaire l'essence de la liberté : et ensuite de soutenir que les décrets de Dieu ne nous ôtant pas le vouloir, ils ne nous ôtent pas aussi la liberté, qui consiste dans le vouloir même. Quand on demande à ceux-là, s'ils veulent donc tout à fait détruire la liberté, selon l'idée que nous en avons ici donnée : ils disent que cette idée est très véritable, mais qu'il ne faut la chercher en sa perfection que dans l'origine de notre nature : c'est-à-dire, lorsqu'elle était innocente et saine : ajoutant aussi que, dans cet état, Dieu laissait absolument la volonté à elle-même, de sorte qu'il n'y a point à se mettre en peine comment on accordera cette liberté avec les décrets de Dieu, puisque cet état ne reconnaît point de décrets divins, ou les actes de la volonté de Dieu soient compris.

Il n'en est pas de même, selon eux, de l'état où la nature est à présent avec le péché. Ils avouent que Dieu y règle, par un décret absolu, ce qui dépend de nos volontés, et nous fait vouloir ce qu'il lui plaît, d'une manière toute-puissante ; mais ils nient aussi que dans cet état, il faille entendre la liberté sous la même notion qu'auparavant. Il suffit en cet état, disent-ils, pour sauver la liberté, de sauver le volontaire : de sorte qu'ils n'ont aucune peine à sauver la liberté de l'homme ; parce que dans l'état où ils le mettent, avec la liberté de son choix, ils n'y reconnaissent ni des décrets absolus, ni des moyens efficaces pour nous faire vouloir ; et qu'au contraire, dans l'état où ils admettent ces choses,

ils ne posent pas cette sorte de liberté, mais une autre qui ne cause ici aucun embarras. » (*Traité du libre arbitre*, ch. v.)

On reconnaît ici la troisième proposition condamnée des Jansénistes : « Dans l'état de nature tombée, pour mériter ou démériter, l'on n'a pas besoin d'une liberté exempte de la nécessité (intérieure) : il suffit d'avoir une liberté exempte de coaction ou de contrainte (extérieure). »

2° Le concours simultané est l'influx par lequel Dieu coopère aux effets des causes secondes, atteignant comme cause supérieure et universelle ce que les créatures atteignent comme causes inférieures et limitées. Ce concours n'agit pas sur la cause, mais sur l'effet, il ne fait pas que les êtres créés agissent, mais il coopère à l'action que les êtres créés tirent d'eux-mêmes. Un tel concours est indifférent, il n'amène point la cause à produire ou à ne pas produire son effet, à produire un effet plutôt qu'un autre. C'est pourquoi, il attend, pour ainsi dire, la coopération de la créature. D'où il suit que ce concours n'explique ni l'existence, ni la nature de l'action créée.

3° La prémotion physique est l'influx par lequel Dieu agit sur la cause seconde pour la faire agir, en la prévenant.

4° La motion morale est une invitation objective par des prières, des promesses, des menaces, etc., à agir ou à ne pas agir, à agir de telle ou telle façon.

Le moment n'est point venu pour nous d'étudier ces différents systèmes, ni de dire pourquoi nous trouvons insuffisantes ou erronées les théories qui rejettent la prémotion physique de S. Thomas.

Contentons-nous de maintenir ce que nous avons enseigné dans notre conférence même. Le premier système fait de Dieu l'auteur absolu du péché. Dans le second, Dieu n'est point par lui-même l'auteur du péché, mais il le devient à la sollicitation de la cause créée. Dans le troisième et le quatrième, Dieu est la cause première du mal, à moins que l'on ne fasse la distinction que nous avons signalée entre l'acte du péché et la malice du péché, distinction qui vaut d'ailleurs pour les Molinistes.

Le molinisme qui, au premier abord, semble s'en tirer plus facilement, se heurte en réalité à la même objection, sans

compter qu'à notre avis, il exalte la liberté humaine de la qualité de cause seconde et subordonnée à la qualité de cause première et indépendante, pendant qu'il abaisse Dieu de la qualité de cause première à la qualité de cause seconde.

Gotti (Tract. IV, q. IV, Dub. III) prouve comment il est impossible que Dieu prête ainsi sa toute-puissance à sa créature avec la liberté pour celle-ci d'en faire ce qu'elle voudra. Sa thèse a pour titre : *An Deus concurrat cum creatura ad peccatum invitus et nolens?*

Les protestants font Dieu auteur du péché, en soutenant qu'il influe sur nous en même temps par une motion physique et par une motion morale. Par la première il prend part à l'acte et par la seconde à sa malice. (Voyez Gonet, *Clypeus thomisticus*, Disp. VI, 49.)

NOTE 5, p. 77.

Cette distinction empruntée à la plus haute des philosophies, répétée par S. Augustin et S. Thomas, est employée par tous les hommes dans la vie quotidienne.

D'un côté si Dieu n'intervenait pas dans l'acte du péché, il perdrait sa qualité de cause première, de l'autre, s'il prenait part à la malice de cet acte, il perdrait sa qualité de bonté absolue. Si Dieu, dit S. Thomas (II Sent., Dist. XXXVII, q. II, art. 2), n'était pas cause de l'*acte* du péché, il s'ensuivrait qu'il y aurait plusieurs premiers principes, car tout être qui agit sans le secours d'un agent supérieur a la valeur d'un premier principe. Secondement, comme l'acte du péché est de l'être, il y aurait dans le monde des êtres dont Dieu ne serait point l'auteur.

La malice du péché est un défaut d'être et de perfection dont Dieu n'est point la cause. Le bien sur lequel est greffé le mal est de Dieu, le mal est de l'homme. « On peut entendre, ce me semble, dit Bossuet (*Traité du libre arbitre*, ch. XI), par ces principes, ce que Dieu fait dans les mauvaises actions de la créature. Car il fait tout le bien, et tout l'être qui s'y trouve; de sorte qu'il y fait même le fond de l'action, puisque le mal n'étant autre chose que la corruption

du bien et de l'être, son fond est par conséquent dans le bien et dans l'être même.

C'est de quoi toute la théologie est d'accord. Ceux qui admettent le concours que la théologie appelle simultané reconnaissent cette vérité aussi bien que ceux qui donnent à Dieu une action prévenante; et pour entendre distinctement tout le bien que ce premier Être opère en nous, il ne faut que considérer tout ce qu'il y a de bon dans le mal que nous faisons. Le plaisir que nous recherchons, et qui nous fait tant de mal, est bon de soi, et il est donné à la créature pour un bon usage. Ne vouloir manquer de rien, ne vouloir avoir aucun mal, ni rien par conséquent qui nous nuise, tout cela est bon visiblement, et fait partie de la félicité, pour laquelle nous sommes nés. Mais ce bien recherché mal à propos, est la cause qui nous pousse à la vengeance, et à mille autres excès. Si on maltraite un homme, si on le tue, cette action peut être commandée par la justice, et par conséquent peut être bonne. Commander est bon, être riche est bon, et ces bonnes choses, mal prises et mal désirées, font néanmoins tout le mal du monde.

Si toutes ces choses sont bonnes, il est clair que le désir de les avoir enferme quelque bien. Qu'un ange se soit admiré et aimé lui-même, il a admiré et aimé une bonne chose. En quoi donc pèche-t-il dans cette admiration et dans cet amour, si ce n'est qu'il ne l'a point rapporté à Dieu. Que s'il a cru que c'était un souverain plaisir de s'aimer soi-même, sans se rapporter à un autre, il ne s'est point trompé en cela, car ce plaisir en effet est si grand que c'est le plaisir de Dieu. L'ange devait donc aimer ce plaisir non en lui-même, mais en Dieu; se plaisant en son Auteur par un amour aussi sincère que reconnaissant, et faisant sa félicité d'un être si parfait et bienfaisant. Et quand cet ange, puni de son orgueil, commence à haïr Dieu qui le châtie, et à souhaiter qu'il ne soit pas, c'est qu'il veut vivre sans peine; et il a raison de le vouloir, car il était fait pour cela, et pour être heureux. Ainsi tout le mal qui est dans les créatures, a son fond dans quelque bien. Le mal ne vient donc pas de ce qui est, mais de ce que ce qui est n'est ni ordonné comme il faut, ni rapporté où il faut, ni aimé, ni estimé où il doit être.

Il est vrai que le mal a tout son fond dans le bien, qu'on voit souvent une action qui n'est point mauvaise le devenir.

ou y joignant une chose bonne. Un homme fait une chose qu'il ne croit pas défendue : cette ignorance peut être telle qu'elle l'excusera de tout crime, et pour y mettre du crime, il ne faut qu'ajouter à la connaissance du mal. Cependant la connaissance du mal est bonne : et cette connaissance qui est bonne ajoutée à la volonté la rend mauvaise, elle qui étant seule, pouvait être bonne : tant il est vrai que le mal de tout côté suppose le bien...

Ainsi, nous avons fait voir, qu'à la réserve du péché, qui ne peut par son essence être attribué qu'à la créature, tout le reste de ce qu'elle a dans son fond, dans sa liberté, dans ses actions, doit être attribué à Dieu : et que la volonté de Dieu qui fait tout, bien loin de rendre tout nécessaire, fait au contraire dans le nécessaire, aussi bien que dans le libre, ce qui fait la différence de l'un et de l'autre. »

NOTE 6, p. 78.

L'objection si courante que Dieu a créé la liberté faillible, source de nos fautes, se résout comme l'objection précédente. Dieu a créé ce qu'il y a d'être et de bon dans la liberté, il n'est pas l'auteur de ce qu'il y a en elle de défectueux. La liberté vient de Dieu et comme telle, elle est capable de bien faire, elle vient du néant, et comme telle elle peut faillir.

« Et si on demande, dit encore Bossuet, par où le mal peut trouver entrée dans la créature raisonnable, au milieu de tant de bien que Dieu y met, il ne faut que se souvenir qu'elle est libre et qu'elle est tirée du néant. Parce qu'elle est libre, elle peut bien faire : et parce qu'elle est tirée du néant, elle peut faillir : car il ne faut pas s'étonner que venant pour ainsi dire et de Dieu et du néant, comme elle peut par sa volonté s'élever à l'un, elle puisse aussi par sa volonté retomber dans l'autre, faute d'avoir tout son être, c'est-à-dire toute sa droiture. Or, le manquement volontaire de sa perfection, c'est ce qui s'appelle péché, que la créature ne peut jamais avoir que d'elle-même : parce que telle est la nature du péché, qu'il ne peut avoir pour sa cause qu'un être libre tiré du néant.

Telle est la cause du péché, si toutefois le péché peut avoir une véritable cause. Mais pour parler plus proprement, comme le néant n'en a point, le péché qui est un défaut et

une espèce de néant, n'en a point aussi : et comme si la créature n'est rien d'elle-même, c'est de son propre fond, et non pas de Dieu qu'elle a cela; elle ne peut aussi avoir que d'elle-même, et d'être capable de faillir, et de faillir en effet; mais elle a le premier nécessairement, et le second librement; parce que Dieu l'ayant trouvée capable de faillir par sa nature, la rend capable de bien faire par sa grâce. » (*Ibid.*)

NOTE 7, p. 82,

Les docteurs ont signalé trois phénomènes plus redoutables dans lesquels Dieu, abandonnant les pécheurs, leur permet de faire le mal. — Les deux premiers ont trait à la connaissance, et s'appellent *excæcatio visûs, aggravatio aurium;* le troisième se rattache aux affections et se nomme *obduratio cordis.* Par le premier les yeux perdent leur faculté de voir, par le second les oreilles leur subtilité pour entendre, par le troisième le cœur sa disposition aux saines émotions. « *Et quia ad cognitionem intellectûs, maxime deserviunt duo sensus, scilicet visus et auditus, quorum unus deservit inventioni scilicet visus, alius disciplinæ, scilicet auditus; ideo quantum ad visum ponitur excæcatio, quantum ad auditum, aurium aggravatio; quantum ad affectum, obduratio* » (Iª IIæ, q. LXXIX, art. 3).

Dans l'aveuglement de l'esprit et dans l'endurcissement du cœur, il y a deux éléments : le mouvement de l'âme humaine se rivant au mal et se détournant de la lumière divine, la privation de la grâce qui éclaire l'esprit et attendrit le cœur (Iª IIæ, *Ibid.*).

Quand une âme a lassé Dieu par son infidélité obstinée, Dieu se retire, et en se retirant abandonne l'âme, qui, ainsi abandonnée, est emportée par le poids de sa faiblesse dans la voie des ténèbres et de l'insensibilité. (Voir Gonet, Disp. VI, *De Causis Peccatorum;* Gotti, Tract, IV, q. VI, Dub. III-IV; Jean de S. Thomas, *De Libro Vitæ*, q. XXIV, art. 1.)

NOTE 8, p. 86.

Les Pères de l'Église et les Maîtres du moyen âge ont cherché les raisons que Dieu avait de permettre le mal qu'il peut empêcher : saint Augustin traite à chaque instant cette

question. Sa réponse se résume dans l'argument que nous avons donné : Dieu permet le mal parce qu'il en tire le bien soit pour l'être qui succombe, soit pour d'autres êtres, soit pour l'ensemble de l'univers, soit pour sa propre gloire. « Comme Dieu, dit-il, est le créateur souverainement bon des natures bonnes, il est l'ordonnateur souverainement juste des volontés mauvaises : leur malice fait un mauvais usage de la bonté de la nature, et il en fait un bon de la malice des volontés. Dieu a donc voulu que le diable, bon au sortir de ses mains, et devenu mauvais par sa propre volonté, relégué aux régions inférieures, serve de jouet aux anges; c'est-à-dire que les tentations qu'il sème sous les pas des saints tournent à leur avantage. Or, en le créant, Dieu n'ignorait pas sa malice future, et prévoyait tout le bien que lui-même saurait tirer de ce désordre. C'est pourquoi le Psalmiste dit : « Ce dragon que vous avez créé pour servir de jouet. » Évidemment, quand sa bonté le créait bon, il avisait déjà, dans sa prescience, quel usage il ferait de cet être après sa déchéance.

Car Dieu n'aurait pas créé un seul ange, que dis-je, un seul homme, dont il aurait prévu la dépravation, s'il n'eût tout à la fois connu comment il les ferait servir aux intérêts des justes, relevant ainsi par l'antithèse le sublime poème des siècles..... La beauté de l'univers ressort de cette éloquente opposition non de paroles, mais de choses » (XI *Cité de Dieu*, ch. XVII-XVIII).

De son côté, saint Thomas (I^a^ p., q. XXII, art. 2, ad 2^um^; III *Contra Gentes*, c. 71 et dans mille autres passages de ses œuvres) relève les avantages que Dieu tire du mal.

L'ordre, la beauté, la vertu, la miséricorde, la justice, sont occasionnés, relevés, augmentés par le mal, comme les tableaux, les mélodies sont relevés par les ombres et par les silences.

Au moins, le mal sert à la manifestation de la justice vindicative de Dieu. Il est dur de chercher dans cette raison un suprême refuge, mais il ne faut pas craindre d'approfondir cet argument et de soutenir que, dans une société, cette justice est une perfection qui ne peut s'exercer que par la répression et que la répression suppose le mal.

NOTE 9, p. 94.

Plusieurs ont été déconcertés quand ils nous ont entendus, à la fin de cette thèse, confesser le mystère. Ils pensaient que la liberté supposait que Dieu était obligé de nous permettre le mal.

Il est vrai que la perfection absolue seule exclut totalement le mal, qui est une absence d'être : que cette perfection absolue, privilège du Créateur, est incompatible avec l'état de créature. A ces sommets de la métaphysique, on comprend très bien que Dieu, s'il créait, était obligé d'établir son œuvre dans un mélange d'être et de non-être, de bien et de mal, et, si haut qu'il les élevât, de laisser des ombres dans ses anges.

Mais on ne voit pas pourquoi il n'aurait pas donné à chaque être la perfection qui convient à son espèce.

Quant à ce qui regarde la liberté, nous n'acceptons point les définitions qui en font une puissance indépendante de Dieu. D'où il suit que Dieu, liberté première, est nécessairement maître des libertés secondes. Il lui était donc loisible de préserver du mal l'universalité des libertés créées, comme il en a préservé les bons anges et les saints. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? Les arguments des docteurs légitiment le plan providentiel, sans en révéler le dernier secret. Arrivés là, la réponse de S. Paul est la plus humble et la plus raisonnable des réponses : *O altitudo.*

TROISIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, p. 104.

L'Existence des anges.

Nous avons appuyé notre thèse de l'existence des anges sur trois arguments : 1° sur l'argument de foi ; 2° sur l'argument tiré des traditions humaines sacrées ou profanes ; 3° sur la raison.

Argument de foi. — Les textes de l'Ancien et du Nouveau

Testament sont très nombreux qui affirment l'existence des anges. Conf. *Juges*, XI, 13; XIII, 3; III *Rois*, XIX, 5; IV *Rois*, I, 3; VI, 16; XIX, 35; I *Paralip.*, XXI, 15; *Ps.* XXX, 8; LXXII, 18; XC, 11; CII, 20; *Isaïe*, VI, 2; *Ezech.*, IX, 2; X, 10; *Daniel*, III, 25; IV, 10; VI, 22; VII, 10; *Zach.*, I, 8. *Matth.*, I, 20; II, 13-19; IV, 11; XIII, 41; XVI, 27; XVIII, 20; XXIV, 31; XXV, 31; XXVI, 53; XXVIII, 2; *Luc*, I, 11-19, 26; II, 9-13; XV, 7; XVI, 22; XXII, 43; XXIV, 4; *Jean*, I, 51; V, 4; XX, 12; *Actes*, I, 10; V, 19; VIII, 26; X, 3; XII, 7; XXVII, 23; I *Corinth.*, VI, 3; *Ephes.*, III, 10; *Colos.*, I, 16; *Philip.*, II, 10; *Hébr.*, XIII, 2; *Jude*, VI, 9, 14; *Apocalypse, passim.*

Il est vrai que Moïse ne mentionne pas particulièrement dans la Genèse la création des anges, mais cet argument négatif est d'autant moins efficace que dans le reste du livre, il est parlé de ces êtres supérieurs à propos d'Abraham, d'Agar, de Loth, de Sodome et de Gomorrhe, de Jacob, etc., etc.

Conf. *Genèse*, XVI, 7, 18-10; XXII, 11; XXVIII, 12; XXXII, 1.

Les SS. Pères unanimement ont affirmé la réalité des anges, bien que plusieurs aient veillé à ce que les fidèles ne confondissent pas ces créatures avec la Divinité.

Les Conciles. — Sans compter que toute la liturgie catholique établit le culte des anges et suppose, par conséquent, leur réalité, le second Concile universel de Constantinople (553), sous Justinien, ou plus probablement le synode national tenu entre 540-544, enseigne l'existence des anges. Le second Concile de Nicée (787) autorise les fidèles à user des images pour représenter les anges, parce que souvent ces intelligences bienheureuses apparurent sous des figures humaines, *nam hominibus ipsi quoque in forma hominis visi sunt* (II Conc. Nicæn. Act., IV, VI). On sait que ce concile fut réuni pour traiter du culte des images.

Le 4e Concile de Latran, sous Innocent III, définit qu'au commencement Dieu fit de rien la créature spirituelle, et la créature corporelle, à savoir l'ange et le monde, puis la substance humaine composée de corps et d'esprit. « *Firmiter credimus quod Deus ab initio temporis simul utramque de nihilo condidit creaturam, spiritualem et corporalem, angelicam videlicet et mundanam, et deindé humanam, quasi communem ex spiritu et corpore constitutam.* » (Cap. *Firmiter.*)

Les Traditions humaines. — On peut dire que toutes les religions reconnaissent entre Dieu et nous des êtres intermédiaires inférieurs à Dieu et supérieurs à nous. Les noms les plus divers ont servi à désigner ces créatures invisibles . *demi-dieux, génies, démons, rabdophores, recteurs célestes, âmes astrales, lumières vivantes, éons, cabires, férouers, amschaspands, brachmandicas, etc.*

Les Sémites d'une manière générale connaissaient « les lieux où les anges avaient leur demeure fixée ». (P. Lagrange, *Études sur les Religions sémitiques,* p. 184.)

Le même auteur établit la différence qu'il y avait entre le *polythéisme* et le *polydémonisme* chez les peuples d'Orient (p. 16-18), le rôle des esprits, maîtres « de la tempête ou de la nuit », descendant des airs ou montant des eaux, leur rôle chez les Babyloniens et chez les Phéniciens. On consultera avec profit tout cet ouvrage et en particulier en ce qui concerne notre sujet, les chapitres traitant des « choses consacrées », « des personnes consacrées », « des morts ».

Les Grecs et les Romains. — Leurs récits, leurs poésies, sont remplis de l'intervention des esprits. Orphée, Hésiode, Thalès, Pythagore chantent leurs exploits et les placent au vestibule du monde divin. Les philosophes et les poètes romains suivent les Grecs.

Les autres peuples. — Nos missionnaires ont trouvé, pourrait-on dire, sur toute la surface de la terre, au fond des forêts, dans toutes les îles solitaires, au bout du monde, les traces de cette croyance. Depuis les Gallas qui appellent *Ayana* les anges (en sanscrit, chemin, guide, protecteurs) nommés par les Celtes *aoulé,* par les Bretons *aélé,* jusqu'aux Indiens qui se perdent dans « un chaos d'esprits, de démons, de demi-dieux », jusqu'aux Calédoniens, aux habitants de Madagascar, de l'Afrique Équatoriale, aux Caraïbes de l'Amérique, toutes les races honorent ou redoutent ces puissances des forêts, des grottes, de l'air, des eaux (Conf. *Les Missions françaises au XIX*e *siècle,* par le P. Piollet).

Les philosophes ont trouvé naturelle et raisonnable cette croyance. Pour ne citer que les plus grands, Socrate avait

son *démon* familier : Platon remplit les espaces de dieux supérieurs, d'âmes séparées, de génies, qui sont auprès de nous les agents de la Divinité ; Aristote en fait les moteurs des sphères célestes ; Porphyre dans sa seule Introduction aux catégories (ch. III, 19 ; VII, 1 ; XII, 5, traduction B. S.-Hilaire) parle trois fois des anges (Conf. Aristote, II *Phys.*, IV, 10 ; II *Rhét.*, XXIII, 11 ; S. Thomas, opuscule *De Angelorum natura*).

Les adversaires de cette croyance. — 1° Les sadducéens niaient la résurrection, l'existence de tout esprit créé. « *Sadducæi enim dicunt non esse resurrectionem, neque Angelum, neque spiritum* » (Actes, XXIII, 8) ; 2° Les *Épicuriens* et les *rationalistes*, pour lesquels les bons anges ne sont que le symbole du bien et les mauvais le symbole du mal, soutiennent la même thèse.

La raison invoque deux preuves de l'existence des anges saints ou pervers : 1° La preuve tirée de phénomènes dont ont fait mention tous les peuples et toutes les générations, faits dont il serait insensé de dire que tous sont mensongers ou illusoires ; 2° La preuve tirée de l'harmonie de l'univers qui réclame au-dessus de l'homme une catégorie d'êtres supérieurs, comme il en montre une au-dessous. (Voir dans le Comment. de Cajetan, I^a P., q. L, art. 1, la valeur de la preuve de S. Thomas, et le P. Monsabré dans sa belle conférence sur *le Monde invisible*, 15^e^ Conf. de N.-D.)

La nature des anges.

Avicebron, philosophe arabe, dans son livre *Fons vitæ*, tient que les anges sont composés de matière et de forme. S. Thomas le réfute (Opusc. *de Natura angelorum*, ch. IV-VI).

Aristote et *Platon* (dit S. Th., *Ibid.*, III), s'accordaient à dégager les anges de la matière. « *Uterque posuit omnes hujusmodi substantias penitus esse a materia immunes.* »

S. Justin, *Origène*, *Athénagore*, *Clément d'Alexandrie*, *Tertullien*, *S. Hilaire*, *S. Ambroise*, *S. Augustin* admettent plus ou moins que les anges sont revêtus de corps plus subtils que le feu, plus légers que l'air.

Contre ce sentiment, Philon, Moyse Maimonide, représen-

tants des traditions juives et rabbiniques. S. Denys, S. Grégoire Thaumaturge, S. Grégoire de Nysse, S. Grégoire de Nazianze, S. Chrysostome, S. Jean Climaque, S. Jean Damascène, etc., en font des esprits purs.

La question est tranchée par le Concile de Latran qui distingue entre la substance spirituelle et la substance humaine composée de corps et d'esprit.

La diversité des anges.

Origène prétendant que les anges étaient tous égaux, le Concile de Constantinople que nous avons cité, le condamna (S. Th., *Ibid.*, x).

On distingue, en s'autorisant de l'Écriture sainte, trois hiérarchies dans les anges, composées chacune de trois chœurs : 1° Séraphins, Chérubins, Thrônes; 2° Dominations, Vertus et Puissances; 3° Principautés, Archanges et Anges.

Le nombre des anges.

Point de certitude sur ce point.

Aristote limitait le nombre des anges au nombre des mouvements célestes : « *Numerum coarctavit cœlestibus motibus.* »

Platon y ajoutait des intelligences séparées destinées à nous donner nos idées. « *Plato supra cœlorum animas duplicem immaterialium substantiarum posuit, scilicet intellectus et deos, quos deos dicebat esse species intelligibiles separatas, quarum participatione intellectus intelligunt* » (S. Th., III).

Le rôle des anges.

Ils ne peuvent ni créer, ni connaître directement le secret des cœurs, ni suffire à les mouvoir, c'est le privilège de Dieu (Conf. S. Th., *loc. cit. De origine, de conditione, de distinct. Angelorum, loc. cit.*, XV-XVIII).

NOTE 2, p. 106:

Les démons. Leur existence.

Les mêmes témoignages que nous avons invoqués pour prouver l'existence des bons anges, se retrouvent pour affir-

mer l'existence des mauvais anges ou démons. Partout se mêlent la crainte et l'horreur de ces esprits puissants et redoutables. Là où on les traite avec honneur, on voit paraître les désordres les plus abominables. Pour n'en appeler qu'à un fait, la secte orientale des *Yésidis* répandue en Turquie, en Perse, en Russie, rend un culte au démon, culte qui se traduit par des pratiques d'une immoralité révoltante. Les missionnaires dominicains de Mossoul ont parlé plusieurs fois dans leurs relations de cette secte qu'ils rencontrent dans les montagnes du Kurdistan.

La chute.

Les Docteurs enseignent que les mauvais anges péchèrent par orgueil et par envie. Désirèrent-ils être les égaux de Dieu? Non, parce que leur intelligence n'était pas si obtuse, qu'elle crût possible une telle exaltation.

« Ce lumineux esprit savait trop bien, dit le P. Monsabré, qu'un être fini, dût-il croître toute l'éternité, ne peut égaler l'Infini. » (27e conf., La chute.)

Quel fut donc l'objet de sa transgression? « Protestant malicieusement contre l'ordre établi, il a commencé la longue et innombrable lignée de ces orgueilleux naturalistes qui répudient leurs destinées surnaturelles et n'attendent rien que du développement de leur nature, ou qui osent aspirer au bonheur suprême de voir Dieu en ne comptant, pour arriver à ce terme sublime, que sur leurs propres forces. En un mot, Lucifer a voulu ne tenir que de lui-même sa félicité, ce qui est la propriété de Dieu seul. » (*Ibid.*)

Le mot attribué à Satan, au moment de sa chute, *similis ero Altissimo*, a le sens de cette prétention.

Les scolastiques, en particulier Cajetan et Gonet, ont précisé l'article 3 (Ia p., q. LXIII de S. Thomas qui dit : « *Voluit habere hoc* (*beatitudinem supernaturalem, per virtutem suæ naturæ, non ex divino auxilio secundum Dei dispositionem.* »

De ce premier acte d'orgueil vint la volonté du démon de dominer, sa jalousie vis-à-vis du bonheur de l'homme, sa colère contre le mystère de l'Incarnation.

NOTE 3, p. 110.

La puissance du démon sur nous prend sa source, premièrement dans la supériorité de sa nature, secondement dans son droit de victoire. En nous livrant à lui, nous lui avons donné barre sur nous.

Chez les païens où le Christ n'a pas brisé les chaînes de cet esclavage infernal, le démon règne pour ainsi dire en souverain. S. Augustin (*Cité de Dieu*) nous a peint l'empire qu'il exerçait dans les Sociétés antiques, et nos missionnaires sont témoins de sa force chez les peuples que n'a point visités la lumière de l'Évangile.

NOTE 4, p. 115.

Dans un livre attribué à S. Augustin, mais qui n'est probablement pas de lui, et intitulé : *Liber soliloquiorum animæ ad Deum,* on trouve une éloquente description de la puissance employée par le démon pour nous perdre : « *Versutus est, Domine, iste hostis et tortuosus; nec facile deprehendi possunt circuitus viæ ejus, nec cognosci species vultus ejus, nisi tu illumines. Nam nunc hic, nunc illic; nunc agnum, nunc lupum; nunc tenebras, nunc lucem se ostendit; sed singulis quibuslibet qualitatibus, locis et temporibus, secundum varias rerum mutationes, varias exhibet tentationes. Nam ut tristes decipiat, tristatur et ipse; ut gaudentes, illudat, fingit se et ipse gaudere; ut spirituales defraudet, in angelum lucis se transfigurat, ut fortes comprimat, apparet ut agnus; ut mites devoret, apparet ut lupus. Hæc quidem omnia secundum similitudinem variarum tentationum effici habent, sicut alios a timore nocturno, alios a sagitta volante in die, alios a negotio perambulante in tenebris, alios ab incursu, alios a dæmonio meridiano. Et ad hæc quis idoneus ut cognoscat? Quis revelabit speciem indumenti ejus, et gyrum dentium ejus quis agnovit? En abscondit sagittas suas in pharetra, et laqueos etiam abscondit sub specie lucis... Nam, non solum in carnis operibus quæ de facili agnoscuntur, non tantum in ipsis vitiis, sed in ipsis quoque spiritualibus exercitiis laqueos abscondit subtiles; et sub virtutum colore ipsa vitia*

induit, et transmutat se in angelum lucis. Hæc et multa alia nititur contra nos filius Belial, iste satan, Domine Deus noster. Et nunc ut leo, nunc ut draco, manifeste et occulte, intus et extrà, die ac nocte insidiatus, ut rapiat animas nostras. » (Edition Gaume, t. VI, Appendix, *loc. cit.*, XVII).

NOTE 5, p. 119.

M. Renan a tenté de réhabiliter Satan. D'après lui, le moyen âge, bercé par les légendes et attristé par le spectacle des moines dissolus, « ne sortait jamais, en traitant la figure du démon, du grotesque et du fantastique. Satan, pour les miniaturistes, resta toujours un Arlequin burlesque, affublé d'un capuchon et d'un masque difforme, ou bien une vision aérienne, une sorte de cauchemar miroitant dans l'espace : conception qui ne manquait pas d'une certaine originalité, mais d'où il n'y avait rien à tirer pour le sentiment moral...

. . . . . .

De tous les êtres autrefois maudits que la tolérance de notre siècle a relevés de leur anathème, Satan est sans contredit celui qui a le plus gagné au progrès des lumières et de l'universelle civilisation. Il s'est adouci peu à peu dans son long voyage depuis la Perse jusqu'à nous; il a dépouillé toute sa méchanceté d'Ahrimane. Le moyen âge qui n'entendait rien à la tolérance, le fit à plaisir laid, méchant, torturé, et pour comble de disgrâce, ridicule. Milton comprit enfin ce pauvre calomnié, il commença la métamorphose que la haute impartialité de notre temps devait achever. Un siècle aussi fécond que le nôtre en réhabilitations de toutes sortes ne pouvait manquer de raisons pour excuser un révolutionnaire malheureux, que le besoin d'action jeta dans les entreprises hasardées. On pourrait faire valoir, pour atténuer sa faute, une foule de motifs contre lesquels nous n'aurions pas le droit d'être sévères. Mais j'aime mieux attribuer notre tolérance à une cause meilleure, et supposer que si nous sommes devenus intelligents pour Satan, c'est que Satan a dépouillé une partie de sa méchanceté, et n'est plus ce génie funeste, objet de tant de haines et de terreurs. Le mal est évidemment de nos jours moins fort qu'il n'était autrefois, et notre tolérance même n'est-elle pas la meilleure

preuve que le bien a triomphé? » (*Études d'histoire religieuse, La Tentation du Christ.*)

Chaque mot de cette page où l'ironie du scepticisme le dispute à la légèreté et à la gratuité des affirmations serait à réfuter. Qu'il suffise de dire que le moyen âge a si peu méconnu le génie de Satan, qu'il en a établi, avec une patience et une subtilité incomparables toute la supériorité. Ajoutons que ce n'est pas le moyen âge, mais tous les siècles qui ont représenté le démon sous des formes monstrueuses, destinées à faire ressortir le contraste qui existe entre la nature sublime de l'ange tombé et sa déchéance même.

Ce contraste qui fait de Satan un être monstrueux, appelle des images monstrueuses. Le moyen âge d'ailleurs n'a point oublié de figurer le méchant sous les traits d'un ange de lumière.

En ajoutant le côté ridicule, nos pères ont encore été l'écho fidèle de la sainte Ecriture qui nous montre Dieu se jouant de Satan. *Draco ille quem formasti, ad illudendum ei* (Ps. CIII, 26).

Que Milton ait commencé la réhabilitation de Satan, c'est parfaitement absurde, et que notre temps soit meilleur que d'autres, c'est ce qu'il faudrait prouver. Plusieurs assurent, au contraire, qu'à notre époque, à côté d'un progrès matériel incontestable, il y a une décadence morale et un retour vers la dureté et vers la barbarie, il n'est pas impossible de soutenir cette opinion.

Proudhon, lui, voit toujours dans Satan le père du désordre, de la révolution et il lui porte son âme. « Il y a plus de dix-huit siècles, dit-il, un homme tenta, comme nous faisons aujourd'hui, de régénérer l'humanité. A la sainteté de sa vie, à sa prodigieuse intelligence, aux éclats de son indignation, le Génie des Révolutions crut reconnaître un fils. Il se présenta à ses yeux et lui dit, en lui montrant les royaumes de la terre : Je te les donne tous, si tu veux me reconnaître pour ton auteur et m'adorer. — Non, répondit le Nazaréen; j'adore Dieu et je ne servirai que lui seul. L'inconséquent réformateur fut crucifié. Après lui, pharisiens, publicains, prêtres et rois reparurent, plus oppresseurs, plus rapaces, plus infâmes que jamais, et la

révolution, vingt fois reprise, vingt fois abandonnée, est restée un problème. A moi, Lucifer, Satan, qui que tu sois, démon que la foi de mes pères opposa à Dieu et à l'Eglise! Je porterai ta parole, et je ne te demande rien. »

Idée générale de la Révolution, 7e étude, 2.)

NOTE 6, p. 128.

Plus le démon s'approche des régions de l'esprit, plus sa puissance diminue. Car c'est par l'esprit qu'il est supérieur à nous, et par l'esprit il n'est supérieur qu'à la matière et à la sensibilité. Voyez S. Th., Ia p., q. cx.) C'est pourquoi son influence se manifeste si souvent par des désordres de la chair et des sens qui déconcertent la perversité ordinaire.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, p. 141.

L'homme primitif.

Ces paroles de M. de Quatrefages sont bien la conclusion la plus sage et la plus scientifique que puisse donner la raison sur le problème de l'homme primitif.

Sur l'*origine de l'espèce*, la loyauté oblige les savants à dire ce qu'a dit le même illustre naturaliste : « Je ne sais pas » (*L'Espèce humaine,* II, ch. xi).

Sur l'*âge de l'espèce* nous sommes condamnés à la même ignorance et, quelle que soit l'importance et la valeur des découvertes par rapport aux époques géologiques actuelles ou passées, quelle que soit la légitimité des conclusions que l'on en a tirées, personne n'est fondé à donner la date de l'apparition de l'homme sur la terre (*Ibid.*, liv. III, ch. xiii).

Sur les *caractères* de l'homme primitif, nous ne pouvons pas être plus affirmatifs. « Le type primitif de l'espèce humaine a nécessairement dû s'effacer et disparaître » (*Ibid.*, liv. VII, ch. xxi). Même si on le retrouvait, il nous serait impossible de le reconnaître.

Ce qui *semble* prouvé, c'est que l'homme est relativement

de date récente, et qu'il apparaît revêtu d'une royauté incontestable sur le reste de la création dont il est le terme et le plus haut terme. Un moment arrive où la théorie ne concorde plus avec les faits, quelques regrets qu'on éprouve, il faut bien alors renoncer à ces vastes horizons, à ces perspectives profondes qui semblaient toucher aux origines de la nature et nous en expliquer le développement... la *conviction* personnelle, la simple *possibilité*, sont... présentées comme autant de *preuves* ou tout au moins d'arguments en faveur de la théorie (*Darwin et ses Précurseurs français*, 2e partie, ch. I).

Le caractère inculte des hommes dont on retrouve les traces, sans compter qu'il porte sur le côté matériel de la civilisation, ne prouve pas que leur père commun n'ait pas été créé à l'état parfait, la décadence succède à la civilisation.

NOTE 2, p. 144.

Les *Pélagiens* niaient le péché originel et soutenaient que le premier homme avait été créé dans l'état où nous naissons aujourd'hui.

Luther, par une erreur contraire, enseignait que l'homme avait été créé dans une telle perfection que la grâce, la justice, la sainteté lui étaient dus comme des conditions nécessaires de sa nature.

Calvin et *les Protestants* avaient la même doctrine.

Baius fut condamné, entre autres choses, pour avoir prétendu que : *Integritas primæ creationis non fuit indebita humanæ naturæ exaltatio, sed naturalis ejus conditio* (Prop. condamnée par Pie V, Grégoire XIII, Urbain XIII).

L'Évolution. 1° Il est certain que l'idée d'évolution est vieille comme la philosophie. Le mouvement perpétuel d'Héraclite, causé par « le désir éternel de vivre », et par « le dégoût éternel de vivre » ; le progrès d'Aristote en vertu duquel la nature travaillée par un désir infini qui la fait « monter sans cesse vers le mieux » et aspirer quand elle est végétale à la vie animale, à la vie humaine quand elle est animale,

à la vie divine quand elle est humaine, ne sont-ils pas des principes d'Évolution? (Fouillée, *Histoire de la Philosophie : Héraclite et Aristote*).

Albert le Grand admet l'évolution pour le règne végétal. « S. Thomas enseigne que tout embryon animal est d'abord informé par une âme végétative : il constitue un organisme d'une espèce non encore déterminée, mais vivant uniquement de la vie de la plante ; il s'élève au rang d'animal, lorsque, après un développement suffisant, il est devenu apte à recevoir une âme animale. Voilà déjà un transformisme très réel et très énergique, puisqu'il fait passer d'une génération vivant d'une vie purement végétative à une génération animée, d'un principe sensitif et vivant à une vie animale, c'est-à-dire qu'il fait évoluer un même sujet d'un règne à un autre.

Mais la doctrine de l'École ne s'arrête pas là. Elle enseigne toujours avec S. Thomas, que l'embryon humain traverse par une double étape les deux règnes inférieurs : il est informé pendant un certain temps, par une âme végétative ; plus tard, lorsque les organes corporels sont assez développés, par une âme animale ; et enfin quand l'organisme atteint le degré de perfection nécessaire, en vertu d'une intervention immédiate de Dieu, d'une création spéciale, il est doué de l'âme spirituelle et devient le composé humain... Sans doute, ce mode de développement progressif ne ressemble guère aux théories modernes : les formes intermédiaires de la scolastique ne correspondent pas à des espèces déterminées, ne constituent point des êtres parfaits, ne sont qu'un acheminement vers l'espèce réelle et définitive, *sunt viæ ad speciem.* » (Duilhé de S.-Projet, *Apologie scientifique*, 3e édit., p. 297-299).

2° Faut-il rester fidèle à cette théorie? — Nous ne voyons pas, au point de vue de la foi, du moins, de raison pour la rejeter. L'objection que l'on tire de la définition de l'Immaculée Conception laquelle enseigne que la Vierge fut préservée du péché originel *in primo instanti suæ Conceptionis*, ne vaut pas. Les théologiens, en effet, et le pape Alexandre VII, distinguent deux conceptions : la première, *cum caro propagatur, formamque corporis humani recipit*, la seconde, *cum anima infunditur*. Dans la bulle de Pie IX, il s'agit de la seconde qu'elle se confonde ou non avec la première. (Cf. Lépicier,

Tractatus de Beatissimâ Virgine Mariâ, secunda pars, c. I, art. I, 3-6.)

Il ne faut pas craindre d'aller plus loin et on peut demander aux scolastiques pourquoi « ce qui se passe selon eux, dans le sein maternel, n'aurait pas pu, *mutatis mutandis*, se passer dans le vaste sein de la nature, en vertu de lois initiales particulières, établies par le Créateur ». (Duilhé de S.-Projet, *Ibid.*)

3° Le dogme ne semble pas être compromis, si même appliqué à l'homme le transformisme sauvegarde l'intervention particulière de Dieu, par la création immédiate de l'âme, au moment du passage de l'animalité à l'humanité.

L'article du péché originel peut être parfaitement sauvegardé. C'est quand il a été homme que notre premier père a péché. Le vice originel ne consiste pas en ce qu'il vient, quant à la matière de sa substance, du corps d'une bête, cela est au contraire un grand progrès, mais de ce qu'en possession de sa nature, il a failli.

4° L'évolutionnisme radical qui fait procéder l'homme tout entier d'une bête ne peut se concilier avec la foi.

5° Au point de vue scientifique, le transformisme entraînant la transition d'une espèce à une autre, de la bête à l'homme, n'est qu'une hypothèse qui possède quelques arguments à son actif, mais qui ne peut se vanter d'aucune certitude. Ses partisans les plus autorisés sont contraints de l'avouer. Beaucoup des faits invoqués sont de pures imaginations. M. de Quatrefages a écrit ces lignes qui restent vraies : « Malheureusement ces doctrines sont fort diverses, et quelques-unes s'excluent mutuellement. Par conséquent, celui-là même qui serait disposé à les accepter sans trop de peine est bien forcé de se dire qu'elles ne sauraient être toutes exactes. La défiance une fois éveillée, il ne tarde pas, à mesure qu'il les examine de près, à être frappé du caractère de plus en plus hypothétique et aventureux qu'elles présentent. »

NOTE 3, p. 145.

Nous adoptons l'opinion de saint Thomas sur le motif de l'Incarnation. Cette question controversée, est expliquée tout

au long dans les grands théologiens. — L'École franciscaine fait d'ailleurs entrer la Rédemption dans les motifs de l'Incarnation.

NOTE 4, p. 146.

Le récit de la Genèse.

En ce qui regarde le péché d'Adam, il est indispensable pour les catholiques d'accepter deux faits : 1° l'intervention d'une puissance mauvaise, 2° la chute de l'homme.

Nous ne comprenons donc point au nom de quel principe théologique, ni d'ailleurs au nom de quel principe scientifique, M. Loisy ose dire : « On ne voit pas que dans la pensée du narrateur, le serpent représente l'esprit du mal » (*Études Bibliques*, 3e édit., p. 174). Alors, que représente-t-il? — En quoi ce récit contient il une « doctrine sur l'origine du mal et le péché »? *Ibid.*). M. Loisy ne l'explique pas.

Dès lors que tous les mots se vident les uns après les autres de toute réalité, quel est « le sens moral qui se dégage de l'ensemble et des principaux détails »? Pourquoi faut-il assigner « à cette page une place de premier ordre dans le livre des révélations divines »? (*Ibid.*).

Sens littéral et sens allégorique. — Il est certains passages dont l'interprétation allégorique s'impose, par exemple, quand l'auteur dit que Dieu « forma l'homme du limon de la terre », nous savons bien que Dieu n'a pas de main et que c'est par un acte de volonté qu'il créa. « *Dicit ergo*, formavit igitur Deus, *id est fieri voluit, id est jussit, quia ipse solus agit solo voluntatis imperio* » (S. Th. *in Genesim*, cap. II).

Pour le reste du récit, il y a deux manières d'entendre le sens historique. La première consiste à dire que Moïse a rapporté des faits réels, mais qu'il les a racontés comme c'était la coutume de les raconter de son temps. Dans le fond il y a des faits, et, en ce sens, le livre est historique, la forme est légendaire. De même que souvent des oiseaux ou des animaux cachaient des mots dans l'écriture, de même ces animaux symbolisaient des choses spirituelles.

Le P. Schell nous a dit que dans sa conférence soixante-deuxième de N.-D., le P. Lacordaire avait bien traduit cette théorie « moitié historique et moitié allégorique quand il interprétait ainsi : « Dès lors, Messieurs, substituez dans le récit

St. Albert's College Library

de la Genèse l'être nomme à la métaphore de son nom : Qu'avez-vous? Le voici. *Or l'esprit mauvais était plus rusé que tous les êtres vivants de la terre*, etc. »

Ce mode de comprendre nous paraît fort acceptable, plus capable de plaire, par sa largeur, à beaucoup d'esprits contemporains.

Cependant, il nous semble plus conforme à l'esprit de l'Église d'admettre l'apparition du démon sous une forme sensible, à cause des raisons que nous en avons données. 1° Nous le répétons, dès lors que nous croyons à l'existence et à la personnalité de l'esprit mauvais, à son pouvoir sur la matière, pourquoi cet esprit mauvais ne se servirait-il pas de ce pouvoir? Si nous n'acceptons qu'une image dans le récit de la Genèse, comment accepterons-nous les cas de possession dans l'Évangile, l'intervention de Satan dans la tentation de Jésus-Christ, le passage des démons dans le corps des pourceaux, les apparitions sous des formes visibles des mêmes démons dans la vie des saints?

Comme le fait fort bien remarquer M. Loisy dans l'article que nous avons cité, de quel droit dira-t-on que les onze premiers chapitres de la Genèse sont allégoriques, tandis que les autres sont historiques? De quel droit prendra-t-on deux méthodes différentes pour expliquer l'Ancien et le Nouveau Testament?

Notre opinion nous paraît plus sûrement d'accord aussi avec les dernières décisions de la Commission Biblique du 13 février 1905 et du 23 juin de la même année, décisions approuvées par le pape Pie X. Les voici :

« Pour résoudre les difficultés qui se présentent dans quelques textes de la Sainte Écriture qui semblent rapporter des faits historiques, est-il permis à l'exégète catholique d'affirmer qu'il s'agit, en ces passages, d'une citation tacite ou implicite d'un document écrit par un auteur non inspiré, dont l'auteur inspiré n'entend nullement approuver ou faire siennes toutes les assertions, lesquelles par conséquent ne peuvent être considérées comme garanties contre l'erreur? »

La Commission a jugé devoir répondre : « Négativement, excepte le cas où, le sentiment et le jugement de l'Église étant respectés, il est prouvé par de solides arguments : 1° que l'écrivain sacré cite réellement des paroles ou des documents

d'un autre; et 2° qu'il ne les approuve pas et ne les fait pas siens, de sorte qu'il soit justement censé ne point parler en son propre nom. »

Le 13 février 1905, Sa Sainteté, sur le rapport du soussigné Consulteur secrétaire, a approuvé la réponse ci-dessus et a ordonné de la rendre publique.

Fr. David Fleming, O. F. M.
Consulteur Secrétaire.

Le second doute était :

« Peut-on admettre comme principe de bonne exégèse l'opinion qui tient que les livres de la sainte Écriture, regardés comme historiques, soit en totalité, soit en partie, ne racontent point l'histoire proprement dite et objectivement vraie, mais présentent seulement l'apparence de l'histoire pour signifier quelque chose d'étranger au sens propre ou littéral des mots?

« On répond négativement, excepté cependant le cas, qu'il ne faut point admettre facilement ou à la légère, où, le sentiment de l'Église n'y répugnant pas et son jugement étant réservé, il est prouvé par de solides arguments que l'hagiographe a voulu non pas donner une histoire vraie et proprement dite, mais sous l'apparence et la forme de l'histoire, proposer une parabole, une allégorie, ou un sens quelconque différent du sens proprement littéral ou historique des mots. »

Le 23 juin de l'année courante, dans une audience bienveillante accordée aux deux Révérendissimes Consulteurs secrétaires, Sa Sainteté a approuvé la réponse ci-dessus et en a ordonné la publication.

Fr. David Fleming, O. M.
Consulteur Secrétaire.

NOTE 5, p. 149.

Saint Thomas s'appuie sur cette raison pour prouver qu'il convient que les manifestations surnaturelles se produisent sous des formes sensibles.

Pourquoi, se demande-t-il, le démon n'apparut-il pas à Ève, comme il est? Parce que, répond-il, dans l'état d'inno-

cence, l'homme ne pouvait pas voir les substances séparées, et il avait besoin d'être aidé par quelque image sensible. (*In Genesim*, c. III.)

NOTE 6, p. 149.

Le Serpent.

Dans l'antiquité religieuse, le serpent jouait souvent un rôle. Dans le poème babylonien de Gilgamès, le serpent dérobe la plante de vie, « une plante surnaturelle, une vraie plante de jouvence », dit M. Loisy. — (P. Lagrange, *Études sur les religions Sémitiques*, p. 317-319.)

Un serpent noir intervient aussi dans le mythe d'Etana (*Ibid.*, 342-345).

Chez les Phéniciens, les serpents sont un objet de culte ou du moins servent de symboles (*Ibid.*, 360-361).

Le dragon est tantôt adoré (Daniel, XIV, 22-27), tantôt redouté. (Lagrange, *Ibid.*, p. 336-338.)

Même aujourd'hui dans plusieurs régions certains serpents sont encore considérés comme des divinités (Voir P. Piollet, *Les Missionnaires français au XIX^e siècle*).

Voici la description que Milton (ch. IX du *Paradis perdu*) fait du serpent : « Posé sur sa croupe, base circulaire d'où s'élèvent entassés divers autres cercles, amoncelant contours sur contours, plis sur plis, mouvant labyrinthe, il se dresse comme une tour: sa tête haute se couronne d'une superbe crête; ses yeux étincellent comme l'escarboucle; et son col, resplendissant d'un or aux verts reflets, se dresse au centre des anneaux de son corps, dont une partie s'élève en spirale, tandis que l'autre, en flottant sur l'herbe, rebondit. Agréable, charmant, sa forme plaît. Jamais serpent ne fut plus beau, ni le serpent d'Illyrie où s'enveloppèrent Hermione et Cadmus, ni les serpents qui recelèrent Jupiter Ammon et le Jupiter du Capitole : l'un auprès d'Olympie, l'autre près de la mère de ce Scipion, la splendeur de Rome... Satan, avec la langue organe du serpent, ou par la simple impulsion de l'air, modifié par sa voix... (Traduction Pongerville.)

On voit le souci constant qu'a le poète de suivre la lettre de la Genèse.

D'après Saint Thomas (*in Genesim*, c. III), peu importe que le serpent ait été un vrai serpent, ou qu'il n'ait eu qu'un corps formé de vapeurs. « *Si quæritur utrum ille serpens esset serpens verus, vel assumptus ex vaporibus formatus, non est magna vis. Tamen verisimile est quod fuit ex vaporibus, quia ille est communis modus dæmonis.* »

NOTE 7, p. 150.

L'arbre du bien et du mal. On trouve sans cesse dans les diverses religions le culte et la consécration des arbres, qui tantôt servent de temple à la divinité, tantôt sont doués d'une vertu surnaturelle. (P. Lagrange, *Ibid.*, p. 169-179.)

Divers travaux ont été faits sur le culte des arbres chez les peuples : chez les Égyptiens, les Germains, les Celtes, les Bretons, etc., etc.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, p. 173.

L'erreur des Pélagiens peut se résumer en cinq propositions : 1° Par son péché, Adam ne nuisit qu'à lui-même et à lui seul ; 2° Les enfants, du fait d'Adam, ne contractent aucune faute, ne sont soumis à aucune peine ; 3° Le baptême n'est pas nécessaire aux hommes pour que leurs péchés soient effacés, mais pour qu'ils aient droit au ciel en devenant par la grâce des fils d'adoption ; 4° Les maladies, la mort, etc., ne sont pas des effets du péché originel, mais des défauts et des nécessités de notre nature ; 5° La concupiscence et les révoltes de la chair contre l'esprit ne sont ni des peines, ni des fautes, mais des biens de la nature que connaissait Adam lors de son innocence. — Les Arméniens, les Albigeois, les Anabaptistes professaient les mêmes doctrines.

Le Concile de Milève (416), le Concile d'Orange (529), le Concile de Trente ont condamné ces erreurs. (Voir Gonet, *Clypeus Thomisticus*, disp. VII, art 1.)

Les *rationalistes*, à la suite de Rousseau et des Encyclopédistes, nient le péché originel et soutiennent que l'homme naît étranger à toute dégradation. Fourier et son école affirment comme Rousseau que « l'homme est doué, par nature, d'une bonté si parfaite que toutes ses passions sont pures et saintes et ont droit à leur libre développement. La tâche des hommes publics consiste à les harmoniser pour faire de la terre un Eden ». (Voir Taine, *l'Ancien. Rég.*, II, Liv. III, ch. III-IV). Le P. Monsabré (Notes sur le 28e Conf. de N.-D.) analyse les idées pélagiennes de Strauss, Damiron, Janet, etc.

NOTE 2, p. 178.

Les Preuves rationnelles de la Transmission.

La preuve de la chute, tirée de nos dispositions à mal faire et de nos souffrances, est une preuve que les anciens appelaient *ex signis*. Ces arguments ont une grande force, Bossuet les a magistralement exposés dans son livre sur la *Défense de la Tradition et des Pères* (Voir en particulier, liv. VIII, ch. XI-XXVII).

Après avoir donné ces preuves, S. Thomas conclut : « Si l'on examine avec attention cette question, la Providence divine, qui a adapté à chaque perfection les objets perfectibles qui lui conviennent, étant une fois supposée, on sera assez fondé à penser que Dieu a uni une nature supérieure à une nature inférieure pour que la première domine, et si quelque obstacle à l'exercice de cette domination résultait d'un défaut naturel, Dieu le ferait disparaître par un bienfait spécial et surnaturel ; et cela porte à croire que l'âme raisonnable étant d'une nature plus relevée que le corps, elle est unie au corps dans de telles conditions qu'il ne saurait y avoir dans le corps rien qui répugne à l'âme, par laquelle il vit, et pareillement que si la raison est unie dans l'homme à l'appétit sensitif et aux autres puissances sensitives, elle ne sera pas entravée par ces puissances sensitives, mais elle les dominera plutôt. » (IV *Contra Gentes*, LII.)

NOTE 3, p. 183.

Les Protestants enseignaient que le péché originel a changé

fondamentalement la nature humaine. Comme la justice originelle d'après Luther était une qualité essentielle à la nature humaine, cette justice étant perdue, il ne restait plus qu'une impuissance absolue de la raison et de la volonté pour connaître et pour aimer. Mélanchton allait jusqu'à dire que les vertus des gentils étaient de vrais vices, les fruits d'un arbre maudit.

MM. Taine et Brunetière ont exagéré d'une manière analogue la corruption de notre race. « A proprement parler, dit M. Taine, l'homme est fou, comme le corps est malade, par nature (bien entendu Taine ne parle pas du péché originel); la santé de notre esprit, comme la santé de nos organes, n'est qu'une réussite fréquente et un bel accident... S'il n'est pas sûr que l'homme soit par le sang un cousin éloigné du singe, du moins il est certain que, par sa structure, il est un animal très voisin du singe, etc., etc. » (*loc. cit.*, 23e édit., p. 55-60).

M. Brunetière tient à peu près le même langage.

« La nature, dit-il, est immorale, foncièrement immorale, j'oserai dire immorale à ce point que toute morale n'est, en un sens, et surtout à son origine, dans son premier principe, qu'une réaction contre les leçons ou les conseils que la nature nous donne... Nous plonger dans la nature, mais, Messieurs, si nous n'y prenions garde, ce serait nous replonger dans l'animalité... Nous ne sommes devenus hommes, et nous ne pouvons le devenir tous les jours davantage qu'en nous dégageant de la nature, et en essayant de nous constituer au milieu d'elle « comme un empire dans un empire. » (*L'art et la morale. Discours de Combat.* 1re Série, p. 92-93.)

(*Questions actuelles! La moralité de la doctrine évolutive.*

Renan tombe dans les mêmes exagérations. « Il faut se figurer la primitive humanité, dit-il, comme très méchante. Ce qui caractérisa l'homme durant des siècles, ce fut la ruse, le raffinement qu'il porta dans la malice, et aussi cette lubricité de singe qui, sans distinction de dates, faisait de toute l'année pour lui un rut perpétuel. Mais dans cette foule de satyres éhontés, il y avait des groupes portant en eux des germes meilleurs. » (*Histoire du peuple d'Israël*, I, 2-4.)

Il a fallu une grande dose de bonne volonté à M. Brunc-

tière pour trouver que MM. Taine et Renan n'avaient eu pour appuyer leurs affirmations qu'à « s'approprier les derniers résultats de l'anthropologie préhistorique » (*Questions actuelles*, 35 vol., p. 103).

NOTE 4, p. 190.

Luther et ses disciples non seulement exagérèrent les désordres de la concupiscence, ils en firent l'essence du péché originel.

M. Brunetière a encore une tendance à donner dans cette erreur, il a l'air de croire que l'inclination violente que nous avons à laisser prédominer l'animalité sur la raison, constitue le péché originel.

D'ailleurs, avouons que, comme plusieurs l'ont fait remarquer, M. Brunetière est peu précis, qu'il ne mentionne aucune des distinctions nécessaires à quiconque veut entendre le dogme (*Questions actuelles. Moralité de la doctrine évolutive*).

Quoi qu'il en soit, le Concile de Trente a défini que la concupiscence déréglée ne constitue pas l'essence du péché originel, ni l'essence d'aucun péché. Elle est une suite du péché originel, elle incline au péché actuel, elle ne se confond ni avec l'un, ni avec l'autre. « *Hanc concupiscentiam quam aliquando Apostolus peccatum appellat, Sancta Synodus declarat Ecclesiam Catholicam nunquam intellexisse peccatum appellari quod vere et proprie in renatis peccatum sit, sed quia ex peccato est, et ad peccatum inclinat. Si quis autem contrarium senserit, anathema sit.* » (Sessio quinta, Decr. v.)

Essentiellement, le péché originel est la privation de la justice originelle, laquelle contenait trois choses : 1° un don surnaturel, 2° la soumission de l'âme à Dieu, 3° la rectitude de la volonté, et l'ordre des puissances inférieures vis-à-vis du bien. Le don surnaturel unissant et soumettant l'âme à Dieu était l'essence même de la justice primitive. C'est la privation de cette essence de la justice qui constitue le péché. « *Causa formalis autem hujus corruptæ dispositionis qua dicitur originale peccatum est una tantum, scilicet privatio originalis justitiæ, per quam sublevata est subjectio humanæ*

mentis ad Deum » (Ia IIae. LXXXII. 2). (Voir Cajetan., *Ibid.*, Art. 1-2. 3.)

NOTE 5, p. 191.

Mode de transmission du péché originel.

Le Concile de Trente déclare que le péché originel est transmis à tous les hommes, il n'enseigne point le mode de transmission.

D'après les *Pélagiens*, la transmission se serait faite par pure imitation et parce que les fils d'Adam auraient suivi l'exemple de leur père. Il n'y aurait point eu de transmission véritable. Le Concile de Trente (*loc. cit.*, 3) enseigne que la transfusion s'est faite par propagation et non par imitation, *propagatione, non imitatione tra*[illegible]*sfusum omnibus*.

Traducianisme. D'après les partisans de ce système, l'âme de l'enfant émanerait de l'âme de son père, ainsi s'expliquerait la transmission. C'est Dieu qui crée les âmes au moment même où elles sont unies au corps. « *Simul creantur cum corporibus infunduntur* (Ia p., CX, 3).

Générationisme. Cette doctrine attribue à l'acte générateur la puissance de produire l'âme et de communiquer le péché originel. (Voir la réfutation dans S. Thomas, Ia p., CXVIII, 2.)

La *transmission* et l'*évolution* n'ont rien à faire ensemble. Elles s'accordent sur deux points : 1° L'homme naît avec une tendance violente à laisser prédominer les instincts dans sa vie morale ; 2° Cette disposition se transmet par l'hérédité. Mais, pour les évolutionnistes radicaux, cette disposition vient de notre origine animale. « Si nous descendons en effet du singe, ou le singe et nous d'un ancêtre commun, — et cet ancêtre à son tour de quelque origine d'autant plus « animale » qu'elle est supposée plus lointaine, — ne faut-il pas qu'il y ait quelque reste en nous de toutes les formes que nous avons traversées avant de revêtir celle qui est aujourd'hui la nôtre? » (Brunetière, *Ibid.*)

Soit, mais loin de supposer le péché originel, cette doctrine le nie en donnant de la brutalité de nos instincts une autre explication qui exclut la faute.

Transmission par génération. S. Thomas, Iª IIª, LXXXI, 3, explique ainsi la transmission : « De même que la volonté par le mouvement qu'elle imprime à nos membres fait passer le péché actuel jusqu'à ces membres mêmes, de même Adam, par le mouvement qu'il imprime à tous les membres de la race dont il est le chef, et comme la volonté universelle, leur transmet l'indignité qu'il a contractée. »

Ce n'est pas seulement la personne qui a péché, c'est en quelque sorte l'espèce. « S'il est quelque péché qui affecte la nature même de l'espèce, il ne répugne nullement qu'il se propage de l'un à l'autre, de même qu'un seul communique aux autres la nature de l'espèce..... Le premier péché du premier homme n'a pas seulement privé celui qui l'a commis de son bien propre et personnel...., mais encore d'un bien qui appartient à la nature commune..... Ce péché de nature que nous appelons originel se propage de la même manière que la nature de l'espèce et bien que l'âme raisonnable perfectionne cette nature, elle n'est cependant pas transmise avec le sperme ; mais cette transmission n'a lieu que pour le corps, qui est naturellement apte à recevoir telle âme. » (IV *Contra Gentes*, ch. LII.)

NOTE 6, p. 195

Quelle est la valeur des preuves que nous avons tirées de l'hérédité et de la solidarité? Ces arguments montrent que nous sommes parfaitement raisonnables quand nous acceptons la transmission du péché originel, puisque nous trouvons des transmissions *analogues* dans l'ordre physique. « On crie à l'injustice, dit M. Guizot (Méditations. — *Le péché originel*), on se demande comment chaque homme peut être responsable d'une faute qu'il n'a pas commise lui-même, de la faute d'un autre homme séparé de lui par tant de siècles. Je trouve la plainte trop petite et trop faible. Qu'on se plaigne donc de toutes les inégalités qui existent entre les hommes, de l'inégalité des destinées comme de celles des natures, de l'inégalité des dispositions morales comme de celles des forces physiques. Qu'on se plaigne de la solidarité des générations successives et de l'empire qu'exercent les idées, les actes, le sort de chacune d'elles sur les idées, les actes, le sort de celles qui la suivent. Qu'on se plaigne des

liens qui unissent l'enfant à ses parents, et qui le font tantôt hériter de leurs dispositions, tantôt souffrir de leurs fautes. C'est le fait général du monde qu'il faut accuser; c'est de l'existence même du mal et de son inégale distribution, indépendamment du mérite des personnes, qu'il faut se plaindre comme d'une monstruosité. »

Nous ne disons pas : le fait de l'hérédité physique prouve le fait de l'hérédité morale. Nous disons : Le fait de l'hérédité physique prouve que rien ne s'oppose au fait d'une hérédité morale. C'est probablement en ce sens que Brunetière, dans le livre cité plus haut, a voulu tirer parti en faveur de notre dogme de la loi d'hérédité tant invoquée par les évolutionnistes.

Sur ce point, M. Faguet, dans l'appréciation de son ami, a bien été un peu sévère. S'il n'y a point parité, ni « équation » entre l'ordre physique et l'ordre moral, il y a du moins analogie. Si l'on a le droit d'accuser Dieu d'injustice quand Dieu nous demande compte du péché de notre premier père, est-il bien sûr qu'il soit moins injuste quand il nous impose l'expiation de fautes dont il ne nous rend même pas responsables? Si M. Brunetière accorde trop de force à son raisonnement, peut-être M. Faguet ne lui en accorde-t-il pas assez. (Cf. Faguet, *Le dernier livre de M. Brunetière*. Revue Latine, 25 janvier 1907.)

SIXIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, p. 207.

Il est utile de se rappeler, pour comprendre ce qu'est le vice, l'idée que nous avons donnée l'année dernière de l'habitude. L'habitude est une disposition difficilement déracinable qui nous incline à nous livrer promptement, avec joie et comme sans effort, à des actes bons, si l'habitude est bonne, à des actes mauvais, si l'habitude est mauvaise. Les actes répétés engendrent l'habitude, et l'habitude engendre une sorte de nécessité. Cette habitude n'est point absolue, mais elle diminue petit à petit la liberté et nous laisse de plus en plus à la merci des instincts. « *Dum servitur libidini*, dit saint Augustin, *facta est consuetudo, et dum consuetudini non resistitur, facta est necessitas.* » (VIII *Confess.*, v.)

NOTE 2, p. 210.

Voici la belle page d'Homère à laquelle nous avons fait allusion : « Le navire arrive promptement à l'île des Sirènes, car il était poussé par un souffle favorable. Mais bientôt le vent s'apaise, et le calme se répand dans les airs: les flots sont assoupis par un dieu. Les matelots alors se levant, plient les voiles, et les déposent dans le vaisseau, puis ils s'asseyent près des rames, et l'onde blanchit sous leurs efforts. Moi cependant avec mon glaive d'airain, je divise en morceaux une grande masse de cire que je presse dans mes mains vigoureuses : la cire s'amollit aussitôt, parce que j'y mettais une grande force, et que brillait la lumière du puissant soleil, fils d'Hespérion; j'enduis de cette cire les oreilles de tous mes compagnons rangés en ordre. Ensuite ils m'attachent les pieds et les mains au mât élevé; là même ils me chargent de liens, et, se rasseyant, ils frappent de leurs rames la mer blanchissante. Quand nous ne sommes éloignés que de la distance où la voix peut s'étendre, poursuivant notre route avec facilité, notre vaisseau rapide rapproché du rivage ne peut échapper aux regards des Sirènes; aussitôt, elles font entendre ce chant mélodieux :

Approche, viens à nous, célèbre Ulysse, grande gloire des Grecs, arrête ici ton navire pour nous écouter. Nul homme n'a franchi ces lieux sans avoir écouté la voix mélodieuse qui s'échappe de nos lèvres; celui qui cède à nos vœux retourne charmé dans sa patrie, en connaissant bien plus de choses. Nous savons tout ce que dans le vaste Ilion les Grecs et les Troyens ont souffert par la volonté des dieux; nous savons tout ce qu'il advient sur la terre féconde.

Ainsi parlèrent les Sirènes d'une voix mélodieuse, mon cœur désirait les écouter, et faisant signe des yeux à mes compagnons, je leur commandais de me délier; mais en se courbant, ils ramaient avec plus d'ardeur. A l'instant, Euryloque et Périmède se lèvent, me chargent de nouveaux liens et me resserrent davantage. Quand nous eûmes franchi ces parages, et qu'on n'entendit plus la voix des sirènes, ni leur chant séducteur, mes compagnons enlevèrent la cire qui fermait leurs oreilles, et me dégagèrent de mes liens. » (*Odyssée,* chant XII.)

NOTE 3, p. 216.

Les États de nature.

Les théologiens ont distingué quatre états de l'homme : 1° L'état de *nature pure*, c'est-à-dire l'état de nature composée des éléments qui la constitueraient, si n'ayant été ni souillée par le péché, ni exaltée par la grâce, elle était laissée à ses propres forces. 2° L'état de *nature intègre*, que l'on appelle aussi l'état de *justice originelle*, et qui ajoutait aux perfections naturelles les perfections surnaturelles de la grâce. 3° L'état de *nature déchue*, c'est-à-dire après la faute originelle, lequel selon les uns est le même que l'état de nature pure, selon les autres est pire, parce qu'il y a le péché qui diminue la puissance des énergies naturelles et qui les blesse. De là le mot des théologiens sur l'homme tombé : *Vulneratus in naturalibus*. Cette dernière interprétation est celle des Thomistes.

« *Defectus animæ et corporis* **naturæ *in puris naturalibus nec culpæ, nec pœnæ, nec vulnerum, etc. rationem habent, sed naturalium conditionum, in natura autem lapsa habent rationem corruptionum, vulnerum, pœnæ et culpæ, in parte susceptiva illius.** » (Cajetan, I-II^ae^ p., CIX, 2.)

Ceux qui prétendent que ces deux états sont les mêmes, sont obligés d'ajouter au moins : *præter rationem culpæ*.

4° L'état de *nature réparée* par la grâce et par le baptême.

NOTE 4, p. 222.

Saint Thomas explique ainsi cette cause du péché : « *In homine est duplex natura, scil. rationalis et sensitiva. Et quia per operationem sensus, homo pervenit ad actus rationis, ideo plures sequuntur inclinationes naturæ sensitivæ, quam ordinem rationis. Plures enim sunt qui assequuntur principium rei, quam qui ad consummationem perveniunt. Ex hoc autem vitia et peccata in hominibus proveniunt, quod sequuntur inclinationem naturæ sensitivæ contra ordinem rationis.* » (I^a^ II^ae^, LXXI, 2, ad 3^um^.)

Commentaire de Cajetan : *Admirandum est quod omnibus speciebus quas videmus tam infrà quam suprà, statutum sit bonum, ut in pluribus; sola humana natura, in hac jacet miseria, ut malum habeat, ut pluribus, et bonum ut paucioribus, et est sermo de malo contra naturam, et bono secundum naturam.*

Et Auctor ex Arist. 9 Ethic. solvit dicens quod causa hujus exorbitantiæ est dualitas naturarum subordinatarum in homine, quarum una est contraria alteri. Ex hoc namque quod in homine est ratio, et sensus, et caro concupiscit adversus spiritum, et a bono sensus inchoamus adjuncto illo alio principio, sed plures sunt inchoantes quam consummantes, manifeste sequitur quod plures sequuntur bona secundum naturam sensitivam quam pervenientes ad sequendum bonum secundum naturam rationalem.

Ex hoc autem aliquis malum contra naturam rationalem incurrit, quia in sensitivis bonis quiescit.

Est etiam et alia ex eadem radice ratio, quia scilicet naturæ sensitiva bona sunt quoad nos magis connaturalia, utpote ab ineunte ætate in usu, et magis nota utpote evidenti experientia sensuum, et magis moventia et ratione promptæ delectationis, et ratione imminentis oppositi contristantis in promptu.

Rationis autem bonum post ætatem percipitur, et parùm cognoscitur, et parum movet tam ipsum quam oppositum malum, tam culpæ quam pœnæ, ut experimur. Ostendit autem hæc humanæ naturæ infelicitas, ipsam non esse ejusdem naturæ cum aliis quas videmus : sed altiorem ingredi rerum ordinem, parum tamen de illo participando. (Iª IIæ. LXXI, 2.)

NOTE 5, p. 227.

Les Causes intérieures prochaines du péché.

Les Causes intérieures immédiates du péché, dit saint Thomas, sont la raison et la volonté, les causes médiates sont l'imagination et l'appétit sensitif. C'est dans la volonté que le péché se consomme. « *Quia sicut suprà dictum est, quod causa peccati est aliquod bonum apparens motivum cum defectu debiti motivi, scilicet regulæ rationis, vel legis divinæ; ipsum motivum quod est apparens bonum, pertinet*

ad apprehensionem sensus et appetitum, ipsa autem absentia debitæ regulæ pertinet ad rationem, quæ nata est hujusmodi regulam considerare; sed ipsa perfectio voluntarii actus peccati pertinet ad voluntatem, ita quod ipse voluntatis actus, præmissis suppositis, jam est quoddam peccatum. » (Ia IIæ, LXXV, 2.)

NOTE 6, p. 227.

L'impeccabilité dans les créatures. Les Théologiens se sont posé la question de savoir si Dieu pouvait faire une créature qui fût impeccable *par elle-même.*

D'une manière à peu près unanime, ils ont répondu négativement. « *Solus Deus*, dit saint Jérôme, *est in quem peccatum non cadit, cætera cum sint liberi arbitrii in utramque partem suam flectere possunt suam libertatem.* » (Epist. LVI, *ad Damasum.*)

Et saint Augustin. « *Ideo naturæ a Deo factæ proficere possunt, quia esse cœperunt; ideo deficere, quia de nihilo factæ sunt.* » (*De Fide ad Petrum*, cap. III.)

Saint Thomas donne deux raisons de cette doctrine. 1° La créature libre a été faite de rien, donc, par nature, elle est sujette à la défaillance et au péché. 2° La créature n'est pas en possession de tout bien, donc, il y a des biens qu'elle peut manquer. (Voir l'explication que Jean de Saint Thomas donne de ces deux raisons, Ia p., quest. LXIII, Disput. XXIII, art. I). Cajetan. *Ibid.*

Beaucoup, cependant, concèdent que les anges ne peuvent pas directement pécher contre l'ordre naturel, bien qu'indirectement, en péchant contre l'ordre surnaturel, qui suppose la loi naturelle, ils en soient capables. (Jean de Saint-Thomas, *Ibid.*)

Même dans le ciel, les bienheureux ne sont pas impeccables par eux-mêmes, mais par l'effet de la grâce.

TABLE DES MATIÈRES

LETTRE DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL MERRY DEL VAL, SECRÉTAIRE D'ÉTAT, A L'AUTEUR 7
PRÉFACE. 9

PREMIÈRE CONFÉRENCE

L'ANTAGONISME DU PÉCHÉ ET DE LA LOI ÉTERNELLE

Erreur d'Héraclite niant l'existence du mal. — L'existence du mal s'impose à nous. — Difficulté de connaître le secret du mal et de sa nature. — Gravité du mal moral, plus à redouter que le mal physique. — Idées bien différentes du vulgaire et de l'Église. — Joinville, saint Louis, sainte Thérèse. — La faute nous enlève la possession du bien, la peine ne nous en enlève que la jouissance 21-24
Sujet de la Conférence, p. 24-25. — Compliment à Mgr Angel! 25-26

I

Rôle de la raison divine vis-à-vis des êtres et des actes, type des êtres, règle ou loi éternelle des actes. — Audace de la doctrine catholique qui n'appelle péché que ce qui est contraire à la raison infaillible et souveraine 26-28
Conflit réel du péché et de la loi éternelle sur tous les terrains. 28-29
1. Sur le terrain de la vie humaine.
a) La loi éternelle a établi que les facultés devraient se mou-

voir d'une manière conforme à leur capacité, sans excès, comme sans défaillance. Or le péché est toujours un excès ou une défaillance. Exemple dans les diverses espèces de péché. . . . 29-31

b) La seconde disposition de la loi éternelle subordonne l'exercice des facultés inférieures au jeu des facultés supérieures. — Renversement de cet ordre par le péché qui assujettit l'âme au corps, la raison à l'imagination et aux sens, la foi à la science 31-32

c) Le principal objet du gouvernement divin est de conduire l'homme à sa fin dernière. Le péché est la rupture avec Dieu. — Rupture insolente. — Rupture définitive, car à la Bonté infinie nous préférons les moindres objets et nous mettons notre éternité dans notre sentiment. — Textes de saint Augustin, de Bossuet, de saint Grégoire le Grand. 32-35

2. Le péché contrarie l'exécution de la loi éternelle dans le monde.

a) Notre perversion entraîne en quelque sorte toute la nature hors de l'ordre, parce que tout se tient dans l'univers, tout l'édifice souffre de la déviation d'un seul des éléments qui le composent 35-36

b) Le pécheur s'efforce de faire entrer dans ses voies, ses semblables d'abord, les autres créatures ensuite 36-39

c) Comme la nature résiste à l'impulsion du coupable, celui-ci s'en prend à l'ordre et même à l'existence de l'univers . . 39-40

3. Le péché voudrait atteindre la loi dans son Auteur et sur le terrain de la vie divine.

a) Le péché en atteignant la loi qui est quelque chose du législateur, atteint le législateur même et sa personnalité. . . . 40

b) Le meilleur moyen d'anéantir la loi éternelle, c'est d'anéantir le législateur qui ne fait qu'un avec elle. — D'où il suit que vouloir la destruction de la loi éternelle, c'est vouloir l'anéantissement de Dieu même. 40-41

c) Impuissance et perversité de cette volonté. — Réalité de la haine que le pécheur nourrit contre Dieu prouvée par l'attitude du monde en face de Jésus-Christ. 41-44

II

Par le fait qu'il viole la loi éternelle, le péché est le plus grand des maux. Les décrets des hommes peuvent souvent être outragés sans dommage pour le bien. — La violation de la loi éternelle

dans les substances comme dans les actes, entraîne l'échec du bien 44-47
1. *a*) Sur le terrain de la vie humaine le péché est la rupture avec le bien qui vient de la mesure 47-48
b) Avec le mieux qui émane de l'ordre 48-50
c) Avec le bien suprême qu'on trouve dans la possession de la fin dernière 50-52
2. Le péché est le mal de l'univers. — Le pécheur entraîne dans sa voie et dans son malheur les êtres qu'il corrompt. Il les empêche *a*) d'atteindre leur premier bien qui est de révéler leur Auteur. 50-52-53
b) D'entrer en contact avec Dieu par l'obéissance, contact d'où le monde tire son éclat 53
c) D'exister, car il les pousse au néant, ce qui est le dernier degré du mal 53-54
3. Le péché tend à la destruction de tout bien en tendant à la destruction de Dieu 55-56
Lorsque nous combattons le péché et que nous prêchons le respect de la loi éternelle, nous défendons l'humanité contre elle-même, l'univers entier contre les coups mortels que lui porte l'iniquité 56-57

DEUXIÈME CONFÉRENCE

LES PUISSANCES EXTÉRIEURES DU PÉCHÉ

I. — DE L'IMPOSSIBILITÉ POUR DIEU DE COOPÉRER A LA MALICE DU PÉCHÉ

Diversité des causes qui concourent à l'apparition du péché. — Difficulté de démêler leur enchevêtrement. — Premier doute qui surgit dans l'esprit au sujet de la part que Dieu prend au mal. — Angoisse de saint Augustin que partagent les plus modestes intelligences. — Nécessité d'en aborder l'étude avec courage, avec franchise, avec humilité, 63-64. — Éloge du P. Monsabré. . . 65

I

1. *a*) Erreur des Manichéens établissant deux principes : Rôle du dieu bon, rôle du dieu mauvais. — Lutte entre leurs œuvres et leurs essences. — Réfutation. — Impossibilité de concilier l'idée d'être avec l'idée de mal absolu; impossibilité de concilier l'idée de premier principe avec l'idée de simple mal 66-67

b) Parenté du dualisme avec le paganisme, avec le Protestantisme, le Jansénisme, qui s'accordent à faire de Dieu l'auteur du mal. — Différence : le premier met, dans deux substances, la contradiction que les autres mettent en une seule, 67. *c*) Les dieux selon le paganisme, leur perversité, leur zèle à promouvoir le mal. — Le Dieu de la réprobation selon le Protestantisme et le Jansénisme, pousse fatalement à la dépravation, 67-69. Raison de ces divers systèmes : désir de l'homme de se décharger sur Dieu du péché. — Si Dieu nous meut au péché, nous cessons d'être coupable, et Dieu le devient. — Tout péché, en effet, est fils de la liberté. Impossible d'accorder la responsabilité avec la liberté de nécessité. 69-71

2. Si l'action de Dieu nous laisse la liberté : deux hypothèses : *a*) le crime cesse d'être crime, puisqu'il n'est plus en opposition avec la loi éternelle. — Comment cette théorie est favorable à la licence. — *b*) Ou bien Dieu cesse d'être Dieu, car la Divinité suppose la plénitude de l'être, et la plénitude de l'être, la plénitude de la bonté qui exclut le mal. — Condamnation de ce blasphème par le Concile de Trente, par la philosophie, par Platon . 71-75

3. *a*) Objection : Dieu est cause de tout être qui naît, de tout phénomène qui éclate. — Réponse : Distinction entre la substance de l'acte et sa malice. — Dieu, auteur de l'acte et du bien : l'homme, auteur de la malice. Légitimité de cette distinction appliquée à la nature, à l'ordre intellectuel, à l'art, à la morale. . . . 75-77

b) Instance : Dieu a fait l'instrument, la liberté faillible, etc. — Réponse : Dieu a tiré notre être du néant, grâce à ce qu'elle possède, la liberté peut ne pas pécher, de quoi nous plaignons-nous? — Fille du néant, la liberté peut pécher. — Accusons le néant. — Réponse de Cajetan. 77-79

II

1. Les Protestants et les Jansénistes en appellent contre la raison à la Révélation qui nous montre Dieu poussant au mal, aveuglant l'esprit, endurcissant le cœur, etc., 79-82. — Réponse. *a*) Si ces textes doivent être interprétés dans le sens puritain, quelques mots et quelques images détruisent des passages sans nombre où la Bible affirme une doctrine contraire. 82

b) Faut-il déclarer ces textes apocryphes? Non, mais il faut les interpréter par la pensée générale du livre, dire que Dieu ne veut pas le mal, mais le permet. 82-83

2. Pourquoi le permet-il? *a*) parce qu'il n'est pas tenu de l'em-

pêcher. p. 83-86: — *b*) parce qu'il tire du mal, le bien. — Champ qu'il laisse à la malice. — Bornes qu'il lui impose. — Nous ne sommes point livrés aux méchants. 86-90. — Du mal, il tire le bien particulier, le bien général, car les méchants concourent à la réalisation de ses desseins. — Les persécutions, les Barbares, Napoléon, la chute du pouvoir temporel, les événements actuels 90-93

3. Pourquoi Dieu n'établit-il pas du premier coup la suprématie du bien? — Réponse de saint Augustin. — Meilleure réponse de saint Paul. — Mystère de Dieu. — Nécessité d'accepter, avec la gloire de la liberté, le poids de la responsabilité. 93-94

Obligation que nous impose l'Évangile de confesser notre faute. — Devoir de demander à Dieu qu'il empêche dans notre vie l'explosion du mal, qu'il arrête les forces malfaisantes que nous avons déchaînées dans le monde, qu'il nous fasse chanter sa miséricorde par notre béatitude, et non sa justice vengeresse par notre opprobre et notre supplice. 94-96

TROISIÈME CONFÉRENCE

LES PUISSANCES EXTÉRIEURES DU PÉCHÉ

II. — LE DÉMON

Empire mutuel que les créatures exercent les unes sur les autres, autant pour le mal que pour le bien. — Rôle malfaisant du démon. — Nécessité de réveiller la foi, à ce sujet, d'en préciser les données, de consolider les convictions. 101-102

I

Existence du démon.

a) Sens de l'affirmation catholique : les démons sont des êtres réels et vivants, sortis des ordres angéliques dont la Bible ne cesse de nous parler. 103-104

b) Les traditions humaines, les religions, les mythologies, sont unanimes à confesser la réalité des purs esprits 104

c) La raison est pleinement satisfaite d'une idée qui achève la nature par les sommets, se tient des infiniment petits aux personnalités grandioses qui chantent aux pieds de l'Éternel, fait de l'homme, corps et esprit, le centre du monde, et nous aide à comprendre l'Incarnation. 104-106

d) Parmi les anges, les uns ont succombé. — L'existence des démons nous est enseignée par les Conciles, la Bible, l'Evangile; devant certains phénomènes d'une méchanceté plus raffinée, nous sommes contraints de conclure à l'inspiration d'un être plus astucieux. 106-107

II

La puissance malfaisante du démon vient de la supériorité de sa nature, de l'étendue de sa puissance, de la profondeur de sa malice.

1. Le génie perverti est une force de dévastation inouïe : Luther, Voltaire. Le démon a gardé la supériorité de son génie. Perspicacité de son regard, infaillibilité de son esprit dans l'ordre naturel, rapidité de sa pensée, fidélité de sa mémoire, science des circonstances; habileté à conjecturer l'avenir. 108-109

2. *a*) Prestige de l'autorité qui lui vient de sa majesté, de sa force, de sa richesse. 110-113

b) Le démon est roi ici-bas, par droit de nature et par droit de conquête, J.-C. l'appelle « Prince de ce monde », et saint Paul « dieu de ce siècle ». Sa puissance directe sur la matière, sur la sensibilité, l'imagination, les passions; indirecte sur l'âme, sur les pensées. 113-116

c) Majesté du démon. — Son éclat, ses pompes. . . . 116-117

d) Force du démon : ses légions d'anges mauvais; ses suppôts parmi les hommes; ses faveurs et ses vengeances. . . . 117-118

3. Méchanceté du démon.

a) Plus un être est de nature supérieure, plus sa perversité est grave. Le démon veut du mal au monde, toute espèce de mal, avec obstination. 118-119

b) Pourquoi? 1° par envie; 2° par besoin naturel de communiquer ses sentiments; 3° par horreur de la solitude, et par désir de se créer des compagnons. 119-122

III

Limites du pouvoir de Satan.

1. Dieu est le maître du démon et, à son gré, il arrête son action.

Défaites de Satan 122-124

2. Nous-mêmes, sommes capables d'opposer à ses ruses et à son autorité une résistance invincible. — Il peut, malgré nous,

agir sur notre corps et sur notre sensibilité : il ne peut rien, malgré nous, sur notre âme. 124-128
3. Notre force contre lui nous vient de notre caractère de chrétien. *a*) Dans notre conscience nous avons l'Esprit de Dieu, plus puissant que lui et qui s'empare de notre âme. 128-129
b) La religion régénère notre chair même et notre sensibilité et les dispute au démon. 129
Trois leçons : 1° croire à la réalité du démon ; 2° prendre conscience de sa puissance de perversion dans le monde ; 3° nous convaincre que nous sommes armés contre lui 130-131

QUATRIÈME CONFÉRENCE

LES PUISSANCES EXTÉRIEURES DU PÉCHÉ

III. — LA CHUTE PRIMITIVE

Les hommes ont les uns sur les autres une influence analogue à l'influence du démon. — Fait qui domine notre histoire ; le péché originel. — Vérité de la chute originelle ; sujet de la Conférence. 137-138

I

1. *a*) Tendance de l'esprit contemporain à affirmer que le premier homme a été un être sauvage. — Théorie de l'évolution que rien ne prouve. — Substitution de l'imagination à la science 138-139
b) Impuissance de la science à résoudre le problème des origines. — Insuffisance des documents découverts par l'archéologie. — Aussi loin que l'on puisse remonter, l'homme apparaît avec la structure qu'il a aujourd'hui. 139-141
2. Nous n'avons qu'un moyen de connaître l'histoire des premiers jours : la tradition et la foi. *a*) Récit inspiré de Moïse qui nous raconte la félicité et la chute 141-144
b) Enseignement de la Foi : le Concile de Trente ; l'existence du péché originel supposé par toute la religion, tout le culte, toutes les traditions 144-145

II

Caractères de la chute. Récit de la Genèse, deux traits offus-

quent dans ce récit l'esprit contemporain : 1° l'apparition du serpent; 2° le rôle du fruit défendu.

1. Apparition du serpent : Trois explications: par le symbolisme pur, par l'interprétation littérale, par un système intermédiaire. Le premier n'est pas du goût de l'Église, le second n'a rien qui froisse la raison, le troisième est plausible. . . 145-149

2. Le Fruit. Réalité qui cache un symbole. — Explication tirée de la Bible même qui nous montre un fruit défendu. — Rôle des symboles dans la vie humaine. — L'arbre de la liberté, l'arbre du drapeau, l'arbre de la croix. Pour comprendre le récit de la Genèse, nous n'avons qu'à appliquer les principes qui nous font respecter les réalités qui cachent un symbole humain. . 149-151

3. Suite du Récit : Triple désordre dans l'âme d'Ève. *a*) Ève se laisse interroger par Satan, et elle doute; elle écoute la négation du Tentateur; elle se laisse fasciner par le désir de l'immortalité, de la liberté, de la science 151-154

b) Sa sensibilité s'émeut 154-155

c) La chair domine et Ève mange 155-157

4. Ève entraîne Adam. Raisons de cette chute 157-160

III

Gravité de la chute primitive.

1. La gravité de la faute originelle se prend de ce qu'Adam et Ève étaient gardés par la perfection de leur nature, par l'abondance de la grâce qui leur avait été donnée 160-161

2. L'intimité des relations qu'ils avaient avec Dieu rend leur prévarication plus inexcusable. — Différence de leur situation et de la nôtre. 161-162

3. Leur sort était heureux et leur bonheur les défendait. — Seconde différence entre eux et nous 162-163

4. L'étendue du crime ajoutait encore à leur responsabilité, car en péchant ils répandaient dans le genre humain la concupiscence qui produit tous les crimes 163-164

La force de la tentation n'a pas changé. — La même hésitation à croire les oracles d'en haut nous fait tomber dans les mêmes fautes. — Les mêmes attraits de la liberté, de l'immortalité, de la science, nous entraînent aux mêmes égarements. — Prière à Dieu pour demander plus de lumière et plus de force. . 164-165

CINQUIÈME CONFÉRENCE

LES PUISSANCES EXTÉRIEURES DU PÉCHÉ

IV. — LA TRANSMISSION DE LA FAUTE ORIGINELLE

La gravité du péché originel vient surtout de ce qu'il rend criminel tout le genre humain. — La persévérance de nos premiers parents eut rendu juste leur postérité, leur révolte entraîne dans leur misère tous leurs enfants. — Mystère de la transmission de la première faute. — Paroles de Pascal. — « L'homme plus inconcevable sans ce mystère que ce mystère n'est inconcevable à l'homme. » — **Division du discours.** 171-173

I

Sens du dogme catholique. — 1. *a*) Les Pélagiens nient la réalité du dogme catholique. — Rousseau n'est qu'un écho de ces sectes antiques, 173. *b*) Au moment de sa conception, l'homme est saisi par le mal moral. — Ce mal n'est ni la faculté de mal faire, ni le penchant à mal faire, mais une faute réelle. — Distinction du mal et des mauvais penchants 173-174

2. *a*) **Il s'agit d'un péché véritable. — Preuves** 174-175

b) Ce n'est pas la transmission de l'acte d'Adam, mais la transmission de l'état coupable laisse dans la nature par cet acte 175-176

3. *a*) La communication se fait en vertu de la génération. — Connexion de la doctrine du péché originel avec l'unité de la race humaine 176

b) La foi et la science enseignent cette unité, d'où il suit que tous les hommes descendant d'Adam contractent par cette parenté la faute héréditaire. 176-177

c) **Privilège de la sainte Vierge.** 177-178

II

Deux faits expliquent la transmission : les peines que nous endurons, notre penchant à la dépravation.

1. *a*) Les châtiments qui ont frappé Adam et Ève nous frappent, exil du Paradis, révolte de la nature, stérilité de la terre, angoisse de l'enfantement, dérision de Dieu, la difficulté de trou-

ver la vérité. Le doute, les brisements et les deuils du cœur, p. 178-180. — *b*) Ce sont les justes qui sont ainsi frappés, les saints, plaintes de Job. — *c*) Toute peine suppose une faute, le supplice dans la justice de Dieu ne va pas sans le crime 180-183

2. Les dispositions de l'âme au mal nous font toucher du doigt le péché originel. — *a*) Chacun découvre en soi un penchant violent à la perversité; les plus nobles constatent cette tendance; les philosophes, les moralistes, les éducateurs, les législateurs se basent sur ce fait pour établir leurs principes; les observateurs trouvent en nous « un fonds de brutalité » et même, comme MM. Taine et Brunetière, exagèrent la difficulté que nous avons de faire le mal. 183-185

b) En réalité et historiquement le mal l'emporte sur le bien dans la vie individuelle, dans nos relations avec Dieu, au foyer, dans la société, dans les rapports internationaux. . 185-190.

c) Cause de ce désordre, ce n'est ni Dieu comme l'ont voulu les manichéens, ni la société comme l'a prétendu Rousseau, aucune solution n'est aussi raisonnable que la solution catholique 190-191

III

Deux principes rendent acceptable le dogme de la transmission du vice originel.

1. L'hérédité. — *a*) La science a affirmé jusqu'à l'exagérer le principe de l'hérédité dans l'ordre physique, relations de l'ordre physique et de l'ordre moral; plus l'événement a de retentissement dans l'organisme, plus l'effet s'en fait sentir, exemple d'une lèpre hideuse qu'on ne peut pas nommer; plus une qualité vient des jours où les éléments agissaient avec une intensité ardente, plus elle se transmet avec ténacité. Textes de M. Taine, 191-193. — *b*) Ce système très rapproché de la doctrine catholique sur la transmission du péché originel qui a vicié la nature, dans ses dernières profondeurs, au commencement, 193-195. — *c*) deux objections 195

2. La solidarité. — Volontés qui représentent une collectivité et l'engagent avec elles; le père, le roi, le pape. — Adam était constitué chef de l'humanité, nous étions tous en lui, et toutes nos volontés étaient dans la sienne et ont péché dans son péché 196-197

Promesse de la rédemption. — Un nouvel Adam qui, lui aussi, sera chef de notre race : c'est Jésus-Christ. — Nous lui serons

incorporés : par l'effet de sa puissante bonté, le rêve insensé d'Ève sera réalisé, nous serons mis en possession de la science, de la liberté, de l'immortalité, en sa Personne notre race sera divinisée. — Heureuse faute qui nous a assuré un tel Sauveur. . 197-199

SIXIÈME CONFÉRENCE

LES PUISSANCES INTÉRIEURES DU PÉCHÉ

La vraie source du mal est en nous. — Trois sources principales du péché en nous : L'habitude, le tempérament, la nature 205-206

I

1. Force de l'habitude sur la conduite, comment elle s'empare de tout l'être humain pour l'incliner dans un sens, comment elle crée en nous des besoins nouveaux et impérieux; comment elle finit par dompter toutes les résistances. 206-208

2. Difficulté de remonter la pente, captivité dans laquelle nous enferme l'habitude. — Amour que nous avons de nos habitudes, déchirement que nous éprouvons si nous avons le courage de les déraciner. 208-211

II

L'habitude a été contractée par des actes coupables et ces actes sont en partie explicables par le tempérament.

1. Action du tempérament sur la vie, races barbares difficiles à contenir, races décadentes difficiles à mouvoir. — Faculté que nous avons de regimber contre le tempérament. — Le tempérament est une habitude de la famille ou de la race qui a commencé par des actes. 211-216

2. Nécessité de faire appel à une habitude plus invétérée, à un vice plus radical du tempérament, c'est la corruption originelle qui blesse la sensibilité, la raison, la volonté. 216-219

III

Tout ce que nous avons dit n'explique pas le péché originel. Adam n'avait ni mauvaise habitude ni mauvais tempérament, ni

corruption. Perfection de sa force et de sa justice . . . 219-220

1. Notre qualité d'homme nous mène plus loin. — Hostilité des éléments qui nous composent, le corps et l'esprit. — Le corps nous entraîne vers la matière, l'esprit vers l'idéal. — Mais la matière est plus près de nous, c'est par elle que commencent toutes nos connaissances, elle nous est plus connue. — L'univers immatériel nous demeure longtemps étranger, nous ne le connaissons que peu et mal. — D'où l'empire formidable de la matière sur nous, et le penchant que nous avons à lui sacrifier le royaume de l'esprit 220-223

2. Les anges n'avaient point de corps, ils ont péché. Nous sommes des créatures, voilà le dernier mot de notre fragilité. — Toute créature est peccable, car venue du néant elle y retourne par elle-même et par son propre poids. — Or aller au néant, c'est aller au péché. — Aller au néant, c'est fuir Dieu, qui est l'Être, c'est se soumettre à l'imagination, aux instincts, au corps, c'est-à-dire quitter les régions de l'immortalité pour retourner vers les choses périssables, c'est aussi pécher. 223-227

Résumé des causes du péché. — Puissance que nous avons de les vaincre. — Grandeur de ceux qui remportent cette victoire 227-228

RETRAITE PASCALE

PREMIÈRE INSTRUCTION

I. — LA FAIBLESSE DE L'ESPRIT

Toute prévarication de la liberté suppose une déchéance de la raison. — C'est la raison qui dirige et nourrit la volonté. — Les faiblesses de l'esprit se résument en un mot : l'ignorance. 233-234

I

Deux conditions sont requises pour que l'ignorance soit cause du mal : que la vérité nous soit accessible, qu'elle soit nécessaire à l'organisation de notre conduite. 235

1. *a*) Si nous sommes dans l'impossibilité de connaître une vérité, la faute qui en résulte ne nous est pas imputable. — Rigueur

des païens, de Luther, de Jansénius. 235-236. *b*) Les cas sont nombreux où cette impossibilité existe : durant l'enfance, en certains tempéraments inférieurs, dans la masse grossière et trompée 236-237

2. Vérités qui ne sont pas nécessaires à la direction de la conduite. 237

3. Somme de vérités dogmatiques et morales que nous sommes tenus de connaître. *a*) Indifférence coupable de certains hommes à étudier la vérité nécessaire. 237-238. *b*) Légèreté inexcusable des autres. 238-240. *c*) Parmi les chrétiens mutilation et mélange dans la foi, provenant de l'ignorance. 240. *d*) Dans la morale générale, préjugés, erreurs que la science dissiperait. 241-242. *e*) Culpabilité de cette ignorance que le catéchisme, la prédication, l'école, les livres, l'étude éclaireraient. 242-244

II

L'ignorance, cause du mal sur le terrain des états et des vocations.

1. Dans l'ordre intellectuel : Docteurs improvisés, responsabilité qu'ils encourent en enseignant sans compétence, en semant dans le monde des germes de désordre. 244-246

2. Dans les autres carrières : Médecins, avocats, rendus incapables par défaut de science. 246

3. *a*) Dans les sphères politiques : Insuffisance intellectuelle qu'on trouve dans les meilleurs de nos représentants, 246-248. *b*) Puissance de la vérité, nécessité de la promulguer. . . 248-249

Double résolution qui s'impose : 1° étudier les vérités nécessaires à tout homme ici-bas ; 2° étudier les vérités nécessaires à chaque vocation. . . . . .

DEUXIÈME INSTRUCTION

II. — LA CONCUPISCENCE

L'ignorance est dans l'esprit, la concupiscence est dans la chair et dans la sensibilité. — La concupiscence « est la source de tous nos mouvements ». — « Les trois fleuves de feu. » Exhortation de saint Jean. — L'amour de soi principe des concupiscences ; les concupiscences principe des iniquités. 255-256

I

Impossibilité pour l'homme de ne pas s'aimer soi-même. — Sentiment inné. — Texte de Bossuet. — La qualité de l'amour-propre vient de la direction qu'il prend. — S'il prend la direction du ciel, il nous transfigure ; s'il prend la direction de la terre, il tombe dans un égoïsme monstrueux, et tend à accaparer l'univers. — Ainsi dévoyé, il éveille un triple désir. 257-259

1. Concupiscence de la chair qui a une double manifestation : Les excès de la table, les excès de la débauche. 259-260

2. Concupiscence des yeux qui produit :

a) La curiosité des sens, la curiosité de l'esprit de connaître le présent, le passé, l'avenir, le réel, le possible ; *b*) la passion de posséder. 260-261

3. L'orgueil de la vie qui nous pousse à vouloir dominer les autres hommes, à exiger qu'ils pensent, qu'ils travaillent, qu'ils meurent pour nous. 261-262

II

Ce développement formidable de la personnalité entraîne aux formes les plus diverses du péché, car la triple concupiscence n'atteint pas son objet sans nous obliger à la violation des vertus les plus indispensables. 262-263

1. Désordres occasionnés par la concupiscence de la chair : *a*) l'alcoolisme et ses suites dans le peuple, 263-264 ; *b*) la débauche dans la société : Ses conséquences. 265-266

2. Désordres causés par la concupiscence des yeux. *a*) Résultats fréquents de la curiosité excessive. 266-267

b) Résultats de l'amour de l'or : Cercles, courses, bourses, jeux, injustices. 267-268

3. Avilissements auxquels nous condamne l'ambition. 268-269

Conclusions de saint Thomas, enseignement de saint Augustin, exhortation de saint Jean. Nécessité de réprimer l'égoïsme, la concupiscence charnelle, la curiosité vaine, l'amour de l'or, l'ambition. 269-271

TROISIÈME INSTRUCTION

III. — LA MALICE DE LA VOLONTÉ

L'ignorance est dans l'esprit, la concupiscence dans la chair,

la malice dans la volonté. — Comment dans les péchés d'ignorance et de concupiscence il y a de la malice, et dans les péchés de malice, de l'ignorance et de la concupiscence. — Caractère du péché de malice, sa gravité, sévérité de Dieu vis-à-vis du péché de malice. — Influence de la malice dans le champ intérieur des pensées et des sentiments, dans le champ extérieur des paroles et des actions. 277-279

I

a) Le premier désir de celui qui veut aimer le mal est de fuir tout commerce avec la vérité, avec les hommes ou les milieux qui nous la prêchent. — Raison de cette attitude, 279-280. *b*) Si la vérité s'impose à nous, nous la prenons en haine, 280-281. *c*) Impuissants à la détruire, nous tentons de la diminuer et de la mutiler, de la fausser, afin de transgresser avec plus de liberté et moins de remords les lois qu'elle nous impose, 281. *d*) Haine des personnes et des institutions qui assurent le règne de la vérité. Explication de l'hostilité des méchants vis-à-vis de Dieu, de Jésus-Christ, de l'Église, du prêtre, de leurs sympathies pour les entreprises du démon. 281-282

II

1. La méchanceté monte aux lèvres qui font la guerre : *a*) A Dieu, en le niant, en le blasphémant, 283. *b*) Aux hommes qu'elles combattent par le mensonge de réticence, d'exagération, d'insinuation, etc., 284. *c*) Aux idées. — Son attitude vis-à-vis du dogme, de la morale, de la Bible, de l'histoire, 284-285. *d*) Aux œuvres, en dénaturant les intentions qui les inspirent. Exemples. . 285-286

2. La méchanceté dans les actions. *a*) Elle ruine les lois qui établissent la paix, la sainteté, etc., et leur substitue des codes d'infamie, 286-287. *b*) Elle frappe les œuvres saines, elle persécute les personnes dévouées au bien, 287-288. *c*) Elle favorise les entreprises de démoralisation, d'impiété, la mauvaise presse, etc. 288-289

Tous, nous portons en nous une part de malice. Moyens d'empêcher son triomphe. 289-290

QUATRIÈME INSTRUCTION

IV. — LE PÉCHÉ CAUSE DU PÉCHÉ

Logique du mal. — Connexion des vertus et connexion des vices. — Tout péché est cause de péché.

Les péchés capitaux sources plus fécondes d'iniquité. 295-296

I

1. *a*) Deux principes du bien : La grâce, la volonté. Le péché mortel, détruisant la grâce, blessant la volonté, renverse la barrière qui nous sépare du mal. 296-297

b) Tout péché véniel diminuant la force de la grâce et la force de la volonté nous prépare aux chutes. 297

2. *a*) La multiplication du péché pousse à une habitude de même nature. 297

b) Le péché dans un genre, renversant l'autorité de la loi, dispose à d'autres espèces de péché. Exemples. 297-298

3. Le péché est cause de péché en offrant une matière et un champ d'action aux mauvaises inclinations. — Relations entre la licence du regard, de la lecture, des spectacles, et la licence de l'imagination, entre la licence de la pensée et la licence des appétits et de la volonté, etc., etc. 298-299

II

1. Pourquoi les péchés capitaux sont ainsi nommés.

a) Le péché capital n'atteint pas son objet sans nous faire passer par une multitude d'iniquités. — Exemples de la vaine gloire et de la jalousie. 299-301

b) Dans leur explosion les péchés capitaux sont accompagnés d'un cortège de maux. Exemple de la colère. 301-302

c) Le péché capital est suivi de fautes que les anciens appellent ses filles. — Exemples de l'envie et de l'avarice. 302

2. La gravité du péché qui est l'effet du péché capital, dépend de la gravité du péché capital lui-même. Exemples. . . 303

Récapitulation des causes intérieures du péché. La contemplation de la Croix, remède aux péchés capitaux. 303-304

CINQUIÈME INSTRUCTION

LE ROLE DES PUISSANCES DU PÉCHÉ DANS LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

Caractères odieux du crime accompli dans la Passion. — Toutes les puissances du mal ont concouru à son triomphe : Dieu l'a

permis, le Démon l'a conçu et préparé, les hommes l'ont exécuté. 309-310

I

1. Le Père a en quelque sorte livré son Fils aux artisans de la perversité. — Il a permis la trahison de Judas, le reniement de Pierre, les procédés de Caïphe, la lâcheté de Pilate. — Témoignages de Jésus. 310-311

2. Le Christ-Dieu s'est abandonné lui-même sous l'inspiration de son Père. — Le Maître l'affirme au Jardin des Oliviers, devant le zèle de Pierre, au moment d'expirer. 311-312

Raisons de cette conduite : Dieu voulait gagner le cœur de l'homme. Il le gagna en descendant parmi nous, en souffrant et en mourant pour nous. — C'est devant la Croix que l'Humanité a été séduite et vaincue. 312-314

II

Le Démon inspire le crime. — 1. Le Maître nous l'apprend, c'est l'Esprit mauvais qui domine les sectes juives, conseille Judas, tente saint Pierre. 315-316

2. On reconnaît dans les œuvres de la Passion, les œuvres du Démon. *a*) Le mensonge du Démon dans le baiser de Judas, dans le reniement de saint Pierre, dans les accusations des faux témoins, dans les affirmations des Pharisiens. 316-317

b) La cruauté du Démon apparaît dans la brutalité des valets, dans la flagellation, dans la multitude, dans les soldats romains, dans tout le peuple. 317

c) La dérision est le troisième caractère des œuvres du démon. — La dérision dans le vestibule du grand prêtre, à la cour d'Hérode, à la porte du Prétoire, quand Jésus est sur la croix, la raillerie souligne le dernier soupir du supplicié par un mot d'une ironie atroce 317-319

III

Les hommes furent les exécuteurs du forfait.

1. *a*) Rôle de l'ignorance dans l'attitude des chefs. — Culpabilité de cette ignorance, que la vie, la dignité morale, la parole, les miracles du Christ devaient éclairer. — Raisons de cette ignorance répréhensible. 319-322

b) Ignorance du peuple. — Excuses à cette ignorance, motifs de sa culpabilité. 322-323

2. Rôle de la concupiscence. — Toutes les passions apparaissent dans ce drame. *a*) Prédominance de la cupidité en Judas. 324-325. *b*) Influence de la peur sur la conduite du peuple, des apôtres, de saint Pierre, de Pilate. — Revirement dans le Prétoire menacé. 325-326

3. Rôle de la malice. — Haine des sectes contre la vérité qui condamnait l'étroitesse des Pharisiens, le pédantisme des Scribes, la décadence des Sadducéens. — Exaspération de cette haine; son impatience, sa violence, son acharnement. 327-329

Par sa mort, Jésus-Christ triomphe des puissances du mal. — Gagné par sa prière, le Père réduit le domaine du crime, jette dehors le Prince de ce monde, envoie son Esprit qui dissipe l'ignorance, apaise la concupiscence, dompte la malice. . 329-330

Remerciements et exhortations à l'auditoire. 329-331

ALLOCUTION

à la communion générale des hommes.

Par sa mort, Jésus-Christ a vaincu le péché. Par les sacrements nous est communiquée la vertu de cette mort : Rôle du baptême, de la confirmation, etc. — Rôle de l'Eucharistie. 337-338

I

La sainte communion met Dieu en nous, nous imprègne de ses qualités, nous éloigne en conséquence du mal. — L'union indissoluble avec Dieu rend impeccable. — Intimité de l'union avec Dieu créée par l'Eucharistie 338-340

II

La sainte communion nous défend contre l'influence du démon. — Par la sainte communion Jésus-Christ est en nous, mais en présence de Jésus-Christ le démon s'enfuit. Le Saint-Esprit est répandu en notre âme, mais l'Esprit-Saint par son génie, sa puissance, sa bonté, tient en échec le génie, la puissance, la méchanceté du démon. 340-341

III

a) La sainte communion triomphe des puissances intérieures du péché. — Jésus-Christ présent en nous est un Verbe de lumière qui dissipe les ténèbres de l'ignorance. 341-343
b) Sa chair et son sang apaisent les feux dangereux de la concupiscence. 343
c) Sa bonté, son amour nous guérissent de notre malice. 343-344
Exhortation et invocation. 344-345

APPENDICES

I

PRINCIPAUX AUTEURS CONSULTÉS. 347

II

NOTES EXPLICATIVES 357
TABLE DES MATIÈRES. 403

Poitiers, Imp. MARC TEXIER, 7, rue Victor-Hugo.

LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX, Éditeur, 10, Rue Cassette, PARIS (6e).

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS.

EXPOSITION DE LA MORALE CATHOLIQUE

LE FONDEMENT DE LA MORALE

CARÊME 1903

I — LA BÉATITUDE

Par le Chanoine E. JANVIER

Un beau volume in-8 écu..... 6 fr.

L'existence d'une fin dernière pour la Vie humaine; l'Unité de la Fin dernière; l'Objet de la Béatitude, autrement dit : la nature de cette fin dernière et son nom véritable; *la Conquête de la Béatitude* et la *Possibilité pour l'Homme* de l'acte béatifiant par lequel cette conquête se réalise; enfin l'*Intégrité de la Béatitude*. — telles sont les étapes que les Conférences nous font successivement parcourir, et que la plus impeccable logique impose.

Les pages du R. P. Janvier sont l'écho fidèle du magistral enseignement de saint Thomas d'Aquin : même sûreté doctrinale, même profondeur philosophique, même appropriation des expériences humaines et des vérités naturelles aux certitudes de notre foi, même sérénité dans le mouvement général de la pensée; et, malgré la différence littéraire des genres, une limpidité pareille dans le style, une égale simplicité dans la langue, sincère et persuasive comme l'âme d'où elle a jailli.

Sans parler des précieux appendices qui terminent le volume, des sommaires détaillés, imprimés en tête de chaque conférence, éclairent la route, quelquefois ardue, jamais obscure, et toujours largement ouverte. L'ouvrage devient ainsi un instrument de travail de premier ordre pour les esprits sérieux.

CARÊME 1904

II — LA LIBERTÉ

Par le Chanoine E. JANVIER

Un beau volume in-8 écu..... 6 fr.

La Liberté, nous dit la première conférence, la Révélation tout entière nous en parle de sa première à sa dernière page. Et dans un tableau d'un relief puissant, où la savante graduation des plans et des perspectives nous sauve de la monotonie qu'engendre presque toujours un résumé, une classification, l'auteur passe en revue l'histoire des erreurs de l'esprit humain sur la liberté. Contre ces exagérations et ces timidités, ces négations brutales et ces flatteries hypocrites, l'Église catholique a défendu et protégé victorieusement la liberté.

La raison, du reste, bien dirigée, fait écho à la Révélation. La deuxième conférence nous développe le triple argument : moral, expérimental et métaphysique qui fait du dogme de la Liberté une conquête de la Raison humaine.

Et pourtant la vie ne cesse d'accumuler les objections contre ce dogme : l'ignorance, la dégénérescence physique et morale, la Toute-Puissance de Dieu ne suppriment-elles pas la Liberté? Non, répond la troisième conférence; si l'intelligence, si le corps ne respectent pas toujours l'intégrité de la Liberté, Dieu en tout cas est, par sa toute-puissance, la cause et non la mort de la Liberté.

Ainsi conquise, où va-t-elle s'exercer? Dans un double domaine : le champ de la vie intellectuelle, où nous voyons la volonté se commander à elle-même et la liberté favoriser la science, — mais dans un sens qui n'est ni celui des sectaires, ni celui des anarchistes; — en second lieu, le domaine de la vie matérielle et sensible. Cette double activité, sur laquelle la quatrième conférence jette une lumière si nette, la cinquième m'en donne la formule, la loi. La voici : La raison divine est la règle des choses, les choses sont la règle de la raison humaine, et la raison est la règle immédiate de la Liberté.

Enfin quel est le résultat, le fruit de l'activité libre, ainsi exercée, ainsi réglée? La liberté crée la responsabilité, elle nous fait vraiment les fils de nos œuvres. Elle crée en conséquence le mérite et le démérite, que l'Homme et

Dieu, chacun à sa manière, sanctionnent et récompensent.

A ces six conférences se rattachent logiquement les six instructions de la Retraite pascale, qui ne sont pas autre chose que la mise en pratique de leurs enseignements.

La raison, règle de la Liberté, s'appelle la Conscience, dès qu'elle s'applique aux actes de notre vie morale individuelle. Quel est le rôle de la Conscience, son champ d'action, son autorité, quelles sont ses qualités? L'auteur nous le dit, très en détail, avec une finesse d'analyse qui rappelle la psychologie de Bourdaloue, avec une chaleur persuasive qui est une preuve de l'intérêt affectueux que le psychologue prend aux difficultés et aux luttes intimes de ses semblables.

CARÊME 1905

III — LES PASSIONS

Par le Chanoine E. JANVIER

Un beau volume in-8 écu..... **4 fr.**

Il existait déjà en français des ouvrages philosophiques complets sur les passions; le magnifique traité de saint Thomas avait été commenté et développé par des maîtres de la psychologie contemporaine; personne n'avait encore sondé avec autant de lumière ces activités complexes de l'âme humaine du haut de la chaire chrétienne; nul n'en avait allié toute la doctrine à tant d'éloquence. Le philosophe, le théologien, l'orateur se donnent dans M. l'abbé Janvier fraternellement la main, tout le monde le sait.

L'éminent conférencier a pris pour maîtres, on s'en doute bien, l'Ange de l'école et saint Augustin, deux astres s'il en fut dans le ciel de l'Eglise. A la clarté de leurs enseignements, il expose sans peine le côté faible des théories vicieuses, des erreurs anciennes et modernes touchant les passions, et montre la majestueuse beauté de la vérité catholique.

Il y a dans ces discours de fort belles pages à glaner, dignes de figurer parmi les meilleurs chefs-d'œuvre oratoires de notre temps. Ce langage si simple, de facture si classique, tour à tour vigoureux et hardi, digne et fier, insinuant et légèrement railleur, sobre et nerveux, toujours élégant, parfois poéttique, rappelle d'autres grands orateurs qui furent les gloires de la première chaire de France.

CARÊME 1906

IV — LA VERTU

Par le Chanoine E. JANVIER

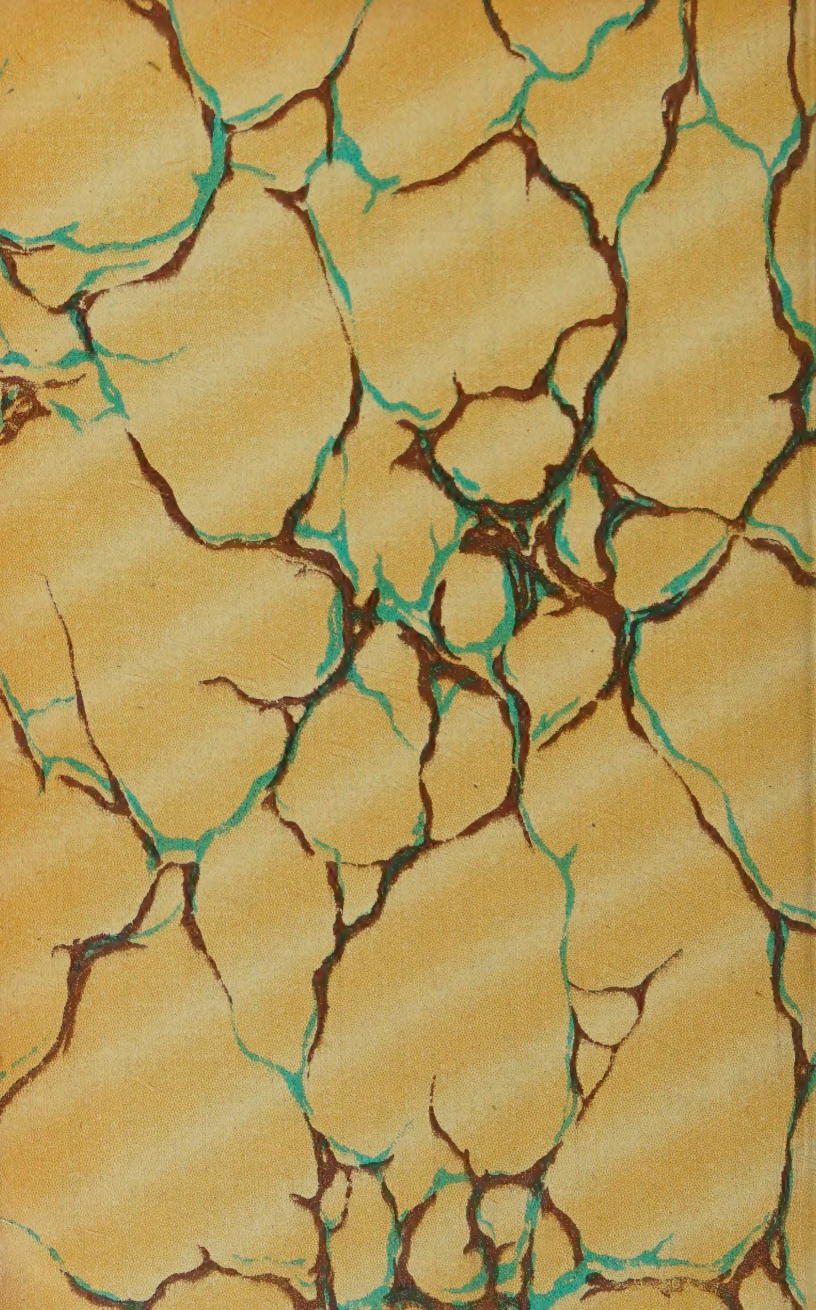
Un beau volume in-8 écu..... **4 fr.**

L'excellence de la vertu, les éléments qui la constituent, les résultats qu'elle engendre, sont étudiés dès l'abord, et dans cette étude l'orateur fait opportunément entendre à nos contemporains, qui méconnaissent cette vérité, que la vertu n'est pas l'antagonisme nécessaire de la nature humaine, qu'elle est au contraire l'exaltation magnifique de celle-ci, le règne de la raison chez l'homme, l'activité féconde, l'énergie entreprenante et efficace.

Cette notion donnée, M. le Chanoine Janvier examine les catégories diverses des vertus de l'homme : vertus intellectuelles, morales, divines.

Aux premières, deux Conférences sont consacrées; elles traitent de la science et de l'art, et sont l'une et l'autre l'appréciation sage, également éloignée des excès, que professe sur ce point le catholicisme; elles constituent par suite un hymne grandiose et enchanteur à la donneuse de vérité, la science, au créateur de beauté, l'art. — Les vertus morales, les vertus théologales, les dons du Saint-Esprit, nous ramènent à des considérations plus immédiatement théologiques où l'auteur a réuni les articles d'une véritable charte de la vie chrétienne, dans les tâches qu'elle nous impose, les secours tirés de nous ou venus de Dieu, qu'elle nous invite à mettre en œuvre. La retraite de la Semaine Sainte complète cet enseignement en envisageant le degré de la vertu parfaite, la naissance, le développement, la décadence, les fruits des vertus.

Une page de ce volume a valu à l'éminent Conférencier de Notre-Dame un désagrément en plein Carême : une convocation chez le juge d'instruction, et, depuis, la note imméritée d'amnistié. Ce n'est pas que les affirmations qu'elle contenait fussent subversives, c'était plutôt peut-être que les temps sont là : « où l'on ne pourra plus exalter aucune vertu, ni flétrir aucun vice sans que ceux qui nous tyrannisent ne se croient visés et ne s'efforcent d'enchaîner nos lèvres ».



12852

252
J15

12852

252
J15

Janvier, Le P. M. Albert

AUTHOR

Conferences de Notre Dame de Paris

TITLE

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	DATE RETURNED

St. Albert's College Library